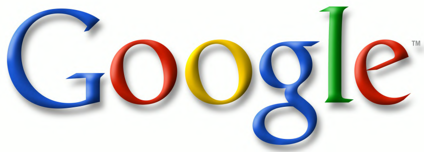

Google

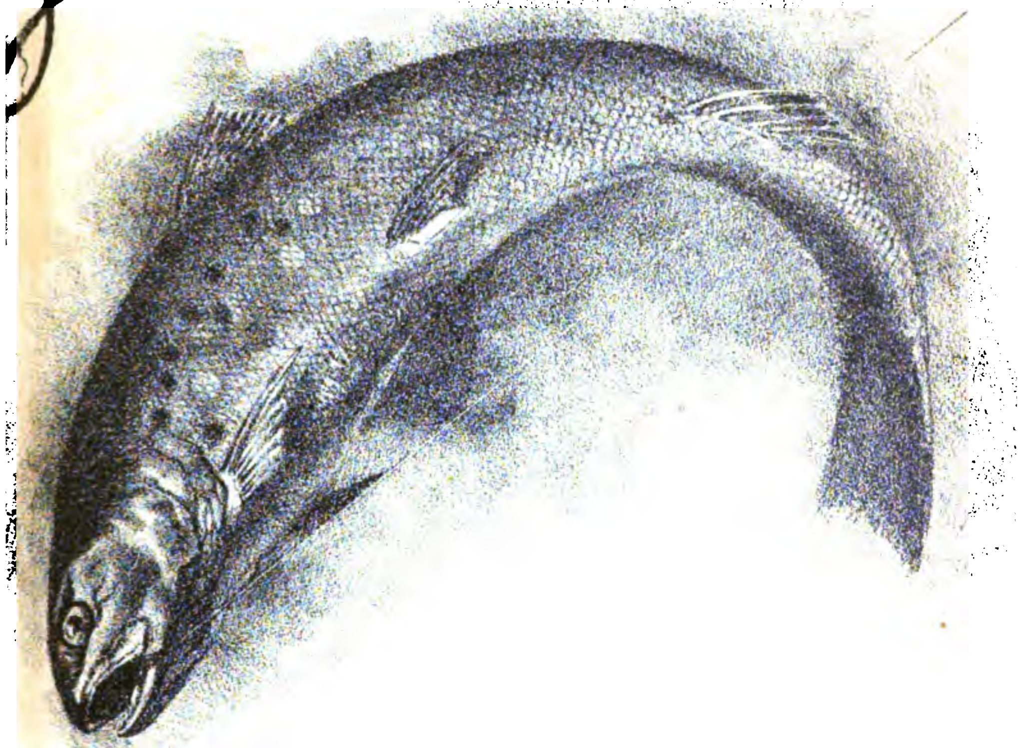

·WISH·VS·THE·WIND·SOVTH·
·DANIEL·B·FEARING·
·NEWPORT·R·I·



Petit

MYKC

La Truite



G.-Albert PETIT

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

LA TRUITE

DE RIVIÈRE

IL A ÉTÉ TIRÉ
de cet ouvrage dix exemplaires sur papier de Chine,
numérotés de 1 à 10.

G.-ALBERT PETIT

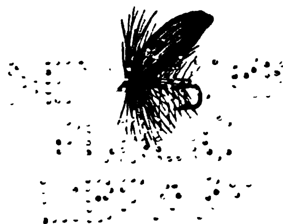
LA TRUITE

DE RIVIÈRE

PÊCHE A LA MOUCHE ARTIFICIELLE.

ILLUSTRATIONS DE G. FRAIPONT, GUYDO, JUILLERAT

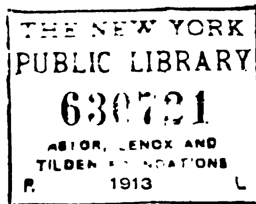
ETC.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1897

aa


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
630721
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1913 L

AVANT-PROPOS

Le goût de la pêche a subi, dans ces derniers temps, une véritable transformation, ou, pour mieux dire, le goût d'une pêche nouvelle s'est développé en France avec une intensité inattendue. En dehors des pêcheurs sédentaires et contemplatifs dont le bouchon classique fait toujours le bonheur, beaucoup demandent aujourd'hui à ce passe-temps les excitations d'un sport véritable, d'un sport actif et mouvementé qui exige tout à la fois l'expérience, la vigueur et la dextérité. Dédaignant la carpe et le goujon, ceux-là ambitionnent une proie, qu'il leur faut chercher au prix de sérieuses fatigues, en parcourant de vastes espaces, en battant les rivières pied par pied, comme le chasseur bat les tailles ou les luzernes. C'est le noble saumon, c'est l'ombre rapide, c'est la truite bondissante qu'ils poursuivent.

Armés d'une canne puissante et légère, susceptible de lancer à grande distance non plus l'asticot putride, mais la mouche artificielle faite de plume et de soie, ils affrontent, pour satisfaire leur passion, les déplacements lointains. Ce n'est pas dans la banlieue de Paris que court sur son lit de sable ou de cailloux l'eau froide et claire qu'habitent les salmonides. Mais qu'est-ce qu'un voyage de quelques heures pour gagner ces délicieuses vallées où l'on se sent si bien vivre ! C'est un des charmes de la pêche à la mouche de nous conduire dans les contrées les mieux faites pour satisfaire les yeux et reposer l'esprit. Que ce soit la Normandie verdoyante ou la sauvage Bretagne, que ce soient les Pyrénées, l'Auvergne ou les Alpes, que ce soit l'Écosse, ou l'Irlande, ou l'Angleterre, ou la Norvège, partout où se plaisent truites et saumons, artistes, poètes ou penseurs se sentiront chez eux.

D'où vient que les Français sont restés si longtemps insensibles aux séductions d'un sport qui, depuis des centaines d'années, fait les délices de nos voisins les Anglais ? C'est d'autant plus inexplicable que la France possède des rivières propres à cette pêche aussi belles et aussi nombreuses que celles qui sillonnent le Royaume-Uni. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet art charmant du

Fly-fishing[1] est maintenant en voie de naturalisation de ce côté-ci de la Manche. Nos rivières à truites et à saumons ne sont plus exclusivement livrées aux braconniers, aux traîneurs de filets, et... aux Anglais qui les ont appréciées de longue date. Les « gens comme il faut » n'ont plus peur d'être tournés en ridicule s'ils sont surpris une canne à pêche à la main, et bon nombre de *sportsmen* notables, maîtres reconnus en l'art cynégétique, donnent l'exemple en partageant leur culte entre saint Hubert et saint Pierre. Enfin, les riverains de cours d'eau poissonneux prennent l'habitude de réserver leur pêche et les rivières *gardées* cessent d'être une exception. Même on loue maintenant des pêches comme on loue des chasses; on les loue fort cher quelquefois, et je connais des propriétaires qui, grâce à cet usage d'importation récente, ont sensiblement augmenté le revenu de leurs prairies. Ce sont là des signes de temps nouveaux et je ne crois pas être un faux prophète en prédisant que le vingtième siècle verra nos compatriotes aussi passionnés pour la pêche à la mouche que l'ont été avant eux les Anglais et les Américains.

Pour ma part, il y a longtemps que je consacre à ce plaisir les loisirs, hélas! de plus en plus

[1] Pêche à la mouche artificielle.

rares, que le ciel veut bien m'accorder. Chasseur ardent, jadis, j'ai peu à peu délaissé le fusil, trouvant dans les sports du bord de l'eau un exercice aussi salutaire et des émotions tout aussi vives que dans la chasse. A leur poursuite j'ai visité bien des pays. Dans un portefeuille usé, que j'ouvre encore parfois, de vieilles mouches pieusement conservées évoquent en moi le souvenir de contrées bien différentes. De ces voyages, de tous ces essais, j'ai rapporté la conviction qu'on peut trouver, sans quitter la France, sans sortir de la Bretagne et de la Normandie, des eaux admirables qui, suffisamment protégées, donnent toutes satisfactions au *sportsman* le plus exigeant.

La question est de savoir les trouver et de savoir y pêcher. Vous les trouverez si vous prenez la peine de les chercher. Pour apprendre à y pêcher, lisez mon modeste bouquin. J'y ai mis à votre intention tout ce que m'a enseigné ma trop longue expérience.

Si je ne vous parle aujourd'hui que de la truite, ce n'est pas, croyez-le, que je dédaigne le saumon. Et, à vrai dire, je ne sais pas encore lequel je préfère de ces deux sports. Mais j'ai cru bien faire en allant au plus pressé. La pêche du saumon est encore peu répandue en France, tandis que la pêche de la truite y devient de jour en

jour plus populaire. Suivons la foule. Et puis, un habile pêcheur de truites se transforme aisément, lorsqu'il en trouve l'occasion, en un très bon pêcheur de saumons, tandis que l'on peut exceller dans la pêche du saumon et ne jamais parvenir aux finesses de la mouche à truites. Commencez par le plus difficile. C'est une méthode peu rationnelle en apparence. Elle donne pourtant les meilleurs résultats, lorsque l'effort de compréhension et de travail qu'elle impose n'est pas hors de proportion avec l'intelligence et la volonté de celui qui apprend.

Ne vous parlant que de la truite, encore ne vous enseignerai-je qu'une seule manière de la pêcher : la mouche artificielle. C'est après mûres réflexions que je me suis décidé à limiter ainsi notre causerie. Si j'en exclus les autres procédés de pêche longuement décrits dans la plupart des ouvrages techniques, c'est que dans ma conviction intime la pêche à la mouche artificielle est incomparablement supérieure à toutes les autres.

Certes, on prend beaucoup de truites en se servant d'insectes naturels, de petits poissons vivants, morts ou artificiels et même avec d'humbles vers de terre. Mais quelle différence entre ces moyens vulgaires et la mouche de plume! Quelle lourde prose à côté de notre poésie!

Essaierez-vous des insectes naturels? Leur fastidieuse recherche vous occasionnera, tout d'abord, une perte de temps peu divertissante. Puis, les pauvres bestioles enfilées toutes vives sur l'hameçon seront mises en pièces à votre premier coup de ligne si vous tentez de les envoyer sur une truite chassant à quelque distance. Il vous faudra donc renoncer à toutes les élégances du lancé, à toutes ses difficultés, qui deviennent autant de jouissances quand on les a surmontées. A travers les buissons qui vous dissimuleront, vous ferez piteusement sautiller votre insecte au bout d'une ligne courte et solide, et si vous piquez un poisson, force vous sera de l'enlever brutalement pour ne pas le perdre au milieu des branches et des racines. Si vous vous aventurez sur une rivière à bords découverts, vous devrez attendre que la brise complaisante vienne à votre secours pour porter votre fragile appareil à quelques mètres de vous. Est-ce un sport cela? — Je crois vraiment que j'aime encore mieux les vers de terre, malgré l'ennui considérable de se les procurer, de les conserver, de les transporter et de les manier. Au moins c'est une pêche difficile quand l'eau est claire.

La pêche au vif n'exige aucun art. Quoiqu'on y prenne une belle truite de temps en temps, elle

est aussi peu intéressante que possible et la difficulté de se procurer des amorces ne contribue pas à en augmenter l'agrément. On y remédie en remplaçant le vairon vivant par un vairon mort, ou même en substituant au petit poisson un simple tube de métal (*Devon*, vairon artificiel), qui attire tout aussi bien la truite quand on le fait convenablement pirouetter dans les courants. Je dois reconnaître que ce dernier genre de pêche n'est pas dépourvu d'attrait. Il est quelquefois très productif et il ne demande aucuns préparatifs désagréables ou incommodes. Le matériel indispensable est aussi peu encombrant que celui de la pêche à la mouche artificielle. De plus, pour bien lancer un *Devon* sur des eaux très limpides et pour le gouverner avec sûreté au milieu des obstacles, il faut beaucoup d'adresse. Le revers de la médaille, c'est que le vairon artificiel comporte un *tackle*[1] d'une telle solidité que toute truite bien piquée est une truite prise. On la malmène, on l'épuise en un instant et comme, après quelques

[1] Une fois pour toutes je préviens mes lecteurs que j'emprunterai à l'anglais les termes qui manquent à la langue française pour exprimer avec concision les choses ou les actions relatives à la pêche à la mouche. Ainsi le mot *tackle*, qui, dans son acception la plus générale, signifie l'ensemble des engins employés pour telle ou telle pêche : canne, moulinet, ligne, bas de ligne, hameçons, etc., reviendra souvent sous ma plume, faute d'un mot français qui rende exactement la même idée.

secondes d'incertitude, on est fixé sur l'issue du trop court combat, l'émotion est médiocre. A moins de circonstances exceptionnelles, une truite de 2 ou 3 livres accrochée à un *Devon* vous donnera moins de sport qu'un poisson d'une demi-livre tenu avec une mouche artificielle de calibre ordinaire et un bas de ligne à l'avenant. Quant aux truites au-dessous d'une livre, vous n'aurez que la peine de les tirer de l'eau. Elles seront exécutées sans phrases.

Cela vous amusera-t-il beaucoup? Oui, sans doute, si vous ignorez les palpitantes excitations d'un art supérieur. Mais si vous avez goûté de la pêche à la mouche artificielle, si vous l'avez comprise, si vous la possédez et si elle vous possède, tout le reste vous paraîtra fade ou grossier.

C'est à ceux qui sont dans cet état d'âme ou qui ont l'ambition d'y parvenir que mon livre s'adresse.



CHAPITRE PREMIER

LES ARMES

« O Sir, doubt not but that angling is an art[1]. »

Izaak Walton écrivait cela en 1653, lorsqu'il parlait de la pêche à la truite, dans ce *Compleat Angler* qu'on réimprime sans cesse en Angleterre, moins comme un traité de pêche que comme un manuel de douce sagesse et de philosophie contemplative.

Oui certes, notre pêche aimée est un art, et si telle on la jugeait, il y a deux cent cinquante ans, qu'en penserait-il aujourd'hui, le vieil Izaak?

[1] « Oh! Monsieur, n'en doutez pas, la pêche à la ligne est un art. »

Que dirait-il en voyant les merveilles qui s'étalent dans les vitrines des Farlow, des Hardy, des Wyers : ces cannes en bois si souples récoltés dans les forêts de l'Amérique ou de l'Inde, ces bambous refendus, élastiques comme l'acier et légers comme une plume, dont la marqueterie est un chef-d'œuvre de précision et de solidité; ces moulinets, engins presque inconnus de son vivant, sur lesquels s'enroulent des lignes de 150 mètres; ces florences invisibles dont on n'a découvert le secret qu'un demi-siècle après lui; ces mouches qui tromperaient l'œil d'un entomologiste; ces hameçons, aussi minces que la plus mince aiguille, qui ne fléchissent ni ne se brisent sous l'effort désespéré de la plus grosse truite? Que dirait-il en lisant Ronalds, et Francis-Francis, et Pennell, et Wells, et Halford, dont les traités font de la pêche une véritable science? — Il dirait, non sans quelque mélancolie peut-être, que les temps sont bien changés depuis qu'armé d'une gaule rustique, il foulait, en discourant, les prés ombreux qu'arrose la Lea. Oui, les temps sont changés, et les hommes aussi, et les animaux eux-mêmes; car n'en doutons pas une seconde, notre civilisation intensive a exercé une action manifeste sur le caractère et les habitudes des bêtes, même de celles qui vivent dans un élément différent du nôtre.

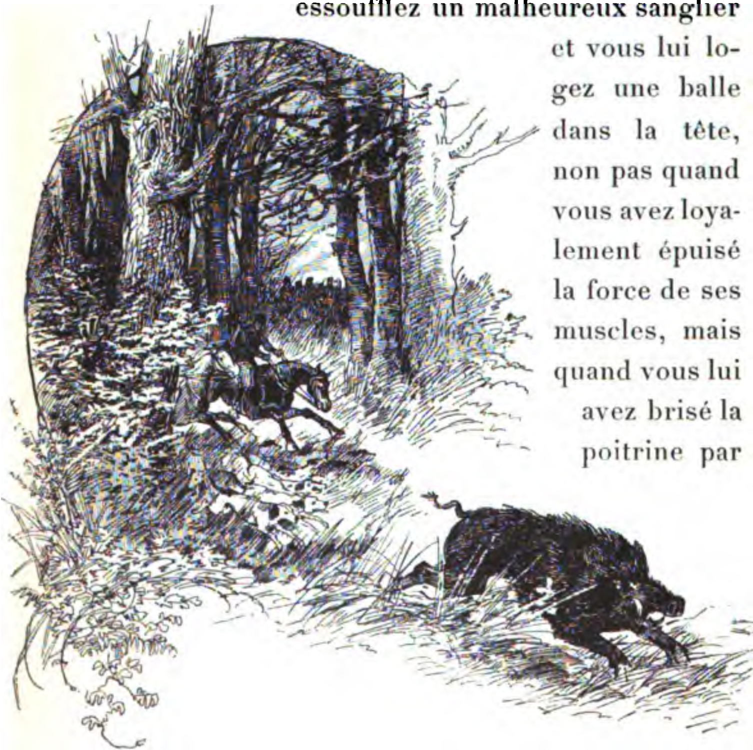


Chez un de mes amis, le baron d'H..., louvetier de sa circonscription et maître d'un superbe vautrait, on causait chasse après dîner. J'étais de fort méchante humeur ce soir-là. L'Andelle, dont les eaux peuplées de truites font une ceinture de cristal au vieux château du baron, m'avait tenu rigueur.

Après avoir *claqué* force mouches, juste punition des gens qui ont des nerfs, j'avais, sur un coup de hasard, manqué par ma stupidité une pièce exceptionnelle. En

pareille occurrence, tout pêcheur est grincheux et le ciel indulgent lui pardonne. Mon hôte nous parlait avec orgueil des succès de son équipage : Trente ou quarante sangliers pris, pendant la dernière saison et tous forcés en quelques quarts d'heure! Ma fâcheuse disposition me poussant, je me permis de critiquer ces chasses trop rapides, bien inférieures selon moi aux poursuites plus longues et plus compliquées de l'ancienne vénerie.

« Avec vos chiens anglais aux trois quarts muets et vites comme des chevaux de course, vous essoufflez un malheureux sanglier et vous lui logez une balle dans la tête, non pas quand vous avez loyalement épuisé la force de ses muscles, mais quand vous lui avez brisé la poitrine par



une course effrénée de quelques kilomètres. C'est un steeple-chase, c'est un *drag* : ce n'est plus la belle chasse d'autrefois qui exigeait du veneur autrement de science et de finesse. Aujourd'hui, plus de changes, plus de ruses; la pauvre bête que vous menez si raide a-t-elle seulement le temps d'y penser? Adieu donc les défauts magistralement relevés, adieu aussi les relais ingénieusement disposés, adieu, hélas! la voix puissante de nos vieux chiens français éveillant les sonorités endormies de la forêt!

— Estimable pêcheur, reprit mon hôte avec une aimable ironie, vous oubliez que nous ne sommes plus au temps de du Fouilloux. Notre forêt moderne retentit du sifflet des chemins de fer qui la traversent et des usines qui la bordent. Percée d'allées nombreuses et bien entretenues, sillonnée par des routes carrossables et fréquentées, elle est périodiquement débarrassée par l'administration forestière des ronces et des sous-bois épineux qui, dit-on, nuisent aux taillis. Les grands animaux y cherchent en vain l'impénétrable et paisible abri qu'ils y trouvaient jadis. Sur les bordures, landes et friches ont disparu pour faire place à des cultures perfectionnées, qui nécessitent un travail incessant et que l'ouvrier surveille de l'aurore à la nuit. Les gagnages en sont peut-être plus riches, mais aussi

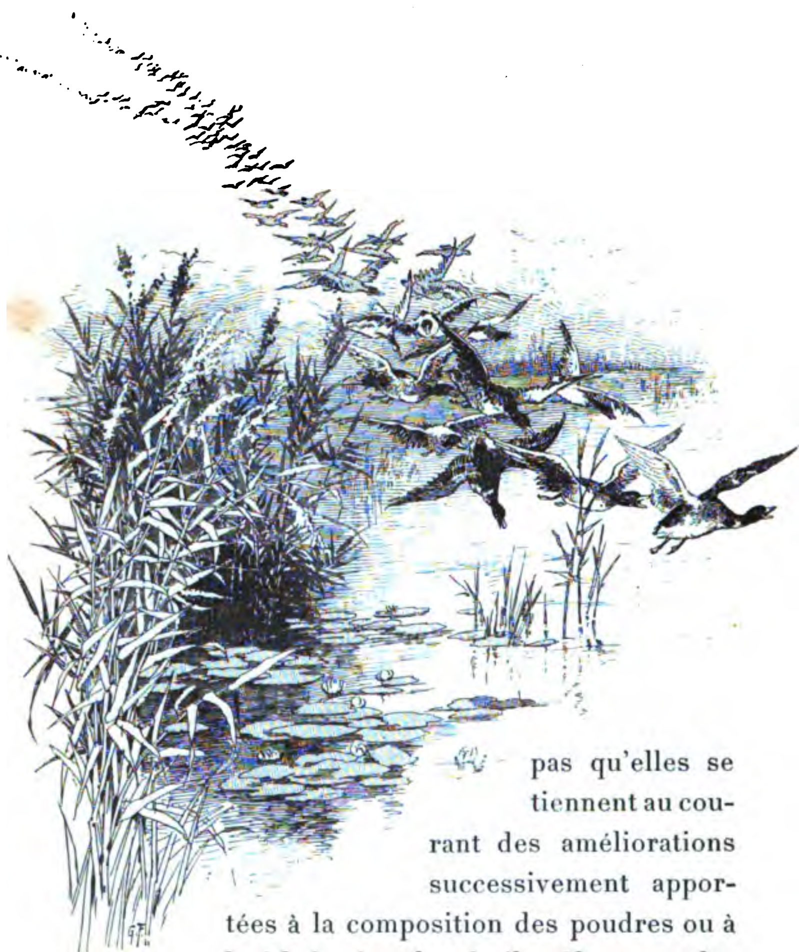
combien plus troublés ! Aujourd'hui point de repos pour le gros gibier. Les chasseurs au fusil qui pullulent, tiraillent du matin au soir et ne manquent pas de poivrer d'un coup de petit plomb l'infortuné ragot qui ne détale pas d'assez loin. Les chiens de berger flânent sur les lisières, toujours prompts à la poursuite, et les bassets du fermier voisin « rapaillent » au bois jour et nuit. Sans parler des braconniers qui s'embusquent sur les coulées, menaçant partout et toujours, à la lumière du soleil et surtout à la lueur des étoiles, bêtes noires et bêtes fauves. Traqués de tous côtés, les grands animaux deviennent horriblement méfiants, se déplacent sans cesse, parcourent souvent d'énormes distances pour aller chercher leur nourriture d'une nuit, ne dorment que d'un œil, se mettent sur pieds dans la journée à la moindre alerte, engraissent fort peu, vieillissent rarement et sont, grâce à ce régime, supérieu-



rement entraînés pour endurer les longues fatigues. Où trouver aujourd'hui ces vénérables solitaires aux défenses recourbées par l'âge, gras comme des prieurs et paresseux à l'avenant, gloire des forêts inviolées et joie de nos aïeux qui les forçaient, sans se presser, au petit trot d'un bidet de pays. Qu'avons-nous maintenant au rapport? Des animaux jeunes, des bêtes de compagnie, des ragots, presque jamais de quarteniers, mais en revanche des gaillards solides, résistants, faits à la misère des courses interminables, toujours disposés à vider l'enceinte derrière le dos du valet de limier et très prompts à vous faire changer de département s'ils prennent un peu d'avance. Avec ces bêtes, si différentes de celles qu'on courait jadis, il faut mener la chasse d'un train d'enfer. On n'en prendrait pas, si on leur laissait seulement le loisir de..... se reconnaître. »

Ainsi parla cet excellent veneur. Ses paroles pleines de sens me plongèrent dans un abîme de méditations, et, faisant un retour sur mes déconvenues de l'après-midi, je songeai une fois de plus à la fâcheuse influence du progrès sur les poissons; car ce qui est juste pour les bêtes à poil ne l'est pas moins pour les bêtes à plume et l'est aussi pour les bêtes à écailles.

Voyez plutôt les perdrix de la plaine. Ne dirait-on



pas qu'elles se tiennent au courant des améliorations successivement apportées à la composition des poudres ou à la fabrication des fusils. Plus nous les frappons de loin, moins elles se laissent approcher. La méfiance, l'intelligence, l'acuité des sens et la puissance du vol se développent chez elles à mesure que nous devenons plus dangereux. Même élevées en parquets, sitôt qu'elles ont goûté de la liberté, elles prennent des allures de canard sauvage. Direz-vous que les habitants des eaux, en contact moins direct avec l'espèce humaine, ne sont pas

aussi sensibles que les quadrupèdes et les oiseaux aux contre-coups de notre évolution sociale, économique, scientifique et industrielle? Ce serait une complète erreur. Prenons par exemple cette jolie rivière d'Andelle, qui est encore une des meilleures de la Normandie. Voyez ce qu'elle est de nos jours et figurez-vous ce qu'elle pouvait être au temps de Walton. Vous serez bien forcés de reconnaître que les mœurs de ses truites, leur caractère, leurs instincts ont dû subir d'étranges transformations. Croyez-vous que les innombrables usines qui fument aujourd'hui sur ses bords, qui empruntent ses eaux pour mille usages industriels, qui barrent et détournent à chaque instant son cours pour alimenter des chutes et remplir des biefs artificiels, dont les machines crachent l'eau bouillante et déversent des résidus empoisonnés; croyez-vous que ce tapage infernal, ce mouvement incessant, ce va-et-vient d'ouvriers, cette pollution des eaux, le poisson ne s'en est pas aperçu? Et le fauchage des herbes aquatiques que les usiniers imposent deux ou trois fois chaque année pour que l'eau coule librement sur les roues et les turbines, fauchage si consciencieusement exécuté que le gravier du fond reste durant des semaines aussi râpé que mon crâne chauve, croyez-vous que le poisson relégué sous les berges creuses ne s'en doute pas? Et les

lignes de fond qui bourrent les poches des ouvriers et qui obligent les truites à être circonspectes même la nuit? Et les coups de fusil quand elles ont l'imprudence de se laisser voir? Et l'épervier toujours à portée, sous quelque hangar, si le plomb n'est pas assez sûr? Et les jeux de vannes qui mettent un bief à sec sous un prétexte quelconque et permettent des rafles aussi fructueuses que faciles? Et les baisses d'eau périodiques ordonnées pour l'irrigation des herbages? Dans certaines vallées, les prés inondés chaque nuit grâce à d'ingénieux canaux ne laissent qu'un soupçon d'eau dans la rivière de huit heures du soir à quatre heures du matin! En vérité je vous le demande, pouvez-vous supposer que les poissons soumis à un pareil régime n'aient pas perpétuellement le sentiment de la présence de l'homme et ne se sentent pas constamment menacés? Admettez-vous que la prévoyante nature ne développe pas chez eux avec une exagération maternelle la prudence et la ruse, qui sont leur principale défense? S'il n'en était pas ainsi, nos plus belles rivières seraient dépeuplées, — et le poisson y pullule malgré tout. Est-il besoin d'ailleurs de remonter aux siècles passés pour faire ma démonstration? L'expérience et les souvenirs des générations actuelles ne suffisent-ils pas?

Un vieux pêcheur de Quimperlé me racontait que dans sa jeunesse, au temps où les chemins de fer n'étaient pas encore inventés et où les ouvriers du pays refusaient de manger du saumon plus de trois fois par semaine, l'usage des bas de ligne en florence était à peu près inconnu dans ce coin perdu de la Bretagne. On attachait les mouches, et quelles mouches! directement à une ligne grosse comme une allumette. Le saumon, qui avait alors des sentiments primitifs, s'en contentait, et on en prenait comme cela plus qu'aujourd'hui avec les *tackles* les plus raffinés.

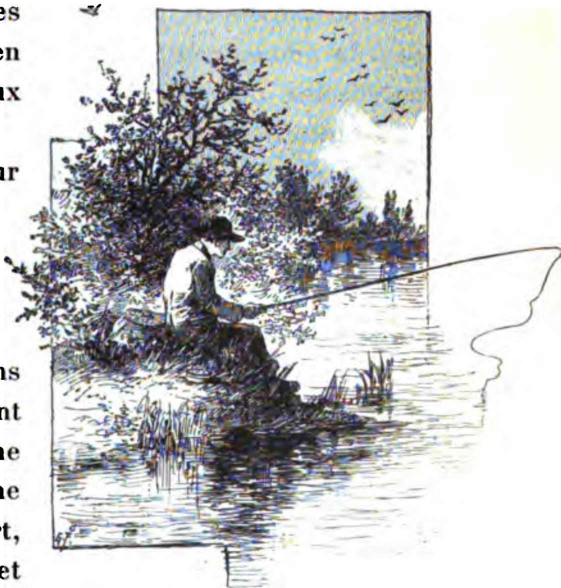
Je pourrais citer vingt exemples analogues. Moi-même je me souviens que j'ai pris, quand j'étais enfant, avec une simple baguette de noisetier et une ficelle... Mais halte-là! si je vous contais cette chose, invraisemblable de nos jours, vous croiriez que je suis du siècle dernier, et de me supposer si vieux à trouver que je radote... Donc, jetons un voile sur l'anecdote et, s'il vous plaît, reprenons la théorie.



Oui, notre pêche est un art, et un art dont la pratique devient de jour en jour plus difficile, non pas, quoi qu'on en dise, parce que la proie que nous convoitons est plus rare, mais parce qu'elle *se civilise*. Dans cette lutte entre l'homme et le poisson, l'homme doit triompher quand les circonstances s'y prêtent, mais à condition de ne ménager, ni son intelligence, ni ses muscles, et de faire un emploi judicieux des moyens matériels qui sont actuellement à sa disposition. Ces moyens, cet outillage du pêcheur, chaque jour amélioré par l'expérience des praticiens et par l'ingéniosité des fabricants, est arrivé à un très haut degré de perfection.

En Angleterre et aux États-Unis la boutique d'un bon *fishing-tackle maker* peut vous approvisionner en quelques instants de tout ce qui est utile au *fly-fisher* le plus exigeant. Malheureusement il n'en est pas encore tout à fait ainsi en France, même à Paris. Je dis *pas encore*, car j'espère bien que d'ici à peu, grâce à une fabrication nationale mieux comprise ou à une importation étrangère suffisante, les marchands parisiens nous éviteront la peine d'écrire à Londres pour nous procurer la moindre bagatelle. J'en pourrais dès maintenant citer un — un seul, il est vrai — dont le magasin s'est singulièrement transformé depuis quelques

années et qui fait de très heureux efforts pour rivaliser avec les meilleures maisons d'outre-Manche; mais force m'est d'avouer que c'est un Anglais! Quant aux commerçants de province, armuriers, quincailliers ou épiciers, pour la plupart, qui ont ajouté à leur commerce un petit débit d'ustensiles de pêche, ils en sont encore aux temps barbares.



A tout chasseur à tir il faut d'abord un fusil; à tout pêcheur à la mouche il faut une canne. Causons de cet engin, dont le choix aura une influence énorme sur votre sport, sur le nombre et la grosseur de vos victimes, sur le plaisir que vous éprouverez à les piquer et à les dompter, enfin sur la fatigue de votre bras après une journée de pêche.

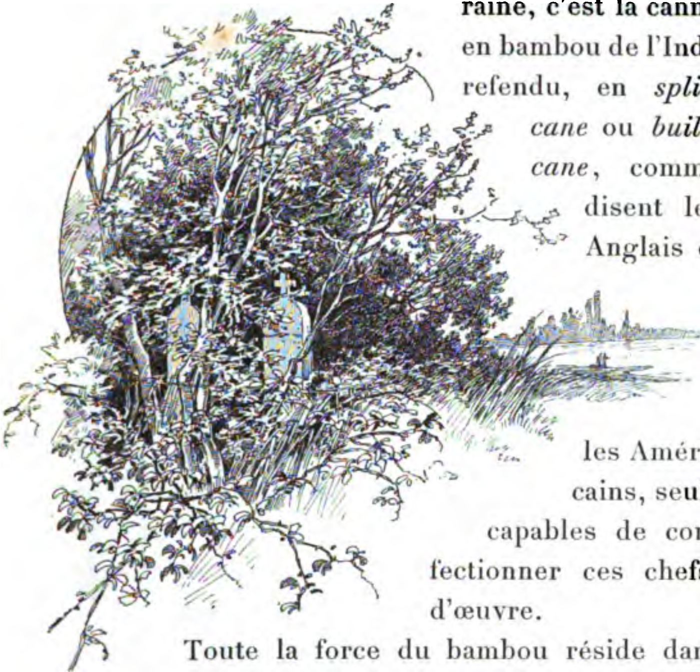
Le pêcheur stationnaire, qui guette pendant des heures les mouvements problématiques d'un petit

bouchon, peut se fabriquer une gaule excellente avec le premier roseau qui lui tombe sous la main. Pour la pêche de la truite à la mouche artificielle, c'est une tout autre affaire, car nul genre de pêche ne fatigue autant la canne et n'exige dans cet outil essentiel des qualités plus difficiles à réunir. Solidité, souplesse, élasticité, précision, légèreté, rapidité de montage et de démontage, réduction sous une forme peu encombrante pour le transport, résistance aux intempéries, vous devez demander tout cela à votre canne, et je vous assure qu'il vous arrivera plus d'une fois dans votre vie de ne pas l'obtenir.

J'ai pêché pendant des années avec des cannes d'*Hickory* ou de *Green-Heart*. J'en ai eu beaucoup de médiocres, deux ou trois excellentes, une entre autres, en *Green-Heart* que j'ai achetée par hasard, à Dunkeld, en Écosse, il y a plus de vingt ans, Dieu sait dans quel heureux voyage! Je m'en sers encore parfois, avec respect : car des mains chéries l'ont touchée. Que de souvenirs elle me rappelle, cette petite canne flexible! Que d'images douces et tristes elle évoque dans mon vieux cœur lorsque je la sors de sa gaine flétrie, droite encore et aussi juste, aussi nette qu'au premier jour! Petite canne d'apparence si frêle, j'ai plus changé que toi! Je te laisserai bientôt à mes enfants, et j'espère qu'en te

regardant, eux aussi penseront aux aimés disparus.

La dernière création de l'industrie contemporaine, c'est la canne en bambou de l'Inde refendu, en *split-cane* ou *built-cane*, comme disent les Anglais et

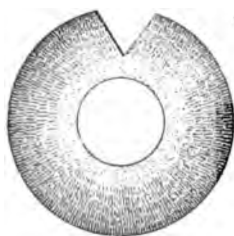


les Américains, seuls capables de confectionner ces chefs-d'œuvre.

Toute la force du bambou réside dans son écorce luisante et dans la partie du bois qui en est la plus voisine. Plus on se rapproche du centre de la tige qui est creuse, comme chacun le sait, plus le bois devient mou, plus les fibres sont faciles à désagréger. De là est venue l'idée de n'employer dans la confection des cannes de luxe que la partie du bois la plus résistante, qui est en même temps la plus élastique. On la scie longitu-

dinalement en baguettes minces, que l'on assemble avec une colle spéciale, que l'on comprime fortement et dont la réunion forme pour ainsi dire un bois artificiel qui offre au plus haut degré toutes les qualités requises pour une canne de jet.

En général, les baguettes sont triangulaires. On les coupe dans le bambou suivant un triangle équilatéral dont l'écorce forme un des côtés, comme le fait voir la coupe ci-contre.







Six de ces baguettes triangulaires accolées sommets contre sommets forment une canne hexagone en bois plein.

Point n'est besoin d'ajouter que les six baguettes vont en s'amincissant de la poignée de la canne à l'extrémité du scion, dans une proportion calculée pour obtenir le degré de flexibilité cherché.

Inutile aussi de dire que la canne se construit en une seule pièce, ou en deux, ou en plusieurs, comme toutes les autres cannes à pêche. De distance en distance, à intervalles rapprochés, l'assemblage est consolidé par des ligatures de soie très serrées et le tout est recouvert d'une bonne couche de vernis.

Le peu que je viens de dire suffit pour faire comprendre que la fabrication des cannes en bambou refendu n'est pas des plus faciles, qu'elle exige infiniment d'habileté, de soin et de conscience de la part de l'ouvrier. Quand j'aurai ajouté que la seule espèce de bambou qu'on emploie à cet usage nous vient de l'Inde[1], qu'il faut choisir avec discernement parmi une infinité de morceaux pour en trouver quelques-uns qui soient susceptibles d'être utilement travaillés, on comprendra que ces cannes soient toujours vendues un prix relativement élevé. Une bonne canne de 9 à 11 pieds se paye au moins 5 livres sterling chez les bons faiseurs. On en fabrique à 25 francs, mais je ne vous conseille pas d'en faire l'expérience. Si le prix du *split-cane* vous effraye, choisissez une canne en *Green-Heart,* ou même en *Hickory* ou en *Lance-wood;* vous agirez plus sagement qu'en cherchant le bon marché là où il ne peut exister.



[1] *Bambusa arundinacea.*

Pour que les cannes soient bien en main, il est nécessaire que leur partie inférieure présente un renflement susceptible de donner une prise suffisante. Autrefois on se bornait pour l'obtenir à ménager le bois même de la canne de façon à lui laisser plus de volume en cet endroit. Aux cannes soignées on adapte aujourd'hui de véritables poignées en bois rapporté, que l'on recouvre souvent de liège ou de cuir épais.

Le cuir a l'inconvénient de sécher difficilement lorsqu'il a été trempé d'eau et de se recroqueviller un peu en séchant. Le liège ne se mouille pas, il est doux à la main, et son élasticité relative permet de tenir la canne avec une grande fermeté, sans fatigue pour les doigts. On fait aussi des poignées en cèdre, qui sont aussi solides et n'ont que l'inconvénient d'être un peu dures au toucher. D'autres sont recouvertes de lanières de jonc semblables à celles qu'on emploie pour le siège des chaises dites en canne. C'est une question de goût. Pour ma part, je préfère le liège quand il est bien posé[1].

Les cannes sont généralement divisées en plusieurs brins ou morceaux qu'on réunit à volonté au moyen de viroles métalliques. On les fait en

[1] Certaines cannes en bambou refendu ont, dans toute leur longueur, une tige d'acier trempé au centre des six baguettes. Si ce perfectionnement a son utilité pour les grandes cannes à saumons, ses avantages me paraissent contestables pour la pêche de la truite.

deux, trois ou quatre brins, pour ne parler que des coupures les plus habituelles. Pour une canne à truites, la division en trois brins me paraît la plus pratique. La canne démontée est peu encombrante, et les viroles ne sont pas assez multipliées pour nuire à la justesse des flexions. Ces viroles sont une partie très délicate dans toute canne de jet, car elles ont à supporter un effort perpétuel. Si le métal en est trop mou ou trop faible, elles se forcent facilement; si l'assemblage en est défectueux, elles tendent sans cesse à se désunir dans l'action du lancé, ou bien on ne peut plus les séparer; enfin, par leur rigidité elles provoquent la fracture de la canne au point où cette rigidité commence à se faire sentir. Aussi, sur dix cannes qui se brisent, il y en a bien neuf qui sont rompues au ras d'une virole. Ces inconvénients sont tels que certains pêcheurs remplacent l'assemblage métallique par des ligatures de fil poissé, qu'ils font au moment de se mettre en pêche et qu'ils défont chaque fois qu'ils démontent. Les cannes ainsi ligaturées (*spliced rods*) ont, disent leurs partisans, l'avantage d'une flexibilité absolument régulière, puisqu'elles ne sont nulle part revêtues de métal. Par contre elles sont longues à monter; les ligatures demandent, pour être bien faites, une main très exercée ; le bec de flûte qui termine les brins

se casse ou s'éclate aisément. Quant à leur supériorité au point de vue de la régularité d'action, je la conteste formellement. Les ligatures constituent des points faibles où la flexibilité s'exagère et où l'élasticité est moindre. Aussi, je ne me sers jamais de ces cannes et je me garde de vous en conseiller l'acquisition. Elles ont fait leur temps du jour où l'habileté de certains fabricants nous a procuré des viroles bien conditionnées en métal rigide. Toutefois il faut avouer que la plus grande partie des cannes, même des plus chères, que l'on trouve dans le commerce portent des viroles très bien exécutées sans doute, mais construites sur une donnée vicieuse. Elles sont généralement beaucoup trop longues et justifient alors le reproche de nuire à l'action de la canne. Le goujon qui termine la virole mâle est presque toujours de dimensions exagérées et de forme conique, ce qui rend son ajustage dans la virole femelle très difficile et provoque le déboîtement. Enfin, la plupart du temps, les tubes sont d'un diamètre insuffisant pour le bois auquel ils sont adaptés, et pour les mettre en place on est forcé de diminuer légèrement la circonférence de la canne justement à l'endroit où elle est le plus sujette à se briser. La canne paraît un peu plus élégante, mais c'est au détriment de sa solidité, et le défaut est des plus graves. Pour ne

pas nuire à la flexibilité, les viroles doivent être aussi courtes que possible. Sur une canne de 10 pieds en trois brins, voici les dimensions qui me paraissent suffisantes :

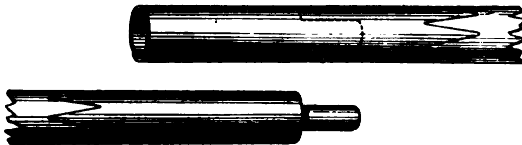
Viroles du *butt joint* et du *middle joint*[1] assemblées : 8 à 10 centimètres;

Viroles du *middle joint* et du scion : 8 à 9 centimètres;

Goujon du *middle joint :* 9 à 12 millimètres ;

Goujon du scion : 7 ou 8 millimètres.

Toutes les parties de l'armature doivent être cylindriques, et l'extrémité des tubes destinée à s'emboîter sur le bois de la canne doit être découpée de telle sorte que, sur une partie de sa longueur, le métal *prête* et s'adapte de lui-même au calibre de la canne.



Des viroles de cette forme, en bon métal, parfaitement poli, si elles sont convenablement ajustées, collées et ligaturées sur la canne, permettent un assemblage irréprochable et réunissent, au point

[1] *Butt joint,* le plus gros brin de la canne. — *Middle joint,* le brin du milieu, intermédiaire entre le *butt joint* et le scion.

de vue des lois de la mécanique, toutes les conditions nécessaires pour bien fonctionner, si vous les entretenez comme il faut. Peut-être pourrait-on même se passer de goujon en employant un métal très résistant. C'est l'opinion d'un Américain qui a écrit un ouvrage des plus intéressants sur la fabrication des engins de pêche, M. Henry P. Wells[1], et j'appelle sur ce point l'attention des fabricants, car la complication du goujon n'est pas sans inconvénient. Dans les cannes de second ordre cet appendice est en bois non recouvert de métal. S'il se gonfle à l'humidité, il en résulte souvent une difficulté de montage ou de démontage. En cas de rupture de votre canne pendant la pêche, le goujon peut rendre la réparation immédiate plus malaisée. Il est lui-même sujet à se fausser ou à se casser, surtout lorsqu'il est très long. Bref, si l'on pouvait s'en passer, ce serait un réel progrès.

Du métal qui sert à confectionner les viroles, je n'ai pas grand'chose à dire. Les bons fabricants emploient des alliages de cuivre dont la qualité ne laisse rien à désirer au point de vue de la rigidité, lorsque l'épaisseur est suffisante. Mais dans un but d'allègement on a aujourd'hui une tendance à amincir exagérément le métal. Sur des cannes d'ailleurs parfaites, sorties des meilleurs ateliers

[1] *Fly-Rods and Fly-Tackle*, London, s. d.

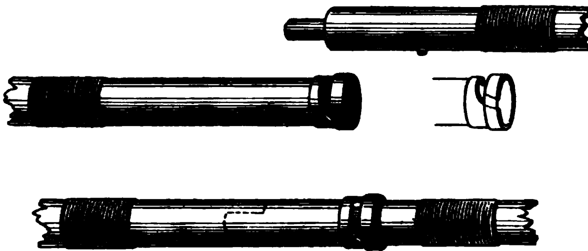
d'Angleterre, j'ai vu des assemblages fléchir par suite de ce défaut, après un travail violent. Méfiez-vous donc des viroles trop faibles. Évitez aussi celles qui sont confectionnées en métal blanc. Elles lancent des éclairs quand on pêche par un ciel découvert et elles vous donnent à 150 mètres un aspect de Jupiter tonnant qui attire peut-être les alouettes, mais qui certainement fait décamper les truites.

Pour que le tube des viroles femelles ne se fausse pas au moindre choc lorsque la canne est démontée, on le protège par un obturateur qui dépasse le métal en hauteur et en largeur.

Ces obturateurs doivent être en bois recouvert d'une bonne épaisseur de liège dans toute la partie qui fait bouchon. On en fait en cuivre, mais je préfère le contact du liège sur le métal de la virole. On en fait aussi tout en bois, qui sont détestables parce qu'ils se dilatent ou se rétrécissent selon le degré d'humidité de l'air. Quand il fait sec, ils ne tiennent pas; quand il pleut, on a toutes les peines du monde à les arracher.

L'assemblage des brins composant la canne est généralement complété par des agrafes en fil de laiton que l'on réunit, une fois la canne montée, par quelques tours de soie poissée. On évite ainsi que les viroles ne prennent du jeu sous l'effort du lancé. La précaution est bonne surtout si l'ajus-

tage n'est pas irréprochable. Mais ces agrafes ont une fâcheuse tendance à accrocher la ligne, qui ballotte plus ou moins à côté d'elles. De plus, on perd du temps à les ligaturer, et cette perte est d'autant plus sensible au pêcheur diligent qu'il monte généralement sa canne au bord de l'eau avec une folle hâte d'entamer les hostilités. Aussi les fabricants se sont-ils ingéniés à remplacer les agrafes par un arrêt mécanique adapté aux viroles. Le système qui me paraît actuellement le plus pratique pour les cannes à mouche est celui de la rainure spiroïde tout récemment perfectionné par la maison Wyers, après beaucoup de tâtonnements et de consciencieux essais.



On fera peut-être mieux, mais jusqu'à présent c'est ce qu'on a trouvé de moins mauvais.

Des anneaux sont attachés à la canne de distance en distance pour conduire la ligne du moulinet à l'extrémité du scion. Le plus communément ces

anneaux sont fixés au moyen d'une languette de laiton maintenue sur la canne par une ligature de soie. Ce sont les vieux anneaux classiques. Ils ont du bon, quoique fort démodés. Ils ne font aucune saillie sur la canne démontée, contre laquelle ils s'appliquent en jouant dans la languette de laiton comme dans une charnière. Par suite, ils se cassent ou se faussent rarement. Ayant un peu de liberté dans leur attache, ils tournent facilement et, ne présentant pas toujours le même segment au frottement de la ligne, ils s'usent peu. Néanmoins on leur préfère généralement des anneaux ou conducteurs fixes, restant toujours dans une position perpendiculaire sur la canne. Ils ont l'inconvénient de s'user beaucoup, de devenir alors rugueux ou coupants et de détériorer les lignes. On y remédie en les fabriquant en acier, ou mieux encore en les faisant en cuivre avec une bague d'acier mobile tournant à l'intérieur (*revolving rings*). Tout cela est bon, et même nécessaire pour certaines pêches, mais pour pêcher à la mouche artificielle, les anneaux mobiles ordinaires me semblent suffisants, pourvu qu'ils soient de bonne qualité et qu'ils jouent librement dans leur charnière. S'ils y sont trop serrés pour s'y mouvoir d'eux-mêmes, ils restent parfois à demi collés contre la canne, position qui empêche la ligne de glisser; il faut alors

les redresser à la main, d'où : temps perdu qui agace le pêcheur et mouvements excentriques qui effrayent le poisson.

Qu'ils soient fixes ou mobiles, les anneaux doivent être proportionnés à la grosseur de la canne, et par conséquent ils doivent aller en diminuant du *butt joint* au scion.

Une canne de 10 pieds comporte treize anneaux, y compris celui qui termine le scion. Celui-là supporte à lui tout seul plus d'efforts et de fatigue que tous les autres ensemble, et il s'use rapidement par le va-et-vient de la ligne. Aussi, même sur mes cannes à mouche, je tiens à ce qu'il soit à bague d'acier tournante; sans cela il faut le changer trop fréquemment.

A l'extrémité inférieure de la canne, on visse d'habitude un bouton de bois ou de caoutchouc, qui peut se remplacer à volonté par un fer plat et pointu, long de 8 à 10 centimètres. Cette espèce de fer de lance sert à piquer la canne perpendiculairement en terre lorsqu'on a besoin de ses deux mains pour arranger mouches ou bas de ligne, pour décrocher un poisson pris, etc. Je ne m'en sers jamais, et je trouve qu'il nuit à l'équilibre de la canne à moins que le moulinet ne soit beaucoup trop léger. Il est évident que si la canne est équilibrée par le seul poids du moulinet, elle ne l'est

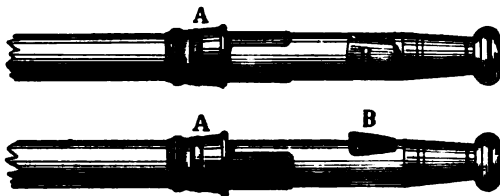
plus avec la surcharge de ce fer de lance au bout du bras de levier. Mais je touche là un sujet sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Les armatures destinées à recevoir le moulinet sont posées différemment sur la canne selon que celle-ci doit être maniée à une ou à deux mains.

Dans la canne à une main le moulinet doit être placé à l'extrémité inférieure de la poignée, immédiatement au-dessus de la virole terminale sur laquelle se monte le bouton ou le fer de lance.

Dans la canne à deux mains on ménage un intervalle d'une dizaine de centimètres au moins entre cette virole et le moulinet, intervalle destiné à placer une des deux mains.

En tous cas, il faut s'assurer que les armatures ont une capacité suffisante pour enchâsser un mou-



linet de bonne taille. Je vous recommande à ce point de vue le type adopté aujourd'hui, avec quelques légères variantes, par les meilleurs fabricants. La forme évasée de la bague mobile A et de l'ar-

mature fixe B permet d'y assujettir des moulinets de grandeur très variable.

Quel que soit le bois dont la canne est construite, elle doit être pourvue dans toute sa longueur de ligatures en soie assez rapprochées les unes des autres, qui en s'ajoutant aux ligatures des anneaux et des viroles modifient sensiblement sa flexibilité. Sur les cannes en bambou refendu des bonnes manufactures anglaises, l'intervalle varie généralement de 2 à 3 centimètres du *butt joint* au scion. Sur les cannes en *Green-Heart* ou en *Hickory*, les ligatures sont presque toujours beaucoup trop espacées. C'est une faute, et je partage entièrement sur ce point l'opinion exprimée par M. F. M. Halford dans son admirable traité de la pêche à la mouche[1]. La multiplicité des ligatures améliore l'action de la canne et rend certainement les fractures moins fréquentes.

J'arrive maintenant à une question terriblement controversée. Faut-il user, pour la pêche de la truite à la mouche artificielle, d'une canne à deux mains ou d'une canne à une main ?

L'école moderne en Angleterre, et surtout en Amérique, jette l'anathème sur les cannes à deux mains. H. P. Wells et F. M. Halford sont intraitables sur ce point-là.

[1] *Dry-Fly Fishing in Theory and Practice*, London, 1889.

Les maîtres plus anciens, Chitty, Bainbridge et même Francis-Francis, qui est mort il y a peu d'années et dont les ouvrages font autorité de l'autre côté de la Manche, étaient d'un avis tout différent. Les cannes de 13 ou 14 pieds ne les scandalisaient nullement [1].

Pour ma part, je suis très nettement de la nouvelle école.

Tout ce qui fait, avec une canne légère conduite d'une seule main, le charme et la distinction de notre sport : la délicatesse du bas de ligne et de la mouche, la précision du lancé dont le style se plie à toutes les circonstances de temps et de lieux, le ferrage vif et juste, la sensibilité intelligente du doigt dont la pression gouverne la ligne et modère le moulinet, en pénétrant pour ainsi dire la pensée du poisson qui, par violence et par ruse, lutte pour sa vie, l'aisance dans le maniement de la canne qui semble se raidir ou s'assouplir d'elle-même et qui évolue sans effort apparent, comme le fleuret dans la main d'un habile tireur, tout cela s'affaiblit, s'épaissit, disparaît avec une arme pesante et dis-

[1] Bainbridge, *The Fly-Fisher's Guide*, 1816. — Theophilus South (Chitty), *The Illustrated Fly-Fisher's Text Book*, London, 1841. — Francis-Francis, *A Book on Angling*, London, 1867 et nombreuses éditions postérieures. Francis-Francis a donné en 1877 une édition abrégée de ce dernier ouvrage. Cet abrégé a été traduit en français dans le journal *l'Acclimatation* et publié en volume chez Deyrolle en 1886.

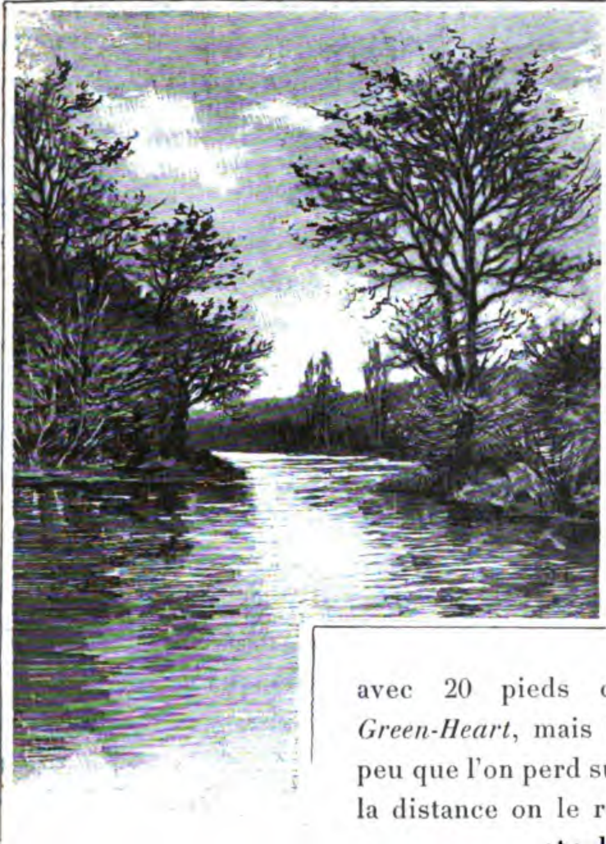
proportionnée, brutalement manœuvrée à deux bras.

Voilà pour le côté esthétique et sentimental de la question. Plaçons-nous maintenant au point de vue pratique. A l'heure de la retraite votre panier sera-t-il plus lourd, si vous pêchez avec une canne à deux mains que si vous vous servez d'un *single-handed rod?* Je réponds en mon âme et conscience : Non. Mais avant de développer ma pensée je tiens à préciser ce qu'il faut entendre par les expressions : canne à deux mains et canne à une main.

Un homme exceptionnellement vigoureux est capable, sans doute, de pêcher d'une seule main pendant toute une journée avec une gaule de 12 pieds[1]; mais c'est, je crois, le maximum de longueur que peut atteindre une canne à une main, et tant que la force humaine n'aura pas augmenté je considérerai comme canne à deux mains toute canne plus longue.

Eh bien, sans aller jusqu'à ce maximum de 12 pieds, je soutiens qu'une bonne canne de 10 pieds[2] est suffisante pour lancer utilement la mouche artificielle sur toutes les rivières que j'ai battues en Europe. Ah ! certainement, on n'envoie pas la mouche aussi loin qu'en pêchant le saumon

[1] Douze pieds anglais, 3m65.
[2] 3m05.



avec 20 pieds de *Green-Heart*, mais le peu que l'on perd sur la distance on le regagne, au centuple, en précision et en dextérité. Sur les rivières où le lancé de la mouche est contrarié par des accidents de terrain, des arbres ou des buissons, cette considération est d'une très grande importance.

Et puis, ce qui est essentiel, ce qui, à mon sens,

tranche la question, c'est qu'en pêchant d'une main avec une arme courte et légère, vous pouvez vous servir de florences et de mouches infiniment plus fines qu'avec une canne à deux mains, dont l'action est toujours plus brutale et moins juste. On peut dire qu'à mesure que le poisson s'est civilisé, à mesure que la truite est devenue plus rusée, plus défiante et plus difficile à tromper, la mode des cannes gigantesques est allée en déclinant. C'est la leçon des choses.

Du reste, ne vous y trompez pas, si vous tirez d'un *split-cane* de 10 pieds tout le parti possible, votre lancé s'allongera à des distances déjà fort respectables. Dans le tournoi de *Fly casting* qui a eu lieu il y a une dizaine d'années au Central-Park de New-York, c'est avec un de ces joujoux qu'on envoyait une mouche à plus de 25 mètres, et cette distance a été dépassée depuis. Avec une bonne théorie et de l'exercice, tout le monde peut lancer à 15 mètres. C'est plus qu'il n'en faut pour les besoins ordinaires du sport, et quel que soit le pouvoir de votre canne, que vous lanciez avec une seule main ou avec les deux, je suis certain qu'habituellement vous irez chercher les truites moins loin que cela.

Les partisans de l'ancienne école prétendent qu'avec une canne à deux mains on est plus maître



du poisson, lorsqu'il est piqué. Si la mouche et le bas de ligne sont assortis aux dimensions de la canne, c'est incontestable. Mais lorsque je pêche avec une florence très fine xxx ou xxxx et un hameçon 00 ou 000[1], je crois que dans des conjonctures difficiles j'aurai d'autant plus de chances en ma faveur que ma canne sera plus maniable et plus alerte entre mes doigts.

On dit aussi : lorsque vous pêchez avec une petite canne avant la coupe des foins, les longues herbes dont vous êtes environné vous jouent toutes sortes de mauvais tours en accrochant perpétuellement la mouche pendant les

[1] D'après l'échelle d'hameçons que j'ai adoptée ici, le plus petit calibre est indiqué par 000; cette grandeur correspond au nº 17 des échelles dont la notation est en sens inverse.

évolutions de la ligne. D'accord si vous êtes maladroit, mais avec de l'adresse et en modifiant un peu pour la circonstance les mouvements ordinaires du lancé, vous n'avez à vous occuper des fleurs qui vous entourent que pour admirer la bonté de Dieu qui en orne les prés. Nous verrons cela en temps et lieu, lorsque nous parlerons des différentes manières d'envoyer la mouche.

Un point capital que les défenseurs de la canne à deux mains sont bien obligés de concéder, c'est que, contre le vent, une canne de 10 pieds permet de lancer plus juste et plus loin que leurs mâts de cocagne. Plus le vent est fort, plus la différence est frappante en faveur des *single-handed rods.*

Je termine cette discussion par un avertissement utile. Nous avons tous en dedans de nous-mêmes une petite voix qui nous dit : Tu es intelligent, tu es beau, tu es fort. Plus on est bête, plus on est laid, plus on est décrépit, plus cette petite voix se fait douce, insinuante et persuasive. Lorsque vous irez marchander une canne à truites, si je vous ai convaincu de l'excellence de ma théorie, vous demanderez une canne à une seule main, et on vous donnera à choisir entre des modèles de 9, 10, 11 et peut-être même 12 pieds, si le fabricant vous trouve l'air naïf. Alors la petite voix en question vous chuchotera de mauvais conseils : « Tu es un gail-



lard étonnant, ton biceps est exceptionnel, ton poignet d'acier; ne va pas acheter une de ces aiguilles à tricoter de 9 ou 10 pieds, bonne pour les femmes et les enfants. On se moquerait de toi. Prends du solide et n'aie pas peur, tu es de force. »

N'écoutez pas cette chanson de votre vanité. Pensez aux longues journées d'été qui font durer la pêche dix ou douze heures, et n'oubliez pas qu'il est des jours où le plus vigoureux a de bonnes raisons pour être un peu mou. Songez aux kilomètres que votre mouche aura à parcourir dans les airs, du matin jusqu'au soir, aux innombrables

coups de poignet qui lui feront faire le voyage et, croyez-moi, ne vous embâtez pas d'une arme trop pesante pour votre bras. Si vous êtes faible, limitez-vous à 9 pieds. Si vous êtes de force moyenne, choisissez une canne de 10 pieds, c'est la bonne mesure. Si vous êtes jeune et taillé en athlète, poussez jusqu'à 11 pieds; mais à moins d'être un descendant de Goliath, n'allez pas plus loin. Ne vous exposez pas à l'ennui et au petit ridicule de manier fièrement d'une seule main, avant le déjeuner, une canne de 12 pieds que vous soulèverez péniblement avec vos deux bras dans l'après-midi. J'ai vu cela arriver plus d'une fois, et généralement le héros de l'aventure fait aux poissons plus de peur que de mal.

C'est très bien d'avoir une arme proportionnée à ses aptitudes physiques, mais encore faut-il qu'elle soit susceptible d'un bon travail sur le terrain. Je vous ai déjà donné quelques indications sur ses qualités extérieures. Il nous faut étudier maintenant ses qualités intrinsèques, ce que j'appellerai son *action*.

Tout le travail de votre canne consistera en deux mouvements : plier et se redresser, mouvements qu'elle exécutera grâce à l'impulsion donnée par votre poignet.

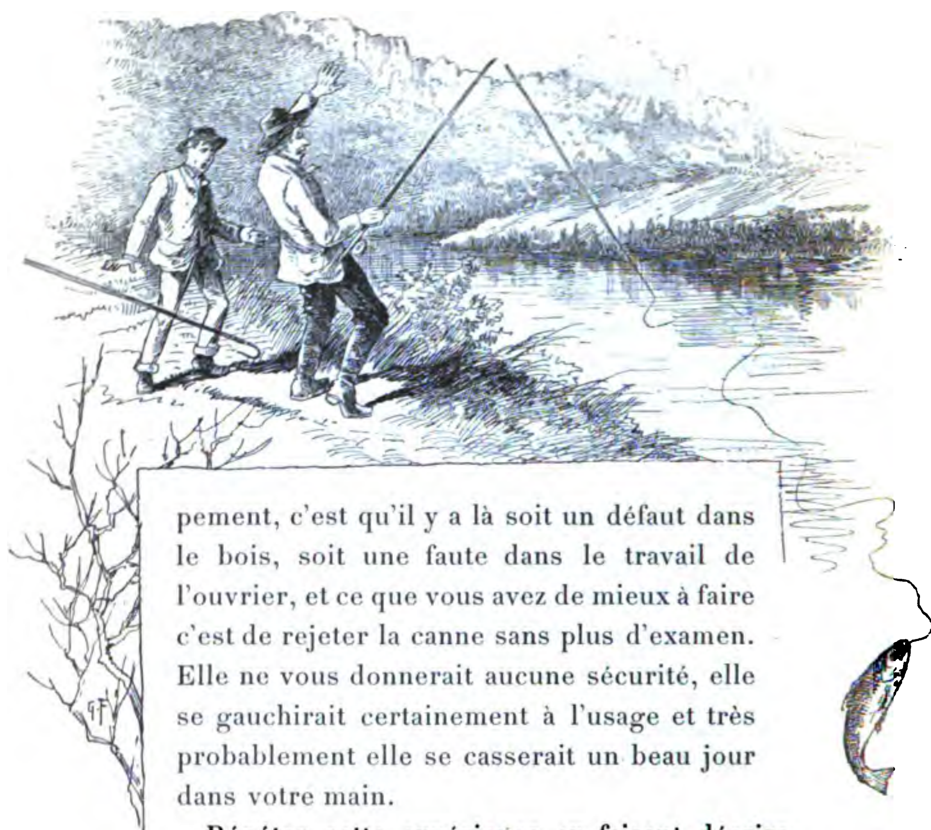
Assurez-vous donc, tout d'abord, qu'elle est

bien *à votre main*. Il y a là une question de tact, que la pratique seule vous apprendra à résoudre. Mais n'oubliez pas, lorsque vous voudrez juger une canne, de l'armer de son moulinet. Si elle vous semble mal équilibrée, mettez-en un plus léger ou un plus lourd. On ne se figure pas combien quelques grammes de plus ou de moins au bas d'une canne modifient la sensation de poids que perçoit le poignet en la maniant.

Supposons l'équilibre établi avec la canne garnie de son moulinet et de sa ligne. Attachez celle-ci à un point fixe sur le sol et, tenant la canne par sa poignée, le bouton à la hauteur du ventre, placez-vous à 4 mètres de distance. Inclinez alors la canne jusqu'à ce qu'elle forme avec le sol un angle de 45 degrés et, *sans modifier cette position*, raidissez la ligne au moyen du moulinet jusqu'à ce que la pointe du scion descende au niveau de votre main. Donnant alors votre place à une autre personne, reculez-vous un peu et examinez avec soin la courbe qui se dessine devant vous.

Si la canne est bien établie, cette courbe doit se manifester dès le *butt joint* et elle doit indiquer une flexibilité *régulièrement progressive* du point où elle commence jusqu'à l'extrémité du scion.

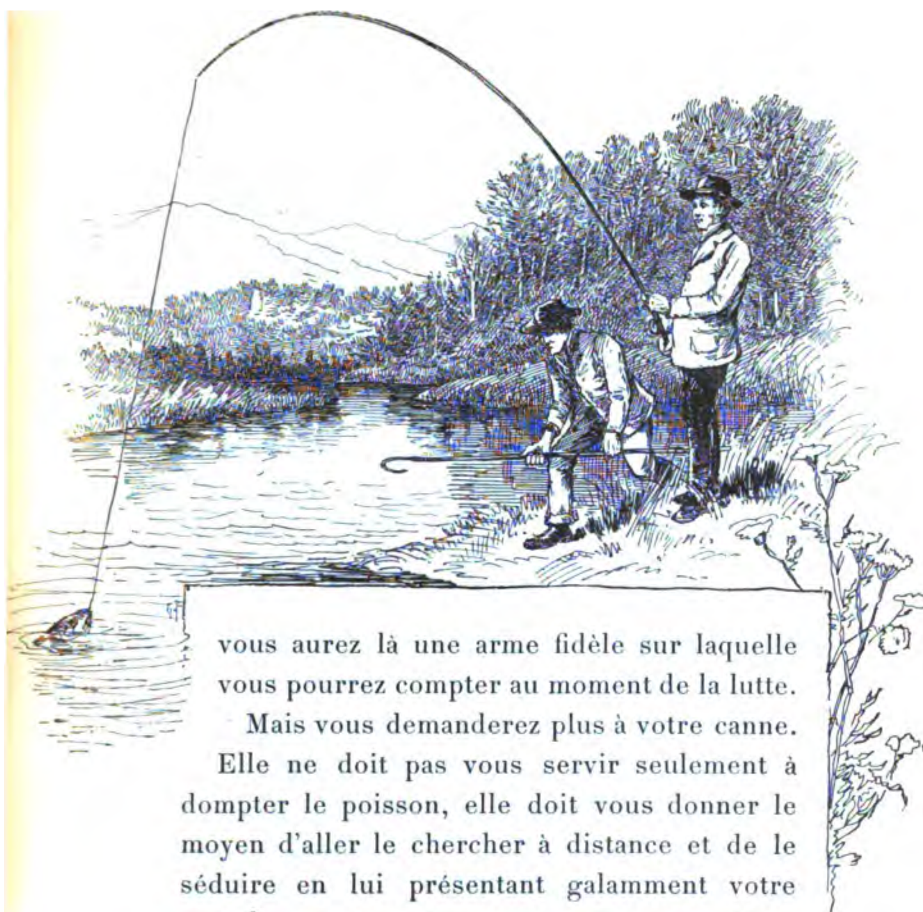
Si la courbe s'atténue ou s'accentue irrégulièrement sur un point quelconque de son dévelop-



pement, c'est qu'il y a là soit un défaut dans le bois, soit une faute dans le travail de l'ouvrier, et ce que vous avez de mieux à faire c'est de rejeter la canne sans plus d'examen. Elle ne vous donnerait aucune sécurité, elle se gauchirait certainement à l'usage et très probablement elle se casserait un beau jour dans votre main.

Répétez cette expérience en faisant décrire la même courbe à la canne tenue dans tous les sens, c'est-à-dire le moulinet en dessus, puis en dessous, puis tourné horizontalement à droite et enfin tourné à gauche.

Si durant ces épreuves la courbe est toujours restée uniforme, vous pouvez espérer que, sauf les hasards imprévus et les accidents inexplicables,



vous aurez là une arme fidèle sur laquelle vous pourrez compter au moment de la lutte.

Mais vous demanderez plus à votre canne. Elle ne doit pas vous servir seulement à dompter le poisson, elle doit vous donner le moyen d'aller le chercher à distance et de le séduire en lui présentant galamment votre mouche.

Examinez donc si celle qu'on vous propose a assez de *ressort* pour envoyer la ligne au loin. Ce ressort d'ailleurs vous sera précieux lorsque vous aurez à fatiguer une grosse truite avant de la faire passer de la rivière sur le gazon.

De nouveau faites ployer la canne comme lorsque vous avez étudié sa courbure, en forçant même un

peu plus la tension de la ligne. Puis, abaissant vivement le scion, faites cesser instantanément cette tension. Regardez alors si la canne se redresse bien et s'il ne subsiste aucune trace de courbure à la suite de l'effort violent qu'elle vient de supporter. La plus petite déviation, le moindre gauchissement serait l'indice certain d'un manque d'élasticité, défaut irrémédiable et capital dans une canne de jet. On ne peut faire rien qui vaille avec un bois mou.

Il ne suffit pas que la canne se redresse complètement, il faut qu'après une détente soudaine elle reprenne la ligne droite vivement, nettement et presque sans vibrations.

Lorsque après quelques balancements rapides subitement interrompus elle vacille indéfiniment avant de retrouver son équilibre, elle est trop flexible, et l'action de la main se transmet alors sans justesse et sans promptitude de la poignée à la pointe du scion. Ce défaut de nerf est moins grave que la mollesse, mais il a néanmoins de fâcheux effets. Il rend très difficile la pêche contre le vent et il fausse absolument l'action du coup de poignet quand vous ferrez; en outre, il vous impose un excès d'effort pour lancer un peu loin et il vous interdit l'usage des lignes lourdes sans lesquelles il est impossible de couvrir une distance sérieuse.

Je dois reconnaître cependant que sur cette question de flexibilité, les avis sont partagés, et l'on peut dire qu'à cet égard la théorie n'est pas encore fixée sur des bases rationnelles. C'est assez surprenant lorsqu'on voit avec quelle perspicacité, quelle méthode et quelle conscience Anglais et Américains étudient dans les plus menus détails le côté scientifique du *Fly-fishing*. Faut-il en conclure que le lancé, dans la pêche de la truite, comporte tant de modalités, que ses formes sont si variables, que ses procédés doivent se transformer suivant des circonstances si multiples qu'il est impossible de déterminer un type unique d'instrument qui corresponde rigoureusement à tous les besoins du sport?

En fait, les fabricants sont obligés, pour satisfaire les fantaisies de leur clientèle, de nuancer à l'infini la flexibilité de leurs cannes à mouche. Tel amateur les préfère très pliantes, tel autre désire le maximum de raideur compatible avec la finesse actuelle des florences; celui-ci entend que la canne *travaille* surtout du *middle joint,* celui-là demande que l'action se fasse énergiquement sentir dès le *butt joint;* beaucoup veulent que le scion soit le principal et presque le seul facteur du lancé. En allant au fond de toutes ces exigences on reconnaît qu'elles reposent, la plupart du temps,

sur la façon particulière dont chacun envoie et manœuvre la mouche artificielle. On s'efforce d'approprier sa canne au *style* habituel de sa pêche, style qui dépend lui-même, en partie, des eaux sur lesquelles le pêcheur a fait son éducation ou qu'il bat le plus fréquemment.

En thèse générale les fabricants ont une tendance marquée à construire des cannes trop flexibles. Lorsqu'on recherchait les longueurs de 12 à 14 pieds, l'exagération de souplesse était une nécessité. Avec une canne de 14 pieds un tant soit peu raide les bas de ligne, même modérément fins, ne résistent pas. C'est tout différent avec les *single-handed* de 9 à 11 pieds. D'ailleurs les cannes même les meilleures s'assouplissent toujours à l'usage, elles s'assouplissent même beaucoup trop après quelques années de service. Ne redoutez donc pas un petit excès de raideur à l'inspection de l'arme neuve.

Je vous dirais bien que ma canne préférée, un *split-cane* de 10 pieds, subit une déflexion de



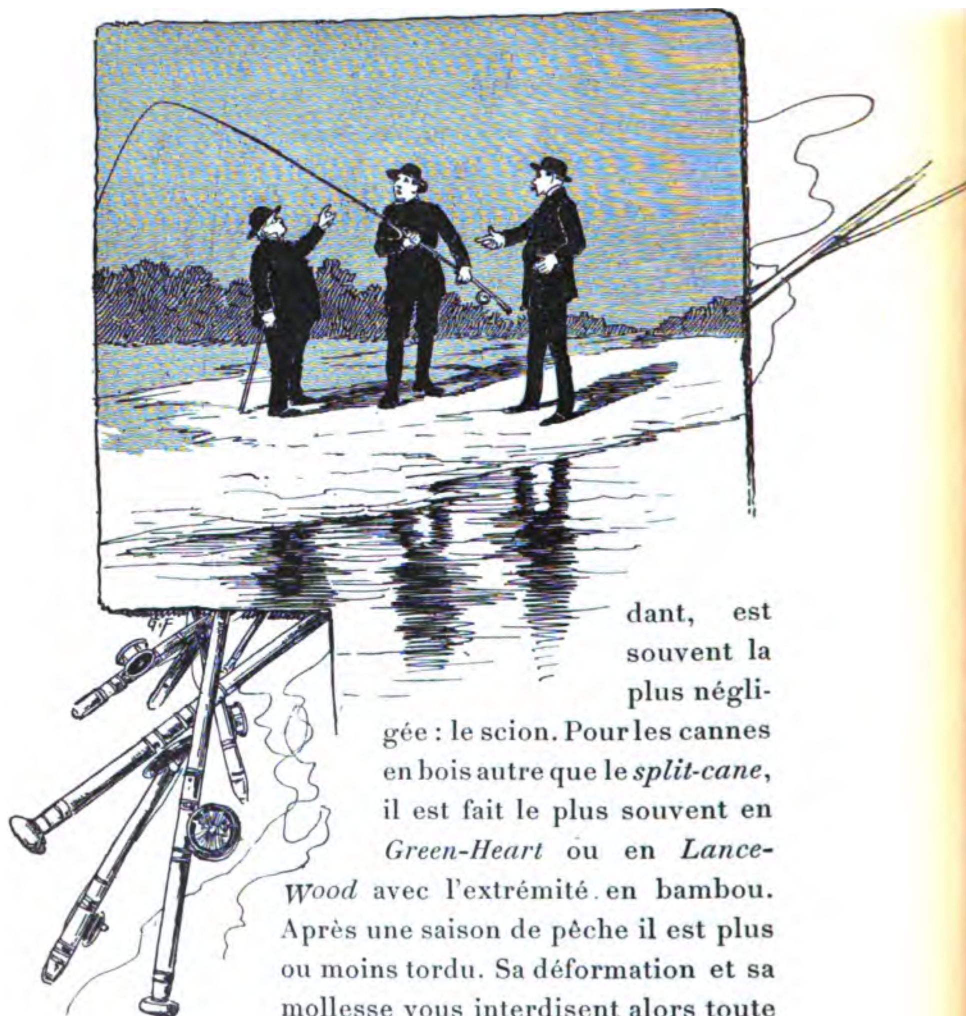
17 centimètres mesurés au bout du scion lorsqu'elle est maintenue horizontalement par la poignée.

Mais ce n'est pas sur cette indication prise

comme un *criterium* de flexibilité que vous pouvez avoir la prétention de juger une canne dans le magasin du *fishing-tackle maker*, si vous n'avez pas personnellement une très grande expérience de la pêche. Aussi je vous donne mes avis sur le choix d'une canne comme le résultat de mon expérience, mais j'ajoute : adressez-vous toujours aux meilleures manufactures, ne craignez pas de payer cher ce qui ne supporte pas la médiocrité et, si vous êtes un débutant, tâchez de vous faire accompagner chez le fabricant par une *vieille main* qui vous veuille du bien. Enfin, si vous êtes un client habituel de la maison, demandez la permission de faire un essai sur le terrain avant de vous décider, et faites cet essai, si cela est possible, avec l'assistance de la *vieille main* en question.

Et puis lorsque après pas mal d'hésitations vous aurez fait l'acquisition longuement méditée, ne vous laissez pas troubler par les appréciations bienveillantes de vos amis. Pierre vous dira : « Cette canne est molle comme une chiffe, je ne pourrais jamais me servir de ça. » Paul vous affirmera qu'elle est beaucoup trop raide et qu'il est impossible de pêcher fin avec une pareille poutre. Laissez-les dire et méditez mon bouquin.

Un dernier mot sur la partie de la canne qui est la plus exposée, qui fatigue le plus et qui, cepen-



dant, est souvent la plus négligée : le scion. Pour les cannes en bois autre que le *split-cane*, il est fait le plus souvent en *Green-Heart* ou en *Lance-Wood* avec l'extrémité en bambou. Après une saison de pêche il est plus ou moins tordu. Sa déformation et sa mollesse vous interdisent alors toute précision dans le lancé et dans le ferrage. Si vous

ne regardez pas à une dépense supplémentaire de 25 ou 30 francs, exigez qu'il soit d'un bout à l'autre en bambou refendu hexagonal. Vous en aurez pour votre argent.

Les cannes un peu soignées sont toujours munies d'un scion de rechange. La précaution est bonne, car avec tous les soins possibles il peut vous arriver un accident. J'aimerais à voir cette prévoyance s'étendre au *middle joint*, surtout si votre canne est destinée à vous accompagner dans de lointains voyages.

Du moulinet je n'ai encore parlé que comme d'un contrepoids nécessaire à l'équilibre de la canne. C'est bien entendu la partie accessoire de son rôle.

Ce petit instrument, qui n'est qu'une bobine sur laquelle s'enroulera votre ligne, est absolument indispensable, car il vous permettra d'allonger ou de raccourcir le lancé selon les circonstances. De plus, c'est seulement grâce à lui que vous prendrez de gros poissons, tout en pêchant avec des florences très fines et de petites mouches montées sur les hameçons les plus légers. Si, en luttant avec une truite un peu forte, vous ne pouviez lui céder de la ligne, vous ne rempliriez votre panier que de sardines, et vos meilleures mouches, agrémentées d'avançons brisés, s'en

iraient au fond des eaux orner la gueule des plus beaux poissons.

L'utilité du moulinet est telle que je me demande ce que pouvait être la pêche de nos ancêtres avant son invention, invention relativement récente, car elle semble ne remonter qu'au milieu du dix-septième siècle. J'en trouve la première trace dans un petit livre anglais qui, malgré ses quatre éditions datées de 1651, 1653, 1657 et 1659, est devenu une rareté[1]. L'auteur, Thomas Barker, ajoutant à l'édition de 1657 quelques mots sur la pêche du saumon, dont il n'avait pas parlé dans les deux premières éditions, explique que pour cette pêche le bout du scion doit porter un anneau de cuivre à travers lequel passe la ligne qu'on raccourcit ou qu'on allonge à volonté. « Vous devez, dit-il, avoir votre dévidoir (*winder*) placé à 2 pieds du gros bout de votre canne et fixé avec un ressort qui vous permet de le descendre aussi bas que vous voulez. » Izaak Walton ne dit mot des moulinets dans sa première édition (1653), non plus, je crois, que dans les trois éditions suivantes imprimées en 1655, 1661 et 1664. Dans l'édition de 1676, la dernière qui ait été publiée de son vivant, il les mentionne à propos de la pêche du saumon :

[1] *The Art of Angling* by Thomas Barker. Les éditions de 1657 et 1659 portent le titre : *Barker's Delight or the Art of Angling*.

« Quelques personnes emploient une roue *(wheel)* placée vers le milieu de leur canne ou près de leur main, et qu'il est plus facile de comprendre par la vue que par une démonstration écrite. »

Le colonel Robert Venables, qui publia un traité de pêche en 1662, recommande pour la pêche du saumon et du brochet l'usage d'une bobine *(troll)* munie d'une manivelle *(winch)*, et sur le titre gravé de son livre la susdite bobine est représentée avec d'autres instruments de pêche.

En France on était déjà en retard à cette époque, comme on l'a toujours été depuis pour tout ce qui concerne le sport de la pêche. François Fortin, lorsqu'il publiait ses *Ruses innocentes* (1660-1668-1695), ignorait évidemment le procédé usité en Angleterre pour la capture des gros poissons. En parlant des carpes « si monstrueuses et si fortes qu'on a peine à les arrester tant qu'elles tirent fort », il recommande comme une « invention de l'autheur » de rouler quelques toises de ligne sur « un petit baston long de quatre pouces » fendu par les deux bouts et attaché à l'extrémité du scion. La ligne étant arrêtée dans une des fentes de cette espèce de plioir, « ce qui sera ployé sur le petit baston ne se défera point que lorsque la carpe sera

prise et qu'elle fera ses efforts ; et pour lors ayant de l'esbat vous aurez moyen de la lasser sans qu'elle rompe aucune chose... »

Liger, dans ses *Amusemens de la campagne* imprimés pour la première fois en 1709, perfectionne un peu « l'invention » de Fortin. Il conseille de faire passer la ligne dans un anneau au bout du scion et d'en garder en réserve une bonne longueur sur un morceau de bois que l'on tient à la main. Dans le *Traité général des pesches* de Duhamel du Monceau, publié en 1769, le procédé rudimentaire de François Fortin est encore préconisé; mais il est aussi parlé « d'un ajustement qui revient au même », dit naïvement l'auteur, et qui consiste à assujettir une bobine au gros bout de la gaule. Je crois que c'est le *Pêcheur français* du bonhomme Kresz qui, pour la première fois, en 1818, a mis sous les yeux de nos compatriotes étonnés la figure gravée d'un moulinet. Lorsque je fais appel à mes souvenirs de jeunesse, il me semble que bien peu de gens s'en servaient de ce côté-ci de la Manche,



il y a quarante ans. On n'en trouvait de tout faits que chez un ou deux marchands de Paris, et l'acquéreur de cet objet insolite passait pour un original.

Je le répète, pour la pêche *actuelle* de la truite à la mouche artificielle, la nécessité absolue de cet accessoire n'est pas discutable. Mais faites-y bien attention, l'indispensable bobine vous causera force désagréments si elle est mal choisie. Donc, regardons-la de très près.

Vous savez déjà qu'avant tout le moulinet doit être proportionné, comme poids, à la canne sur laquelle il est monté. J'ajoute qu'un léger excès de pesanteur est préférable à trop de légèreté. Il doit être construit et entretenu de telle sorte que sur le brusque effort du poisson le plus brutal, la ligne se dévide assez facilement et assez vite pour que le bas de ligne ne soit pas brisé, quelle que soit sa fragilité. Un moulinet trop dur est une des pires malédictions qui puisse frapper un pêcheur. Il vous interdit toute relation durable avec les truites les plus respectables, et pour peu que sous le coup de l'irritation vous soyez disposé à jurer, il compromet gravement le salut de votre âme.

En conséquence, assurez-vous qu'aucun frottement insolite ne gêne la rotation de la bobine sur son axe, et si cette rotation s'effectue sous le con-

trôle d'un cliquet à ressort, ayez grand soin de choisir un ressort très doux. S'il est trop dur dans un moulinet qui vous convient sous tous les autres rapports, priez le fabricant de l'adoucir, rien n'est plus facile. Profitez de l'occasion pour vous faire montrer, si vous l'ignorez, comment les moulinets se montent et se démontent. Un ressort se casse assez facilement, un choc, un accident quelconque peut mettre votre moulinet provisoirement hors de service au cours d'un déplacement. Il est bon que vous soyez capable de le remettre vous-même, séance tenante, en état de tourner.

On reproche aux moulinets trop doux comme à ceux qui sont dépourvus de cliquet de revenir sur eux-mêmes lorsque la ligne tirée avec violence s'arrête subitement. Cette contre-évolution, en enroulant la ligne à faux, l'embrouille, et souvent lorsque le poisson veut recommencer sa course, le moulinet paralysé par l'enchevêtrement de la soie refuse de fonctionner. C'est un inconvénient sérieux qui a sauvé la vie d'un bon nombre de truites et de saumons. Je le redoute surtout quand je pêche ces derniers, dont les randonnées plus rapides et plus prolongées que celles de la truite donnent une impulsion autrement vive au moulinet. Du reste, on peut arriver à régler le ressort de telle sorte qu'il soit assez doux pour supporter les bas de ligne

les plus fins et en même temps assez ferme pour éviter la contre-évolution.

Pendant que je parle mécanique, laissez-moi vous mettre en garde contre les moulinets dits *multiplicateurs*, sous quelque forme et sous quelque nom que l'astuce des marchands d'ustensiles de pêche les offre à votre innocence. Grâce à d'ingénieux engrenages, ces petites machines activent à volonté la rotation de la bobine quand vous raccourcissez la ligne. Un tour de manivelle donne plusieurs tours de bobine. Si c'était pratique, ce serait bien utile, car combien de fois arrive-t-il que le poisson, après s'être éloigné, revient sur vous d'un si bon train que vous ne pouvez tourner le moulinet avec assez de diligence pour maintenir la ligne tendue! Malheureusement, si le multiplicateur vous fait gagner de la vitesse, c'est en vous imposant un effort proportionné à l'accélération obtenue. Le fretin vous donne alors la sensation que vous remorquez une baleine et le tact si essentiel à la manœuvre du moulinet disparaît complètement. De plus, le mécanisme relativement compliqué s'encrasse, se durcit et se détraque facilement. Bref, malgré les perfectionnements dont les multiplicateurs ont été l'objet depuis quelques années, notamment en Amérique, je les considère comme absolument dangereux.

On fait des moulinets de différentes formes. La bobine est actionnée dans les uns par une manivelle ordinaire, dans les autres par une petite poignée en ivoire ou en corne fixée sur une plaque tournante. Ce dernier système est préférable, parce que la manivelle ordinaire a la plus déplorable tendance à accrocher la ligne. Mais il faut que la poignée (A) soit encastrée dans un petit bourrelet métallique (B) qui, le cas échéant, empêche la ligne de s'engager entre elle et la plaque tournante.



Les catalogues des *fishing-tackle makers* et les journaux spéciaux recommandent tous les jours de nouveaux moulinets, soi-disant perfectionnés, qui sont tous ou presque tous plus ou moins compliqués. Je vous engage à vous en méfier autant que des multiplicateurs.

Le maximum de complications que je passe à un moulinet, c'est la plaque tournante et le cliquet à ressort, et c'est déjà beaucoup. Je me rappellerai toute ma vie que, dans une de ces journées de pêche comme on en voit, hélas! bien rarement, une de ces journées où la truite prise de je ne sais

quelle ivresse, se jette follement sur toutes les mouches qu'on lui présente, mon moulinet s'arrêta tout d'un coup, la plaque tournante refusant d'avancer dans un sens ou dans l'autre. Les vis d'assemblage étaient rouillées et, après avoir cassé la lame de mon couteau sur leur tête, je dus renoncer à tout espoir de me tirer de ce mauvais pas. Je pêchai tant bien que mal pendant toute l'après-midi en manœuvrant à la main quelques mètres de ligne. Le soir, l'ami qui m'accompagnait rapportait triomphalement vingt-huit truites, pesant ensemble 32 livres, et il en avait rejeté une quantité de petites. Dans mon panier, il n'y en avait que onze, faisant à peine 4 livres. Un ressort cassé, mal engagé entre deux plaques, avait causé mon infortune. Moralité : Ayez toujours un petit tournevis dans votre sac et tenez votre moulinet légèrement graissé dans toutes ses parties, vis comprises.

Choisissez-le en bon métal rigide et pas trop mince, pour qu'il ne se fausse pas au moindre heurt, et faites en sorte qu'il puisse contenir 50 mètres de ligne au moins.

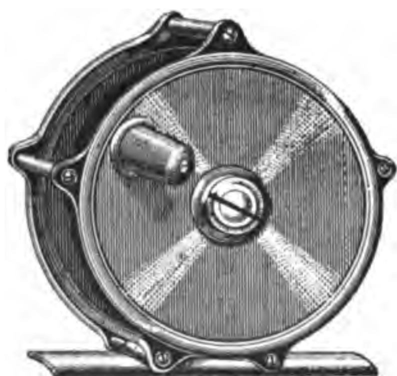
Beaucoup de gens trouveront cette longueur excessive pour la pêche de la truite. Je maintiens mon chiffre et je l'expliquerai, dans un instant, lorsque nous parlerons de la ligne.

Vous aurez peut-être quelque difficulté à trouver

un moulinet qui ne soit pas trop lourd pour votre canne et qui ait cette capacité[1]. Rabattez-vous alors sur les moulinets en ébonite, qui ne sont peut-être pas aussi durables que ceux en métal, mais qui sont beaucoup plus légers. Surtout évitez le métal blanc, qui scintille au soleil et qui a autant d'inconvénients pour les moulinets que pour les viroles. Évitez également les moulinets construits partiellement en celluloïde ou en bois. L'humidité vous jouerait peut-être des tours désagréables[2].

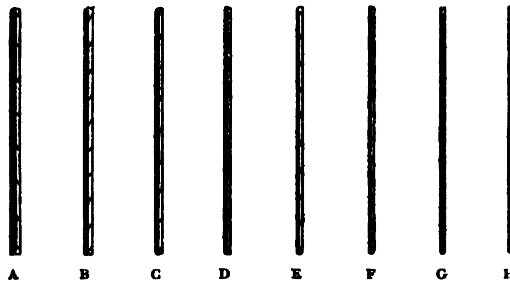
J'ai peu de choses à vous dire sur la ligne. Le point capital, c'est qu'elle soit exactement proportionnée comme poids à la canne qui la supporte. Une ligne trop lourde impose un effort exagéré à l'élasticité de la canne et celle-ci, quelque parfaite qu'elle soit, finit par perdre de son nerf.

1 Si les fabricants avaient le bon sens de placer toujours les piliers ou traverses en dehors des plaques, les moulinets contiendraient plus de ligne à poids égal. Ce mode de construction est très employé en Amérique.



2 On fait aussi des moulinets en aluminium qui sont très légers. On en dit grand bien, mais je n'en ai pas fait personnellement l'expérience.

D'autre part, une ligne trop légère rend impossible le lancé contre un vent un peu fort. Entre ces deux excès, il faut trouver le poids juste qui convient à votre arme. En général une bonne canne de 10 pieds supporte sans aucune fatigue le calibre F des soies américaines tressées dont voici l'échelle :



Le calibre E commence à être un peu massif et comporte une canne vigoureuse. Pour lancer à de très grandes distances, il est parfait, mais quand il s'agit d'envoyer la mouche par un temps calme à une douzaine de mètres, son poids est plus nuisible qu'utile. Quant au calibre D, je ne m'en sers que lorsqu'il me faut lutter contre un vent exceptionnellement fort.

On fait des lignes qui, dans les quatre ou cinq derniers mètres, vont en diminuant de grosseur, lignes en queue de rat comme on dit en France, *tapered* comme on les désigne en Angleterre et en Amérique. Cet amincissement graduel facilite

considérablement le lancé et permet d'employer des soies d'un calibre plus fort que si l'on se sert de lignes ordinaires. Je le considère comme indispensable sur une ligne à saumons et même sur votre ligne à truites si vous arrivez jusqu'au calibre E. Avec des lignes plus fines on s'en passe très bien.

L'inconvénient des queues de rat, c'est qu'on les rogne petit à petit, parce que l'extrémité de toute ligne et surtout de celle-ci, s'affaiblissant beaucoup par l'usage, a besoin d'être rafraîchie souvent par de judicieuses suppressions. En quelques semaines, la partie effilée a totalement disparu, et l'on pêche alors avec une ligne trop lourde. On remédie à cela en disposant une queue de rat aux deux extrémités de la ligne qu'on retourne quand un bout est usé.

Pour la pêche de la truite, l'amincissement doit se répartir sur une longueur de 4 à 6 mètres et dans une proportion telle qu'une soie E, par exemple, se termine en calibre G.

Quant à la matière dont la ligne est composée, tout le monde aujourd'hui est à peu près d'accord pour préférer la soie tressée imbibée d'une préparation huileuse, qui lui donne en séchant un peu de rigidité, et qui la rend plus ou moins imperméable.

Les cordonnets de cette espèce, qui nous vien-

nent d'Amérique ou d'Angleterre, sont souvent excellents. Ils durent longtemps quand ils ont été bien pénétrés de la mixture hydrofuge, ce qui est rare. Leur poids et le soupçon de raideur qu'ils doivent à cette préparation les rend merveilleusement propres au lancé de la mouche artificielle.

Lorsque l'enduit est de médiocre qualité, ou bien s'il a été mal employé, la ligne manque de souplesse et elle est couverte comme d'un émail cassant. Quelquefois la tresse de soie est intérieurement un peu creuse : elle est alors trop légère pour son volume, et pourrit facilement. Il arrive aussi que l'enduit n'est qu'extérieur, qu'il se détache et s'effrite à la moindre friction. Ce sont des défauts de fabrication qu'un rapide examen fait aisément découvrir et qui, d'ailleurs, ne sont pas fréquents dans les soies d'une bonne marque.

J'aime à voir sur mon moulinet une grande longueur de ligne. Ce n'est pas que la truite, lorsqu'elle est piquée, se lance, en général, dans les courses furieuses qui sont une des grandes excitations de la pêche du saumon. Ces *tremendous runs* qui font pâlir les plus vieux maîtres sont une félicité que la Providence octroie rarement aux pêcheurs de truites; mais encore leur accorde-t-elle par-ci par-là cette faveur. Plus d'une fois des demoiselles à la nageoire légère qui ont reçu l'hos-

pitalité de mon panier, m'auraient faussé compagnie si je ne m'étais trouvé en mesure de leur servir une conduite très prolongée. Pensez à l'état d'âme du *sportsman* imprévoyant qui, pour une fois, croit saisir ce rêve si souvent caressé d'une invraisemblable capture. Le monstre bondit et fuit, le moulinet grince, la ligne s'évanouit et aussi le rêve, faute de quelques mètres de soie !

Mettez-vous à l'abri de ce déboire écœurant en vous donnant une marge de 50 mètres bien comptés. Si vous employez une double queue de rat et si vous n'en trouvez pas d'assez longue, ajoutez une rallonge au bout qui ne vous sert pas actuellement, de façon à obtenir la longueur désirée. Pour cela une vieille ligne devenue trop courte fera votre affaire si elle est encore saine. Je vous préviens qu'il faut du soin pour raccorder solidement les deux soies au moyen d'une ligature, sans que l'assemblage fasse une saillie susceptible de s'accrocher dans les anneaux de la canne; l'opération demande beaucoup de fini, surtout si les anneaux sont mobiles[1].

J'insiste tout particulièrement sur la longueur de la ligne si vous battez des rivières fréquentées par le saumon ou par la truite de mer. Sur ces rivières-là, il ne se passe pas d'année sans que

[1] Voir, sur la manière d'abouter deux lignes, chapitre v.

les pêcheurs aient, par cas fortuit, maille à partir avec les gros poissons. Quatre fois la chose m'est arrivée à moi-même, et sur les quatre saumons que j'ai ainsi piqués sans préméditation avec une canne de 10 pieds, j'en ai tué deux, grâce à la longueur de ma ligne. L'un était un *grilse* de 8 livres tout frais remonté de la mer et d'une agilité incroyable; l'autre, un saumon rouge de 9 livres. Ce sont de belles victoires dont les cœurs bien placés conservent un souvenir toujours palpitant.

Que votre ligne soit telle que je vous le conseille ou qu'elle n'ait que 25 ou 30 mètres, arrangez-vous pour que le moulinet soit toujours plein. Si le cylindre sur lequel la soie s'enroule a le volume qu'on lui donne ordinairement dans les moulinets à truites, c'est-à-dire s'il est gros comme un tuyau de plume, votre ligne n'y suffira peut-être pas. Rembourrez alors le cylindre en le garnissant d'abord soit avec une vieille ligne soit avec du cordonnet ordinaire, sur une épaisseur telle qu'en y ajoutant votre soie le tout monte jusqu'à 2 ou 3 millimètres des piliers. Le moulinet ainsi garni sera beaucoup plus doux, la traction de la ligne s'exerçant à distance sur l'axe de rotation. En outre, vous serez à même d'enrouler la ligne plus rapidement que si vous opériez sur une circonférence moins développée. Mais n'omettez pas, je

vous le répète, de laisser un espace libre entre les piliers et la bobine uniformément remplie. Sans cela vous vous exposeriez à des frottements désagréables ou même à une immobilisation complète s'il vous arrivait, dans la précipitation d'un beau combat, d'enrouler votre ligne avec moins de régularité que vous ne l'aviez fait en préparant vos engins dans le calme du *Home*.

Cet acte en apparence si simple d'embobiner la ligne sur son moulinet exige une certaine dextérité et de la pratique. J'ai connu des pêcheurs, d'ailleurs estimables, qui s'en acquittaient avec la grâce et la prestesse d'un caméléon, travaillant de l'épaule et du bras comme s'ils tournaient une meule. Les doigts et le poignet doivent faire toute la besogne. Pendant que la main droite manœuvre le bouton du moulinet, l'index et le médius de la main gauche entre lesquels passe la ligne font office de guides et conduisent le fil de telle sorte qu'il grossisse la bobine également sur toute sa surface, sans élever d'incohérentes montagnes. C'est une habitude à prendre et tout cela doit se faire instinctivement : car le pêcheur qui tient un poisson assez vigoureux pour avoir dévidé le moulinet, a besoin de toute son attention pour l'amener à portée de l'épuisette.

Une dernière recommandation : n'oubliez pas,



quand vous montez une ligne sur le moulinet, de l'attacher tout d'abord par un nœud solide au cylindre central qui doit être à cet effet percé d'un trou. Pêchant autrefois sur le lac Merkland dans le Sutherland, j'eus la bonne fortune, dès mon second jour de sport, de piquer une grosse truite de lac (*Salmo ferox*). Après une opiniâtre défense le poisson, qui ne pesait pas moins d'une douzaine de livres, est amené, épuisé en apparence, au bord du bateau; enfin il est dans l'épuisette lorsque d'un bond superbe il se dégage du filet trop petit pour un seigneur de sa taille. Piquant droit au fond du lac, il vide le moulinet en un rien de temps.

Le cylindre de cuivre apparaît luisant à mes yeux terrifiés, le choc fatal va se produire, un dernier tour et la ligne... fuyant dans les anneaux de la canne qui tremblotent ironiquement derrière elle, disparaît sans bruit sous la nappe mystérieuse. J'avais négligé le petit nœud sur lequel je viens d'appeler votre attention.

Ce genre d'escamotage où le pêcheur joue par sa faute le rôle de compère, est d'ailleurs la seule chance qu'ait une truite, quelque vigoureuse qu'elle soit, pour emporter votre ligne. Il faudrait qu'une soie, même du calibre F le plus menu que vous puissiez employer, soit absolument défectueuse ou pourrie pour ne pas offrir plus de résistance que votre bas de ligne, si vous pêchez avec les fines florences auxquelles il faut recourir pour réussir en eau claire. La question de solidité n'est donc pas, quand il s'agit de lignes à truites, aussi importante qu'on pourrait le croire et je ne m'y attarde pas, car j'ai hâte de vous parler des bas de ligne[1].

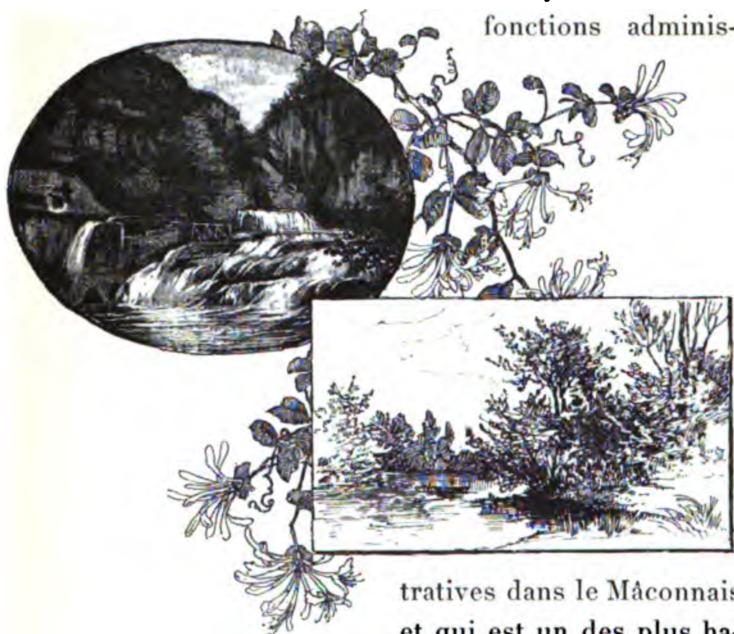
Ah! les bas de ligne! C'est l'écueil des maladroits et c'est presque tout le secret de bien des pêcheurs heureux! C'est la partie du *tackle* la plus

1 Pour les personnes tout à fait ignorantes de la pêche — s'il en est qui me lisent — je définis le bas de ligne ou avançon : la partie du *tackle* intermédiaire entre la ligne et la mouche.

utile et en même temps la plus inquiétante. Comme les langues du bossu de Phrygie, c'est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Supprimer toute connexion visible entre le pêcheur et l'appât, n'est-ce pas l'idéal? Se battre avec une épée que l'adversaire mettrait en pièces d'une chiquenaude, n'est-ce pas folie? Eh bien, dans votre guerre aux truites il vous faut poursuivre cet idéal et commettre cette folie. Tous les jours vous aurez à dompter des poissons dont la puissance musculaire sera vingt fois supérieure à la résistance de votre bas de ligne. Ils auront pour eux la force brutale souvent décuplée par un courant rapide. Vous aurez, vous, l'intelligence, l'adresse et le sang-froid.

Avant qu'on n'ait inventé la florence, on faisait les bas de ligne en crin. Je connais encore quelques pêcheurs qui s'en servent et qui prétendent s'en bien trouver. Le crin, disent-ils, est moins apparent dans l'eau que la racine et il effarouche moins le poisson, par temps clair, même lorsque plusieurs brins sont réunis et tordus ensemble. La chose est possible. J'ai ouï dire que sur l'Ain, qui est très limpide, on réussit mieux à la pêche de l'ombre avec des bas de ligne en crin tordu qu'avec les plus fines florences. J'ai essayé de ces bas de ligne confectionnés à Pont-d'Ain par le

meilleur professionnel de la région. Les résultats ne m'ont pas encouragé. Avec mon ami C..., qui a beaucoup fréquenté les bords de l'Ain lorsqu'il exerçait de hautes fonctions adminis-



tratives dans le Mâconnais et qui est un des plus habiles pêcheurs que je connaisse, nous avons *travaillé* toute une après-midi sur l'Avre, lui avec les bas de ligne en crin tordu et les mouches de Pont-d'Ain, moi avec des avançons en racine et mes mouches ordinaires. Je pris quatorze truites, il n'en prit que trois. L'expérience n'est pas concluante : car les mouches spéciales dont il se servait

ont peut-être été pour beaucoup dans le résultat. Je ne cite donc le fait qu'à titre de renseignement. Mais, dans ma conviction, la racine bien préparée et suffisamment fine est pour la pêche de la truite incontestablement supérieure au crin tordu. Quant au crin simple, sa force est tout à fait insuffisante lorsqu'on peut rencontrer des poissons plus gros que des harengs.

On sait que la florence ou racine (*gut*) est tirée du ver à soie. Lorsque la chenille du *Bombyx mori* est prête à filer, on extrait de son corps une sorte de glu renfermée dans deux petits sacs membraneux. C'est la matière de la soie. On lui fait subir quelques préparations, puis on l'étire en fils plus ou moins ténus et on la fait sécher. Le contenu des deux sacs qui aurait fourni 1500 mètres de soie, s'il s'était écoulé par les étroites filières dont la chenille est munie, produit alors deux brins de racine qui n'ont pas un demi-mètre de long.

S'il faut en croire un vieux traité de pêche publié à Londres en 1724, par James Saunders, les Suisses et les Italiens auraient employé le boyau de ver à soie avant que son application à la pêche fût connue en Angleterre[1]. De là peut-être la dénomination

[1] *The Compleat Fisherman, being a large and particular account of all the several ways of fishing now practised in Europe... London, 1724.*

de *crin de Florence*. Ce qu'il y a de certain, c'est que Saunders est le premier écrivain de pêche qui en parle clairement. Un catalogue de *fishing-tackle maker* de Londres mentionnait encore le *Silk-worm gut* comme une nouveauté en 1760[1].

Il y a lieu de s'étonner que l'on n'utilise pas d'autres chenilles que celles du *Bombyx mori* pour la production de la florence. Les chenilles de certains lépidoptères nocturnes filent des cocons beaucoup plus volumineux que ceux du ver à soie[2]. Leur sécrétion soyeuse plus abondante ne permettrait-elle pas d'obtenir des brins moins courts que ceux qui proviennent du *Bombyx mori ?* Je livre la question aux entomologistes désireux de développer les applications de leur science.

Le peu de longueur des boyaux du ver à soie actuellement livrés au commerce a l'inconvénient de multiplier outre mesure les nœuds dans la confection des bas de ligne. Ces nœuds rendent l'avançon un peu plus visible; s'ils sont exécutés grossièrement, ils accrochent mille petits débris flottant dans l'eau, et, ce qui est plus grave, ils

1 *The Field*, numéro du 2 janvier 1864.

2 Le genre *Attacus*, auquel appartient le grand papillon indigène connu sous le nom de *Paon de nuit*, fournit plusieurs espèces dont les chenilles, bien plus grosses que le ver à soie, ont été étudiées depuis quelques années au point de vue industriel de la production de la soie.

diminuent notablement la solidité des bas de ligne. Sur dix ruptures il y en a au moins huit qui ont lieu sur un nœud. On voit l'intérêt qu'il y aurait à obtenir des boyaux moins courts que ceux du ver à soie ordinaire.

Les florences de bonne qualité nous viennent d'Espagne, en passant par l'Angleterre. Aussi les appelle-t-on : racines anglaises. Il y en a de deux sortes. Les unes sont telles qu'elles ont été tirées du ver à soie (*undrawn gut*). Les autres ont été passées dans une filière et plus ou moins amincies (*drawn gut*). Par ce procédé, on obtient des racines aussi ténues qu'un cheveu, mais on n'arrive à une grande finesse qu'au détriment de la solidité. La filière a aussi pour résultat de rendre le boyau de ver à soie moins résistant au frottement. En frôlant les herbes, les branches ou les cailloux le *drawn gut* s'éraille et se fraye beaucoup plus facilement que la racine naturelle. Il est par conséquent moins durable. Quoi qu'il en soit, pour prendre dans de l'eau claire des truites un tant soit peu éduquées, il faut bon gré mal gré passer par-dessus ces désavantages et compenser la fragilité du *tackle* par la légèreté de la main. Au fond est-ce un mal ? L'attrait de la difficulté n'est-il pas pour beaucoup dans les excitations de notre sport ? Cela vous amuserait-il longtemps de tirer de l'eau avec

une ficelle incassable de malheureux poissons qui n'auraient pas la plus petite chance de vous échapper? Conquêtes faciles, plaisirs de sots!

Au surplus, il ne faut pas s'exagérer la faiblesse du boyau de ver à soie, ni se méprendre sur l'effort que l'on est susceptible de lui imposer en usant correctement d'une canne à truites. En général, lorsque vous résistez aux efforts d'un poisson qui se débat au bout de la ligne, vous avez la sensation d'une traction beaucoup plus violente qu'elle n'est en réalité. La souplesse de la canne et la crainte de casser votre *tackle* causent cette illusion. Donnez-vous le plaisir d'accrocher à votre hameçon un poids de 250 grammes seulement, et soulevez-le de terre avec votre canne, placée à un angle de 45 degrés. Vous éprouverez quelque surprise, je vous le garantis, la première fois que vous tenterez l'essai et vous vous apercevrez que bien rarement vous avez tiré aussi fort sur un poisson.



Si vous voulez compléter utilement votre éduca-

tion, faites tremper une demi-heure dans l'eau quelques bas de ligne à truites de différente force, confectionnés en racine de première qualité, et soulevez ensuite à la main, avec chacun d'eux, des poids de plus en plus lourds jusqu'à ce que la rupture se produise. Cela vous apprendra ce qu'on peut demander à son *tackle* et vous serez étonné de la résistance relative de fils si minces. Si vous répétez l'expérience sur un certain nombre de bas de ligne de même grosseur, vous serez non moins surpris de voir combien cette résistance est variable, selon les bas de ligne, sans qu'il soit possible de préjuger à l'œil leur solidité ou leur faiblesse.

Avec beaucoup d'expérience on peut, en examinant très minutieusement des brins de grosse florence et en les palpant, se faire une idée de leur force. Si nous parlions de la pêche du saumon, je vous donnerais à cet égard quelques indications indispensables. Mais la qualité des florences fines employées pour les bas de ligne à truites est autrement difficile à apprécier. Aussi, pour cela comme pour bien d'autres four-



nitures, je me borne à vous dire : Adressez-vous aux meilleures maisons et ne lésinez pas sur le prix. Et à cet avis peu compromettant j'ajoute un conseil pratique : N'employez jamais un bas de ligne sans l'avoir sommairement éprouvé au moment de vous en servir par quelques tractions saccadées entre les deux mains. Avec un peu d'habitude, vous appliquerez à ces tractions le degré de force nécessaire pour rompre les florences trop faibles, sans casser celles qui sont assez solides pour vous rendre de bons services. Ai-je besoin de vous dire que cette épreuve ne doit être tentée que lorsque les bas de ligne ont été suffisamment trempés dans l'eau pour avoir la souplesse et l'élasticité dont le boyau de ver à soie est complètement dépourvu lorsqu'il est sec? Plus la racine est grosse, plus elle doit tremper longtemps pour acquérir son maximum de résistance et n'être plus cassante. Une immersion d'un quart d'heure est suffisante pour les calibres dont on se sert à la pêche de la truite.

Ce serait peut-être le moment de vous parler des différentes manières de nouer les brins de racine pour les assembler en chaîne et confectionner un bas de ligne. Mais toutes réflexions faites, j'aime mieux vous expliquer plus tard les différents nœuds qu'un pêcheur doit savoir exé-

cuter sous peine d'être à chaque instant gêné et de faire sourire le plus ignorant des porte-épuisette[1].

Supposons donc que vous commandez vos bas de ligne chez le marchand. Quelles instructions lui donnerez-vous sur les trois points importants : leur longueur, leur grosseur et leur couleur?

La longueur dépend des dimensions de la canne. Le bas de ligne doit toujours être plus court que la canne d'une dizaine de centimètres au moins. Mais d'autre part, dans les conditions ordinaires de la pêche, il ne devrait avoir jamais moins de 3 *yards* (2m75). Avec une canne de 10 pieds ou plus cela va bien. Avec une canne de 9 pieds, c'est trop long. Il faut alors rogner quelques centimètres sur le nécessaire et réduire le bas de ligne à 2m65; c'est tout ce que je puis vous accorder.

Un bas de ligne aussi long ou plus long que la canne est très dangereux. Il vous met dans l'impossibilité d'empêcher un poisson piqué qui revient sur vous de se fourrer dans les herbes ou dans les cavités du bord sur lequel vous êtes placé; car si en roulant de la soie pour le maintenir au large sous votre scion, vous engagez le nœud qui attache l'avançon dans un ou plusieurs anneaux de la canne, vous êtes exposé à ce que la

1 Voir ci-après, chapitre V.

ligne refuse de couler si le poisson cherche à s'éloigner.

Quant aux bas de ligne trop courts, ils ne vous feront pas perdre de poissons, mais ils vous empêcheront d'en prendre ; c'est encore pis.

La grosseur de vos bas de ligne aura sur votre sport une influence non moins considérable que leur longueur, au double point de vue de la manière dont vous enverrez votre mouche et de l'accueil que lui feront les truites.

Mais avant de vous dire mon sentiment sur la question, laissez-moi vous renseigner sur les différents calibres de racine.

Le boyau de ver à soie passé à la filière (*drawn gut*) est classé dans le commerce sous quatre marques : x qui est le plus gros, xx, xxx et xxxx qui est le plus fin.

Au-dessus de la marque x du *drawn gut* se place immédiatement la marque *Refina*, la plus fine des racines naturelles (*undrawn gut*). Les *Refina* très légères sont à peine plus grosses que le *drawn gut* x. Viennent ensuite les *Fina*, un peu plus fortes, le *Regular*, les *Padron*, les *Marana*, et enfin, l'*Impérial,* qui est le plus gros calibre.

Charles Cotton, le continuateur et l'ami de Walton, soutient que celui-là n'est pas un pêcheur qui, dans une rivière sans herbes ni branchages,

ne peut dompter avec un double crin une truite de 20 *inches* (50 centimètres). J'en dirai autant de quiconque ne pourra accomplir la même prouesse avec de la racine xxxx et une bonne canne *single-handed*. Mais en revanche je connais de très bons



sportsmen qui sont incapables d'envoyer proprement leur mouche au bout de 3 *yards* de cette même racine xxxx, pour peu que la plus faible brise leur souffle dans la figure. Or, comme avant de se rendre maître d'un poisson il est indispensable de lui faire accepter une mouche présentée convenablement à une distance raisonnable, ne perdons pas de vue les exigences du lancé et tâchons de les concilier avec la nécessité de pêcher très fin. La

solution du problème est dans l'emploi des bas de ligne effilés, dits en queue de rat (*tapered*), qui complètent le juste équilibre du *tackle* en son entier, depuis la poignée de la canne jusqu'à la mouche. Avec des bas de ligne ainsi confectionnés l'impulsion donnée par le coup de poignet se transmet graduellement à la mouche avec infiniment plus de facilité que si la racine est très fine dès son point d'attache avec la ligne. Lorsqu'on lance contre le vent la différence est capitale.

Si le bas de ligne diminuait régulièrement d'une extrémité à l'autre sur sa longueur de 3 *yards* en commençant par du *marana* qui est de la bonne grosseur pour la partie la plus forte et en finissant par du *drawn gut* xxxx, ce serait la perfection au point de vue du lancé. Mais sur une eau parfaitement limpide, par un temps très calme, la longueur de racine xxxx serait alors insuffisante et la mouche ne serait pas assez éloignée des parties plus visibles du bas de ligne. Aussi, en principe, je n'admets la queue de rat que sur la première moitié du bas de ligne et je tiens à ce que la seconde moitié soit en racine aussi fine que le dernier brin auquel la mouche sera fixée. Ce n'est qu'en cas de vent violent et tout à fait contraire que j'allonge la partie *tapered* au détriment de la racine très fine, mais je ne fais cette concession que

contraint et forcé, lorsque la bourrasque, si elle contrarie mon lancé, agite l'eau et diminue, par conséquent, l'inconvénient des florences un peu fortes. Par contre, si le vent m'est favorable, je me hâte d'en profiter pour mettre de côté les queues de rat et n'employer que des bas de ligne également fins d'un bout à l'autre. Le lancé est alors si aisé que 3 *yards* de la racine la plus légère se déploient sans effort et comme d'eux-mêmes.

Sur des eaux très difficiles la florence xxxx est de rigueur au bout de votre queue de rat pour peu que le temps soit clair. Si vous avez affaire à des poissons de bonne composition ou si vous pêchez par un temps sombre, les calibres plus forts du *drawn gut* réussiront peut-être aussi bien, mais je ne garantis rien.

Le pêcheur nerveux, impressionnable ou novice, est enclin à employer une racine plus grosse que l'homme calme et maître de lui-même qui ferre une truite de 3 livres avec autant de flegme et de sérénité que s'il s'agissait d'un simple goujon. Défiez-vous de cette tendance à suppléer par la force du *tackle* à l'adresse du pêcheur. Le meilleur moyen d'acquérir cette sûreté de poignet, ce tact et aussi ce sang-froid qui caractérisent le vrai *sportsman*, c'est de pêcher avec les engins les plus fins. Si vous êtes maladroit avec une canne de

10 ou 11 pieds, prenez une canne de 9 pieds, aussi légère, aussi souple que le comporte le lancé de la mouche, et servez-vous d'une soie mince en proportion. Vous serez tout étonné alors de mettre dans l'épuisette des poissons de taille respectable avec des hameçons et des bas de ligne que vous auriez brisés en usant d'une canne plus pesante et plus longue. En un mot, si vous voulez devenir un *fly-fisher* correct et élégant — ce qui est le chemin le plus sûr pour devenir un pêcheur heureux, — réduisez le matériel dont vous vous servez, canne, ligne, bas de ligne et hameçons au maximum de finesse que peuvent supporter les eaux dans lesquelles vous pêchez.

En ce qui concerne spécialement les bas de ligne la ténuité est, d'ailleurs, je ne saurais trop le répéter, une condition essentielle au succès.

Dans les pays de craie, où les eaux possèdent une transparence que n'atteignent jamais les rivières des terrains argileux ou granitiques, les paysans soutiennent généralement qu'on ne prend de truites avec les insectes artificiels que dans la saison où la mouche de mai est sur l'eau. Et effectivement ils ne réussissent qu'à cette époque, alors qu'ils peuvent employer de grosses mouches et que le poisson est affolé par la manne enivrante que le mois de mai lui envoie. Quand les grandes

éphémères ont disparu, quand après s'en être gorgée la truite grasse, vigoureuse et repue, ne gobe plus que des moucherons de taille infime, trouvant dans les prairies subaquatiques que la chaleur de l'été rend exubérantes une multitude de coquillages, de crustacés et de larves dont elle fait sa principale nourriture, il devient autrement difficile de l'attirer avec quelques fibres de plume ou de fourrure. Les grosses mouches la font fuir. Les plus petits moucherons peuvent seuls la tromper. Mais une mouche minuscule montée sur un gros bas de ligne est une malice cousue de fil blanc que les commères au ventre plein apprécient à sa juste valeur. D'autre part, les brins de noisetiers ou les roseaux de France qui, le plus souvent, servent de canne à nos professionnels locaux ne supportent pas les racines très fines que, d'ailleurs, on ne trouve guère en province. Et condamnés à pêcher *gros* les paysans qui ne prennent rien s'imaginent que la saison de la mouche artificielle est passée!

Elle est passée pour eux, mais pas pour vous, mon digne élève, qui ne vous effrayez ni d'une mouche montée sur un tout petit hameçon, ni d'un bas de ligne imperceptible. Votre *split-cane* à la main, vous battrez fructueusement les eaux trop claires pour les pêcheurs du pays, et à leur barbe



vous remplirez votre panier en plein été. Il est juste de dire que derrière votre dos ils prendront leur revanche avec l'épervier, la senne, l'araignée, la trouble, la coque du Levant, la chaux, les lignes de nuit, le panier et toutes les diaboliques inventions du braconnage. Heureusement la truite est prolifique et, sauf dans les départements où l'empoisonnement des eaux par les matières stupéfiantes est systématiquement pratiqué, vous trouverez partout assez de poisson pour vous amuser, depuis les Pyrénées jusqu'au Pas-de-Calais.

La racine de bonne qualité telle qu'elle est directement tirée du ver à soie est hyaline, incolore et très brillante. A l'usage elle blanchit souvent et devient laiteuse, ce qui la rend beaucoup plus visible dans l'eau. Plus elle est grosse, plus cette transformation est fréquente et rapide. On y

remédie dans une certaine mesure en lui faisant subir une préparation qui la colore très légèrement sans altérer sa transparence. La question de savoir quelle teinte on doit lui donner pour que les poissons la distinguent le moins possible est et restera probablement toujours à l'état de controverse. M. H. P. Wells, qu'il faut constamment citer quand il s'agit de recherches méthodiques et vraiment scientifiques sur tout ce qui concerne les engins de pêche, a fait à ce sujet de curieuses expériences. Il en ressort que pour obtenir le maximum d'invisibilité qu'il est possible d'atteindre, il faudrait varier la coloration des bas de ligne selon les heures et selon l'état du ciel, de l'eau et du fond de la rivière[1]. Si vous avez envie d'essayer, piochez l'ouvrage de M. H. P. Wells. Si vous vous contentez d'une moyenne qui n'est pas la perfection, mais qui est pratique, faites donner à vos bas de ligne une teinte ardoisée qui, du reste, est aujourd'hui couramment employée par les fabricants de Londres et de Paris[2]. Mais gravez dans votre mémoire l'instructive conclusion que M. H. P. Wells a tirée de ses expériences :

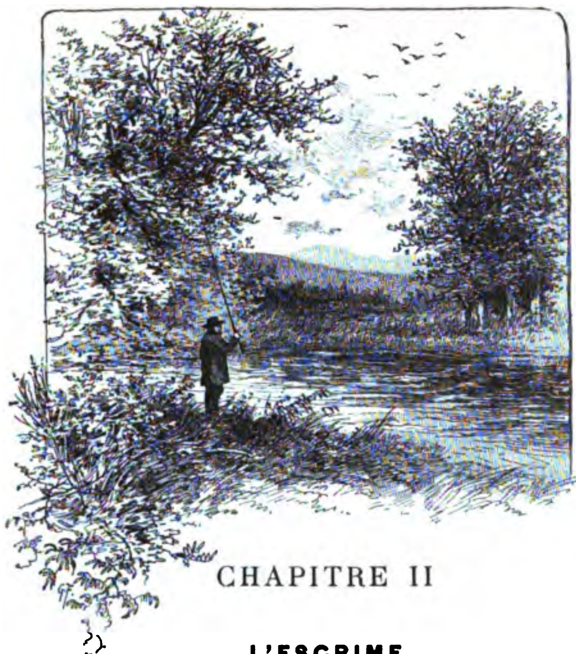
« Tous les bas de ligne sont visibles, *lorsqu'ils*

[1] H. P. Wells, *Fly-Rods and Fly-Tackle*, p. 322 et suiv.

[2] Je ne parle pas des procédés de teinture des boyaux de vers à soie. Si vous tenez à faire cette opération vous-même, ce que je ne vous conseille pas, consultez l'ouvrage de M. H. P. Wells.

sont placés directement au-dessus du poisson, à un degré entièrement indépendant de leur couleur. Dans cette position, *le résultat dépend de leur seul calibre.* Ce calibre paraît toujours plus gros qu'il n'est quand le bas de ligne est en contact avec l'eau, qu'il flotte à sa surface ou qu'il soit immergé. Et s'il est avantageux de dissimuler la connexion entre la ligne et la mouche, on doit employer une racine aussi fine que possible. »





CHAPITRE II

L'ESCRIME

LE LANCÉ DE LA MOUCHE A TRUITES

Vous êtes armé d'une bonne canne, je l'espère du moins. Il faut maintenant apprendre à vous en servir, c'est-à-dire d'abord à lancer la mouche et ensuite à pêcher la truite, deux choses très différentes que l'on est trop porté à confondre. J'ai connu de braves gens qui envoyaient la mouche avec une habileté consommée et qui prenaient fort peu de poissons. J'ai vu des pêcheurs de truites qui lançaient très médiocrement et qui finissaient par remplir leur panier, parce qu'ils suppléaient à ce

qui leur manquait par la ténacité, par la connaissance des habitudes du poisson et par une suprême intelligence de l'eau. Ceux-là savaient pêcher. A vous d'acquérir les deux talents dont la réunion fait le *sportsman* accompli. Je vous y aiderai de mon mieux; mais je vous en préviens, mes conseils ne seront que peine perdue si vous ne les fécondez par une pratique suivie et surtout consciencieuse.

Les salles d'armes sont peuplées de gens qui tirent pitoyablement et qui, malgré un exercice journalier, n'arriveront jamais à manier décemment le fleuret. La médiocrité à laquelle ils sont irrévocablement condamnés tient presque toujours à ce qu'ils ont mal commencé. Trop vite, ils ont eu assez des monotonies du début; l'assaut les a détournés de l'austère leçon. Ils ont eu hâte de ferrailler avec des maladroits inexpérimentés comme eux, ils ont manqué leur éducation et sont à jamais perdus pour l'art de l'escrime. Ce qui se voit tous les jours à la salle d'armes, combien de fois l'ai-je constaté sur le bord de la rivière? Combien en ai-je connu de ces pêcheurs à la mouche, incapables de se servir honorablement de leur canne, parce qu'ils ont dédaigné la théorie, mal instruits au hasard des voyages et des rencontres, pétris de mauvaises habitudes qui leur interdisent tout progrès, vexés de leur maladresse, mais ne vou-

lant pas le laisser voir, et finalement dégoûtés d'un sport délicieux dont ils n'ont jamais qu'entrevu les pures jouissances?

Est-ce tout à fait leur faute? En France, où si peu de gens *savent* pêcher à la mouche, où nul ne s'est donné la peine de décrire sérieusement ce sport dans un manuel spécial, comment un débutant peut-il faire son éducation, même avec la meilleure volonté de se bien instruire? En Angleterre, en Amérique, l'art du *fly-fishing* est populaire, les librairies regorgent de publications techniques, il y a partout des clubs hospitaliers où conseils et exemples sont prodigués au néophyte. Sur toutes les rivières, amateurs ou professionnels sont toujours prêts à guider les premiers pas du débutant. Enfin les concours publics de *fly-casting* sont une école supérieure fréquemment ouverte. En France rien de tout cela. Où apprendre? Je me le suis plus d'une fois demandé, et c'est justement parce que je ne trouvais pas de réponse que je me suis décidé à publier ces notes.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent ne m'a donné que la peine de noircir du papier; mais j'avoue que je me sens pris d'inquiétude maintenant qu'il me faut coucher par écrit la démonstration compliquée d'un exercice purement physique. Maintes fois au bord de l'eau il m'a paru

facile d'expliquer les différentes manières d'envoyer une mouche à truites. Comment pourrai-je y parvenir la plume à la main? Essayons toujours.

Tout d'abord, cédant à de vieilles habitudes d'école et de prétoire, je ne serais pas fâché de dégager une petite définition. Qu'est-ce que lancer une mouche artificielle? Après méditation je me hasarde à répondre : C'est lui imprimer un *mouvement* tel qu'elle aille se placer, *d'une certaine manière, à un endroit voulu.*

L'endroit voulu, c'est la place où vous jugez que votre mouche doit prendre contact avec l'eau pour attirer utilement l'attention du poisson soit immédiatement, soit après avoir été déplacée par l'action du courant, ou par l'action combinée de la ligne et du courant.

La mouche doit se placer à cet endroit voulu d'*une certaine manière*, c'est-à-dire légèrement et portée par une ligne et un bas de ligne entièrement déployés[1] qui ne descendent sur l'eau qu'après qu'elle s'y est posée elle-même.

Le *mouvement* lui est donné par le bas de ligne et par la ligne, qui le reçoivent de la canne qui elle-même décrit à cet effet une évolution dirigée par la main. Celle-ci obéissant à la volonté guidée par la vue, on peut dire que c'est l'œil qui conduit la

[1] Sauf des cas exceptionnels dont il sera parlé chapitre VI.

mouche du pêcheur comme il conduit la balle du chasseur. Seulement, lorsque celui-ci a ajusté, puis serré la détente, sa tâche est terminée. Le projectile se conduit et frappe à lui tout seul. Tandis que le pêcheur, lorsqu'il a donné à sa canne le mouvement initial nécessaire pour lancer la mouche vers le but, doit accomplir d'autres mouvements pour que la mouche aille toucher ce but *d'une certaine manière*, et encore d'autres mouvements pour que le poisson, s'il saisit l'appât, soit piqué par l'hameçon. D'où je me permets de conclure qu'il est moins difficile de tirer convenablement un coup de fusil que de bien se servir d'une mouche à truites.

Des trois ordres de mouvements qui doivent se succéder pour que la mouche produise son entier effet, les deux premiers rentrent seuls dans la théorie du lancé. L'action de piquer le poisson (*striking*), de le « ferrer » pour me servir du terme consacré, est distincte du jet de la mouche. Cela ne veut pas dire qu'elle en soit absolument indépendante : car il est malaisé de bien ferrer lorsque au lieu d'être régulièrement déployés, ligne et bas de ligne se contournent sur l'eau avec des sinuosités de tire-bouchon; mais ce n'en est pas moins un mouvement à part. Il y a des pêcheurs qui envoient très bien la mouche et qui ne sont jamais parvenus à

posséder le coup de poignet tout spécial qui enferre le poisson au moment voulu.

Donc ce que j'ai présentement à vous apprendre c'est à envoyer la mouche et à la faire tomber correctement sur l'eau.

Je commencerai par décrire cette double opération telle qu'elle est accomplie avec une canne à une seule main. Je n'aurai ensuite que peu de choses à ajouter pour ceux qui, ne partageant pas ma manière de voir, voudront faire usage d'une canne à deux mains.

C'est sur une pelouse que je souhaiterais vous voir tenter vos premiers essais. Avec une canne de 9 ou 10 pieds très légère, au moulinet bien proportionné et une vieille ligne hors de service, plutôt trop fine que trop lourde, vous y apprendrez plus commodément qu'au bord de l'eau les mouvements élémentaires de notre escrime.

Avant tout sachez tenir votre canne. Saisissez la poignée de la main droite, le moulinet en dessous, immédiatement au-dessus des armatures de métal qui le fixent; placez le pouce à plat bien allongé sur la poignée, les doigts se touchant, fermés *sans raideur et sans force*, exactement comme s'il s'agissait d'une épée ou d'un fleuret. Tenant ainsi la canne la pointe en l'air dans une direction oblique, allongez le médius, passez-le sur la ligne et ramenez-le

à sa place sur la poignée. La soie sera alors engagée d'abord entre l'annulaire et le médius et ensuite entre le médius et la poignée pour sortir de vos doigts entre le médius et l'index. De la sorte vous paralysez le moulinet; mais vous êtes à même de lui rendre tout ou partie de sa liberté en desserrant plus ou moins le médius, sans que ce mouvement vous fasse tenir la canne moins ferme dans la main. Beaucoup de bons pêcheurs arrêtent la ligne en la faisant passer seulement sous l'index. Je préfère la manière que je viens de décrire pour deux raisons :



1° La canne est mieux en main lorsque l'index reste immuablement appliqué sur la poignée en face du pouce. C'est en réalité l'opposition de ces deux doigts qui forme l'étau dans lequel la poignée de la canne doit être solidement assujettie. Les autres doigts n'ont qu'une action secondaire, ils peuvent et même ils doivent dans certains cas garder une mobilité relative.

2° Vous *sentez* mieux le fil lorsqu'il passe entre deux chairs que lorsqu'il est simplement comprimé par l'index contre la poignée. Vous verrez,

quand nous parlerons de la pêche, combien il faut de tact et de délicatesse pour modérer le jeu du moulinet. En cela le toucher joue un rôle essentiel. Sa sensibilité est doublée avec mon procédé. En vous habituant dès le début à placer la ligne comme je vous le recommande, très vite vous ferez sans y penser le petit mouvement de doigt nécessaire; cela deviendra instinctif.

Quelques personnes n'arrêtent la ligne, ni avec l'index, ni avec le médius. Ils la laissent entièrement libre et s'en rapportent au ressort du moulinet pour faire obstacle aux déroulements intempestifs. Quoique cette méthode soit adoptée par des pêcheurs de premier ordre, elle me paraît critiquable. Si le ressort du moulinet est doux, il cède quelquefois sous le poids d'une ligne longue et lourde, d'où résulte un certain trouble dans la précision du lancé. En outre, il est des circonstances où la truite, ferrée dans une place difficile, doit être un peu rudoyée au moment même où elle est surprise par la piqûre de l'hameçon (voir ci-après chap. v). Le libre jeu du moulinet s'oppose à l'accomplissement de cette manœuvre, qui ne réussit que si elle est assez rapide pour se confondre en quelque sorte avec l'action du ferrage.

Vous en savez assez, si vous m'avez prêté un peu d'attention, pour tenir correctement votre canne.

Occupons-nous maintenant de la position du corps.



Portez son poids sur la jambe gauche en avançant un peu le pied droit, effacez l'épaule gauche et laissez pendre le bras gauche qui n'a rien à faire pour le moment. Quant au bras droit, laissez tomber le coude naturellement sans le coller au thorax et portez l'avant-bras en avant dans une position presque horizontale, très légèrement relevé dans la direction du poignet. La canne pointée en avant doit faire avec le sol un angle d'environ 45 degrés.



Il ne manquera pas de bonnes âmes pour trouver que ces instructions sont d'une minutie exagérée et pour les qualifier de puériles. Il ne manque pas non plus de pêcheurs qui, la canne à la main, déploient des grâces de pingouin. — Je voudrais vous

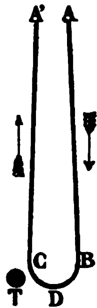


épargner ce ridicule. Et puis, sachez bien que pour tous les exercices de force ou d'adresse, une position correcte est un point de départ indispensable. Pour faire des armes comme pour jouer au bilboquet, pour soulever des poids comme pour jongler, la première chose à faire, c'est de se bien camper dans l'attitude la plus favorable au libre jeu des muscles qui vont supporter l'effort.

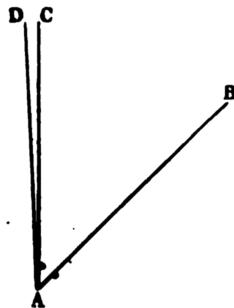
Lorsque vous envoyez la ligne, le corps doit rester parfaitement immobile et, dans le mode de lancé que je vais vous expliquer en premier lieu, parce qu'il est le moins difficile, la main seule agit. C'est le lancé ordinaire par-dessus l'épaule ou par-dessus la tête (*over head cast*). Il consiste purement et simplement à chasser la ligne derrière soi, puis à la ramener en avant par un va-et-vient de la canne exécuté suivant deux plans un peu différents, l'un vertical, l'autre très légèrement oblique. Essayez d'abord cela avec une ligne courte ne dépassant le scion que d'une longueur de canne.

La ligne étant étendue sur le gazon en face de vous, placez-vous dans la position figurée en haut

de la page 89, puis d'un mouvement très net dont la vitesse doit être progressive, envoyez la ligne derrière vous (*back-cast*) en relevant la canne verticalement avec une très légère inclinaison vers la droite. D'un deuxième mouvement régulier et excessivement lent, ramenez ensuite la canne à la verticale en faisant décrire au scion une petite courbe en arrière. Pendant ce second mouvement la ligne doit s'étendre en l'air derrière vous. Renvoyez-la alors devant vous en abaissant le scion par un mouvement en avant qui replace la canne dans sa position primitive. Ce troisième mouvement (*forward-cast*) doit s'effectuer comme le premier avec une vitesse croissante. La figure ci-contre indique à vol d'oiseau l'évolution que doit décrire le scion.



Le trajet AB correspond au premier temps. La courbe BDC au second temps, la ligne CA' au troisième temps, la tête de l'opérateur étant placée au point T.



Voici maintenant le profil des positions diverses occupées par la canne :

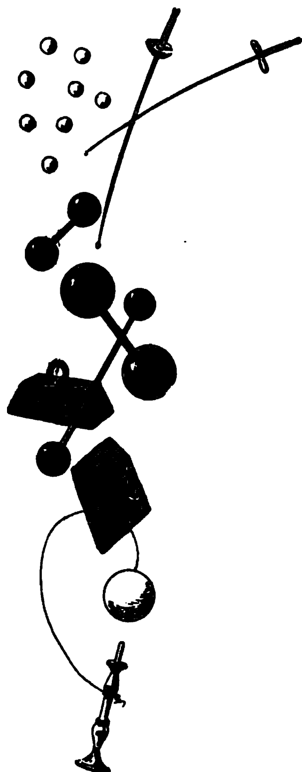
AB représentant la position avant et après le lancé, AC la position à la fin du

premier et du deuxième temps, AD la position au milieu du deuxième temps, quand le scion est au point D de la figure précédente.

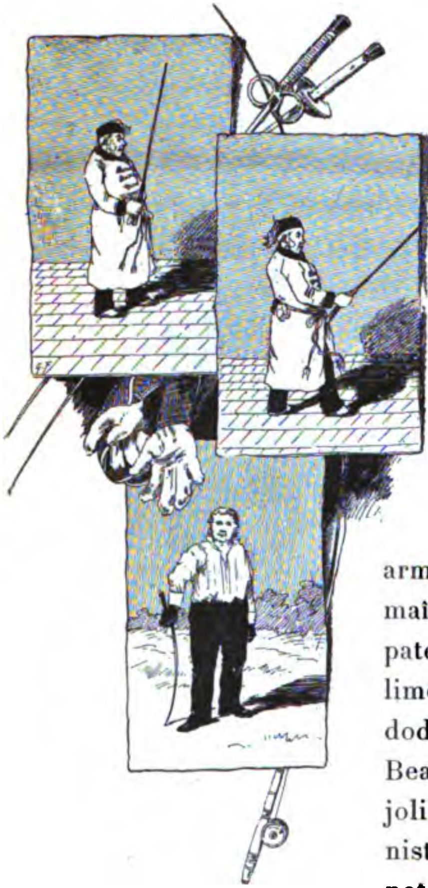
Si vous avez bien exécuté vos mouvements, la ligne se développera en entier devant vous, et son extrémité ira s'étendre sur le sol à la place qu'elle occupait au commencement de l'opération.

Pour arriver à cette bonne exécution, pénétrez-vous bien de l'idée que votre poignet doit servir de pivot à toutes les évolutions de la canne. C'est le seul jeu de cette articulation qui détermine les mouvements du lancé. Le bras, l'épaule ne sont en principe que des supports inertes. C'est seulement quand vous serez parvenu à les laisser absolument hors de cause, que vous serez maître de votre ligne. Plus tard, je vous apprendrai à vous servir, dans certaines circonstances, de l'avant-bras et même du bras tout entier; mais au début, lancez du poignet, rien que du poignet, sans cela vous ne ferez aucun progrès et vous prendrez de détestables habitudes. Si par des exercices antérieurs tels que l'escrime, vous avez déjà consolidé et assoupli l'articulation qui supporte ainsi tout l'effort, vous parviendrez vite et sans beaucoup de fatigue à lui faire accepter ce nouveau travail. Dans le cas contraire il faudra du temps, surtout si vous êtes arrivé à cet âge fâcheux où les

muscles ont perdu leur élasticité première. Si vous en êtes là, multipliez les séances sur la pelouse en les faisant, surtout au commencement, de très courte durée. Dès que vient la lassitude, le travail cesse d'être fructueux. Du reste, quelles que soient vos aptitudes, entraînez-vous par un exercice progressif, mais modéré. Nous cherchons un plaisir et non une souffrance.



Un de mes meilleurs amis fut pris sur le tard d'une passion effrénée pour la pêche à la mouche, passion que j'avais, l'avouerai-je, sournoisement encouragée. Le cœur était chaud, mais le poignet, hélas! très roide. Les premiers essais auraient découragé tout autre, mais mon vieux camarade était particulièrement entêté. Il s'imposa d'exécuter chaque matin pendant un quart d'heure, devant la glace de son cabinet de toilette, les mouvements rudimentaires du lancé en ne se servant, faute de place, que du *butt joint* de sa canne. Au bout de six mois il avait acquis une position de corps absolument irrépro-



chable, et son poignet était aussi souple, aussi nerveux que s'il avait pêché la truite dès son enfance. Joli résultat, n'est-ce pas ? mais écoutez la suite. A quelque temps de là, je ne sais par quelle aventure, un jouvenceau chercha querelle à mon ami. Savez-vous ce qu'il advint ? D'un coupé sur les armes détaché de main de maître, le bon vieillard planta paternellement quelques millimètres d'acier dans l'épaule dodue de son jeune adversaire. Beaucoup s'étonnèrent d'un si joli coup, si lestement administré par un barbon ventripotent qui n'avait pas touché une épée depuis vingt ans. Moi qui connaissais le mystère du cabinet de toilette, je ne fus pas surpris, et la pêche à la mouche fut glorifiée.

N'oubliez pas que la canne à mouche est un ressort dont l'élasticité, si elle a été bien employée,

doit décupler la force d'impulsion engendrée par vos muscles. Entre des mains habiles, la canne *travaille* bien plus que le pêcheur. En se bandant et en se redressant, elle fait les trois quarts de la besogne. Mais, si vous lancez du bras ou de l'épaule, si vous n'avez pas le coup de poignet qui éveille ce ressort, qui l'actionne et qui le met en jeu, la canne n'est plus qu'un levier inerte; elle allonge votre bras et c'est tout.

Donc, première règle essentielle: lancez du poignet. C'est le commandement le plus impératif de votre catéchisme.

Deuxième règle non moins importante : lorsque vous chassez la ligne derrière vous au premier temps (*back-cast*), envoyez-la aussi haut que vous le pouvez. Enlevez-la exactement comme si vous vouliez la lancer au ciel. Pour y parvenir, arrêtez le premier mouvement lorsque la canne est pointée vers le zénith, en résistant avec fermeté, mais sans à-coup, à l'impulsion qui l'entraîne en arrière. Si, en commençant votre apprentissage, vous vous laissez aller à coucher plus ou moins la canne en arrière au-dessus de votre épaule, vous ne ferez rien qui vaille. Plus tard, lorsque vous aurez votre outil tout à fait dans la main, il vous sera loisible de dépasser parfois la verticale d'une douzaine de degrés. Mais dans vos exercices de début, si

vous voulez m'en croire, n'allez pas jusque-là. Votre poignet ne s'en rompra que mieux et lorsque votre articulation sera suffisamment huilée par le travail, vous posséderez un *back-cast* qui vous rangera parmi les habiles.

Le développement de la ligne en arrière du pêcheur est la grande difficulté du lancé par-dessus l'épaule. Pendant que votre soie accomplit cette partie de son voyage aérien, vous ne la voyez pas. Si vous ne lui laissez pas le temps de s'étendre suffisamment, si le mouvement de propulsion en avant (*forward-cast*) arrive trop tôt, la ligne se déploie devant vous aussi incomplètement qu'elle s'était déployée derrière et le coup est manqué. En outre, vous vous exposez à ce que le bas de ligne se brise au ras de la mouche, surtout si vous exécutez le va-et-vient de la canne sur un même plan vertical en n'observant pas au deuxième temps la distance de C à B dans la première figure de la page 91. C'est ce qu'on appelle *claquer* une mouche à cause du petit bruit sec que produit la rupture de la racine au ras de l'hameçon. Si, au contraire, vous tardez trop à renvoyer la ligne en avant, elle s'affaisse vers le sol, et si votre mouche ne va pas lier connaissance avec les herbes de la prairie, il n'en résulte pas moins une augmentation d'effort imposée au *forward-cast* qui détruit l'équilibre du

lancé. Pour éviter l'un ou l'autre de ces dangers vous n'êtes guidé, vos yeux ne vous servant à rien, que par un tact particulier qui vient seulement à force de pratiquer.

La tendance de tous les débutants est de trop se presser. Il leur semble toujours que la ligne va s'accrocher derrière eux, ils escamotent le deuxième temps et à peine ont-ils ébauché le *back-cast* que, furieusement, ils essaient de tout ramener en suppléant à l'harmonie des trois temps par une force exagérée appliquée au dernier mouvement. Cette faute devient aisément une habitude chez les gens nerveux. Ils ont la plus grande peine à s'en débarrasser et ils sont constamment disposés à y retomber lorsqu'ils sont agacés, ce qui leur arrive quelquefois à la pêche.

La meilleure manière de prévenir ou de corriger ce défaut, c'est d'envoyer la ligne très haut derrière soi, comme je vous le recommandais il y a un instant. On a alors le sentiment qu'elle évolue à une telle élévation au-dessus du sol qu'il n'y a nul besoin de se hâter.

Le va-et-vient de la canne *dans les trois premiers mouvements* du lancé ne devant pas excéder en général un arc de cercle de 45 degrés, le scion d'une canne de 10 pieds parcourt environ 4^{m}80, aller et retour, pour envoyer la ligne en arrière et la

renvoyer en avant. Même en ajoutant à cela l'augmentation de trajet qui résulte de la flexibilité de la canne, vous reconnaîtrez qu'il faut manœuvrer juste pour déployer une longue ligne avec une impulsion aussi limitée comme durée et comme espace.

Cette précision n'est obtenue que si les mouvements, corrects quant à leur dessin, ne le sont pas moins quant à leur vitesse et quant à la force employée. Sur le premier point, j'ai pu vous renseigner avec une certaine exactitude en vous donnant le tracé des trois premiers temps du lancé. Sur le second point, je ne vous ai dit encore que quelques mots. Je suis forcé pour les compléter de recourir à des indications nécessairement vagues. La vitesse des mouvements et la force dont il faut user pour les exécuter, outre qu'elles sont impossibles à mesurer, dépendent de circonstances variables : la longueur de la ligne et son poids, la longueur et le calibre du bas de ligne, le volume de la mouche, l'élasticité et la flexibilité de la canne, la manière dont cette élasticité et cette flexibilité sont distribuées de la poignée au scion, la direction et l'intensité du vent, etc.

Sans être devin je puis vous prédire que vous emploierez toujours plus de force qu'il n'en faut. C'est encore un des défauts les plus communs

chez les débutants, et même chez beaucoup de vétérans. Et ce défaut est grave, car il n'a pas seulement pour résultat d'augmenter inutilement votre fatigue; il constitue un insurmontable obstacle à la perfection du lancé. Si vous envoyez la ligne avec une violence exagérée, forcément elle tend à dépasser le but, et comme elle est retenue au bout du scion elle subit un contre-coup. Au lieu de rester étendue, elle revient alors sur elle-même, et ce n'est plus la mouche, mais une boucle de racine ou de soie que la truite voit tomber lourdement sur l'eau devant son nez. L'effet est certain : cela lui coupe l'appétit.

Au temps lointain où je faisais mon apprentissage de pêcheur à la mouche, je fus invité à passer quarante-huit heures chez des amis qui possédaient dans leur parc un étang alimenté par des sources vives et peuplé, m'assurait-on, de très grosses truites. Le premier jour que j'employai à battre cette pièce d'eau était, sans doute, peu favorable à la pêche, car pas un poisson ne daigna se montrer. Me figurant dans mon inexpérience que les truites invisibles sur les bords devait se tenir au large, je m'épuisai à allonger mes coups, pêchant du bras, de l'épaule, de tout le corps, avec une fureur qui n'avait d'égal que mon insuccès.

Quand le lendemain je voulus recommencer, je

m'aperçus que mon bras droit refusait tout service. Seul le poignet, quoique endolori, fonctionnait un peu, mais en me procurant des sensations désagréables dès que je lui demandais un effort sérieux. Comme à cette époque je n'avais pas encore appris à me servir de la main gauche, force me fut de renoncer aux excentricités de la veille et de lancer en douceur, en grande douceur. J'étais passablement vexé, et mon jeune amour-propre souffrait d'autant plus que les invitées du château — il y en avait une bien jolie — voulurent absolument m'accompagner au bord de l'étang. Je fis bonne contenance, m'efforçant de regagner en justesse ce que j'avais perdu en puissance, soignant le *back-cast*, raccourcissant mes mouvements, laissant complètement immobile, et pour cause, mon pauvre bras cruellement courbatu, lançant avec une sage len-



teur, moelleusement et sans à-coups. Quelques truites d'un poids honorable eurent la galanterie de se laisser prendre ; les dames me jugèrent avec l'indulgence que trouve toujours auprès d'elles un bon garçon de vingt ans et, bonheur inattendu, j'appris combien petit est l'effort nécessaire pour envoyer une mouche à truites, lorsque cet effort est judicieusement ménagé. La leçon n'a pas été perdue pour moi et les enseignements de cette journée, longuement médités durant les vagabondages solitaires de l'âge mûr, m'ont inspiré plus d'un bon conseil à votre usage.

Mais c'est encore par la pratique, par la seule pratique, que vous arriverez à doser exactement selon les cas, la force qu'il faut employer pour bien lancer la mouche. L'important est que vous soyez en état de juger sur un coup manqué si vous avez failli par excès d'énergie ou par excès de mollesse. Avec un peu d'attention, vous vous en rendrez compte facilement, et presque toujours le recul caractéristique de la mouche brutalement ramenée en arrière vous apprendra que vous avez déployé trop de vigueur.

Évitez les mouvements saccadés qui secouent la ligne et qui la contractent. C'est par la continuité et par l'intensité graduelle de son action que la canne, agissant tout à la fois comme moteur et

comme support, entraîne la ligne, la gouverne et la soutient.

Si ma démonstration des trois premiers mouvements du lancé par-dessus l'épaule a été comprise et si vous suivez mes avis, vous arriverez tout de suite à développer convenablement sur le gazon les 3 mètres de soie qui pendront au bout de votre scion le jour de vos débuts. Dès que vous serez complètement maître de cette petite longueur, c'est-à-dire lorsqu'à tous coups vous l'étendrez bien complètement sur le sol, en avant de vous, sans boucles ni sinuosités, exercez-vous avec une ligne plus longue de 50 centimètres et procédez ainsi par allongements d'un demi-mètre jusqu'à ce que vous puissiez manœuvrer sans accroc trois fois la longueur de votre canne, soit environ 9 mètres. Mais ne vous accordez les augmentations qu'autant que vous réussissez très régulièrement avec la longueur précédemment employée, et à chaque séance commencez avec une ligne de 3 mètres, que vous allongez successivement jusqu'au point où vous êtes resté en finissant la séance d'avant. Sans cela vous vous déshabitueriez des petites distances, et une fois arrivé à vos 9 mètres vous éprouveriez une véritable difficulté à envoyer très près de vous.

Faites autant que possible votre travail par des

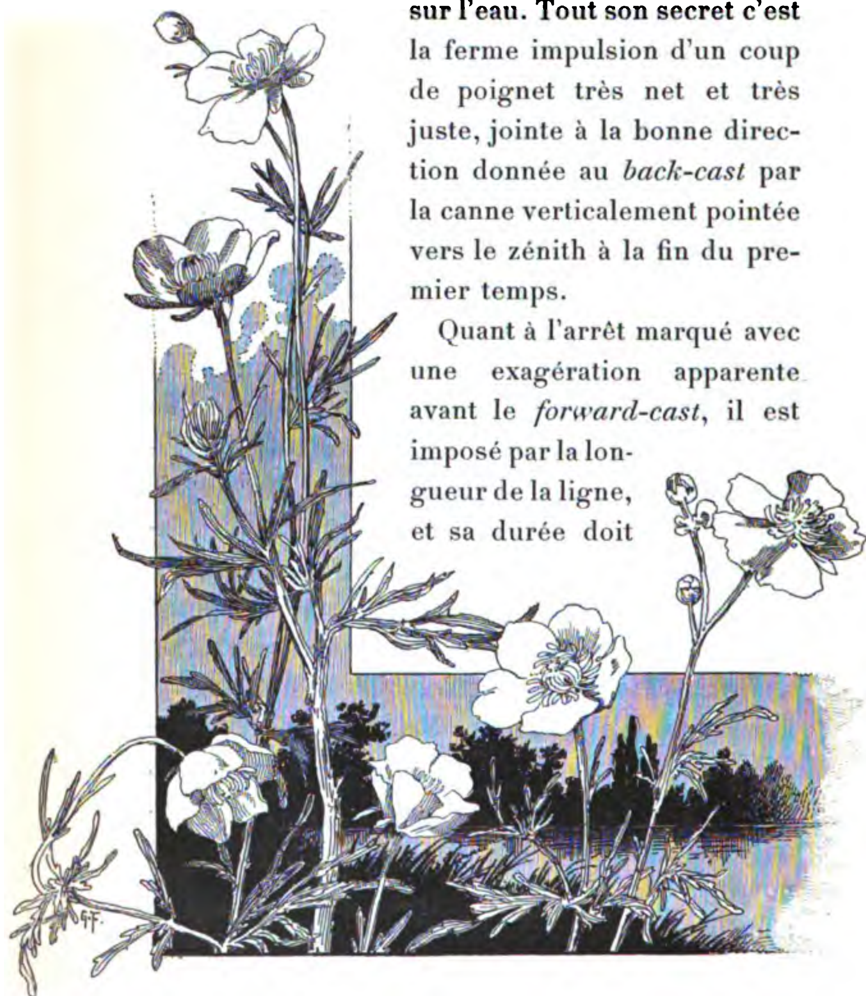
temps calmes ou dans un lieu abrité. Si vous ne pouvez vous garantir absolument du vent, placez-vous de telle sorte que vous le receviez sur le côté, et non de face ni surtout dans le dos. Avec le vent derrière vous, vous n'apprendriez rien et vous vous gâteriez la main.

Habituez-vous en exécutant vos gammes à envoyer l'extrémité de la ligne non pas au hasard devant vous, mais sur un point déterminé : par exemple sur un journal à demi déployé que vous fixez par terre et dont vous vous éloignez à mesure que vous allongez le coup. Vous apprendrez ainsi, dès le début, à viser, ce qui est aussi indispensable lorsque vous pêchez à la mouche artificielle que quand vous chassez au fusil. Et si vous voulez devenir très habile, lorsque vous aurez déjà acquis de la justesse, réduisez votre pancarte aux dimensions d'un simple *in-4°*.

Notez, enfin, que plus la ligne dont vous vous servez est longue, plus le mouvement du deuxième temps doit être ralenti ou, en d'autres termes, plus il doit y avoir d'intervalle entre le *back-cast* (premier temps) et le *forward-cast* (troisième temps). Rien de plus instructif, pour s'en rendre compte, que d'observer un pêcheur expert lorsqu'il manœuvre 18 ou 20 mètres de ligne. On dirait qu'il affecte une lenteur agaçante, possédant un secret

pour soustraire la soie qui se déroule derrière sa tête à l'action de la pesanteur et pour la faire indéfiniment planer dans les airs avant de la renvoyer sur l'eau. Tout son secret c'est la ferme impulsion d'un coup de poignet très net et très juste, jointe à la bonne direction donnée au *back-cast* par la canne verticalement pointée vers le zénith à la fin du premier temps.

Quant à l'arrêt marqué avec une exagération apparente avant le *forward-cast*, il est imposé par la longueur de la ligne, et sa durée doit



s'augmenter, dans une proportion d'ailleurs assez faible, en raison directe de cette longueur. C'est encore par la pratique que vous apprendrez quelle doit être cette durée. Il faut que l'appréciation en devienne chez vous purement instinctive. C'est un tact particulier que vous êtes obligé d'acquérir, et pour cela les tranquilles exercices sur la pelouse vous seront d'une très grande utilité. Ils vous seraient plus profitables encore si vous pouviez les faire à deux, et si un camarade obligeant placé à quelques pas vous commandait le *forward-cast* au moment précis où la ligne est suffisamment développée en arrière. C'est un procédé d'instruction que M. Henry P. Wells préconise chaudement et sur lequel ce consciencieux auteur donne des détails très complets[1]. Quoique je ne l'aie pas vu expérimenter, je suis tout disposé à le croire excellent. A défaut d'un compagnon qui vous assiste, ayez l'œil sur le scion pendant le deuxième temps. Dès que vous le voyez fléchir *en arrière* sous le poids de la ligne, le moment est venu d'attaquer le troisième mouvement.

Lorsque après un apprentissage plus ou moins laborieux vos 9 mètres de ligne vous obéiront sans aucune velléité de révolte et ne pèseront pas plus qu'une plume dans votre main, vous aborderez le

[1] *Fly-Rods and Fly-Tackle*, chapitre IX.

quatrième et dernier mouvement du lancé par-dessus l'épaule, celui qui a pour but de placer la mouche sur l'eau *d'une certaine manière* que vous connaissez déjà.

Pour l'étudier, remplacez la vieille ligne hors d'usage qui a été l'instrument de vos débuts par une ligne en queue de rat, à laquelle vous ajouterez 3 mètres de racine *tapered* se terminant par deux brins de *drawn gut* xxx. Attachez à la racine une mouche moyenne montée sur un hameçon dont vous aurez préalablement cassé la petite branche, et tirez hors du scion 3 mètres de soie. Cela vous donnera une longueur totale de 6 mètres à manier. Un bouchon flottant sur l'eau dormante de quelque mare ou de quelque abreuvoir, et maintenu en place par une pierre et un bout de ficelle, vous servira de but. Seulement, au lieu de le viser directement, élevez-le par la pensée à 50 centimètres au-dessus de l'eau et ajustez le coup comme si vous vouliez l'atteindre à cette place imaginaire.

Si votre lancé est bien fait, la mouche sera portée au point visé, c'est-à-dire à 50 centimètres au-dessus du but réel. Abaissez alors doucement la pointe du scion d'une hauteur égale, et la mouche descendra sur l'eau presque aussi légèrement qu'y tomberait un insecte naturel. Ce quatrième mouvement s'exécute du poignet comme les trois

premiers, mais il faut lui donner tout le moelleux possible. La pointe du scion doit descendre en même temps que la mouche et s'arrêter dès que celle-ci a touché l'eau. Le lancé est alors entièrement consommé.

Si au moment où la mouche va arriver au bout de la ligne, vous vous apercevez qu'elle restera un peu en deçà du but, vous pouvez, en allongeant doucement l'avant-bras, lui faire gagner les quelques centimètres qui lui manquent. C'est assez facile, surtout quand vous avez un peu de vent pour vous aider. Si, au contraire, votre coup a porté trop loin, vous pouvez le corriger en remplaçant le quatrième mouvement par une opération inverse. Au lieu d'abaisser le scion, vous le relevez un tant soit peu. Mais il faut alors se méfier d'un contre-coup brutal qui projetterait la mouche violemment sur l'eau. Un mouvement analogue vous permet de rectifier la position du bas de ligne si elle n'est pas absolument correcte et si, au moment de tomber, la mouche ne se présente pas tout à fait en avant. Mais tout cela est très délicat, et il vous arrivera plus d'une fois en voulant trop bien faire de gâter complètement le coup.

Les premières fois que vous lancerez avec un bas de ligne et une mouche, vous trouverez cela moins facile que d'envoyer la soie toute seule.

Peut-être aurez-vous quelque peine à vous y faire. Exercez-vous patiemment avec un lancé très court et n'augmentez les 6 mètres auxquels je vous conseille de vous limiter d'abord, que lorsque vous serez tout à fait à l'aise avec cette longueur. Surtout veillez à ne pas abaisser la canne dans le troisième mouvement au delà de l'angle de 45 degrés, que ne doit pas dépasser le *forward-cast*, et ne précipitez pas les mouvements complémentaires du quatrième temps.

Lorsque par des allongements successifs et prudents vous serez arrivé aux 9 mètres précédemment atteints dans vos exercices sans bas de ligne, éloignez de plus en plus votre but jusqu'à ce que vous l'atteigniez facilement à 12 ou 13 mètres. Lorsque vous couvrirez cette distance *régulièrement*, correctement et sans effort, vous pourrez paraître au bord de la rivière, et je vous garantis que vous n'y serez pas classé parmi les infirmes.

Mais vous y ferez encore bien meilleure figure si vous avez eu la patience et le courage d'exercer votre main gauche aussi bien que la droite à tous les mouvements du lancé. Lorsqu'on pêche en ayant la rivière à sa gauche on devrait toujours se servir de la main gauche. C'est la seule manière d'envoyer la mouche avec sûreté tout près du bord où l'on est. Et puis, si vigoureux, si bien entraîné



que l'on soit, il arrive un moment où le poignet se fatigue. Reposer la main droite en usant de la main gauche vous épargne une lassitude préjudiciable au sport. Bref, un pêcheur accompli doit être ambidextre. C'est une supériorité qu'il est assez facile de se donner quand on s'y prend dès le début. Même au prix de grands efforts on ne la possède jamais complètement, lorsqu'on s'est habitué pendant plusieurs années à n'employer qu'une seule main. J'en sais quelque chose, hélas!

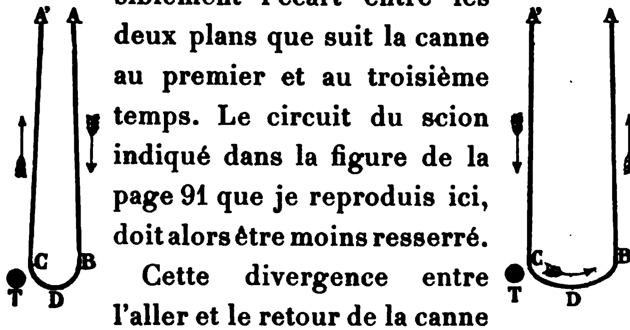
J'ai fixé à la conquête d'une douzaine de mètres

la limite de vos exercices platoniques sur le gazon. Je m'en rapporte aux incidents de la pêche pour vous faire sentir la nécessité d'une puissance plus grande. Dans l'immense majorité des cas vous ne dépasserez, cependant, guère cette longueur. En réalité, chacun se fait une moyenne habituelle de distance selon son habileté et aussi selon la canne et la soie dont il se sert. Cette moyenne s'impose d'elle-même par un besoin instinctif d'aise et de commodité. Pour une canne de 10 pieds elle se rapproche généralement d'une dizaine de mètres, plutôt moins que plus. Cela n'empêche pas que si vous voyez sauter une truite à 18 ou 20 mètres, vous serez bien aise de la piquer, particulièrement si vous pêchez en compagnie d'un camarade incapable d'en faire autant. Pour envoyer votre mouche à cette portée, guidez-vous sur les principes que je vous ai déjà donnés en y ajoutant, cependant, quelques petites choses. Par exemple, tout en lançant du poignet dont l'articulation reste *toujours* le véritable pivot de la canne, vous pouvez élever un peu l'avant-bras en effectuant le premier mouvement pour l'abaisser ensuite au quatrième temps, lorsque vous accompagnez la descente de la mouche. Mais le coude doit autant que possible conserver une fixité presque complète.

Plus la ligne que vous avez à développer est

longue, plus vous devez l'envoyer haut derrière vous en faisant jouer à propos le ressort de votre canne; pour cela, donnez l'impulsion finale et décisive du *back-cast* sans attendre que la canne soit trop près de la verticale.

D'autre part, ne craignez pas d'augmenter sensiblement l'écart entre les



deux plans que suit la canne au premier et au troisième temps. Le circuit du scion indiqué dans la figure de la page 91 que je reproduis ici, doit alors être moins resserré.

Cette divergence entre l'aller et le retour de la canne et de la ligne doit s'accentuer surtout lorsque le vent placé directement derrière vous contrarie le *back-cast*. Elle permet d'envoyer en arrière avec une impulsion plus énergique et plus soutenue. Si vous n'y avez pas recours avec le vent ainsi placé, vous *claquerez* bon nombre de mouches. Souvent aussi lorsque le vent soufflera en travers du lancé, vous aurez avantage à renverser votre mouvement comme l'indiquent les flèches de la deuxième figure ci-dessus, en exécutant le *back-cast* dans le plan perpendiculaire A'C et le *forward-cast* dans un plan oblique BA. C'est un procédé auquel il est indispen-

sable de vous habituer et dont l'opportunité s'indiquera d'elle-même dans la pratique.

Lorsque la ligne est très longue, il faut une expérience consommée pour calculer rigoureusement l'énergie du lancé. Aussi arrive-t-il souvent qu'on l'exagère et qu'il en résulte un mouvement de recul fatal. Vous éviterez cela, si vous gardez en réserve un mètre de soie que vous laissez flotter sous votre canne, entre le moulinet et la main qui tient la poignée.

Au moment où la ligne se déploie au-dessus de l'eau vous laissez filer cette réserve, en desserrant le médius, et vous neutralisez ainsi l'effet possible d'un excès de force. Ce procédé excessivement pratique a, en outre, l'avantage de raccourcir le *back-cast*, ce qui n'est pas à dédaigner lorsque derrière vous les foins sont hauts ou les buissons proches.

Dans le lancé à petite distance c'est surtout le scion qui fait ressort, qui *travaille*, comme on dit. A mesure que vous mettez plus de ligne dehors, la canne étant actionnée par un poids plus considérable, la flexion s'étend, se généralise et finit par gagner les parties basses immédiatement voisines de la poignée. Cela se fait tout seul si la canne est bien équilibrée et si vous lancez du poignet. Il y a néanmoins un certain tour de main qui facilite

cette juste distribution de l'élasticité et qui permet de donner l'élan à la ligne avec le fort ou le faible du bois, selon les besoins du lancé. On se rend compte de cela le plus facilement du monde aussitôt qu'on sait se servir d'une canne, mais décrire la chose théoriquement me paraît à peu près impossible, et je ne le tenterai même pas.

Si vous êtes ambitieux et si vous aspirez à envoyer la mouche encore plus loin que ne vous le permettent les moyens ordinaires, apprenez ce que les Anglais appellent le *steeple-cast*.

C'est du reste une simple variation sur le thème que vous connaissez déjà. Au lieu de tenir le coude au corps, vous élevez le bras en l'air au-dessus de l'épaule, ce qui ne vous empêche pas de lancer du poignet en secondant le mouvement par une très légère flexion de l'avant-bras. L'élévation du support, sur lequel pivote la canne, vous fait aisément gagner quelques mètres, surtout si vous allongez le coup avec une réserve de soie lâchée pendant le troisième temps, comme je l'ai expliqué tout à l'heure. Cette réserve pouvant être alors plus considérable que dans le lancé ordinaire, il est prudent, au lieu de la laisser flotter entre le moulinet et la main qui tient la canne, de la *lover* sur l'index et le médius de la main gauche, que l'on porte en avant à la hauteur de la poitrine. La soie file ainsi avec

plus de facilité et on est sûr de ne pas l'accrocher aux herbes ou aux boutons de ses vêtements.

Lorsque après avoir lancé la mouche à une très grande distance avec le *steeple-cast*, vous voulez répéter le coup, commencez par raccourcir la ligne avant le *back-cast* en tirant avec la main gauche la quantité de soie que vous avez tenue en réserve au coup précédent; sans cela en envoyant derrière vous, même avec le bras dressé comme il doit l'être, une ligne démesurément longue, vous seriez exposé à laisser votre mouche dans les fleurs de la prairie et peut-être à casser votre canne.



Être capable de lancer très loin, c'est quelque chose. Savoir envoyer la mouche contre le vent ou en dépit des obstacles accumulés sur le bord d'une rivière, c'est plus utile encore. Je vais tâcher de vous apprendre comment on y parvient.

Commençons par le vent contraire. S'il est faible, vous pouvez arriver à de très bons résultats en abaissant votre scion au troisième mouvement jusqu'à ce que la canne soit parallèle à la surface de l'eau. L'élan donné à la ligne se trouve ainsi plus prolongé et la mouche lutte mieux contre le souffle, qui la repousse vers vous. Si vous faisiez cela par un temps calme ou avec le vent dans le dos, ligne, racine et mouche se plaqueraient brutalement sur l'eau et les truites s'enfuiraient. L'effort du vent, lorsqu'il est contre vous, neutralise l'excès d'élan, et si vous vous y prenez bien, l'appât tombe avec une légèreté suffisante.

Lorsque la brise est trop forte pour que vous réussissiez ainsi, essayez ce que M. F. M. Halford appelle le *downward-cut*[1], c'est-à-dire le *coupé en dessous*. Ce mouvement consiste à étendre le bras de toute sa longueur en envoyant la mouche en avant et à baisser la pointe du scion, en la ramenant en arrière pendant que la ligne se développe au-dessus de l'eau. L'extension du bras doit avoir lieu à la fin du troisième temps, le bras étant complètement étendu au moment où la canne, portée en avant, atteint un angle de 45 degrés. A ce moment, abaissez la pointe du scion jusqu'au niveau de l'eau en lui faisant décrire un demi-cercle et,

[1] *Dry-Fly Fishing*, chapitre III.

en même temps, ramenez la main près du corps en tournant le poignet et en élevant le coude presque à la hauteur de l'épaule. Une partie de la soie se trouve ainsi attirée en arrière par le mouvement circulaire et rétrograde du scion, le bas de ligne et la partie antérieure de la ligne sont allégés d'autant et leur extension complète s'opère avec aisance, même contre un vent assez violent.

Ce lancé difficile à expliquer et à accomplir demande à être exécuté avec une soie un peu lourde et un avançon en queue de rat plus ou moins écourté. Du reste, quelle que soit votre manière d'envoyer la mouche, si vous avez à lutter contre un grand vent, mettez momentanément de côté les soies légères et les bas de ligne très longs également fins d'un bout à l'autre (*level*). J'ai toujours dans mon sac un moulinet de rechange garni d'une soie d'un calibre très supérieur à celui dont je me sers en temps ordinaire. J'y ai recours si le vent m'y contraint et dans ces circonstances spéciales la soie D ne me semble pas trop grosse.

Il arrive souvent que l'évolution de la canne suivant des plans à peu près verticaux, qui caractérise le lancé par-dessus l'épaule, est rendue impossible au bord de la rivière par des arbres, par des constructions ou par la disposition du terrain. Le lancé horizontal est alors une ressource

inappréciable pour les pêcheurs expérimentés. Il consiste à tenir la canne basse et à la manœuvrer sur un plan parallèle au niveau de l'eau aussi bien pour ramener la ligne que pour la projeter en avant. Il exige un poignet plus souple encore que le lancé par-dessus l'épaule, et pour l'exécuter avec quelque sûreté il faut s'y être exercé très longtemps. Mais aussi il vous permet de pêcher des parties de rivière où le poisson est confiant parce qu'il est rarement troublé, où l'ombre des arbres vous donne des heures de succès dans les après-



midi les plus ensoleillées et où la truite chasse presque constamment à la surface de l'eau, parce que du feuillage il tombe fréquemment des insectes. En outre, avec le lancé horizontal vous réussissez à envoyer la mouche contre le vent au moins aussi bien qu'avec le *downward-cut*. Enfin, ce mode de pêche, en abaissant à quelques décimètres au-dessus du niveau de l'eau le plan d'évolution de la canne, rend les mouvements du lancé moins visibles pour le poisson. De tels avantages ne vous récompenseront-ils pas largement de la peine que vous vous serez donnée pour les conquérir? Cette peine, d'ailleurs, sera singulièrement allégée si toutes les finesses du lancé par-dessus l'épaule vous sont déjà connues.

Pour lancer la mouche horizontalement ou sous la main, comme disent les Anglais (*underhanded-cast — horizontal-cast*), on doit pencher le corps en avant en s'appuyant sur la jambe droite[1], allonger le bras droit en le baissant un peu, et tenir la canne avec beaucoup de fermeté, le pouce en dessus. La torsion de poignet qu'il faut s'imposer, dans cette position, pour manier horizontalement une canne même très légère n'est pas précisément agréable. Mais on s'y fait à la longue et c'est seulement lorsque le mouvement s'accomplit sans

[1] En supposant, bien entendu, qu'on lance de la main droite.

gêne et sans roideur qu'on commence à diriger sa ligne. Je vous conseille de travailler cette gymnastique sur la pelouse, théâtre de vos débuts. Vous y serez plus à l'aise et comme dans les premiers temps vous vous fatiguerez extrêmement vite, vous serez mieux à même de multiplier les séances en les faisant durer seulement quelques minutes.

Bien entendu, exercez-vous toujours en visant un but. Je vous préviens, d'ailleurs, que vous ne l'atteindrez probablement pas du premier coup : car placer une mouche où l'on veut en l'envoyant sous la main est cent fois plus malaisé qu'en l'envoyant par-dessus l'épaule.

Dans le lancé horizontal le *back-cast* s'accomplit le plus souvent sous vos yeux, mais il n'en est pas plus facile pour cela, surtout si vous pêchez sur des eaux bordées d'arbres, de buissons ou de grandes herbes. Lorsque toute l'évolution de la ligne se fait sur la rivière, le danger est d'envoyer la mouche au premier temps (*back-cast*) dans les branches ou dans les roseaux, sur la berge où vous êtes placé. Pour l'éviter arrêtez le mouvement du *back-cast* au plus tard lorsque la canne est perpendiculaire au bord de la rivière. Et si les végétations de la rive font saillie sur le courant, n'attendez même pas que la perpendiculaire soit atteinte. Cet arrêt du *back-cast* en temps opportun est

difficile si vous faites face à la rivière. Vous l'obtiendrez sans effort en vous plaçant obliquement, le corps tourné dans la direction du lancé.

Le mouvement que je vous ai indiqué au deuxième temps du lancé par-dessus l'épaule[1] est très réduit et souvent nul dans le lancé sous la main, qui est d'autant plus parfait que le plan d'après lequel le scion décrit son double arc de cercle est plus rigoureusement parallèle à la surface de l'eau. Il est donc nécessaire de marquer une pause entre le *back-cast* et le *forward-cast* pour que la ligne se développe régulièrement. Si vous oubliez ce détail, le bruit de la mouche qui claque se chargera de vous le remettre en mémoire.

Entre le lancé vertical et le lancé horizontal il y a toutes les nuances correspondant aux 90 degrés d'un angle droit. Lorsque les deux méthodes extrêmes vous seront également familières; lorsqu'il



[1] V. les figures page 91.

vous sera aussi facile d'envoyer par-dessus votre tête que de faire filer la mouche au ras de l'eau, et cela aussi bien de la main droite que de la main gauche, vous apprendrez sans la moindre difficulté à lancer dans toutes les positions intermédiaires. Pour peu que vous ayez l'instinct de la pêche, vous plierez votre style à toutes les exigences des lieux et du temps, découvrant de vous-même une foule de combinaisons et d'artifices qui vous ouvriront les recoins de rivière les plus inaccessibles et qui vous permettront de lancer sans effort par les vents les plus contraires[1]. Tout cela vous paraîtra simple à concevoir et commode à exécuter,



[1] C'est parce que je fais fonds sur votre ingéniosité que je ne parle ici ni de l'*augmented-cast* décrit par Chatterton (*An Essay on Fly-Fishing*, p. 14), ni du *Spey-cast* ou *switch-cast* dont la théorie a été exposée en détail dans le *Fishing Gazette* de Londres en janvier 1891, p. 38, et dont M. F. M. Halford explique d'une façon très claire l'application à la pêche de la truite avec la mouche sèche (*Dry-Fly Fishing*, p. 62 et suiv.).

pourquoi? Parce que vous aurez commencé par le commencement.

Tout art nécessite un apprentissage manuel que nos dispositions naturelles rendent quelquefois facile, et plus souvent très laborieux. L'élève devient un artiste seulement quand son outil ou son instrument obéit à sa volonté et traduit son idée sans aucun effort. Tant qu'il y a lutte entre le cerveau qui inspire et les muscles qui exécutent, la pensée distraite par ce combat ne se manifeste pas avec toute sa force. Pour qu'elle soit vraiment maîtresse, pour qu'elle domine et frappe, il faut qu'elle soit libérée de toute préoccupation matérielle. L'outil, l'instrument devient alors comme une partie de nous-mêmes, comme un prolongement de notre être. C'est la perfection.

Si vous voulez passer maître en notre art modeste, poursuivez cet idéal, asservissez la bête. Que dans votre main endurcie à la fatigue et rompue à toutes les souplesses, la canne soit comme un morceau de votre bras, aussi obéissante à votre volonté, aussi prompte à exécuter votre pensée que si elle était faite de vos os et de votre chair. Ce n'est pas en huit jours que vous y arriverez, mais vous y parviendrez, je vous le promets, si vous possédez de bons principes, de la persistance et ce qui n'est donné qu'aux élus : le feu sacré!

Deux mots, maintenant, sur le maniement de la canne à deux mains. La théorie se résume en ceci : *La main placée au-dessous du moulinet doit n'être qu'un simple support*, support à peu près immobile, dans lequel joue le bouton de la canne pour suivre les mouvements que lui imprime l'autre main.

En supposant que vous lanciez sur l'épaule droite, placez donc la main gauche au-dessous du sein droit à quelques centimètres du corps; faites-y reposer le bouton de la canne tenue par la main droite, sans raideur, au-dessus du moulinet et de cette même main droite faites exécuter à la canne les mouvements que je vous ai enseignés pour le lancé d'une seule main.

Si vous savez envoyer correctement votre mouche avec une canne *single-handed*, vous arriverez très vite à vous servir convenablement de votre nouvel engin.

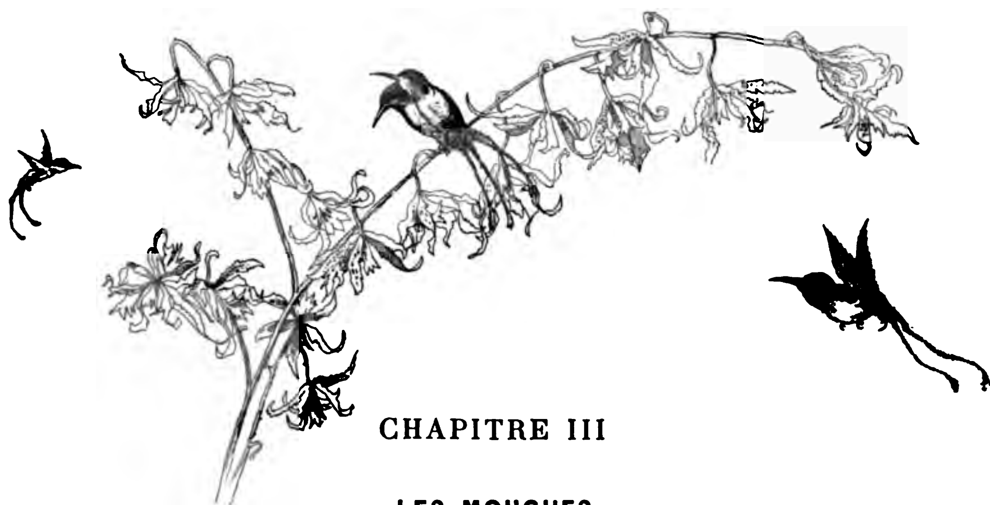
Le point capital, dont il faut bien vous pénétrer, c'est que la main qui détermine et dirige les mouvements, la main droite, pour le moment, doit servir de moteur, de levier, et nullement de pivot dans l'accomplissement des diverses évolutions. Le pivot, c'est maintenant l'autre main, celle qui est placée sous le moulinet, au bouton de la canne. Cette main-là sera le centre, aussi fixe que pos-

sible, de tous les arcs de cercle que décrira le scion au-dessus de votre tête.

Si vous lancez sur l'épaule gauche, ce rôle de soutien et de pivot appartiendra naturellement à la main droite, qui prendra place sous le sein gauche.

Je me borne à ces indications sommaires, bien persuadé que, si vous êtes un vrai *sportsman*, la canne à deux mains ne vous paraîtra pas l'arme à préférer pour la pêche de la truite.

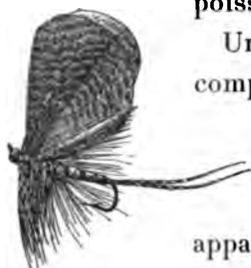




CHAPITRE III

LES MOUCHES

Dans le sens le plus large on peut dire que la mouche artificielle est l'imitation d'un petit animal aquatique ou d'un insecte, montée sur un hameçon et employée comme appât pour la pêche de certains poissons.



Une mouche à truites peut se composer d'une tête, de deux ou quatre ailes, de pattes, d'un corps et d'une queue.

Généralement la tête, peu apparente, est représentée par une fibre de plume de paon roulée sur le haut de l'hameçon.

Les ailes sont empruntées à la parure de différents oiseaux, tels que le sansonnet, le râle de genêt, le canard, la bécasse. On en fait aussi en

tissus gommés et transparents ou en écailles de poissons.

Pour figurer les pattes on emploie des poils ou des *hackles*. Je me sers de ce mot anglais qui ne correspond à aucune expression française. Les *hackles* sont les plumes molles et effilées que l'on trouve sur le cou et quelquefois sur la tête des coqs et des poules de basse-cour. Les barbes de ces plumes sont très fines et souvent translucides. Elles se séparent et divergent facilement lorsqu'on enroule un *hackle* sur la tige de l'hameçon.

On désigne par extension sous le nom de *hackle* et on emploie au même usage d'autres plumes à fibres déliées que l'on trouve sur plusieurs oiseaux, notamment sur les perdrix, les grouses, les faisans.

Le corps des mouches artificielles est composé selon les cas d'une infinité de matières diverses : soie, laine, fourrure, tiges de plumes (*quill*)[1], paille, crin, etc.

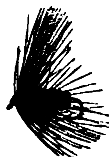
Enfin la queue est faite avec quelques fines barbes de plumes ou avec des moustaches de lapin et autres petits rongeurs.

[1] Le *quill* le plus souvent employé est emprunté aux grandes plumes ocellées de la queue du paon. C'est la barbe de ces plumes, dépouillée de ses barbules à reflets métalliques et réduite à l'état de filament corné. On se sert aussi, pour certaines mouches, de la tige de diverses autres plumes coupée en minces lanières.

Les mouches à truites sont souvent d'une construction moins compliquée, soit qu'on néglige seulement de figurer la tête ou la queue, soit que les ailes même disparaissent, en étant remplacées par des *hackles* dont la disposition rappelle vaguement la silhouette d'un insecte ailé ou d'une petite chenille.









Les Anglais appellent les mouches sans ailes *Hackle-flies* ou *Palmers*[1].

Telles sont les formes données le plus communément aux mouches à truites. Naturellement ces formes se modifient selon les pays, selon les rivières, selon les manières de pêcher, selon la fantaisie des fabricants ou des pêcheurs. Si vous avez le désir de creuser la question plus que je ne le fais moi-même ici, consultez les traités spéciaux; il en existe toute une bibliothèque. Seulement ils sont écrits en

[1] L'expression de *Palmer* devrait être appliquée seulement aux mouches sans ailes qui imitent de petites chenilles velues (4[me] fig. ci-dessus). Les chenilles de certains papillons nocturnes sont appelées en Angleterre *palmers* (pèlerins), parce qu'au moment de se changer en chrysalides elles se déplacent et voyagent pour chercher un lieu favorable à leur transformation.

anglais. Je ne parle pas des Allemands, qui se bornent, la plupart du temps, à copier les auteurs anglais. Parmi les meilleurs ouvrages je vous recommande ceux de Ronalds[1], d'Aldam[2], de Pritt[3], de Theakston[4], d'Hofland[5], de Francis-Francis[6], de Cholmondeley-Pennell[7], de Bainbridge[8], de Blacker[9], de Piscator[10], et surtout de M. F. M. Halford[11]. Vous y trouverez la description de toutes les mouches imaginables, avec la manière de les fabriquer. Sur ce dernier chapitre je ne vous donnerai que peu d'indications, je vous en préviens. Mon livre tel que je l'ai médité en poursuivant truites et saumons menace d'être déjà bien trop pesant. Pour vous apprendre à confectionner des mouches artificielles un second volume serait de toute nécessité et je n'ai pas le loisir de l'écrire. Je n'en ai pas non plus le désir, je l'avoue franchement, parce que j'estime que la pêche est une récréation qui ne doit pas accaparer notre temps au préjudice

1 *The Fly-Fisher's Entomology.*

2 *A Quaint Treatise on « Flees and the art a' artyficiall flee making ».*

3 *North Country Trout Flies.*

4 *British Angling Flies.*

5 *The British Angler's Manual.*

6 *A Book of Angling.*

7 *The Badminton Library. Fishing* (Salmon and Trout).

8 *The Fly-Fisher's Guide.*

9 *Art of Fly-Making.*

10 *The Practical Angler.*

11 *Floating Flies and how to dress them.*

d'occupations plus sérieuses. Ajouter aux heureux moments passés sur le bord de l'eau le travail très absorbant de la confection des mouches, c'est, pour quiconque n'est pas oisif, tailler la part bien large à une seule distraction. D'ailleurs j'entends parler ici de sport et point d'autre chose. Quand mes vieilles jambes me refuseront le service, j'essaierai peut-être de me consoler en assemblant plumes et fourrures pour l'amour de l'art et de mes amis. En attendant, quand je suis libre, j'aime mieux la rivière et le grand air.

Mais si, à mon avis, on peut être un excellent pêcheur de truites sans faire de mouches soi-même, encore faut-il que vous soyez capable de choisir chez le fabricant les différents modèles dont vous aurez besoin, de les distinguer les uns des autres et d'en discerner l'analogie avec les insectes vivants que vous avez vus sur l'eau. Il importe que leurs noms vous soient familiers, que vous sachiez quelle grandeur d'hameçon convient à chaque espèce. Il est indispensable enfin que vous puissiez reconnaître une mouche bien exécutée d'une imitation grossière qui ferait fuir le poisson, au lieu de l'attirer. Ces connaissances techniques vous seront vite acquises si vous apportez dans l'exercice de votre sport l'esprit de suite et d'observation sans lequel on reste toujours un pêcheur

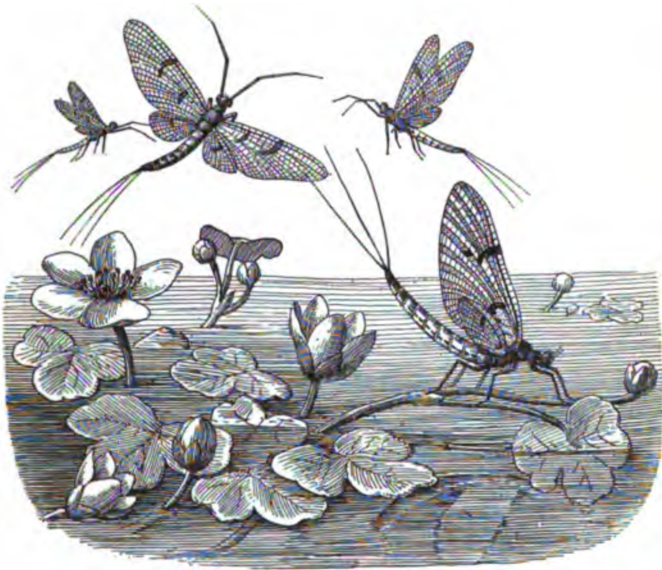
médiocre. La rivière sera pour vous le meilleur des livres si vous savez y lire. Mon rôle très secondaire se borne à écrire la préface et puis, à vous de tourner les pages.

La plupart des mouches artificielles dont on se sert pour pêcher la truite sont les copies plus ou moins heureuses des insectes journellement gobés par le poisson. Parmi ces insectes les uns vivent sur la terre et ne sont pour la truite qu'une proie de hasard. D'autres naissent dans l'eau, y vivent à l'état de larves et se métamorphosent en mouches à la surface ou sur les bords de la rivière, dont ils ne s'éloignent guère et à laquelle ils reviennent toujours avant de mourir pour lui confier leurs œufs. En raison de leur existence amphibie ils constituent un des plats du jour le plus régulièrement inscrit sur les menus de la gent écailleuse. Ils appartiennent pour la plupart à l'ordre des NÉVROPTÈRES et à la famille bien connue des ÉPHÉMÉRINES.

Quand je dis *bien connue,* j'entends que tout le monde sait peu ou prou ce que c'est qu'une éphémère. Il n'est personne qui, au coucher du soleil, n'en ait vu des essaims danser au-dessus des rivières et des prés humides. Chacun a ouï dire que ces petites bêtes ont une existence extrêmement courte. C'est à peu près à cela que se bornent

les connaissances de quiconque n'est ni pêcheur ni entomologiste.

Les pêcheurs de truites en savent un peu plus long. Ils connaissent fort bien la mouche de mai (*May-Fly*), la plus grande de nos éphémères, et ils



n'ignorent pas qu'à la fin du printemps les truites la dévorent souvent avec une incroyable avidité. Ils connaissent aussi d'autres éphémères plus petites qui commencent à voltiger sur les ruisseaux dès l'ouverture de la pêche et dont les diverses variétés se renouvellent sans interruption avec

quelques minimes changements de taille et de couleur, jusqu'au moment de la fermeture. Ils ont remarqué, du moins j'aime à le croire, qu'il y en a de bleuâtres, de grisâtres, de jaunâtres, de brunâtres, de verdâtres. Mais, ainsi que l'indiquent ces désinences en *âtre,* la livrée de tous ces moucherons est en général de nuances fort indécises, leur forme à peu près identique, et je ne sais pas s'il existe, même en Angleterre, beaucoup de pêcheurs assez forts en histoire naturelle pour mettre un nom spécifique sur huit ou dix échantillons de ces insectes pris au hasard. En cela nous sommes excusables, car la classification des éphémérines est une des bouteilles à l'encre de l'entomologie.

L'Anglais Ronalds a publié en 1836 un ouvrage intéressant où il a représenté, en regard d'une série de mouches artificielles, les insectes naturels correspondants, avec leur nom latin[1]. Sans parler des insectes appartenant à d'autres familles, quinze espèces d'éphémérines y sont indiquées comme types d'une vingtaine de mouches artificielles. C'est tout à fait insuffisant. Quoique le livre de Ronalds ait eu un très grand succès en Angleterre, aucune publication postérieure conçue dans le même ordre d'idées n'est venue le compléter. Il faut croire que la tâche effraye les plus hardis.

[1] *The Fly-Fisher's Entomology.*

C'est regrettable : car Ronalds a laissé de côté bon nombre d'insectes dont l'imitation est aujourd'hui courante. Il serait utile de rapprocher ces imitations, trop souvent défectueuses, de modèles copiés sur la nature avec une exactitude scientifique[1].

Les mœurs et les métamorphoses des éphémérines sont restées un mystère pendant des siècles. Aristote, Pline et Ælien n'y ont rien vu. Le moyen âge a eu autre chose à faire que de s'en occuper. Quelques savants presque contemporains ont percé cette obscurité à force de patientes recherches[2]. Il faut leur en être reconnaissants : car l'histoire de ces insectes symboliques n'est pas le moins merveilleux des mille poèmes que la nature sait murmurer à l'oreille de ses fervents.

Comme tous les êtres de la même classe, les éphémérines naissent d'un œuf, vivent d'abord à l'état de larve sans ailes, puis deviennent des nymphes possédant à l'état rudimentaire les organes du vol, et enfin se transforment en insectes ailés, en insectes parfaits comme disent les naturalistes. Le fait qui a frappé les observateurs de

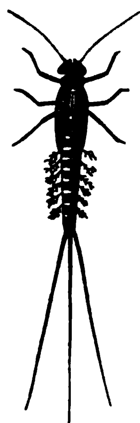
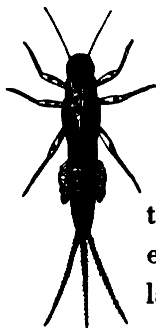
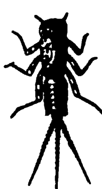
[1] J'apprends que M. F. M. Halford prépare un ouvrage qui comblera cette lacune. Ce sera un nouveau et bien précieux service rendu à notre pêche par l'auteur de *Dry-Fly Fishing*.

[2] Notamment Swammerdam et Réaumur, dont les travaux ont été complétés par Pictet et plus récemment par le révérend A. E. Eaton.

tous les temps, c'est l'extrême brièveté de leur existence dans ce dernier état. « Ces insectes, dit Aristote, vivent et volent jusqu'au soir, s'affaiblissent lorsque le soleil s'abaisse vers l'occident et meurent quand il se couche, leur vie n'ayant duré qu'un jour. De là on les appelle éphémères. »

Cette vie aérienne si courte, quoiqu'elle dure parfois un peu plus longtemps que ne le dit Aristote, surprend davantage encore lorsqû'on sait ce que les savants modernes ont découvert : que dans beaucoup d'espèces les larves vivent des années avant de subir leur transformation en nymphes, puis en insectes parfaits.

Et quelle existence misérable que celle de ces larves ! On y croirait deviner comme un châtiment ou comme un temps d'épreuve. D'abord elles sont horriblement laides et d'une laideur, à mon sens, particulièrement répulsive. Leur aspect venimeux est accentué par trois longues soies qui se dressent au bout de leur queue comme de menaçants aiguillons. Au microscope elles sont

franchement hideuses avec des yeux à fleur de tête, une quantité d'appendices bizarres et une lividité spéciale, qui me fait toujours penser à certains scorpions dont j'ai eu à me plaindre.

Les unes sont plates et vivent cachées sous les cailloux du fond de l'eau, ou plaquées sur la surface rugueuse des pierres, d'où elles guettent les tout petits animaux dont elles se nourrissent. D'autres restent blotties dans le fouillis des mousses aquatiques auxquelles elles s'incorporent pour ainsi dire. Il en est qui, lentes et rampantes, s'enduisent de vase pour se dissimuler à leurs ennemis et mieux surprendre leur proie. La larve de la mouche de mai s'enfouit aussitôt sortie de l'œuf au fond d'un terrier, qu'elle creuse dans le sable limoneux des ruisseaux. Elle vit là solitaire, uniquement occupée à se nourrir, on ne sait de quoi, à changer de peau et à grossir lentement, très lentement. Deux ans, trois ans quelquefois se passent ainsi. Enfin sur son dos poussent des embryons d'ailes; et puis voilà que la recluse sort de sa cellule obscure et s'élance convulsivement à la surface de l'eau, affreuse encore et difforme, ni ver, ni mouche, fantaisie grotesque et inachevée de la nature.

Mais, ô merveille! A peine l'affreux gnome a-t-il flotté une seconde au contact de l'air qu'il

se transforme. Comme au coup de baguette du bon enchanteur, sa repoussante enveloppe éclate. Il en jaillit une mouche diaphane et svelte. Du sable où s'est traînée si longtemps sa première vie, elle a gardé l'or de son corsage. Le glauque reflet de ses ailes est un souvenir de l'eau qui l'a produite. La petite fée, incertaine d'abord, se laisse un instant porter par le courant sur la dépouille légère qu'elle hésite à abandonner. Puis, coquette, elle se cambre, frémit, et d'un vol encore lourd, s'élance avec les milliers de créatures pareilles que le même rayon de soleil a fait sortir de la boue. Jolie mouche de mai, te voilà libre et reine de l'air. Tu peux t'enivrer du parfum des fleurs, des caresses de la brise, de la lumière du



soleil, des bruissements de la cascade. Tu peux avec tes sœurs tourbillonner plus haut que le plus vieux chêne de la forêt; tu peux goûter les joies de l'amour, tu peux créer des êtres de ta race. Mais hâte-toi! Tous ces bonheurs si longtemps attendus, si chèrement achetés par l'interminable stage, tu n'as que quelques heures pour en épuiser l'ivresse. Pauvre éphémère, dans deux jours tu seras morte! Courte et bonne, cette devise des fous est ta loi inexorable!

Pourtant ne te plains pas, jolie mouche de mai. Dans le vertige de tes rondes aériennes, toi qui vis moins de temps que n'en met une rose à se flétrir, tu as aimé. Mère féconde, écoute la chanson du ruisseau qui te rappelle. Va lui confier ces œufs qui alourdissent ton corps déjà fatigué. Sur l'eau qui t'a donné asile quand tu étais laide et rampante, sème à ton tour les germes dont tu es sortie.

Et maintenant ton rôle s'achève sur la scène infinie où les plus infimes ont leur part de plaisir, de souffrance et de devoirs. Tes forces t'abandonnent, l'air ne te soutient plus, tu tombes épuisée; comme avant de naître, tu es le jouet du courant. Le cercle mystérieux de ton évolution est accompli. Disparais!

Eh bien, vous ne me croirez peut-être pas, mais

je vous assure que si j'avais le bonheur d'être poète, je me plairais à chanter ce fugitif roman. Que si ne pouvant escalader les cimes du Parnasse, je me contentais d'être philosophe, il me semble que l'histoire des éphémères me serait encore un assez beau thème pour ratiociner superlativement derrière mes besicles[1]. Mais de quoi m'irais-je mêler?



Ne sutor ultrà crepidam!

Lorsqu'elles sont métamorphosées en mouches, les éphémérines ont quatre ailes transparentes[2] auxquelles un fin réseau de délicates nervures donne une apparence de gaze. La partie posté-

[1] Linné résume fort bien en peu de mots la vie des éphémères : *Larvæ natant in aquis, volatiles factæ brevissimo fruuntur gaudio, uno sæpe eodemque die nuptias, puerperia et exequias celebrantes.* (Les larves nagent dans l'eau, devenues ailées, elles jouissent d'un bonheur très court, célébrant souvent dans un seul et même jour noces, enfantements et funérailles.)

[2] Quelques espèces n'ont qu'une paire d'ailes, par suite de l'atrophie de la seconde paire.

rieure de leur corps terminée par deux ou trois soies très longues se relève dans une attitude caractéristique. Ce sont alors des bestioles inoffensives sans dard ni venin. Il en est de si fragiles que, selon l'expression de Pictet, « on ne peut les toucher sans les gâter ». La plupart meurent au bout de quelques heures. Les Mathusalems de la famille ne vivent pas, dit-on, plus de quarante-huit heures, à moins qu'en les emprisonnant dès leur éclosion on ne les condamne au célibat. En pareil cas elles vieillissent, mais fort tristement, jusqu'à l'âge avancé de trois ou quatre jours. Ce qui semble démontrer qu'à l'état de liberté ce sont d'inconscientes victimes de l'amour.

En si peu de temps les éphémérines trouvent moyen de changer de peau encore une fois. Elles se dépouillent entièrement, et leurs ailes mêmes se dédoublent. C'est un phénomène qui leur est tout spécial et qui n'a été observé, je crois, chez aucun autre insecte ayant passé par l'état de larve et de nymphe.

Cette dernière transformation modifie notablement la nuance de leur robe et rend le tissu de leurs ailes encore plus diaphane.

Les entomologistes, gens barbares, on le sait, qualifient de *pseudimago* ou *subimago* la mouche

qui n'a pas encore mué. Ils appellent *imago* l'insecte parvenu à son état définitif. Dans la plupart des traités de pêche anglais les expressions *duns* et *spinners* s'appliquent respectivement aux *subimago* et aux *imago*. Ainsi la mouche artificielle connue sous le nom de *Blue Dun* est la copie d'une petite éphémère cendrée. Le *Red Spinner* est l'imitation du même insecte après la mue.

La nature, en octroyant une existence si courte aux éphémérines ailées, a jugé superflu de les munir d'appareils de nutrition. Leur bouche est atrophiée. Les vigoureuses mâchoires de la larve aquatique restent attachées à la peau, dont l'insecte se débarrasse lorsqu'il se change en mouche.

En fait, les éphémérines n'abandonnent les eaux que pour se reproduire. Leurs noces sont tout aériennes et c'est en se poursuivant dans l'air qu'elles s'accouplent. C'est encore en volant qu'elles laissent tomber dans l'eau les œufs qui viennent d'être fécondés. Quand l'œuvre de reproduction est accomplie, leur corps se raidit, leurs ailes largement étendues perdent tout mouvement, puis la mort arrive très vite et la rivière charrie pêle-mêle agonisants et cadavres.

Les éphémérines se métamorphosent en mouches sous l'influence de certaines circonstances atmosphériques sur lesquelles on n'est nullement fixé.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que souvent elles « éclosent », comme on le dit assez improprement, en très grand nombre à une même heure de la journée. Pour les mouches de mai par exemple, que leur taille rend faciles à observer (elles ont souvent plus de 3 centimètres d'envergure), le fait est frappant. On les voit à un moment donné surgir à la surface de l'eau en quantité incalculable, se débarrasser de leur enveloppe, s'y cramponner quelques instants en dressant leurs ailes verticalement comme les voiles d'un bateau[1], et finalement s'envoler... quand elles n'ont pas fait de mauvaises rencontres pendant que le courant les entraînait. C'est fête alors chez les truites, chez les hirondelles et chez les bergeronnettes.

Cette simultanéité d'éclosion que l'on constate si facilement pour les grandes éphémères de mai, est, à un certain degré, un phénomène commun à la plupart des mouches de cette famille; seulement, quand il s'agit de petites espèces, il faut pour s'en apercevoir une observation un peu plus attentive. Un bon *sportsman* a l'œil ouvert sur ces apparitions de bon augure que d'ailleurs l'agitation des truites lui signale presque toujours.

[1] D'où le nom de *mouches à bateau* que l'on donne aux éphémérines dans quelques pays, notamment en Picardie.

La mouche de mai (*May-Fly*) est sans contredit la plus connue des éphémérines. Les pêcheurs confondent sous ce nom deux espèces très voisines : l'*Ephemera vulgata* et l'*Ephemera Danica*, qui pullulent sur la plupart des eaux vives de l'Europe.

Elle commence à se montrer en Normandie vers le milieu du mois de mai, et ses éclosions se succèdent plus ou moins rapprochées, plus ou moins abondantes selon les années, pendant quinze jours ou trois semaines. Puis, quelques tardillons clairsemés voltigent encore çà et là pendant une quinzaine, et tout est dit jusqu'à l'année suivante. En Angleterre, elle paraît un peu plus tard. Les poissons la dévorent par moments avec une véritable frénésie. Lorsqu'il y en a sur l'eau, les plus vieilles truites sortent de leur repaire, se mettent en chasse et perdent un peu de la circonspection qui les rend si difficiles à prendre en temps ordinaire. Aussi est-ce l'instant des grosses captures.

La taille et la couleur des mouches de mai varient beaucoup selon les rivières. Sur les mêmes eaux on constate encore des différences suivant que l'insecte est à l'état de *subimago* ou d'*imago;* enfin, après la fécondation et la ponte, leur aspect se modifie encore. C'est à cela qu'il faut attribuer l'extrême variété des mouches de mai artificielles que l'on trouve chez les marchands

(*Green Drake — Grey Drake — Dark Mackerel — Spent Gnat,* etc.). Les plumes des ailes sont tantôt cendrées, tantôt gris foncé, tantôt verdâtres, tan-







tôt jaunes. Quelles sont les meilleures? Cela dépend des rivières et cela dépend des jours. Le mieux est d'en avoir de toutes les nuances et de chercher la ressemblance avec l'insecte qui est sur l'eau au moment où l'on pêche. Mais l'essentiel est que la mouche flotte bien. Pour cela il faut qu'elle soit suffisamment garnie de *hackle* et que l'hameçon soit très léger, quoique proportionné à la mouche artificielle qu'il supporte. Les corps faits en paille flottent mieux, selon moi, que tous les autres.

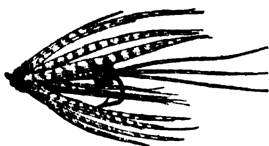
Avec ces grosses mouches on peut se servir de bas de ligne assez forts. Je n'ai recours au *drawn*

gut que par les temps d'une clarté désespérante.

On fabrique aussi des mouches de mai sans ailes, tout en barbes de plumes grises ou jaunâtres[1]. J'ai réussi parfois avec ces imitations, particulièrement vers le soir. Le poil de blaireau, que les professionnels emploient sur certaines rivières de France, donne un ton général gris mêlé qui rappelle bien l'ensemble de la mouche de mai. Avec de gros *palmers* faits de cette fourrure j'ai piqué des truites qui avaient résisté aux meilleures imitations ailées. Si l'on pêche en laissant plonger la mouche de mai sous l'eau — ce qui, d'ailleurs, est une dernière ressource rarement fructueuse sur des rivières très battues, — les mouches en blaireau doivent toujours être essayées.

Dussé-je passer pour un hérétique, je confesse que je n'aime pas me servir de la mouche de mai. J'en use pendant sa saison, parce qu'on ne peut faire autrement lorsque la truite refuse toute autre

[1] M. F. M. Halford donne, à la page 184 de *Dry-Fly Fishing*, une excellente formule de *May-fly* sans ailes : *hackle* d'oie d'Égypte, corps de soie chamois pâle cerclé de plume de paon cannelle, tête et dernier anneau du corps en plume de paon bronzée, queue en plume brune de canard. Il recommande de l'employer lorsque la truite donne sur les nymphes de mouches de mai. Ce modèle m'a également réussi lorsque le poisson prenait l'insecte à l'état parfait. C'est un des meilleurs pour pêcher à la mouche noyée.



mouche, mais j'en use sans enthousiasme. Envoyer ce plumeau quand on a le vent contre soi est un labeur assez pénible. Et puis, au bout de quelques jours, la truite devient d'une méfiance agaçante. On en fait monter vingt pour en prendre une, et lorsqu'on a piqué un poisson, la grosseur de l'hameçon et du bas de ligne enlève à la lutte une grande partie de son incertitude, partant de son charme. C'est en somme une pêche un tant soit peu grossière, tout en étant difficile. Ajoutez à cela que l'apparition des mouches de mai — de la MOUCHE, comme disent les Normands — attire au bord de l'eau tous les paysans et tous les braconniers du pays. Sur les rivières où la pêche est banale, c'est intolérable. Même dans les pêches gardées, il y a souvent quelques recoins qui appartiennent à des voisins grincheux ou trop exigeants et dont on a négligé la location. En temps habituel on ne voit âme qui vive sur ces enclaves insignifiantes. Dans la saison de la mouche un tas de mauvais gars ne manquent pas de s'y installer, et ils vous narguent peu obligeamment, attendant que vous ayez le dos tourné pour enjamber votre clôture.

Non, décidément ce carnaval de la pêche ne fait pas mon bonheur et je refuse mon culte au « *Saint-May-fly* » canonisé par les Anglais.

Il y a, parmi les éphémérines, bien d'autres

insectes que les truites affectionnent tout autant et dont l'imitation donne un sport infiniment plus agréable.

Ces différentes espèces d'une taille très inférieure à la mouche de mai appartiennent principalement aux genres *Potamanthus, Bœtis* et *Cloë* (Pictet). Elles se succèdent pendant toute la saison de la façon la plus heureuse pour les truites et pour les pêcheurs. M. F. M. Halford en décrit plus de quarante imitations, dont il indique la fabrication et dont il donne les figures coloriées avec soin[1].

Lorsqu'on compare ces modèles si peu différents les uns des autres, on est tenté de croire qu'avec trois ou quatre types bien choisis on pourrait toujours se rapprocher suffisamment de la nuance des éphémères naturelles. Ce serait une complète erreur. Surtout si vous battez des eaux souvent pêchées, où la truite y regarde de très près avant de saisir ce qui lui passe au-dessus de la tête, vous vous apercevrez vite que l'exacte similitude de couleur, de silhouette et de volume entre la mouche artificielle et la mouche naturelle *qui est sur l'eau* est une condition essentielle de réussite, lorsqu'on emploie comme appât ces insectes pourtant si petits qui, à première vue, se ressemblent tous.

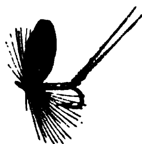
[1] *Floating Flies and how to dress them.*

Et plus l'éphémère naturelle est abondante au moment où vous pêchez, plus cela est vrai. Aussi, lorsque en pareil cas vous n'avez pas sous la main l'imitation tout à fait juste de la minuscule créature que vous voyez foisonner sur la rivière, si après quelques essais les truites persistent à refuser l'*à peu près* que vous leur offrez, changez de batteries et recourez à une mouche tout à fait différente. Vous ne ferez sans doute pas une très grosse pêche tant que la truite chassera l'éphémère du moment; mais vous aurez chance de tenter quelques poissons rassasiés de leur ordinaire. Autrement vous ne prendriez rien du tout et vous augmenteriez seulement la méfiance du poisson. Ceci est l'expérience de tous les jours sur les rivières limpides du sud de l'Angleterre et aussi sur nos meilleurs ruisseaux de Normandie. Plus la saison avance, plus la truite a goûté le fer des hameçons, plus cette expérience est invariable et concluante. Même lorsque le jour commence à baisser, les truites mises en mouvement par une éclosion de petites éphémères, ne se laissent pas tromper par les imitations imparfaites.

Cela ne veut pas dire que je vous engage à bourrer vos poches de toutes les variétés de *duns* et de *spinners* que vous pourrez vous procurer en France et en Angleterre. Mais si vous voulez m'en croire,

munissez-vous de toutes celles qui ressemblent aux éphémères que vous voyez en nombre sur les eaux où vous pêchez. Et si vous n'êtes pas en état d'en dresser la liste, ayez au moins les mouches ci-après, qui sont décrites et figurées dans l'ouvrage de M. F. M. Halford. Elles sont d'un usage général. Ce sera le fonds de votre collection.

1. *Dark Olive Quill;*
2. *Medium Olive Quill;*
3. *Pale Olive Quill*[1]*;*
4. *Flight's Fancy;*
5. *Iron Blue A*[2]*;*
6. *Adjutant Blue;*
7. *Blue Quill;*
8. *Blue-Winged Olive Dun*[3]*;*



1 Le ton des éphémères olives que l'on trouve chez la plupart des fabricants est presque toujours trop *cru*. Les mouches de ce groupe offrent généralement des nuances douces, *passées*, qu'il n'est pas facile de rendre exactement. On ne saurait se montrer trop exigeant à cet égard, particulièrement pour les variétés que l'on emploie en été et pendant l'arrière-saison.

2 Ces mouches sont généralement mal exécutées. La meilleure plume pour les ailes vient de la mésange bleue (*Parus cæruleus*). Elle a le reflet voulu.

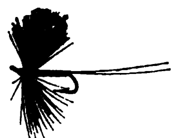
3 Cette mouche est fréquemment sur l'eau en septembre au coucher du soleil. Ses ailes assez diaphanes, quoique fortement teintées d'un bleu violet tirant sur le mauve, sont difficiles à imiter. M. Halford recommande les plumes de foulques (*Fulica atra*). Je crois que, en cherchant bien parmi les oiseaux exotiques, on pourrait trouver mieux. La nuance olivâtre du corps est rarement juste dans la mouche artificielle.

9. *Hare's Ear*[1];
10. *Gold-Ribbed Hare's Ear*[2];
11. *Red Spinner*[3];
12. *Little Marryat*[4];
13. *Indian Yellow*[5];

[1] Mouche excellente, dont le corps jaune pâle correspond à la nuance de plusieurs petites éphémérines que l'on voit voler plus ou moins nombreuses sur presque toutes les rivières pendant la plus grande partie de la saison. Pour l'été, plus cette mouche est petite, mieux elle réussit. Les hameçons 000 sont alors de rigueur, pour peu que le temps soit clair.

[2] Très bonne mouche qui réussit parfois même lorsque aucun insecte n'est sur l'eau.

[3] Mouche précieuse pour le matin et surtout pour le soir. Les imitations sont la plupart du temps médiocres. Le *Red Spinner* est la copie de plusieurs espèces d'éphémérines à l'état d'*imago* dont les ailes diaphanes sont presque incolores, et dont le corps est d'un brun plus ou moins foncé selon les variétés. Les plumes de sansonnet généralement employées pour les ailes ne sont pas assez transparentes. La soie dont on fait habituellement le corps est trop rouge sur les mouches neuves et devient presque noire quand elle a été mouillée. Enfin les fibres qui représentent la queue sont souvent trop blanches et trop épaisses. Qu'il y a loin de tout cela aux œuvres délicates de la nature ! On s'en rapproche davantage avec un corps en *quill* brun et des ailes construites avec quatre pointes de *hackle* aussi transparentes que possible, le tout monté sur un hameçon 0,00 ou 000, à tige longue avec deux ou trois fibres de grand *hackle* pour la queue. Ce n'est pas merveilleux, mais c'est encore ce qu'il y a de mieux. Les fabricants de mouches n'aiment pas ce modèle qui consomme beaucoup de *hackle* et qui est difficile à bien exécuter.



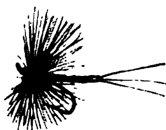
[4] Bonne petite mouche pour la fin de l'été et l'automne; tenez la main à ce que le corps fait en poils d'opossum ne soit ni trop gros, ni trop ébouriffé.

[5] Mouche d'arrière-saison (août-septembre). Dans certaines variétés de la mouche naturelle le corps et les pattes sont d'une nuance ochracée très pâle, souvent trop rousse dans les imitations.

14. *Detached Badger*[1];
15. *Jenny Spinner*[2];
16. *Hackle Hare's Ear*[3].

L'emploi judicieux de ces seize modèles montés sur de très petits hameçons (0,00 ou 000) vous permettra, en presque toutes circonstances, d'offrir aux truites une imitation suffisante de la petite éphémère qui les mettra en mouvement. Sauf des cas exceptionnels, si vous savez bien choisir dans cette collection réduite, si votre mouche est bien faite et si elle est convenablement présentée, elle ne sera pas honteusement refusée par le poisson en quête de *duns* ou de *spinners*.

1 Imitation de *Red Spinner* avec un corps se relevant sur l'hameçon et des ailes remplacées par une touffe de *hackle*. Ces corps détachés (*detached bodies*) ne sont pas faciles à exécuter. S'ils sont trop gros ou trop longs, ils effarouchent le poisson; s'ils sont de la dimension voulue, ils manquent parfois de solidité et se détériorent après quelques coups de ligne. Lorsqu'ils sont bien faits, c'est la perfection.



2 Plusieurs espèces d'éphémérines du genre *Cloë* (Pictet) ont, à l'état d'*imago*, les ailes diaphanes et le corps d'un blanc transparent ou nacré avec les deux extrémités d'un rouge foncé tirant plus ou moins sur le brun. Ce sont les *Jenny-Spinners* des pêcheurs, mouches d'un bon usage, surtout le soir, mais très difficiles à imiter. La formule donnée par M. Halford est excellente entre des mains habiles. Veillez à ce que les fibres de la queue soient aussi déliées que possible.

3 Excellent appât pour pêcher à la surface ou entre deux eaux. Je l'ai vu réussir en toutes saisons. Peut-être les truites le prennent-elles pour une larve d'éphémérine. C'est l'opinion motivée de M. Halford, et je crois fort qu'il a raison sur ce point comme sur tant d'autres.

En dehors de la mouche de mai et de ces petites éphémères aux ailes grisâtres ou presque incolores dont les formules d'imitation sont si excellemment données par M. Halford, on rencontre sur beaucoup de rivières un autre type d'éphémérines sensiblement différent et caractérisé, à l'état de *subimago*, par des ailes plus ou moins brunes. Ronalds les considère comme appartenant aux genres *Bœtis* et *Potamanthus*. Il cite la Brune de mars (*March-Brown*) bien connue des pêcheurs et les variétés plus tardives désignées en Angleterre sous les noms de *Turkey-Brown* et d'*August-Dun* (éphémère d'août). La Brune de mars, plus grande que les *duns* dont j'ai parlé tout à l'heure, peut être montée sur des hameçons n° 0, 1 ou 2. Elle est bonne en mars et avril sur beaucoup de rivières de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. On peut l'employer encore à partir de juin ou juillet jusqu'à la fin de la saison, seulement il faut la choisir plus petite, un tant soit peu plus brune et la monter sur des hameçons 0 ou 00. Elle se confond alors avec les deux autres espèces décrites par Ronalds et peut-être aussi avec de petits névroptères d'une famille différente (Phryganides).

Les mouches de mai, les *duns* et les *spinners* choisis dans les modèles de M. Halford et les

éphémères brunes de Ronalds complètent la série d'imitations copiées sur les insectes de la famille des éphémérines que je considère comme indispensables à tout pêcheur de truites. D'autres névroptères appartenant au groupe des PHRYGANIDES vous fourniront des modèles un peu moins variés, ce dont vous ne vous plaindrez sans doute pas, mais non moins utiles.

Comme leurs cousines les éphémères, les phryganides sont des insectes ailés dont les larves vivent dans les rivières. Mais, au lieu de se cacher tout simplement dans le limon, parmi les herbes ou sous les pierres, ces larves ont l'instinct de se construire un abri portatif en forme d'étui. Elles s'y renferment en ne laissant passer que la tête et elles y disparaissent entièrement en cas d'alerte. Tous les pêcheurs connaissent ces petits animaux désignés sous le nom de Porte-bois, Portefaix, Chênefer, etc., etc., qui fourmillent dans les ruisseaux, et dont on se sert comme amorces naturelles pour pêcher beaucoup de poissons et même les truites. Ce sont des larves de phryganides. Elles se métamorphosent en mouches munies de quatre ailes et d'antennes souvent très longues. A l'état de repos les ailes sont repliées le long du corps en forme de toit, comme celles de la plupart des papillons de nuit. Il faut d'ailleurs un œil exercé



pour ne pas confondre certaines phryganides avec de petits lépidoptères. Leur couleur varie en général du gris au brun plus ou moins jaunâtre, souvent marbré ou piqueté. Quelques espèces sont noires avec des reflets métalliques. C'est surtout vers le soir que la plupart de ces insectes sortent de l'eau pour se transformer. Quand le soleil vient de se coucher, ils voltigent parfois en grand nombre, dans les prairies humides, autour des

laiches, des graminées et des joncs sur lesquels ils aiment à se poser, d'où leur vient le nom générique de *sedge-flies* (mouches de laiches) que leur donnent aujourd'hui les pêcheurs anglais. Quant à leur taille, elle est des plus variables. Il y a sur nos rivières des phryganides aussi grandes que les mouches de mai et il y en a d'aussi petites que les *duns* les plus mignons.

Parmi les mouches de cette catégorie que décrit M. F. M. Halford voici celles qui m'ont toujours le mieux réussi en France :

1. *Silver Sedge;*
2. *Orange Sedge;*
3. *Hammond's Adopted;*
4. *Artful Dodger.*

Quoique les *sedge-flies* soient généralement recommandés pour la pêche du soir ou de nuit, ils sont d'un excellent usage en plein jour à condition d'être montés sur de petits hameçons. Lorsque vous voyez sur la rivière les grandes phryganes dont les quatre modèles ci-dessus sont l'imitation, vous réussirez, souvent même par des temps assez clairs, en employant l'un de ces modèles monté sur hameçons 0 ou 1. Pour le soir vous pouvez aller jusqu'aux hameçons n° 3 et même jusqu'au n° 4 si vous avez affaire à des poissons

peu défiants. Pour la pêche de jour M. Halford emploie le *Silver Sedge* sur 000 et la truite l'accepte alors, affirme-t-il, même lorsque la mouche de mai est sur l'eau. Je n'ai pas constaté le fait personnellement, mais j'ai pris des truites en pareille circonstance avec l'*Orange Sedge* 00. Ce modèle de phryganes est un de ceux que je préfère sur des hameçons 00, 0 ou 1. Variez les ailes avec du râle de genêt de nuances différentes allant du roux au gris glacé de roux, et faites le corps tantôt d'un jaune presque orangé, tantôt brun avec un peu de fil d'or[1].

L'*Artful Dodger* est une mouche excellente soit avec un corps brun violacé et des ailes fauves piquetées de brun, soit avec un corps vert sauge ou vert réséda et des ailes en plume de bécasse très pâle.

La copie exacte de l'insecte naturel est du reste moins essentielle avec les phryganes qu'avec les éphémérines. Le fait est singulier : car plus la mouche est grosse plus les imperfections de l'appât artificiel devraient, semble-t-il, inquiéter le poisson. C'est ici le contraire qui a lieu. Peut-être cela tient-il à ce que la nuance des ailes varie sensiblement chez les phryganes, d'individu à indi-

[1] Le poil jaune que les lièvres ont sur le dessus du cou donne la base d'un ton très juste pour le corps de certaines phryganes.

vidu, dans la même espèce. En outre, plusieurs espèces différentes sont souvent sur l'eau simultanément. Enfin le corps de ces insectes fréquemment velu ou velouté est opaque, et par conséquent ses nuances apparaissent moins distinctement au poisson placé au-dessous que celles des petites éphémérines dont le corps est plus ou moins translucide et quelquefois même presque transparent.

Outre les phryganes proprement dites (*Phryganea)* dont je viens de parler, on voit constamment sur les rivières des phryganides beaucoup plus petites, quelquefois même très petites, qui appartiennent pour la plupart aux genres *Limnephilus Mystacides*, *Leptocerus*, *Hydropsyche*, *Rhyacophila*, etc., etc. Ces insectes ont le facies des petits lépidoptères de la famille des tinéides; ils sont noirs, bruns, gris, ou jaunâtres, et leurs ailes sont souvent striées ou ponctuées. Ils volent parfois en bandes innombrables au-dessus de l'eau qu'ils effleurent d'une aile rapide. Les truites ne les dédaignent pas lorsque les éphémères sont rares et ils peuvent fournir quelques bons modèles.

Des plumes de poule noires, grises, rousses ou brunes, finement pointillées de tons plus sombres, font des ailes excellentes pour ces petites mouches, qui doivent être montées sur des hameçons

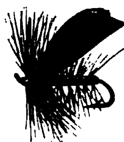
1, 0 ou 00. Le râle de genêt est bon aussi. Comme *hackle*, employez la queue de roitelet (*Troglodytes Europæus*) ou à son défaut les *hackles* de coq rouge et noir (*Coch-y-Bonddhu*). C'est à cette catégorie de mouches qu'appartiennent le *Sand-Fly* (mouche du sable) et le *Cinnamon-Fly* (mouche cannelle) décrits par tous les anciens auteurs anglais, notamment par Ronalds[1]. M. Halford n'en parle pas, sans doute parce qu'il estime que les modèles de *sedge-flies* qu'il donne en sont une imitation suffisante pour peu qu'ils soient montés sur de petits hameçons. Je ne suis pas tout à fait de cet avis, du moins pour les rivières françaises où pullule une grande variété de petites phryganides de livrées très distinctes.

Dans cette même famille d'insectes je dois citer une mouche célèbre en Angleterre le *Grannom* ou *Green Tail* (Queue verte — *Limnephilus striatus*). M. Halford en décrit l'imitation à l'état parfait

[1] A propos de ces mouches, Ronalds dit avec raison : « Les espèces de phryganides leur ressemblant sont si nombreuses et si différentes selon les rivières, que le pêcheur doit se servir de ses propres observations (*the angler must use his own observation*). » — Un fabricant intelligent pourra vous faire, d'après les mouches naturelles que vous lui donnerez comme modèles, des imitations non décrites dans les ouvrages de pêche qui seront meurtrières sur telle ou telle rivière. Je note que les phryganides se conservent, pour la plupart, avec autant de facilité que les papillons, en gardant leurs formes et leurs couleurs. Il n'en est malheureusement pas de même des éphémérines.

et à l'état de nymphe. En France je n'ai jamais tiré grand parti de cette mouche, mais sa réputation est si bien établie de l'autre côté de la Manche que je me ferais un cas de conscience de n'en pas parler.

Exigez, lorsque vous achetez des phryganides artificielles grandes ou petites que les ailes soient obliquement couchées sur l'hameçon, au lieu

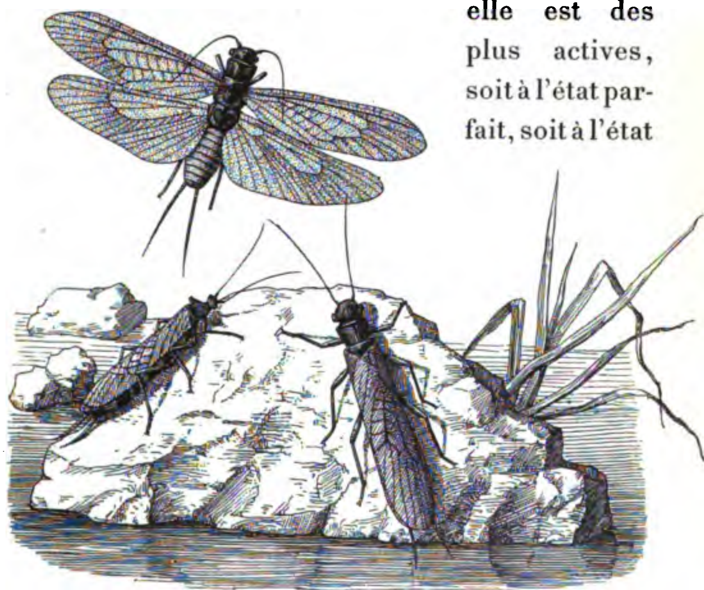


d'être relevées perpendiculairement comme pour les éphémérines. Le corps doit être plus épais que celui des *duns* et garni de *hackle* d'un bout à l'autre pour les grosses espèces (série Halford). Quelques anciens auteurs recommandaient de reproduire les antennes, en général très développées dans l'insecte naturel. Je crois qu'ils n'avaient pas tort. Deux fibres de la queue d'un coq faisan font l'affaire et donnent à la mouche sa silhouette caractéristique. En revanche point de queue, les soies caudales des éphémères n'existant pas chez les phryganes.

Dans la famille des PERLIDES voisines des phryganides, nous trouvons beaucoup d'insectes que la truite mange gloutonnement. Mais ici je dois reconnaître que tout l'art du *fly-maker* le plus habile est impuissant à suivre, même d'assez loin, la capricieuse nature. Cela tient tout à la fois à

l'aspect différent de ces insectes selon que leurs ailes sont ouvertes ou ployées et à l'impossibilité de les imiter utilement dans cette dernière attitude.

La perlide figurée ci-dessous est la mouche de pierre (*Perla marginata,* Pictet), le *Stone Fly* des Anglais[1]. Très abondante en avril et mai sur presque toutes les rivières à fond de cailloux, elle est des plus actives, soit à l'état parfait, soit à l'état



de nymphe. Volant assez lourdement, elle tombe souvent sur l'eau et court tant bien que mal à la

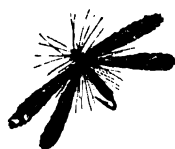
[1] Dans quelques parties de l'Angleterre on lui donne improprement le nom de *May-Fly*.

surface, s'aidant de ses pattes et de ses longues ailes, et se démenant avec beaucoup plus de vivacité et d'énergie que les phryganes. Les plus grosses truites lui font alors l'honneur de se déranger pour la gober, excitées qu'elles sont par ses mouvements désordonnés et, sans doute aussi, par la succulence du morceau. Il serait donc intéressant de la bien traduire en plume. Mais si ses dimensions exagérées rendent la chose assez difficile pour le *fly-maker*, il est plus difficile encore au pêcheur de reproduire les mouvements désordonnés de l'insecte vivant. Aussi la mouche de pierre artificielle est-elle d'un emploi à peu près nul sur les rivières lentes et claires. Peut-être réussit-elle mieux sur des eaux torrentueuses et légèrement troublées. Je n'en ai jamais tenté l'expérience, mais j'ai vu des pêcheurs faire de fort belles prises en employant comme appât la mouche naturelle ou sa larve.

D'autres perlides moins volumineuses appartenant au genre *Nemoura* peuvent être imitées plus heureusement. Ce sont de petits insectes longs d'un centimètre environ, dont les ailes sont enroulées si étroitement au-dessus du corps lorsqu'ils sont posés, qu'on les prendrait alors pour un très mince éclat de bois ou de métal bruni. Aussi les pêcheurs anglais leur ont-ils donné le nom de Brune en

aiguille (*Needle-Brown*). On peut essayer de faire la mouche artificielle ailes déployées avec un corps jaune brun assez court et pas trop grêle sur lequel on monte à plat quatre pointes de *hackle* couleur de fumée. Cette imitation est difficile à exécuter et se détériore vite sous la dent du poisson; mais elle est très meurtrière[1]. Le plus souvent on remplace les quatre ailes par une touffe de *hackle* d'un gris sale glacé de jaune brun[2]; on peut ajouter en guise de queue un petit bouquet de soie jaune représentant le paquet d'œufs que certaines femelles portent à l'extrémité de leur abdomen avant de les déposer dans la rivière.





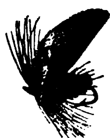


Le *Needle-Brown* est une mouche de printemps. A la fin de la saison on se sert d'une mouche analogue qui en diffère surtout par son corps plus sombre et plus court. C'est la mouche du saule (*Willow-Fly*); on l'emploie souvent avec succès d'août en octobre.

[1] La disposition des ailes est identique à celle des *Spent-Gnats* d'Halford.

[2] Voy. Halford, *Floating Flies*.

Je ne vous parle que pour mémoire de la mouche jaune que les Anglais appellent *Yellow Sally*, une perlide verdâtre qui a eu son heure de vogue, mais dont la réputation me paraît fort usurpée, et je termine ce que j'ai à vous dire des névroptères en vous recommandant la mouche de l'aulne (*Alder-Fly — Semblis lutarius*[1]). C'est encore une vieille



célébrité. Personnellement je ne lui dois aucune réussite bien notable. J'ai pris des truites en m'en servant et, je dois le dire, j'en ai pris de grosses, mais jamais en très grand nombre. Je connais cependant plusieurs pêcheurs, en qui j'ai confiance, qui la considèrent comme une mouche de premier ordre. C'est en mai et juin que l'on voit l'insecte naturel cramponné aux roseaux et aux joncs sur lesquels il dépose ses œufs. Il est bien reconnaissable à son gros corps d'un noir violacé et à ses ailes de gaze enfumée. A l'arrière-saison je me sers quelquefois de l'*Alder-Fly* le soir en guise de *sedge*. Pour le jour comme pour le soir méfiez-vous des imitations trop volumineuses. Ne dépassez jamais les hameçons n° 2 et servez-vous pour l'après-midi de 1 ou même de 0.

[1] Peut-être ai-je tort de passer sous silence une *Nemoura* qui paraît dès le premier printemps, le *Red Fly*. Ronalds et la plupart des anciens auteurs en font cas. Je ne m'en suis jamais servi. C'est pour cela que j'hésite à en parler.

Après les névroptères, l'ordre des DIPTÈRES est celui qui fournit au pêcheur de truites les meilleurs types à imiter.

Je citerai en première ligne la mouche de la bouse de vache (*Cow-Dung — Scatophaga stercoraria*). Elle est extrêmement abondante dans les prairies où pâturent les bestiaux, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de l'automne. Toujours en quête de sa nourriture peu ragoûtante, elle vole beaucoup, et lorsqu'il fait grand vent elle tombe fréquemment sur l'eau, où le poisson ne lui donne pas le temps de se noyer. La plupart de ses imitations laissent à désirer. Le corps très poilu est d'un ton vieil or assez facile à reproduire, mais les ailes ont une transparence que n'atteint pas la plume de râle de genêt généralement employée pour l'insecte artificiel. Je préfère une plume très claire de l'aile d'un jeune sansonnet[1]. Encore n'est-ce pas la perfection, la nuance en étant trop grise. Ronalds préconise une imitation toute en *hackle* qui, bien faite, est excellente. Usez-en lorsqu'un bon coup de vent balaye les prairies et vous pardonnerez au *Cow-Dung* son vilain nom et ses malpropres habitudes.

Je place en seconde ligne parmi les diptères la

[1] C'est l'imitation indiquée par Hofland (*The British Angler's Manual*).

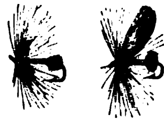
mouche du chêne très appréciée en Angleterre où elle a reçu une multitude de noms : *Oak-Fly*, *Woodcock-Fly, Down-Looker*, *Ash-Fly,* etc. A partir de mai jusqu'en septembre, elle m'a très souvent réussi, même lorsque l'insecte naturel qui sert de type aux imitations (*Leptis scolopacea*) était complètement invisible sur les bords de la rivière. D'où l'on peut conclure qu'avec son corps jaune marqué de noir et ses ailes marbrées, cette mouche artificielle ressemble à plusieurs insectes différents que la truite croque à l'occasion pendant tout l'été.

Vient ensuite une série de diptères à corps d'un noir plus ou moins intense et à ailes transparentes incolores ou grisâtres, série qui comprend notamment la mouche de l'aubépine (*Hawthorn-Fly*), la mouche de viande et autres analogues (*Blue Bottle*), la mouche domestique ordinaire (*House-Fly*) et divers moucherons noirs, généralement très petits (*Black Gnats*) qui foisonnent sur les rivières à certains moments[1]. Les copies ailées de tous ces insectes sont en général peu satisfaisantes, les ailes en plumes de sansonnet gris clair que l'on emploie étant presque toujours trop opaques. Je préfère de beaucoup les imitations en *hackle* de la catégorie des *Black Palmers,* dont vous devez posséder trois

[1] Beaucoup de ces imperceptibles moucherons noirs ou gris n'appartiennent pas à l'ordre des diptères.

ou quatre variétés. Je vous en parlerai plus loin en même temps que des autres *palmers* avec tous les détails que méritent ces appâts artificiels, toujours utiles sur presque toutes les rivières.

Les fourmis ailées qui appartiennent à l'ordre des HYMÉNOPTÈRES sont très abondantes pendant l'été dans certaines localités. Elles sont assez maladroites de leurs ailes, surtout les grosses espèces, et se laissent souvent choir sur l'eau dont le miroitement semble les attirer comme la lumière attire éphémères et phryganes. Il y en a d'assez volumineuses qui ont le corps noir à reflets marron. D'autres plus petites sont les unes de la même couleur, les autres d'un jaune rougeâtre. Les mouches artificielles correspondant à ces trois types doivent trouver place dans votre approvisionnement. La grosse noire est celle que le poisson semble préférer, et il est rare qu'elle ne réussisse pas quand on voit quelques fourmis naturelles s'abattre par-ci, par-là sur la rivière. Mais ce sont là encore des insectes d'une imitation compliquée et les mouches artificielles que l'on trouve chez les fabricants sous le nom de *Black Ants* et *Red Ants* ressemblent en général fort peu à des fourmis. Il me semble qu'avec peu d'efforts on arriverait à mieux faire.



Beaucoup d'autres hyménoptères sont mangés occasionnellement par les truites, mais en trop petit nombre pour que cela vaille la peine de les copier.

Il y a quelques années, un été très sec venant après un hiver doux favorisa la multiplication des guêpes, de telle sorte que ces bêtes incommodes pullulèrent outre mesure. Il y en avait partout et sur les ruisseaux de Normandie il en tombait en notable quantité. Les truites, qui d'ordinaire touchent discrètement aux insectes armés d'aiguillon, s'habituèrent à cette nourriture et plusieurs fois je les vis s'en rassasier. Je suis certain qu'une bonne imitation aurait alors admirablement réussi, mais c'était là un cas exceptionnel.

Il est indubitable, d'ailleurs, que le succès d'une même mouche artificielle peut varier du tout au tout, selon les années, sur les mêmes eaux, par suite de la rareté ou de l'abondance de l'insecte naturel.

On dit couramment qu'il y a des années à hannetons, à fourmis, à chenilles. C'est vrai; mais ces variations, constatées par tout le monde quand il s'agit d'insectes dont la multiplicité est préjudiciable à l'homme, existent certainement pour quantité d'autres espèces dont personne ne s'occupe, parce qu'elles sont absolument inoffensives.

Ne jugez pas irrévocablement que telle mouche artificielle est mauvaise sur votre rivière, parce que vous avez tenté infructueusement de la faire accepter au poisson pendant une saison ou deux. Il se peut très bien qu'elle ait été bonne avant et qu'elle redevienne bonne après, si l'insecte qu'elle représente est momentanément devenu rare dans les lieux où auparavant il fournissait aux poissons un aliment habituel.

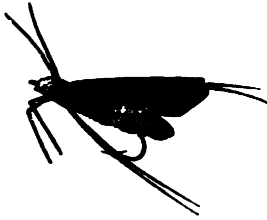
Les fabricants anglais ne copient aucun insecte de l'ordre des **ORTHOPTÈRES**. Cela semble bizarre quand on pense qu'à ce groupe appartiennent les sauterelles et les grillons, si souvent utilisés comme appâts vivants pour la pêche de la truite. On trouve il est vrai chez nos marchands d'ustensiles de pêche des sauterelles et des grillons factices en caoutchouc, en liège, en celluloïde, etc., etc. Mais ces abominations n'ont rien de commun avec une mouche artificielle. Les chevennes et autres seigneurs de peu d'importance s'y laissent prendre, dit-on. C'est possible; mais certainement nos princesses à la robe constellée de rubis ont des goûts plus relevés. Sauf peut-être à l'aquarium du Trocadéro, vous n'auriez aucune chance de les charmer avec un si vilain cadeau.

Je comprends que les *fly-makers* ne se risquent pas à reproduire le grillon. Cette bête est aussi

remuante que la mouche de pierre et lorsqu'elle tombe à l'eau ce sont ses efforts désespérés pour se tirer d'affaire qui attirent surtout le poisson. Et puis sa forme massive, l'opacité de son corps, ses ailes souvent rudimentaires et constamment repliées, tout cela se prête mal à l'imitation légère que recherchent les pêcheurs à la mouche artificielle. En est-il de même pour les sauterelles? Quand le courant les entraîne, après deux ou trois mouvements saccadés, elles se laissent flotter assez passivement. Leurs ailes très longues ont, même lorsqu'elles sont ployées, une demi-translucidité que la plume rappelle bien et leur corps annelé de nuances diverses est facilement rendu par quelques tours de laine ou de soie. D'ailleurs, la preuve que la chose est faisable, c'est que les Allemands la font. Ils fabriquent des sauterelles très présentables en plume et en laine. Ils s'en servent comme de toutes les autres mouches artificielles et ils prennent ainsi beaucoup de belles truites en juillet, août et septembre.

Je trouve qu'ils ont parfaitement raison et je ne vois aucun motif plausible pour ne pas imiter les sauterelles comme les mouches de mai, les phryganes et divers coléoptères ou hémiptères. Envoyer une de ces imitations à la truite en quête d'insectes flottants me paraît tout aussi « sportif » que de lui

lancer n'importe quelle mouche de celles qui sont cataloguées dans les traités de pêche[1]. Aussi, dussé-je me faire conspuer par les puritains du *fly-fishing*, je vous engage fort à en essayer quand vous verrez les criquets sauter par myriades sous vos pas dans les prairies embrasées par le soleil d'été. Un fabricant de Munich, H. Hildebrand, ne les réussit pas mal. M. Wilhelm Bischoff en donne la formule et la figure coloriée dans son ouvrage sur la pêche à la ligne[2]. Le corps *détaché* se compose d'un éclat de bois très léger, couvert de laine olive ou d'un vert d'herbe.



Un bout de laine jaune soufre, placé en long, donne la teinte plus claire du ventre et est fixé sous le corps avec quelques tours de soie jaune clair. Quatre barbes de la queue d'un coq faisan figurent les pattes et de courtes antennes. Les ailes sont empruntées à cette partie des ailes de l'ara bleu qui est d'un gris olivâtre en dessus et

[1] *The Practical Angler* de Piscator (M. William Hughes), publié en 1842, est, à ma connaissance, le seul ouvrage anglais qui cite l'imitation de la sauterelle parmi les mouches à truites (p. 69).

[2] *Anleitung zur Angel-Fischerei,* Munich, Braun et Schneider, in-8°, page 53. Cette édition qui n'est pas datée remonte, je crois, à 1882. L'ouvrage de M. Bischoff a été publié pour la première fois en 1859. Il est classique en Allemagne.

jaune en dessous. Le dessous de la plume doit correspondre au-dessous de l'aile artificielle. Par conséquent l'aile droite de la mouche est faite avec une plume de l'aile droite de l'oiseau, l'aile gauche avec une plume de l'aile gauche. Je crois que le bois employé pour le corps pourrait être remplacé avantageusement par du liège. Sous cette réserve l'*Heuschreckenfliege* (mouche-sauterelle) d'Hildebrand ne me scandalise pas. Je l'ai vue très bien acceptée en Allemagne sur des eaux parfaitement limpides et assez peu courantes. Il est juste de reconnaître que les truites allemandes sont « bonnes filles », comme me le faisait judicieusement remarquer le très aimable propriétaire d'une des plus belles pêches de Wurtemberg. C'est si vrai que nous en prîmes cent trente à nous deux dans une seule après-midi.

On trouve souvent dans l'estomac des truites divers petits insectes terrestres et aquatiques appartenant à l'ordre des HÉMIPTÈRES. Notamment avant et après la coupe des foins le poisson avale en quantité des hémiptères sauteurs du groupe des cercopites, dont la couleur varie du vert émeraude au brun. Ronalds en décrit l'imitation (*Wren-Tail*) sous la forme d'un pétit *hackle* fait avec des plumes de roitelet. Il faut les yeux de la foi pour retrouver dans cette mouche artificielle l'*Aphrophora spuma-*

ria. Ce qui n'empêche pas que j'ai pris des truites en m'en servant[1]. Mais ceci m'amène à vous parler des *palmers* et des *hackle-flies,* les seules imitations pouvant rappeler de plus ou moins loin les insectes hémiptères, coléoptères, etc., qui plus encore que les perlides sont absolument différents, selon que leurs ailes sont ouvertes ou fermées. Il est certain que rien ne ressemble moins à une coccinelle ou à une punaise des bois au repos que ces mêmes insectes quand ils ont déployé les quatre ailes énormes qui leur servent à se mouvoir dans l'air et qu'ils tiennent soigneusement pliées le long de leur corps quand ils ne volent pas.

Beaucoup de ces insectes sont amphibies. Les truites les mangent fort bien quand ils nagent dans l'eau les ailes fermées. D'autres sont terrestres. Quand d'aventure ils tombent sur la rivière, leurs ailes sont quelquefois ouvertes, plus généralement ployées ou à demi refermées. Tenter l'exacte reproduction des deux paires d'ailes ce serait se lancer dans d'inextricables difficultés, car la plupart du temps elles sont absolument dissemblables comme dimensions, comme transparence, comme couleur et comme forme.

[1] Les truites peuvent très bien confondre le *Wren-Tail* avec une petite phrygane.

Pour tourner la difficulté les pêcheurs anglais ont inventé le *Coch-y-Bonddhu.* Le corps proportionnellement très gros est fait avec des barbes



bronzées de plume de paon. On dispose tout autour de la partie supérieure un *hackle* de coq que l'on choisit parmi les variétés où chaque fibre est de deux nuances : plus foncée à la base et à l'extrémité, plus claire au milieu. Faite avec des *hackles* rouges et noirs, cette imitation qui donne la silhouette, le ton général et l'éclat caractéristique d'une foule de coléoptères (coccinelles, chrysomèles, melolonthes, etc., etc.) est une des meilleures dont on puisse



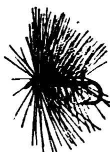
se servir, surtout s'il fait chaud pour la saison et lorsqu'on ne voit que peu ou point de véritables mouches sur l'eau. Très petite, montée sur hameçon 000, elle réussit quelquefois par les temps les plus clairs, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de la saison. Un tour de clinquant d'or au-dessous du corps est une utile variation surtout à la fin du jour[1].



[1] Le mot *Coch-y-Bonddhu* veut dire, dans le patois du pays de Galles : rouge à extrémités noires. On vend fréquemment sous ce nom des mouches à corps de paon garni soit de *hackle* gris et noir, soit de *hackle* d'un gris bleuâtre. Cette dernière mouche est le *Little-*

Il est très important que les fibres de plumes de paon qui forment le corps soient très denses, ce que l'on obtient en entourant l'hameçon de plusieurs barbes de plume tordues ensemble. Six ne sont pas de trop. Un corps trop mou se plaque sur l'hameçon lorsque la mouche a été mouillée et dénature absolument l'aspect de cet appât, qui se déforme et *maigrit* alors d'une façon déplorable.

Un autre appât non moins utile c'est le soldat (*Soldier Palmer*) dont le corps est en *mohair*[1] garance rehaussé de fil d'or, avec un arrangement de *hackle* rouge disposé sur toute la longueur de l'hameçon, sans être trop touffu.



Pour les eaux très pures et les jours ensoleillés je remplace le *mohair* garance par du *mohair* mordoré et je réduis la mouche aux plus petites proportions possibles sur un hameçon 000 court. En faisant flotter cela au bout du *drawn gut* xxxx je suis arrivé parfois à piquer de belles truites en plein soleil sur des ruisseaux de Normandie aussi limpides que les *chalk-streams* du Hampshire.

Ces *palmers* en coq rouge se font aussi avec un

Chap d'Halford et de plusieurs anciens auteurs. Avec des ailes rousses et du *hackle* d'un brun sale on obtient le *Welshman's Button*.

[1] Poil de chèvre.

corps en plume de paon (*Brown Palmer*, *Red Palmer*). J'aime mieux le mohair rouge ou mordoré. A la tombée de la nuit j'emploie, de préférence au *hackle* rouge, une nuance plus claire, tirant sur le jaune (*ginger hackle*). Cette variante est quelquefois très goûtée par la truite et, certains soirs d'été, je lui ai dû de jolies prises, notamment sur l'Andelle.

Quel est le secret de l'attraction exercée sur le poisson par cet appât, qui n'est la copie exacte d'aucune bête naturelle?

Lorsque le *Soldier Palmer* flotte à la surface de l'eau il rappelle vaguement quantité d'insectes roussâtres, phryganides ou coléoptères[1] auxquels la truite est accoutumée; il imite aussi de petites chenilles que l'on trouve assez souvent sur les arbres et les plantes qui croissent au bord des rivières. Lorsqu'il est sous l'eau, les fibres du *hackle* agitées par le courant lui donnent une apparence de vie, et il n'est pas alors sans quelque analogie avec certaines larves et aussi avec ces petits crustacés qu'on appelle des crevettes d'eau douce (*Gammarus fluviatilis*, *pulex,* etc.), et dont la truite est friande. Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs appâts que l'on puisse employer pendant

[1] Notamment le *Telephorus lividus*, coléoptère très abondant l'été dans toutes les prairies.

toute la saison, lorsque la truite ne donne pas exclusivement sur une mouche déterminée.

Sa réputation ne date pas d'hier. Ælien qui écrivait, si je ne me trompe, au IIIe siècle de notre ère, en fait la description dans son traité *De la nature des animaux*. Le passage est curieux et intéressera certainement les pêcheurs à la mouche. En voici la traduction :

D'une certaine façon de pêcher particulière à la Macédoine. — « C'est par ouï-dire que j'ai appris cette manière macédonienne de pêcher. Dans un fleuve nommé Astréus qui coule entre Bérée et Thessalonique on trouve des poissons nuancés de diverses couleurs. Quant à leur nom, demandez-le aux habitants. Ces poissons se nourrissent de mouches indigènes qui volent sur le fleuve et qui n'ont rien des autres mouches. Les gens du pays les nomment Hippurus. Entraînées à la surface de l'eau, elles n'échappent pas aux poissons qui s'en nourrissent. Dès que l'un d'eux voit une de ces mouches se poser sur le fleuve, il s'avance avec précaution, craignant que l'agitation de l'eau ne fasse changer sa proie de place ; puis, lorsqu'il est tout près, la gueule ouverte et menaçante, il saute dessus comme le loup qui enlève une brebis au milieu du troupeau ou comme l'aigle qui ravit une oie dans la basse-cour, et aussitôt il plonge de

nouveau sous l'eau. Les pêcheurs savent cela et cependant ils ne se servent pas de ces mouches pour prendre le poisson. En effet, aussitôt qu'elles sont touchées par une main humaine elles perdent leur couleur naturelle, leurs ailes s'évanouissent et elles deviennent tout à fait impropres à attirer le poisson. Et voilà pourquoi les pêcheurs les méprisent et en dédaignent l'emploi. Mais en hommes habiles ils poursuivent le poisson à l'aide du stratagème suivant : ils enveloppent l'hameçon avec un morceau de laine couleur de pourpre et ils y adaptent deux plumes de la barbe d'un coq ressemblant pour la couleur à de la cire. La perche est de 4 coudées et la ligne a la même longueur. Ils font couler sur le fleuve cette amorce trompeuse. Les poissons attirés par la couleur se hâtent et viennent tout contre; puis, croyant sans doute qu'ils vont manger un bon morceau, à en juger par l'aspect, ils se jettent la bouche ouverte sur cette proie crochue. Ils la trouvent piquante, mais ils sont pris[1]. »

Le *Soldier Palmer* n'attire pas que la truite. En

[1] Je crois qu'Ælien est le plus ancien auteur qui mentionne la pêche à la mouche artificielle. Le passage de Martial :

..... Quis nescit
Avidum vorata decipi scarum musca

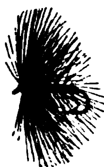
cité dans quelques ouvrages anglais, me paraît concerner plutôt la pêche à la mouche naturelle.

pêchant avec cette mouche, il m'est arrivé de piquer deux saumons qui se sont majestueusement élevés à fleur d'eau pour cueillir cette mince bouchée. L'un d'eux m'a échappé en allant se loger derrière un quartier de roche dont l'angle a vite coupé mon frêle bas de ligne. L'autre, piqué dans une eau sans obstacles, a été mis à terre après m'avoir promené de long en large pendant plus d'une heure sur un espace de 200 mètres. Les deux fois, la rivière était trop basse pour que la pêche du saumon pût être pratiquée régulièrement avec chance de succès. Bien souvent depuis, j'ai essayé de pêcher le saumon sur des rivières en bon ordre, avec de gros *palmers* rouges. Jamais je n'en ai fait monter un seul! Peut-être, après tout, n'y ai-je pas mis assez de conviction.

Comme dernière variante du *Soldier Palmer*, je me sers quelquefois d'une mouche dont le corps est fait de grosse racine teintée en brun clair dans une infusion de café et régulièrement enroulée autour de l'hameçon. Avec un *hackle* roux que l'on peut remplacer par du poil clair d'oreille de lièvre, on obtient un appât qui rappelle beaucoup par sa teinte générale et par sa demi-translucidité la crevette d'eau douce. J'ai quelquefois réussi avec cela, particulièrement le soir, en descendant le courant, quand la truite ne voulait rien prendre à la surface.

En parlant des diverses mouches noires que l'on voit sur le bord des rivières, du printemps à l'automne, j'ai déjà dit un mot des *palmers* noirs. Ce sont des appâts indispensables, seulement il les faut de plusieurs sortes.

Le type classique du *Black Palmer* a le corps en soie noire finement cerclé d'argent, et garni sur toute sa longueur d'un *hackle* de coq également noir.



C'est une bonne mouche en toute saison, particulièrement pour les eaux d'une transparence moyenne et pour les rivières où la truite, n'étant pas arrivée au dernier degré de la méfiance, accepte une mouche noyée[1]. On peut la faire assez grosse (0-1-2).

Pour les eaux plus fines je me sers d'un petit *palmer* (00-000) ou plutôt d'un *hackle-fly* fait avec quelques barbes de ces plumes pointues noires à reflets métalliques, qui sont d'un si joli effet sur les vieux sansonnets. Avec un corps en laine ou en barbe de plume noire, cette petite mouche flotte supérieurement et elle est souvent meurtrière pendant les plus claires journées d'été.



Lorsque le temps est couvert je préfère un corps en autruche noire un peu bouffant et entouré,

[1] V. chapitre VI.

dans sa partie supérieure seulement, d'un *hackle* de coq noir brillant ou noir à reflets cendrés. Ce modèle doit être monté sur un hameçon plus fort que le précédent (0-1).



Enfin je vous recommande pour les eaux les plus limpides un hameçon très mince de fer, 00 ou 000, couvert d'un fragment de *quill* de paon et garni en tête de quelques fibres déliées de *hackle* d'un noir grisâtre (*dark blue dun hackle*). Au moment où le soleil va se coucher, lorsque la truite se gorge d'imperceptibles moucherons, elle accepte parfois cette petite mouche, qui est bonne aussi en plein midi par un temps très découvert[1].



C'est une de mes favorites sur les eaux les plus difficiles de la Normandie et je lui dois la capture de quelques poissons qu'il n'était pas facile de tromper.

Avec le *Black Palmer* à corps d'autruche, j'ai, comme avec le *Soldier Palmer*, piqué deux saumons. L'un a tout cassé en un clin d'œil, l'autre est entré dans mon panier sans trop de mauvaise volonté. Il est vrai que dans ce temps-là je pêchais

[1] On peut la varier en ajoutant une queue formée de deux fibres de *hackle* brun foncé.

la truite avec des bas de ligne moins fins qu'aujourd'hui!

Par les temps chauds un petit *palmer* gris jaunâtre à corps brillant, où alternent en anneaux l'or, la plume de paon d'un vert éclatant et la soie orange (*Orange Bumble*), réussit quelquefois sur les eaux les plus cristallines. Il faut toujours en avoir dans son portefeuille montés sur hameçons 0 ou 00. Ils font une heureuse diversion au *Coch-y-Bonddhu* et aux petits *Black Palmers* lorsque aucune éphémère ne daigne se montrer. J'avoue par exemple qu'il me serait impossible de vous dire à quel insecte cela ressemble[1].

Quoique j'aie une foi absolue dans l'imitation bien comprise des mouches naturelles, je reconnais très volontiers que certaines mouches *de fantaisie* attirent parfois la truite, même sur des eaux très claires où l'excès de la pêche a élevé au plus haut point l'éducation du poisson. Je viens de citer l'*Orange Bumble*. D'autres mouches plus généralement connues nous en fournissent encore quelques exemples.

Le *Wickham*, le *Pink Wickham*[2], le *Partridge*-

[1] Voir dans Halford (*Floating Flies*) la description exacte de cette mouche et d'une autre analogue : *Furnace*.

[2] Voy. Halford. Le *Pink Wickham* est une variante du *Wickham*, dont j'ai trouvé la première description dans *Floating Flies*. Montée sur 000, cette mouche réussit quelquefois quand le poisson s'acharne sur

Hackle, l'*Hofland's Fancy*, le *Governor* sont excellents sur presque toutes les rivières, quoique n'étant, je crois, la copie intentionnelle d'aucune créature déterminée[1]. Est-ce à dire que la truite s'y laisse prendre par une fascination mystérieuse et inexplicable ou par un goût pervers de l'inconnu? Je tiens pour assuré que, sauf dans des cas exceptionnels, les mouches dites de fantaisie lui rappellent des proies auxquelles elle est accoutumée. Si nous ne pouvons y mettre un nom, c'est que nous ne connaissons pas la multitude d'êtres animés, mollusques, insectes, crustacés, annélides, arachnides, petits poissons, batraciens, etc., qui composent l'alimentation du poisson. C'est surtout que nous ne pouvons juger de l'impression produite sur ses organes visuels par des appâts artificiels, présentés dans des conditions optiques essentiellement variables, dont il est impossible de se rendre un compte même approximatif.

Le peintre de Kock, qui a si bien senti et traduit le vert intense de certains sous-bois marécageux, esquissait un jour dans la vallée de l'Epte un mou-

des moucherons trop petits pour être imités, ou lorsqu'il semble exclusivement occupé à chasser dans les herbes les larves, les crevettes et les petits coquillages.

[1] M. H. R. Francis — qu'il ne faut pas confondre avec Francis-Francis — considère le *Governor* comme la copie d'un insecte naturel. (*The Badminton Library, Fishing* (Salmon and Trout), p. 279, London, 1885.)

lin à demi caché dans le fouillis des branchages. Un paysan s'approche et, regardant l'ébauche à peu près achevée : « Oh ! monsieur, la belle vache et que le foin est ressemblant ! »

A l'exemple de ce Normand qui prenait un toit pour une bête à cornes, les truites doivent prendre parfois les plus exquises créations du *fly-maker* pour tout autre chose que le modèle qui les a inspirées. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'une mouche purement imaginaire soit acceptée par le poisson pour un être réel dont il connaît la forme aussi bien que la couleur et dont il a apprécié le goût. D'ailleurs il n'y a pas si loin d'un *Wickham* ou d'un *Governor* à une phrygane et d'un *Hofland's Fancy* à une éphémère brune.

Il y a quelques années, je pêchais dans un courant très vif avec un *Black Palmer*, et je ne prenais rien du tout, quand j'aperçus une petite truite poursuivant le nœud, un tant soit peu effiloqué, qui reliait ma ligne à l'avançon. Mettant cet indice à profit, j'ajoutai une seconde mouche, un *Hare's Ear Hackle* d'une teinte neutre analogue à ma soie, et avec ce nouvel appât je pris coup sur coup bon nombre de poissons. Pas un seul ne toucha à mon *Black Palmer*. N'est-ce pas la démonstration très nette et de l'importance de la couleur et aussi des

ressemblances non prévues que peut découvrir l'œil d'un poisson vorace?

Les pêcheurs qui ne croient pas à l'utilité de copier la nature se plaisent à raconter l'histoire de ce paysan qui faisait ses mouches au moment de s'en servir, avec un flocon de laine arraché au drap de son gilet et qui prenait beaucoup de truites. En tenant l'anecdote pour vraie, qu'est-ce qu'elle prouve? Que le bonhomme confectionnait ses mouches au bord de l'eau : ce n'était pas trop bête, car il avait sous les yeux les modèles les meilleurs et les plus actuels. Quant à la matière qu'il employait, elle était peut-être de premier choix et plus variée qu'on ne le suppose. J'ai le bonheur de posséder dans un de mes repaires, au fond de la Bretagne, une vieille, vieille veste à laquelle je tiens énormément. Je l'aime, cette guenille, parce que j'y suis à l'aise; je l'aime parce qu'elle me rappelle mille souvenirs délicieux; je l'aime enfin parce que je prends du poisson quand je l'ai sur les épaules. Elle me porte bonheur. Et ce n'est pas simple superstition de ma part, car son drap jadis gris est aujourd'hui, après des années de soleil, de pluie et de neige, d'une couleur indéfinissable qui se confond étonnamment avec le tronc moussu des vieux chênes bretons penchés sur le courant. Elle me rend littéralement invisible. Eh bien, en fouillant sa laine



déteinte, je parie que j'y trouverais toutes les nuances des *duns* les plus variés : sous le collet, à l'intérieur des manches, là où l'étoffe est à l'abri des intempéries, des gris ardoisés et bleuâtres, ma foi très frais pour leur âge; sur le dos qui a beaucoup souffert, des olives nuancés d'une incomparable suavité, passant au roux sur la crête des plis; dans ce qui reste de la doublure, du noir et du cendré! Si elle finit avant moi, ma vieille veste, je ferai cadeau de ses restes

à mon *fly-maker* préféré, et sous les doigts experts de cet artiste, les antiques lambeaux se transformeront en essaim d'éphémères de toutes les couleurs. Fin glorieuse, n'est-il pas vrai, pour le vêtement d'un pêcheur!

Pour revenir aux mouches dites de fantaisie, je vous ai cité seulement les quatre ou cinq dont je me sers moi-même. Mais il y en a des quantités, et leur nombre augmente tous les jours grâce à la fertile imagination des fabricants. Consultez leurs catalogues s'il vous plaît d'en essayer, et tâchez d'avoir la main heureuse.

Pour la pêche du soir et pour la pêche de nuit, plusieurs mouches de celles dont j'ai déjà parlé sont bonnes, notamment les *Red Spinners* et variétés voisines, les *sedges*, etc. On emploie aussi quelques mouches tout à fait spéciales : Le cocher (*Coachman*) et le papillon blanc (*White Moth*). Cette dernière mouche est entièrement blanche; le cocher a des ailes blanches, les pattes en *hackle* rouge et le corps en plume de paon.

J'y reviendrai lorsque je parlerai de la pêche du soir.

En relisant les pages qui précèdent, je m'aperçois, non sans émoi, que je vous ai indiqué quarante ou cinquante mouches différentes, comme pouvant être utiles aux pêcheurs de truites. Vous

trouverez peut-être que c'est beaucoup. Bien des gens vous affirmeront que trois ou quatre mouches, rappelant la couleur et la silhouette d'insectes qui tombent fréquemment sous la dent du poisson leur suffisent amplement pour faire de très jolies pêches. Des écrivains spéciaux, qui étaient incontestablement des preneurs de truites fort experts, ont soutenu une thèse analogue dans des ouvrages sérieux, fruits d'une indiscutable expérience. Wilson, Stoddart, et plus récemment W. C. Stewart et Cholmondeley-Pennell, peuvent être considérés comme les *leaders* de cette école dont les partisans deviennent de plus en plus rares en Angleterre. Dans les traités de pêche français la même théorie est presque universellement admise[1]. Le vieux Kresz, qui a été certainement un des premiers à pratiquer sérieusement la pêche à la mouche en France, fait exception[2]. Il recommande une quinzaine de modèles, et il prend soin d'ajouter qu'en outre chaque rivière a des mouches qui lui sont propres.

[1] La Blanchère, *La Pêche et les Poissons*, Paris, Delagrave, 1868. — N. Guillemard, *La Pêche à la ligne et au filet*, Paris, Hachette, 1857. — Poitevin, *L'Ami du pêcheur*, Paris, G. Masson, 1873. — Ch. de Massas, *Le Pêcheur à la mouche artificielle et à toutes les lignes*, Paris, Garnier, 1859, etc., etc.

[2] Kresz aîné, *Le Pêcheur français*, Paris, 1818, 1830, etc. La dernière édition est, je crois, de 1861. Duhamel du Monceau, dans son *Traite général des pesches* (1769-82), indique aussi une série de mouches assez nombreuse; mais il le fait à titre de renseignements, d'après les ouvrages anglais, sans émettre aucune opinion sur leur utilité.

Les pêcheurs qui dédaignent l'imitation servile de certains insectes déterminés, font un raisonnement très simple : les truites quand elles ont faim se jettent indistinctement sur tous les insectes qui passent à leur portée. Présentez-leur à ce moment-là un appât qui leur produise l'impression d'un insecte quelconque, elles le prendront et vous les prendrez.

A cela, il est aisé de répondre.

En premier lieu, la base du raisonnement n'est pas du tout solide. Des truites mourant de faim happeront peut-être n'importe quel insecte. Mais généralement elles ne meurent pas de faim parce que, vivant dans un milieu peuplé de myriades d'êtres divers dont elles se nourrissent, elles trouvent à manger à peu près quand elles veulent. Dans les conditions ordinaires de leur existence, il arrive souvent qu'au contraire, elles se montrent très particulières dans le choix des insectes qu'elles daignent dévorer. Il en est généralement ainsi lorsqu'il y a sur l'eau beaucoup de mouches d'une même espèce. Tant que la truite n'en est pas rassasiée, elle ne se dérange que très exceptionnellement pour saisir un insecte naturel d'une espèce différente, même s'il lui passe directement sur le nez.

En second lieu, il faut bien admettre que le poisson, lorsqu'il est incessamment en présence de pièges tendus à sa naïveté, acquiert une expérience

et une circonspection de plus en plus grandes à mesure qu'il vieillit. Tout autre chose est de mettre à mal une innocente truitelle qui ignore la malice des hommes ou de séduire une gaillarde de 2 livres qui a eu des aventures et qui sait fort bien que tout ce qui flotte n'est pas mouche.



Celle-là prendra des vessies pour des lanternes ; n'importe quel assemblage de plumes et de poil sera pour elle un morceau succulent, une tentation irrésistible. Celle-ci y regardera à deux fois, et elle refusera prudemment tout ce qui lui paraîtra suspect.

Si la saison est avancée, si le temps est clair, si l'eau est transparente, si le courant est peu rapide, il faudra, je vous assure, lui offrir tout autre chose qu'un appât présentant une vague analogie avec un insecte[1], pour la faire sortir de cette sage réserve. Et le meilleur, peut-être l'unique moyen de tromper cette bête soupçonneuse, ce sera de mettre à sa portée l'imitation exacte — non pas seulement d'une mouche qu'elle est accoutumée à manger — mais précisément de la mouche qu'elle vient de gober il y a un instant.

En résumé, voilà mon avis sur le débat : Oui, sur des rivières qui sont rarement pêchées à la mouche artificielle ou sur des eaux torrentueuses qui courent follement et se brisent à chaque instant contre les rochers de leur lit, il est incontestable que la truite se laissera souvent prendre à la lointaine ressemblance d'un *hackle* rouge, noir ou gris, avec une proie quelconque. Même sur des rivières où le succès exige plus d'art, si vous pêchez tout à fait au commencement de la saison, ou quand il n'y aura pas de mouches sur l'eau, ou par un temps exceptionnellement sombre, ou le soir, ou lorsque l'eau sera un peu troublée, ou lorsque le vent soulèvera des petites vagues pressées, ce même *hackle* pourra attirer quelques beaux

[1] *Typical and not specific imitation* (Cholmondeley-Pennell).





poissons. Mais sur des eaux d'un courant modéré, qui en raison de leur limpidité, de la nourriture abondante qu'elles contiennent et de l'éducation que le poisson y reçoit, *sont difficiles* à pêcher, une imitation beaucoup plus serrée de la nature vous sera indispensable dans les cir-

constances habituelles de la pêche, si vous voulez prendre autre chose que du menu fretin. Pour peu que vous en doutiez, allez en faire l'expérience l'été prochain dans le Hampshire ou même sur quelque clair ruisseau de Normandie. Si vous réussissez, ne serait-ce que passablement, avec les trois *hackles* inventés par M. Cholmondeley-Pennell[1], je reconnais que je ne suis qu'une vieille bête.

Et puis dois-je l'avouer? Je ne crois pas que la diversité des mouches soit un ennui et une complication fastidieuse de l'art de pêcher. L'effort d'intelligence qu'il faut appliquer lorsqu'on est sur le terrain à la sélection rationnelle des mouches utilisables, n'est pas fait pour déplaire à ceux qui savent observer et déduire. C'est un problème à résoudre, partant une excitation pour tout esprit curieux. Si pour trouver la solution de ce problème, si pour mettre la main sur la mouche *juste*, vous êtes guidé par le raisonnement, le plaisir de la réussite est singulièrement accru. Le sentiment intime que vous devez le triomphe non pas au hasard, mais à votre jugement, est une jouissance qui n'est pas à dédaigner.

Que de fois des novices m'ont demandé lorsque nous cheminions ensemble vers la rivière de quelle mouche je comptais me servir! Question naïve!

[1] *The Modern Practical Angler*, page 92.

Est-ce que l'on sait cela avant d'avoir sondé d'un œil attentif et l'eau qui court et le ciel et l'air et la verdure immobile des rives ?

La première chose à faire, c'est de regarder s'il y a des mouches sur l'eau. Interrogez donc la rivière tout d'abord. Agenouillez-vous tout près du bord, d'un bord où le courant porte, et voyez si quelques menus insectes ne sont pas charriés à la surface : *dun* fraîchement éclos qui navigue ailes déployées, ou *spinner* épuisé qui flotte inerte, ou phryganide qui se démène pour accrocher quelque brin d'herbe sauveur. Si l'un ou l'autre de ces insectes passe à votre portée, tâchez de vous en emparer pour en bien déterminer l'analogie avec les mouches artificielles de votre portefeuille. Une poche en canevas fixée provisoirement sous le cercle de l'épuisette avec une demi-douzaine d'agrafes vous sera pour cela d'un grand secours. Avez-vous sous la main une reproduction à peu près exacte de votre capture ? voilà votre mouche de début trouvée. Essayez-en même si vous ne voyez pas les truites s'en occuper. J'ai constaté que la truite prend souvent une bonne imitation de la mouche qui est sur l'eau de préférence à l'insecte naturel. M. Halford, qui a tout vu et tout noté, mentionne le fait sans l'expliquer. J'en ai eu un exemple frappant à la fin de la saison dernière.

Sur une vaste pièce d'eau où les grosses truites abondent, je voyais flotter des quantités de phryganes rousses que de petits coups de vent tourbillonnant abattaient de temps à autre. Les truites n'y touchaient pour ainsi dire pas et cependant en moins de deux heures je pris neuf beaux poissons d'une à deux livres avec l'imitation sensiblement réduite, il est vrai, de la mouche qu'elles semblaient dédaigner (*Orange Sedge*).

Si après quelques minutes d'un examen consciencieux l'eau ne vous a rien appris, demandez à l'air les indications qu'elle vous a refusées. Mettez-vous sous un jour favorable pour distinguer tout ce qui peut voler au-dessus de la rivière. Une arche de pont, un fond de verdure sombre, une berge élevée, un gros buisson touffu seront des écrans naturels, sur lesquels les



plus petits échantillons de la gent ailée se détacheront nettement et deviendront visibles si vous êtes convenablement placé par rapport à la lumière du soleil. Seulement, il vous faudra beaucoup d'habitude, je vous en préviens, pour reconnaître ainsi, au vol, les moucherons qui passeront rapidement devant vos yeux. Un entomologiste pratiquant vous dit sans se tromper le nom générique du papillon qui passe à portée de son regard et si rapide que soit le vol de l'insecte, jamais il ne confondra une vanesse avec une piéride, un satyre avec une argynne. Un bon pêcheur doit acquérir ce coup d'œil qui lui permettra de rapporter la phrygane ou l'éphémère à peine entrevue aux imitations dont il est à même de se servir. Et à ce propos, je puis vous affirmer que quelques promenades au bord de l'eau, le filet à papillons à la main, vous serviront plus pour devenir un pêcheur accompli que des centaines de journées passées à fouetter l'eau au hasard, en épuisant successivement et sans choix tous les modèles de mouches dont le marchand aura bourré votre *fly box*. Un filet de gaze, trois ou quatre petits tubes de verre pour rapporter à la maison les captures intéressantes et les étudier à loisir, quelques couleurs d'aquarelle pour noter les nuances des insectes vivants imparfaitement reproduites par vos imi-

tations, vous rendront vite capable de corriger les erreurs du fabricant de mouches et de lui donner des conseils dont vous profiterez le premier.

Il arrivera plus d'une fois que ni l'eau ni l'air ne vous renseigneront sur la gourmandise à offrir au poisson. Cherchez ailleurs. Scrutez la terre et ce qu'elle porte. Voyez ces ombellifères dont les fleurs blanches s'étendent en parasol sur la berge marécageuse, ces reines des prés dont les corymbes couleur de crème embaument l'air, ces salicaires aux longs épis purpurins penchés sur l'eau. Le miel



de leur corolle attire une multitude d'insectes, des diptères surtout et des hyménoptères, qui viennent y puiser leur nourriture. La truite les guette et gare à eux s'ils se laissent choir. Visitez le tronc des arbres qui bordent la rivière. L'écorce rugueuse des peupliers et des saules est la retraite favorite de la mouche du chêne et de la mouche de l'aubépine. Quantité de mignonnes perlides y font parfois miroiter au soleil l'acier bruni de leurs ailes. Bientôt elles iront confier leurs œufs au gravier du ruisseau. Sur les roseaux, sous les larges feuilles de tussilage ou d'oseille sauvage, voyez si des phryganides brunes ou fauves n'attendent pas le crépuscule pour tourbillonner en essaims à la surface de l'eau. Prenez bonne note de vos observations. Dites-vous qu'une rafale de vent, ou une averse subite, ou simplement le coucher du soleil peut précipiter dans la gueule des truites bon nombre des insectes que vous venez de voir si bien occupés à vivre. Et tout en faisant votre profit des enseignements philosophiques que comporterait un pareil accident, préparez les menus *Black Palmers*, les *Oak-Flies*, les *Willow-Flies* et les *Sedges* qui vous serviront à venger les victimes.

Il n'est jusqu'aux toiles d'araignées tendues entre les herbes raides qui ne puissent vous guider. Plus

d'une fois vous y trouverez, se débattant dans les mailles soyeuses, des moucherons qui, par leur petitesse ou leur transparence, échappaient à vos investigations lorsqu'ils volaient çà et là avant de tomber dans la perfide embûche. Sur cette indication de hasard j'ai fait un jour une jolie pêche avec de petites fourmis ailées que je n'avais pas remarquées auparavant sur la rivière.

Et puis, s'il advient que ni l'eau, ni la terre ne vous aient instruit, force vous sera de vous en rapporter soit aux inductions tirées de la saison, de l'état de l'atmosphère et du moment de la journée, soit à l'expérience des jours précédents.



Il y a des chances pour que la mouche qui vous a réussi hier vous réussisse aujourd'hui si les circonstances d'eau, de temps et d'heure sont semblables. Mais c'est une simple probabilité et bien souvent l'événement déjouera vos prévisions. La truite est capricieuse autant qu'une jolie fille; caprices bien

excusables (chez la truite s'entend), car ils tiennent aux conditions perpétuellement changeantes dans lesquelles la nourriture s'offre aux habitants des eaux.

Le fait que la mouche préférée la veille est impitoyablement dédaignée le lendemain, quoique présentée dans des conditions en apparence identiques, est une preuve irréfutable de la faculté de discernement qu'il me paraît impossible de dénier aux poissons, particulièrement à la truite, pour peu qu'on ait pratiqué la pêche. Par suite, n'est-ce pas un argument très sérieux en faveur de la diversité des mouches?

Les inductions tirées de la saison sont loin d'être aussi décisives qu'on pourrait se l'imaginer. La plupart des traités de pêche contiennent le tableau des mouches dont il faut se servir pendant chaque mois. Ces indications font le bonheur des débutants, mais elles sont d'une utilité pratique fort contestable, si elles ne sont pas complétées par l'expérience du sport et par la connaissance de la rivière où l'on pêche. D'autre part, lorsqu'on possède cette expérience et cette connaissance, les tableaux en question sont mis soigneusement de côté. Ce qui arrive à dire qu'ils ne servent jamais à grand'chose. Et cela s'explique très naturellement. L'époque de l'apparition d'une même mouche et la

durée de sa présence diffèrent selon les rivières et aussi selon les années. Telles variétés excessivement abondantes sur tel cours d'eau ne se montrent jamais sur tel autre parfois assez voisin. Ainsi que je l'ai déjà dit, certaines espèces fourmillent une année et font absolument défaut la saison d'après. Enfin beaucoup d'insectes éclosent une première fois au printemps et reparaissent à l'automne.

Fiez-vous donc aux calendriers du pêcheur avec toutes ces complications!

En vous parlant de chaque mouche je vous ai donné quelques explications — lorsque je le pouvais — sur la saison durant laquelle son emploi est le plus utile. Ne m'en demandez pas davantage sur ce sujet. Pour en savoir plus long, interrogez la Sibylle qui se cache sous les roseaux et les nénuphars de chaque rivière. Visitez-la souvent, consultez-la pieusement, et elle vous confiera des secrets qui ne se trouvent pas dans les livres de l'homme.

L'heure à laquelle vous pêchez peut vous guider parfois assez heureusement dans le choix de votre mouche. J'ai pris bien des truites en mettant un *Red Spinner* à ma ligne lorsque le soleil couchant effleurait l'horizon, et cela, avant même d'avoir vu voltiger une seule de ces éphémérines. De bon



matin le même appât peut être essayé à tous hasards. Au crépuscule il y a des mouches indiquées que l'on doit toujours risquer à défaut d'insectes sur l'eau. J'en parlerai spécialement tout à l'heure. Dans le courant de la journée tout est subordonné à l'état du temps. Lorsque le soleil darde sur les prairies ses rayons vivifiants, les lourds coléoptères déploient leurs ailes pour chercher aventure. C'est le moment ou jamais d'employer l'*Orange Bumble* et surtout le *Coch-y-Bondhu*, plus ou moins gros selon l'intensité de la lumière et suivant la limpidité de l'eau. S'il fait

du vent ou s'il survient une ondée subite, les *Black Palmers* et le *Cow-Dung* auront chance de réussir. Avec un ciel sombre tentez le *Soldier Palmer* sur 00. Par un temps moins couvert choisissez de préférence sa variante à corps brun et descendez au 000. Quelque temps qu'il fasse et à quelque heure que ce soit vous pouvez tâter la rivière avec un *Gold-Ribbed Hare's Ear* 000, surtout si vous voyez les truites s'agiter sans apercevoir aucune mouche sur l'eau. Pour plus amples informations je ne puis que vous renvoyer à ce que j'ai dit sur les diverses mouches..... et surtout à la Sibylle aux cheveux d'algues.

Mais ne vous imaginez pas que vous apprendrez en un jour à observer fructueusement la nature et à tirer de vos observations les déductions les plus profitables au sport. Vous piétinerez bien des mois le bord de la rivière avant d'acquérir le *flair* qui permet à quelques vieux praticiens de choisir d'une main infaillible l'appât qui pourra, s'il est bien présenté, plaire à la truite. Et encore, combien de fois arrive-t-il aux anciens les plus chevronnés d'hésiter, de tâtonner et de se tromper avant de tomber juste ?

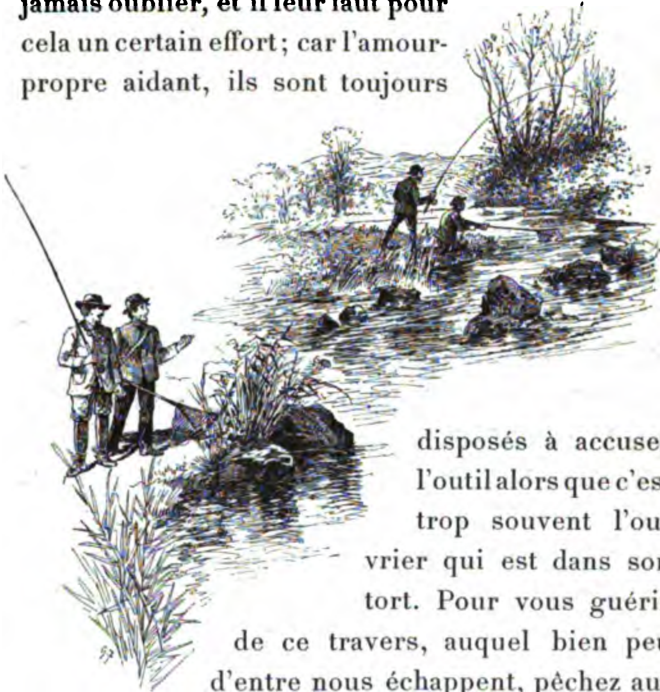
Il y a sur toutes les rivières certains coins privilégiés, certains tournants à courant resserré où toujours quelques truites moucheronnent avec

ardeur. Ce sont des champs d'expériences tout à fait précieux où vous pouvez essayer une demi-douzaine de mouches sans effaroucher le poisson, si vous vous y prenez délicatement et si vous ne vous pressez pas trop. Lorsqu'une mouche a été acceptée, continuez à vous en servir jusqu'à ce qu'il soit bien avéré que les truites n'en veulent plus. Pour faire cette constatation ne vous fiez pas aux poissons chassant dans le milieu ou de l'autre côté de la rivière. Ne condamnez votre mouche que lorsque plusieurs truites bien en train de manger l'auront refusée près du bord où vous pêchez. Les poissons qui sont en plein courant sont d'une telle méfiance que leur dédain n'est pas concluant. Quant à ceux qui moucheronnent le long du bord opposé au vôtre, il est souvent très difficile de leur offrir la mouche d'une façon absolument correcte. Il est donc possible qu'ils déclinent votre invitation parce qu'elle leur est mal adressée, et non parce que le dîner leur déplaît.

Je ne saurais trop le répéter, le choix de la mouche est important et un *fly box* judicieusement garni vous est indispensable; mais la meilleure collection d'appâts artificiels ne sert à rien si une main légère et sûre n'envoie pas correctement ces appâts à l'extrémité d'une ligne invisible. Mal lancée la meilleure mouche ne peut qu'inquiéter le pois-

son. Bien lancée la plus médiocre a, parfois, quelques chances de réussir.

C'est une vérité que les pêcheurs ne doivent jamais oublier, et il leur faut pour cela un certain effort; car l'amour-propre aidant, ils sont toujours



disposés à accuser l'outil alors que c'est trop souvent l'ouvrier qui est dans son tort. Pour vous guérir de ce travers, auquel bien peu d'entre nous échappent, pêchez autant que vous le pourrez avec des compagnons vraiment habiles. Plus d'une fois vous les verrez piquer truite sur truite en se servant d'une mouche pareille à celle que vous venez d'abandonner. C'est une excellente leçon.

S'il y a des pêcheurs qui changent de mouche

sans rime ni raison, il y en a d'autres, souvent parmi les plus expérimentés, qui tombent volontiers dans l'excès contraire, soit par négligence, soit par une confiance exagérée dans la justesse de leur discernement. Je pêchais un jour avec un Anglais qui certainement lançait beaucoup mieux que moi et qui de plus connaissait de longue date le petit lac où nous taquinions la truite de compagnie. Nous nous servions tous deux de la même mouche, un *hackle*, qui, me disait-il, lui réussissait très bien sur ces eaux, et dont il avait eu l'obligeance de me donner quelques exemplaires. Nous prenions par-ci, par-là de petits poissons quand je m'aperçus que les truites dévoraient de grosses fourmis ailées que le vent faisait tomber d'une ligne de peupliers plantés au bord du lac. J'avais par hasard une imitation passable de ces insectes *(Black Ant)* et je me hâtai de la substituer à la mouche locale. En une heure je fis entrer dans mon panier une vingtaine de truites d'une demi-livre à trois quarts. Mon compagnon, qui persista à conserver le *hackle* dans lequel il avait confiance, ne prit, malgré toute son habileté, qu'une dizaine de poissons de taille infime. Moralité : A la pêche, comme dans toutes les circonstances de la vie, tenez-vous à égale distance de l'entêtement et de la versatilité!... si vous le pouvez.

Un dernier conseil, et celui-là vaut de l'or. Lorsque vous êtes incertain sur la valeur de votre mouche, ne manquez pas de consulter l'estomac de la première truite qui, d'aventure, entrera dans votre épuisette. Généralement vous y trouverez des renseignements instructifs, qui vous profiteront autant pour l'avenir qu'à l'heure présente. Pour cela, point n'est besoin de disséquer votre victime. Tuez-la aussitôt sortie de l'eau, comme tout *sportsman* respectable doit le faire, en lui heurtant la tête contre le manche de votre épuisette. Un seul coup bien appliqué sur la nuque mettra fin à ses angoisses. Lorsqu'elle ne donnera plus signe de vie, secouez-la en la tenant verticalement la queue en l'air et, au besoin, aidez la sortie de la nourriture non digérée en exerçant une légère pression sur le ventre. Si votre truite n'est pas à jeun — et quoi qu'on en dise les truites jeûnent rarement — elle dégorgera pas mal de choses utiles à examiner. Pour peu que vous ayez fait l'opération au-dessus d'un morceau de papier blanc, vous distinguerez à l'œil nu la nature des aliments dont elle venait de se repaître quand elle s'est laissé prendre. S'il y a des mouches, vous serez édifié sur le menu qu'il convient d'offrir à ses camarades. A défaut d'insecte ailé, si vous trouvez des larves, continuez à pêcher quelque

temps avec la mouche de hasard qui vous a réussi une fois. Si vous ne prenez rien, remplacez-la par un *hackle* ou un *palmer* ayant une ressemblance de forme et de couleur avec les larves recueillies, et laissez votre mouche s'enfoncer un peu dans l'eau. Cela réussit sur certaines rivières.

Quelquefois on prend plusieurs truites avec une mouche artificielle quelconque et on ne découvre dans leur corps que des coquillages, des vairons ou des chabots. C'est un de ces cas, si fréquents à la pêche, où le fait matériel déjoue tout raisonnement et met absolument la théorie en défaut[1].

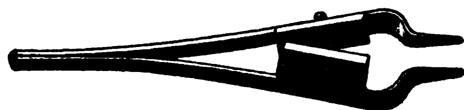
Autrefois les mouches à truites étaient toujours montées sur un bout de racine qui servait à les attacher au bas de ligne au moyen d'un nœud ou d'une double boucle. Ce système avait de nombreux

[1] M. F. M. Halford est le premier qui, dans un traité de pêche, ait accordé l'importance qu'ils méritent aux enseignements tirés de ce que les poissons ont dans l'estomac au moment de leur capture. Je ne dirai pas que c'est une des parties les plus neuves de *Dry-Fly Fishing*, car tout est également neuf dans ce beau livre; mais je puis affirmer que le chapitre intitulé : *Autopsy* contient des pages que tous les adeptes de la pêche à la mouche devraient savoir par cœur. Lisez cela, lisez tout le volume et vous verrez de quelle ressource est pour notre art l'observation minutieuse, rationnelle et suivie. Vous verrez ce qu'on peut apprendre et ce qu'on peut enseigner lorsqu'on sait regarder et se souvenir. Vous verrez enfin ce que peut être un livre de pêche lorsqu'un vrai *sportsman*, doublé d'un lettré et d'un savant, prend la peine d'écrire pour l'édification de la confrérie.

inconvénients. Pour ne citer que les plus fâcheux, faut-il rappeler les ennuis que causait aux pêcheurs nerveux l'enchevêtrement des bouts de racine dans l'antique portefeuille. Et puis la florence se détériore en vieillissant, beaucoup plus que les mouches elles-mêmes, qui peuvent se conserver indéfiniment. A chaque saison nouvelle il fallait jeter au feu — ou donner à ses amis — quantité de mouches excellentes dont la monture desséchée avait perdu toute solidité et qui, par suite, n'étaient plus bonnes à rien. Enfin cette insupportable monture était souvent faite en racine de qualité inférieure, presque toujours trop grosse quand on ne commandait pas ses mouches à l'avance. Très vite elle s'affaiblissait par l'usage au point de contact avec la tête de l'hameçon; de là quantité de poissons perdus, de mouches claquées, etc.

Grâce au ciel, on a changé tout cela. Depuis quelques années, on fabrique des hameçons dont la longue branche se termine par un imperceptible anneau, ce qui permet d'attacher directement la mouche au bas de ligne. C'est une amélioration considérable et je ne saurais trop vous conseiller l'emploi exclusif de ces hameçons dits à œillet *(eyed hooks)*. Leur supériorité est indiscutable. Avec un peu d'habitude on enfile aisément le bas de ligne dans l'œillet, pourvu que celui-ci ne soit pas d'une

petitesse exagérée comme cela arrive pour quelques marques d'hameçons. Assurez-vous donc, lorsque vous achetez des mouches, que les œillets ont une ouverture suffisante. C'est surtout important pour les mouches destinées à la pêche du soir; car dès que le soleil est au-dessous de l'horizon, les œillets trop étroits deviennent agaçants à un point que je ne saurais dire. Enfin, ayez grand soin, quand vous changez de mouche, de ne pas laisser un petit bout de racine attaché à celle que vous remplacez. Lorsque plus tard vous vous en serviriez de nouveau, cet invisible chicot compliquerait désagréablement l'introduction du bas de ligne. Pour éviter pareil ennui, servez-vous d'un petit outil fort commode que l'on trouve aujourd'hui chez tous les marchands d'ustensiles de pêche et qui sert tout à la fois de pince et de ciseaux.



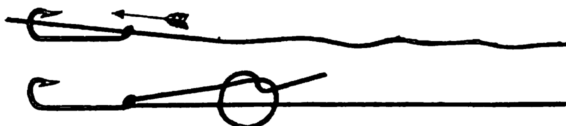
Avec cela rien n'est plus facile que de trancher la racine exactement au ras de l'œillet qui alors se trouve instantanément dégagé de toute obstruction.

Les écrivains spéciaux ont noirci des rames de papier — en Angleterre bien entendu — pour

discuter ce qui vaut le mieux des œillets tournés en haut ou des œillets tournés en bas.

Je n'ai pu établir de différence entre les deux modèles, au point de vue de la proportion des poissons manqués. Pour ma part, je trouve que les œillets tournés en bas sont un peu plus faciles à enfiler[1], c'est le seul avantage que je leur reconnaisse[2].

Il y a plusieurs manières de fixer le bas de ligne sur l'hameçon. Le procédé le plus simple consiste à faire entrer la racine par le dessus de l'œillet, puis à faire avec le bout qui dépasse l'hameçon une demi-clef sur le bas de ligne. Ce nœud



coulant laissé un peu ouvert est descendu *au-dessous de l'œillet;* on le serre alors en tirant sur le bas de ligne et sur le petit bout de racine non utilisé

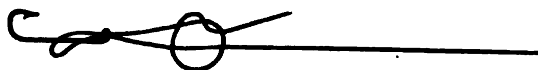
[1] Cette appréciation est peut-être le résultat d'une aptitude toute personnelle ou de l'habitude. M. Halford estime au contraire que les œillets tournés en haut sont plus faciles à attacher (*Floating Flies*).

[2] On fait maintenant des hameçons à œillets droits. Je ne m'en suis jamais servi, mais je m'en méfie un peu. L'œillet droit est forcément plus apparent et l'usure de la racine sur le métal me paraît devoir être plus grande.

qui doit être finalement coupé — pas trop court pour éviter toute possibilité d'accident.

Ce nœud qu'on appelle en Angleterre *jam knot*, est suffisamment solide, et c'est celui dont je me sers toujours quand je pêche la truite. Inutile de dire qu'il ne faut l'exécuter — comme tous les autres nœuds d'ailleurs — qu'avec de la racine convenablement humectée.

Le nœud inventé par M. Hall, il y a une dizaine d'années, offre encore plus de sécurité, mais il

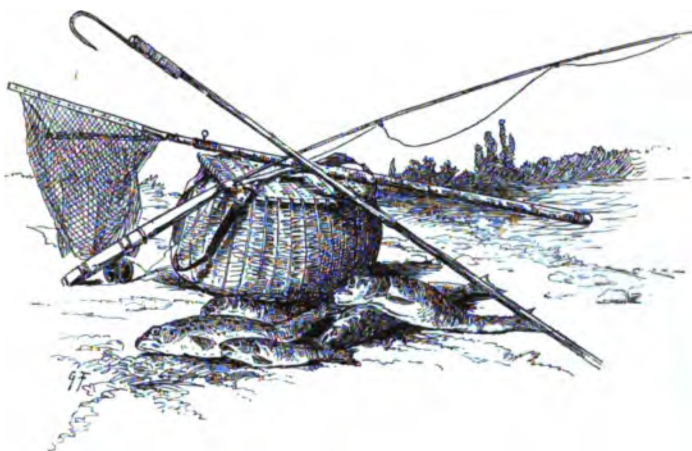


oblige à passer deux fois la racine dans l'œillet, ce qui n'est pas toujours commode.

La forme à donner aux hameçons pour qu'ils possèdent leur maximum de pénétration et d'adhérence repose sur des théories de mécanique fort complexes. J'ai lu sur ce sujet de très intéressantes discussions dans les ouvrages de Cholmondeley-Pennell et d'Henry Wells. J'ai essayé d'en faire mon profit, mais je ne crois pas que le résultat de mes pêches en ait été modifié. Avant comme après j'ai manqué beaucoup de truites certains jours, j'en ai fort peu manqué d'autres jours, sans parvenir à dégager une relation quelconque entre ces succès

variables et la forme des hameçons dont je me servais. Aussi suis-je arrivé à un degré de scepticisme et d'indifférence révoltant. Je fais faire mes mouches dans des maisons en qui j'ai toute confiance, je les paye assez cher pour que le fabricant puisse employer la meilleure marchandise en réalisant encore un bénéfice honnête, je m'assure que les œillets sont assez grands pour ne pas m'exaspérer, et voilà, quant aux hameçons, toute la peine que je prends. Je m'en trouve si bien que je vous engage à faire comme moi.





CHAPITRE IV

LES ACCESSOIRES — LE COSTUME

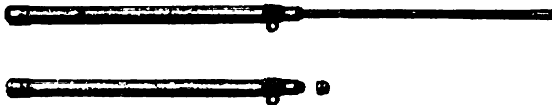
Le plus indispensable de tous les accessoires, c'est une épuisette. On en fait de toutes les formes et de tous les genres, et tout fabricant d'ustensiles de pêche qui se respecte a inventé au moins un modèle breveté « le seul commode et portatif ». On est arrivé à en fabriquer réellement d'aussi peu encombrantes que possible. Celles dont le filet est lacé sur une fourchette en bois démontable et dont le manche « télescopique » s'allonge à volonté sont excellentes.

Exigez que les branches de la fourchette aient au moins 0m50 de long, que la poche soit profonde

et qu'elle soit faite en soie imperméable. Les hameçons s'y accrochent peu et le filet s'égoutte



presque instantanément. Les armatures qui maintiennent l'écartement des deux branches, lorsque l'épuisette est montée, doivent être en acier et non en cuivre ou en bronze. Sans cela le métal trop mou finit par céder, et les branches, en se rapprochant, rétrécissent indûment l'ouverture du filet. On les redresse facilement, il est vrai, mais à force de répéter l'opération on fatigue les armatures, qui cassent un beau matin. Avec de l'acier rien ne bouge.



Le manche est en bambou creux et renferme un

bout de frêne ou d'*hickory* qui en double la longueur lorsqu'il est sorti. Celui dont je me sers habituellement a $1^{m}45$ de long dans son complet développement. Je l'ai toujours trouvé suffisant. Si vous pêchez dans des eaux très profondément encaissées, ayez un manche d'un seul morceau de la grandeur nécessaire. Ce sera plus sage que d'employer un manche télescopique en trois pièces, qui serait trop massif et toujours assez fragile.

Assurez-vous que les viroles placées aux deux bouts du manche y sont très solidement fixées. Si l'ajustage en est mal fait, vous les perdrez lorsque, après une longue inaction, le bambou sera contracté par la sécheresse. Une bonne ligature à cheval sur le bois et le métal prévient cet accident très désagréable lorsqu'il vous surprend au début d'un déplacement.

On fait aussi des manches qui se plient et se redressent au moyen d'une charnière. La complication de leur mécanisme, qui comporte généralement un arrêt automatique à ressort, les rend peu durables. En outre, les charnières appesantissent désagréablement le milieu du manche.

Quelle est la manière la moins gênante de porter l'épuisette? Je n'hésite pas à répondre : c'est de la confier à un autre. L'institution des porte-épuisette me paraît précieuse pour les pêcheurs au

même titre que celle des porte-carnier est indispensable aux chasseurs.

Il est cependant des circonstances où il faut bon gré mal gré s'en tirer



soi-même. Lorsqu'on pêche en se mettant à l'eau, par exemple, on ne peut humainement exiger qu'un serviteur, fort peu échauffé par la passion du sport, partage le bain froid et



grelotte derrière vous. Et puis, il arrive que votre écuyer infidèle vous plante là ou bien que vous n'avez pas pu vous en procurer.

Il n'y a pas à se le dissimuler, l'instruction publique obligatoire a porté un coup à la corporation des porte-épuisette. Le recrutement devient de plus en plus précaire. Les gamins dont la jeunesse vagabonde et contemplative s'écoulait jadis entre la place du village où l'on joue au palet, la lisière du bois où l'on grignote un tas de choses en cherchant des nids, et le bord de la rivière si favorable à l'étude des ricochets, ces gamins-là disparaissent. L'école primaire les ravit à la liberté, le pénible travail les dispute à l'insouciante flânerie et dans cette pépinière de

futurs braconniers, l'instituteur, grâce à une culture perfectionnée, fait vigoureusement pousser les anarchistes de demain. C'est un progrès, je ne le nie pas, mais la pénurie de porte-épuisette et de porte-carnier n'en est pas moins un fait que le sage législateur n'avait pas prévu. Pour remplacer ces gamins qui étaient souvent insupportables, mais presque toujours drôles et parfois de bon conseil, il y a bien les ouvriers hors d'âge, qui ne trouvent plus d'ouvrage parce qu'ils ne sont plus bons à rien. Ils sont tristes, lents et pour la plupart très maladroits.

Donc il faut que vous puissiez pêcher, en cas de nécessité, avec votre filet attaché à vous d'une manière quelconque. Le procédé le plus pratique est, selon moi, de porter en bandoulière, avec une courroie ou une simple ficelle, une grande agrafe en cuivre, dite agrafe de corset, placée sous le bras gauche. Un anneau fixé au manche immédiatement au-dessous de la virole supérieure vous permet d'accrocher et de décrocher l'épuisette de la main gauche, sans trop de contorsions. En temps ordinaire, elle est suspendue à votre côté ou derrière votre dos, et elle ne gêne ni votre marche ni les mouvements de la pêche Ayez soin seulement que le centre de gravité de tout l'appareil soit placé au-dessous de l'anneau de

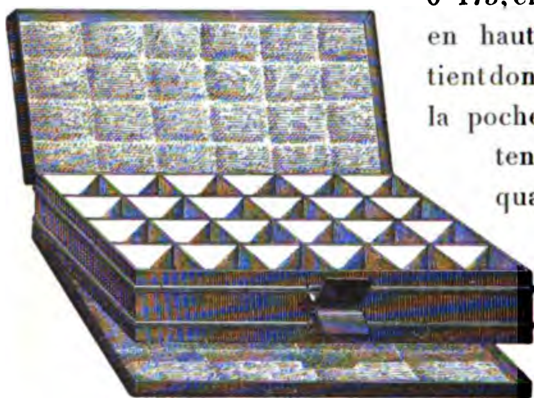
suspension ; sans cela l'épuisette culbute à chaque instant, et c'est intolérable. Un peu de plomb coulé dans le gros bout du manche suffit pour assurer l'équilibre. Mettez-en une quantité suffisante pour faire contrepoids au filet, même lorsqu'il est alourdi par l'eau.

Vous rencontrerez de temps en temps des esprits forts qui, en vous voyant muni d'une épuisette, s'attendriront sur votre gêne ou railleront votre naïveté. « Moi, vous diront-ils, je ne me sers jamais de cela. J'envoie les petites truites dans le pré par-dessus ma tête ; les grosses, je les sors de l'eau à la main. » Si ce sont vraiment des pêcheurs à la mouche, laissez-les dire et comparez en rentrant leur panier au vôtre. Vous serez édifié. S'ils ont au fond de leur sac un assortiment de vairons artificiels et autres engins de braconnage légal, répondez-leur simplement que vous ne pêchez pas comme eux

Pour emporter avec vous la provision de mouches nécessaire au sport d'une journée, une boîte plate en fer-blanc verni, grande comme un porte-cigares et garnie intérieurement de lames de liège, est suffisante si vous employez des hameçons à œillet.

Pour mon usage personnel je me sers d'une boîte à deux couvercles, s'ouvrant comme un livre et divisée d'un côté en vingt-quatre petites cases, de

l'autre en seize compartiments un peu plus grands. La boîte mesure extérieurement en longueur $0^{m}175$, en largeur $0^{m}104$, en hauteur $0^{m}03$. Elle tient donc aisément dans la poche et peut contenir séparément quarante variétés de mouches. Au moyen de fermetures très bien comprises, les couvercles, garnis intérieurement de cuir souple, serrent sur les cloisons lorsqu'ils sont rabattus, et jamais une mouche, si petite qu'elle soit, ne se déplace en glissant d'une case à une autre. J'avais fait exécuter ce modèle chez Wyers avec l'intention de ne m'en servir que comme d'une réserve, présumant que sur le terrain le vent en rendrait l'usage impossible. A ma grande surprise, j'ai constaté que les mouches, abritées dans leurs alvéoles, résistaient aux bourrasques les plus sérieuses, pour peu qu'on ouvrît la boîte avec un peu de précaution, en tournant le dos à l'ennemi.



Pour les gros approvisionnements j'ai fait faire une boîte semblable, mais de dimensions plus

vastes : 0m20 sur 0m13. Celle-là reste dans ma valise. Elle n'en est pas moins utile pour les déplacements de quelque durée. Grâce à leur fermeture hermétique, ces boîtes ont le grand avantage de conserver les mouches artificielles à l'abri des insectes destructeurs.

Si vous usez d'hameçons montés sur racine, le traditionnel portefeuille fera votre affaire, pourvu qu'il soit suffisamment vaste. Vous pouvez le remplacer ou le compléter par une boîte ronde, disposée de telle sorte à l'intérieur que les montures sont toujours étendues les unes à côté des autres. Les fabricants anglais ont baptisé cela : *Winchester fly box*. Lorsque la boîte est ouverte, on voit toutes les mouches. On n'a que la peine de choisir celle qu'on veut, et lorsqu'on l'enlève, la racine se dégage d'elle-même. C'est fort commode, mais il faut savoir s'en servir, ce qui s'apprend d'ailleurs en cinq minutes. Dans le temps où j'employais des mouches montées, j'avais toujours dans une boîte de cette espèce les types les plus usuels, et j'utilisais le portefeuille seulement comme une réserve destinée à faire face aux éventualités imprévues.

Les bas de ligne trouvent leur place dans une des poches du portefeuille à mouches ou, à son défaut, dans un de ces porte-cartes en veau jaune qu'on vend dans tous les bazars. Des enveloppes

en parchemin que vous logez dans les soufflets contiendront la provision, ainsi qu'un assortiment de brins de Florence x à xxxx qui vous serviront à rallonger ou à modifier vos avançons. Deux ou trois feuilles de flanelle, cousues à l'intérieur du porte-cartes, donneront asile aux bas de ligne cassés ou mis provisoirement de côté pendant la pêche. Une bague de caoutchouc tenant le tout fermé complétera cet accessoire peu coûteux qui, en raison de son mince volume, ne gonflera guère vos poches.

Vous savez combien la racine est cassante et impropre aux usages de la pêche lorsqu'elle est sèche. La meilleure manière de l'humecter à l'avance, c'est d'avoir une boîte ronde en fer-blanc verni, garnie de quatre ou cinq rondelles de feutre mince ou de flanelle très épaisse (*damp box*). Avant de partir pour la pêche, on imbibe d'eau les rondelles, et on place entre elles les bas de ligne et les brins de racine que l'on compte employer dans la journée. Ils sortent de là tout prêts à servir et l'on évite ainsi de les faire tremper sur le terrain, ce qui est une perte de temps.

Je vous ai déjà parlé de la pince-ciseaux si commode pour couper les nœuds au ras des hameçons et rogner les bouts de racine. Donnez-lui place dans votre gousset, mais que cela ne vous empêche

pas d'emporter un bon couteau avec lame de canif et poinçon, ainsi qu'une paire de ciseaux pliants. La pince-ciseaux ne doit être employée que pour la florence.

N'oubliez pas non plus de vous munir d'un morceau de flanelle imbibée de vaseline et renfermé dans une petite boîte de fer-blanc : un morceau grand comme la moitié de la main est plus que suffisant.

Une pierre à aiguiser telle qu'on en trouve chez tous les marchands d'ustensiles de pêche ; trois ou quatre grammes de poix de cordonnier dans une vieille peau de gant ; deux bobines, l'une de cordonnet de soie poissé, l'autre de fil poissé ; une lime plate de la taille d'une lime à ongles et une douzaine d'épingles en laiton pourront aussi vous servir.

Tous ces menus objets sont peu encombrants. Casez-les dans une sacoche de cuir, susceptible d'être fermée à clef. Si vous êtes fumeur, prenez-la un peu grande, votre porte-cigares ou votre blague à tabac s'y logeront aussi.

Pour mettre le poisson, un panier de pêche en bon osier, du modèle classique, est ce qu'il y a de meilleur, à condition de ne pas le porter soi-même. Les poissons s'y tiennent au frais et ne s'y déforment pas. Seulement, il le faut de dimensions

respectables. Si, comme je vous le conseille formellement, vous le confiez à votre porte-épuisette, il ne sera jamais trop grand[1].

Pour vous rendre compte de ce que vous y mettrez, faites aussi l'acquisition d'un petit peson à ressort. En pesant vos captures, vous finirez par apprécier exactement leur poids d'un coup d'œil, ce que tout bon pêcheur doit pouvoir faire. Et puis ce petit instrument ne vous sera pas inutile pour modérer votre amour-propre et, le cas échéant, celui de vos camarades. Vous verrez combien de truites de 2 livres pèsent à peine 500 grammes!

Lorsque vous partirez pour un déplacement un peu prolongé, mettez dans votre valise une petite bouteille de vernis à ligatures avec son pinceau et un moulinet de rechange — ou tout au moins un tournevis à deux mèches, du calibre des

[1] Depuis quelques années on fait des paniers de forme basse un peu allongée, qu'on peut, au besoin, fermer avec un cadenas. C'est très pratique pourvu qu'on enlève les cloisons intérieures dont les fabricants ont la fâcheuse manie de les garnir.



grandes et des petites vis du moulinet que vous emportez. Un accident est vite arrivé aux meilleurs ressorts. Et puis si cela ne vous sert pas, peut-être avec ces petits outils pourrez-vous rendre service à quelque confrère.

Un vieux magistrat dont j'eus l'honneur d'être l'ami dans ma jeunesse, grand chasseur et grand pêcheur s'il en fut, avait coutume, lorsqu'il battait le bois ou la rivière, de varier la couleur de son costume selon les saisons : Veston vert l'été, gris l'hiver. Cette innocente manie lui attirait quelques railleries, surtout l'été; mais il n'avait cure des mauvais plaisants et il soutenait qu'ainsi vêtu, tantôt couleur de feuillage, tantôt couleur de tronc d'arbre, il tirait plus de coups de fusils et piquait plus de truites que ses compagnons moins soucieux de se confondre avec le paysage. Je crois qu'il avait parfaitement raison et, sans aller jusqu'à vous conseiller l'habit vert pré, je vous recommande d'éviter les vêtements et les coiffures de couleurs voyantes. La veste en toile blanche a son charme pendant la canicule, mais elle tranche un peu trop sur la sombre verdure des aulnes. Comme je vous l'expliquerai bientôt, le succès de votre pêche dépendra beaucoup de votre habileté à ne pas éveiller l'attention du poisson. Choisissez donc un costume de tons neutres qui ne se détache pas trop

crûment sur le fond ordinaire de la campagne. Et puis n'oubliez pas que, même en été, les soirées et les matinées sont fraîches dans les vallées humides où vous aurez à opérer. A la pêche, la laine est de rigueur. Sans cela gare aux rhumatismes! Et à ce propos soignez, soignez beaucoup la question des chaussures. Si la disposition de la rivière vous permet de lancer du bord, ou si vous pêchez dans un bateau, de bonnes chaussettes en grosse laine dans de solides bottines ou dans des bottes imperméables montant au genou sont suffisantes. Si vous êtes obligé de descendre dans le courant, portez de longs bas tricotés et des bottes en cuir et caoutchouc montant jusqu'au haut des cuisses. Ainsi protégé, on peut rester longtemps à l'eau sans que l'abaissement de la température dans les membres inférieurs devienne nuisible à la santé. Je préfère les grandes bottes de cuir et caoutchouc aux bas d'étoffe imperméable dont on se sert généralement en Angleterre. Si ces *wading-stockings* sont moins chers et plus légers, ils sont moins durables et moins chauds



qu'une bonne paire de bottes. Je n'admets l'étoffe imperméable que pour les pantalons dont l'usage est indispensable lorsqu'on se met à l'eau jusqu'aux hanches. Mais cette manière de pêcher, au moins dans nos pays du nord, est loin d'être sans inconvénient, et quoique je l'aie beaucoup pratiquée jadis, je ne vous la recommande pas.



Une pèlerine en caoutchouc tient peu de place sur le couvercle du panier et c'est une grande consolation pendant les averses. Jamais je ne vais à la pêche sans l'emporter et je m'en trouve admirablement. Enfin, si vous avez à faire une retraite en voiture découverte, n'oubliez pas un bon pardessus d'hiver, même l'été. Lorsque, animé par les dernières ardeurs de la pêche du soir, on quitte la rivière un peu tard, il faut être chaudement couvert pour affronter impunément l'immobilité dans la brume traîtresse. Et si dans la poche du susdit par-

dessus vous avez eu la précaution de glisser une gourde pleine de rhum ou de whisky, une gorgée du liquide bienfaisant vous tiendra l'estomac dans une douce tiédeur jusqu'à l'heure du souper, particulièrement si la route est longue et s'il tombe une de ces petites pluies fines qui caractérisent les meilleurs pays à truites.





CHAPITRE V

CONSEILS PRATIQUES ET PRINCIPES ESSENTIELS

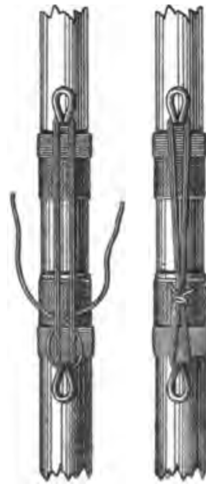
Avant que je vous expose en détail les différentes méthodes de pêche, quelques conseils pratiques ne vous seront peut-être pas inutiles. S'ils vous épargnent les fautes que commettent la plupart des débutants et qui dégénèrent trop aisément en mauvaises habitudes, je vous aurai rendu un véritable service.

Supposons que, armé de pied en cap, vous arrivez sur le champ de bataille, c'est-à-dire au bord de l'eau. La première chose que vous ferez, ce sera naturellement de monter votre canne.

Eh bien, laissez-moi vous dire que beaucoup de pêcheurs se tirent fort mal de cette opération si simple. Neuf fois sur dix vous les verrez sortir de leur étui les trois brins de la canne et les poser sans précaution, avant de les assembler, soit debout contre un tronc d'arbre ou une barrière, soit simplement par terre. Ils s'exposent ainsi à souiller les viroles de sable ou de rosée et, par conséquent, à rayer le métal ou à emprisonner de l'humidité dans les joints. Que diront-ils si un beau soir, au moment de quitter la rivière, ils ne parviennent pas à démonter leur arme? Fort injustement ils enverront le fabricant à tous les diables, tandis que le mal sera leur œuvre.

Écoutez comment je procède et instruisez-vous, ô mon disciple! Je tire de la gaine le scion d'abord et j'en essuie la virole avec le morceau de flanelle grasse que j'ai toujours dans mon sac. Sans abandonner le scion, je prends ensuite le *middle joint*, j'en enlève le bouchon que je mets dans un de mes goussets (toujours le même pour éviter, à l'heure de la retraite, le temps perdu en recherches inutiles). Tenant alors de la main gauche la virole femelle du *middle joint*, j'y fais pénétrer doucement la virole du scion que je tiens de la main droite et que j'enfonce *en la faisant tourner* jusqu'à parfait assemblage. J'ai soin que les agrafes et les an-

neaux des deux brins se trouvent bien en face les uns des autres. Si ma canne était à joints mécaniques, je n'aurais pas ce dernier souci, car l'ajustage s'arrêterait de lui-même au point voulu. Ceci fait, j'essuie la virole mâle du *middle joint*, je tire de son étui le *butt joint* et j'unis ces deux derniers brins avec les mêmes précautions. En effectuant le *montage*, je commence toujours par le petit bout de la canne, tandis que, le soir en *démontant*, je commencerai, au contraire, par le gros bout. Cette méthode rationnelle épargne beaucoup d'accidents, car il est très facile de casser la meilleure des cannes quand on la manie par sa partie la plus flexible. Beaucoup de pêcheurs ne font pas attention à cela et les fabricants d'ustensiles de pêche en profitent.



En assemblant les viroles, je mets toujours la main sur les viroles elles-mêmes et non sur le bois auquel elles sont adaptées. J'évite ainsi un effort inutile sur le point critique où le métal s'unit au bois et je n'ébranle pas les montures.

Deux ou trois tours de fil poissé assujettissent les agrafes et je fais le nœud en

croisant les deux bouts du fil sur la ligature, qui se trouve ainsi plus serrée.

Au moulinet maintenant : je le place de telle sorte que dans sa position normale, c'est-à-dire quand il est sous la canne, il présente sa manivelle à ma main droite. Je m'assure qu'il tient bien en le faisant descendre dans sa monture aussi bas que possible, et en forçant un peu sur la bague de cuivre qui l'assujettit. S'il vous arrivait d'employer un moulinet trop petit pour les armatures de votre canne, vous l'empêcheriez de vaciller en le calant avec une languette de papier pliée en quatre ou en huit. N'oubliez pas ce petit détail, car rien n'est plus préjudiciable à la justesse du lancé que le ballottement d'un moulinet insuffisamment serré.

Je tire alors quelques décimètres de ligne et je regarde si elle se dévide régulièrement, si elle n'est pas croisée sur elle-même, ce qui à un moment donné arrêterait net la rotation du moulinet. Faute de cette précaution je m'exposerais à *casser* sur le premier poisson assez vigoureux pour fournir une course un peu sérieuse, accident lamentable qui, croyez-moi, a fait saigner le cœur de plus d'un pêcheur. Puis, tout étant en ordre, je fais passer la soie entre les piliers du moulinet pour l'enfiler ensuite dans les anneaux de la canne. J'ai grand soin, ce faisant, de choisir un intervalle de

piliers placé de telle sorte que la ligne passe librement *sans porter sur le métal.* S'il y avait frottement, la ligne déviant de sa direction naturelle filerait avec moins d'aisance, et il pourrait vous en cuire. J'ai perdu comme cela, en Bretagne, un saumon de 18 ou 20 livres par la négligence de mon gaffeur, à qui j'avais laissé la peine de monter ma canne pendant que je bourrais une pipe. Au premier coup de ligne, je m'aperçus de la faute qu'il avait commise, mais mon moulinet, bien rempli par 120 mètres de soie, était si doux, que je n'y attachai pas grande importance. Quelques instants après, je piquais un poisson superbe qui, sans hésiter, prit un grand parti et descendit le courant avec une allure de train express. Plus de 80 mètres de ligne furent dehors en un clin d'œil et, naturellement, à mesure que le moulinet se vidait, il devenait plus dur, d'autant plus dur, que la ligne formait un angle de plus en plus aigu sur le pilier contre lequel elle frottait. Aider le dévidage avec la main il n'y fallait pas songer, au train enragé dont fuyait mon saumon. La situation devint instantanément désespérée. Pendant un dixième de seconde la vitesse déjà terrible s'accéléra encore, le saumon bondit furieusement et ma canne se détendit, subitement allégée. Le bas de ligne avait cédé sur le surcroît de résistance qu'occasionnait



le malencontreux frottement. Je me retournai vers le Breton, cause de l'irréparable malheur, et je lui fis comprendre, très doucement, la grandeur de sa responsabilité. Il pleura abondamment, car il avait l'ivresse triste. Mais mon saumon était perdu et je n'en pris pas d'autre ce jour-là. Que ceci vous apprenne qu'à la pêche comme en politique, il n'y a pas de petites fautes.

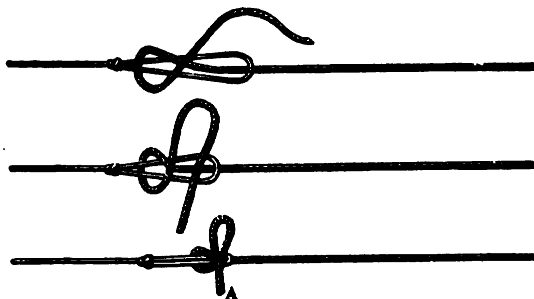
Toutes les menues opérations que je viens de décrire doivent s'accomplir sans précipitation, mais avec rapidité. Rien ne donne une plus piètre

idée d'un pêcheur que de le voir s'attarder piteusement dans d'interminables préparatifs.

La canne une fois montée et armée, c'est le tour de l'épuisette. Si vous vous servez d'un manche rentrant, égarez le moins souvent possible le bouton qui est vissé à l'extrémité du tube de bambou et que vous devez enlever pour emmancher le filet. En prenant l'habitude de l'envoyer rejoindre, dans votre gousset, les obturateurs de la canne, vous saurez toujours où le trouver.

Tout cela étant fait, il ne vous reste plus qu'à compléter votre *tackle* en y ajoutant un bas de ligne et une ou plusieurs mouches[1].

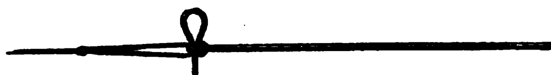
Entre les flanelles humides du *damp box* vous avez certainement déposé à l'avance un assortiment de racines qui vous permettra de choisir un avançon approprié aux circonstances. Pour le fixer



à la ligne, j'emploie un nœud qu'il est facile de

[1] Sur la question du nombre de mouches, voir ci-après chap. VI.

défaire, et qui ne coule jamais quand il est convenablement serré. Les figures de la page précédente le représentent dans ses différents états. Remarquez bien que le nœud terminé est serré *sur* la boucle du bas de ligne, et *non pas au-dessus* de cette boucle. S'il est serré au-dessus, il est sujet à



glisser, surtout s'il est fait avec de grosse soie ou si la ligne est graissée. N'oubliez pas ce détail, ou la cruelle expérience se chargera de vous le rappeler. Pour détacher le bas de ligne, il suffit de tirer le bout de soie A qui dépasse la boucle.

La figure ci-dessous représente un nœud plus

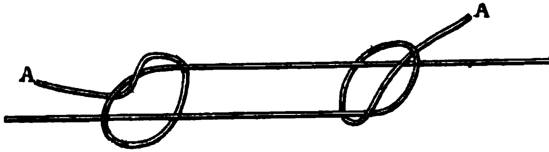


simple encore et tout aussi solide. C'est celui que recommandent la plupart des traités de pêche. Il a l'inconvénient d'être plus difficile à défaire.

Aussi bien, puisque nous parlons de nœuds, c'est le moment de vous enseigner ceux dont on fait usage pour joindre ensemble les bouts de racine dont la chaîne constitue un bas de ligne. Si vous ne confectionnez pas vous-même vos avançons,

cela vous servira toujours pour les réparer ou pour les allonger en cas de besoin.

Pour assembler les brins de racine je me sers invariablement de deux nœuds ordinaires, que je

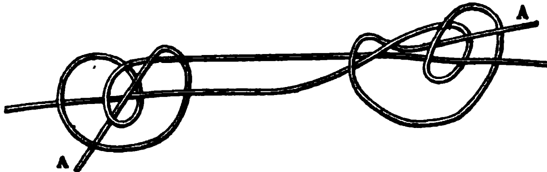


rapproche avant de les serrer définitivement de façon qu'ils ne fassent qu'un seul nœud.



Si l'on a soin de ne pas couper trop courts les bouts (A, A), on peut pêcher la truite en toute confiance avec un bas de ligne ainsi construit[1].

Le nœud double est préféré par quelques pêcheurs, qui le considèrent comme plus sûr. Il

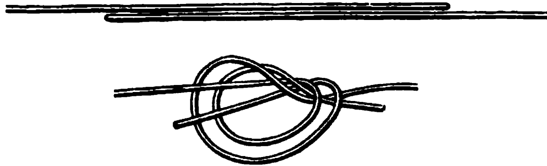


diffère du nœud simple en ce que les racines sont passées l'une sur l'autre deux fois au lieu d'une. Sa

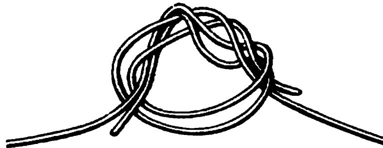
[1] Je rappelle que je ne parle pas ici de la pêche du saumon.

construction permet de rogner de plus près les bouts qui dépassent, ce qui ne l'empêche pas d'être plus lourd et plus visible que le nœud simple.

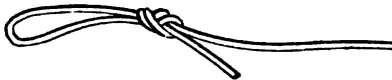
Beaucoup de bons pêcheurs se bornent à juxtaposer les brins de racine, puis à les tordre en nœud



ordinaire ou deux fois en nœud double. Cette dernière méthode est celle que recommande M. F. M. Halford[1].



Quant à la boucle destinée à relier l'avançon au corps de ligne, elle s'exécute en ramenant sur elle-même l'extrémité de la racine, et en nouant cette partie doublée par un nœud ordinaire.

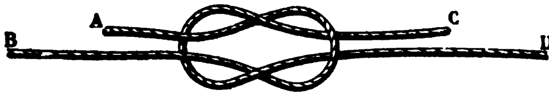


Si vous voulez apprendre à bien faire les diffé-

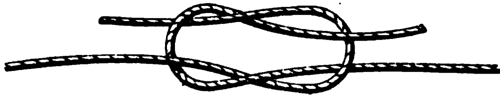
1 *Dry-Fly Fishing*, p. 28.

rents nœuds que je viens de vous indiquer, commencez par les exécuter en grosse ficelle. Il vous sera facile alors de suivre les indications des figures que j'ai placées sous vos yeux, et de saisir le mécanisme, d'ailleurs peu compliqué, des diverses évolutions à accomplir. Vous y parviendrez en quelques minutes, si novice que vous soyez, et en répétant trois ou quatre fois ce petit travail la chose vous entrera définitivement dans la tête.

Il peut vous être utile d'assembler rapidement, non plus deux bouts de florence, mais deux corps de ligne. Servez-vous alors d'un nœud plat, en ayant



soin que les deux bouts de la même soie A B et CD ressortent respectivement par le même côté des boucles. Sans cela vous n'obtiendriez que ce que les marins appellent *un nœud de vache* et l'assemblage n'aurait pas la même solidité.



Ce détail a eu beaucoup de peine à se fixer dans ma cervelle. Quand j'étais jeune, un ancien officier de marine, vieil ami de ma famille, me montra dix

fois la différence entre le *nœud de vache* et le nœud plat. Je l'oubliais toujours. Une belle nuit, le feu prit, durant mon sommeil, dans le modeste appartement de garçon que j'habitais au troisième étage, et si vite coururent les flammes et la fumée que je dus déménager par la fenêtre. Nouer vivement mes draps, les attacher à la balustrade, enjamber, tout cela fut l'affaire d'un instant et j'allais tenter la périlleuse dégringolade quand un voisin, me jetant une corde de l'étage supérieur, m'aida fort à propos à monter au lieu de descendre. Fort à propos, je vous assure : car une fois le commencement d'incendie éteint sous des torrents d'eau, lorsque je rentrai dans ma chambre à coucher noircie, avec l'officier de pompiers qui avait commandé le service, il avisa mes draps restés intacts devant la fenêtre et me démontra que mes nœuds étaient de vulgaires nœuds de vache, *coulant* au moindre effort. Si je m'étais servi de ce moyen de sauvetage, il est plus que probable que je n'aurais pas aujourd'hui le plaisir de causer avec vous. Depuis cette aventure je sais faire un nœud plat.

Pour qu'il tienne bien il est essentiel de le serrer correctement en tirant d'un côté sur les deux bouts AB et de l'autre sur les deux bouts opposés CD (fig. de la page 239). On arrive alors à un assemblage parfait et très peu volumineux.

Quand il s'agit, comme dans le cas présent, de faire un nœud qui puisse passer et repasser sans obstacle dans les anneaux de la canne, quelques tours bien serrés de soie poissée sont utiles et empêchent les bouts rognés de buter contre les anneaux[1].



Du choix des mouches je vous ai entretenu assez longuement dans un chapitre précédent pour n'avoir pas à y revenir ici.

Et maintenant que vous voilà édifié sur les préparatifs du sport, parlons un peu des principes qui devront vous guider dans l'exercice même de ce sport, quelle que soit la méthode de pêche que vous suivrez. Ils sont essentiels ces principes, mais ils ne sont pas encombrants! A vrai dire je n'en connais que deux qui ne souffrent pas d'exception :

1° Pêcher sans se laisser voir par le poisson.

2° Employer des bas de ligne aussi fins que possible.

Ces deux règles sont l'Évangile du pêcheur de

[1] Une manière plus correcte mais moins rapide d'assembler deux lignes consiste à les juxtaposer sur une longueur de 3 centimètres après les avoir préalablement poissées, puis à les coudre ensemble avec de la soie et une aiguille fine ; une solide ligature de soie poissée et une couche de vernis terminent l'opération. Pour la manière de faire les ligatures, voir ci-après chap. VIII.

truites à la mouche artificielle. Si vous ne les observez pas religieusement, vous n'obtiendrez jamais que des résultats nuls ou médiocres. Je me suis déjà étendu sur la question des bas de ligne, mais je dois vous apprendre les divers artifices auxquels le pêcheur peut recourir pour se dissimuler à la proie qu'il poursuit.

Cuvier prétend que les poissons ont une mauvaise vue. C'est une erreur d'autant plus inexcusable que le simple bon sens nous prouve le contraire, tout au moins lorsqu'il s'agit des poissons carnassiers. Comment admettre que des animaux de proie dont les membres sont réduits à l'état de simples moyens de locomotion, et qui ne sont armés ni de griffes, ni de serres pour s'emparer de leurs victimes, n'aient pas le sens de la vue poussé au dernier degré de justesse et d'acuité ? Obligés d'appréhender les êtres vivants dont ils se nourrissent avec leurs seules mâchoires, s'ils n'y voyaient pas bien, ils seraient maladroits et condamnés à ne manger que des mollusques immobiles ou des larves paralytiques. Et nous trouvons constamment dans leur estomac, outre les petits poissons les plus lestes, quantité d'insectes presque imperceptibles qui doivent soit à eux-mêmes, soit au courant qui les entraîne une vivacité d'allure extraordinaire.

Donc, quoi qu'en dise Cuvier, tenez que les poissons voient clair et que la truite est de ceux qui ont la vue la plus perçante. Pêcheur novice, n'ayez garde de l'oublier. Sachez d'autre part que la truite *qui vous a vu* ne prendra aucun des appâts que vous lui offrirez, quelque grande que puisse être la tentation, quelque affriolant que soit le moucheron que vous lui ferez passer devant le nez, quelque invisible que soit votre bas de ligne, quelque correct que soit votre lancé. De ces deux propositions qui sont des axiomes aussi incontestables qu'incontestés, la conclusion se déduit d'elle-même, n'est-ce pas ? Avant toutes choses, lorsque vous pêchez, commencez donc par dissimuler votre personne à l'œil toujours ouvert de vos futures victimes.

Le principal moyen d'y parvenir, c'est de vous placer directement derrière le poisson que vous cherchez à prendre, c'est-à-dire au-dessous de lui. Comme la truite fait toujours tête au courant, c'est lorsque vous lancerez au-dessus de vous, en remontant la rivière, que vous aurez le plus de chances de n'être pas aperçu. Dans cette position, en supposant un cours d'eau dont les berges soient très peu élevées, si vous envoyez votre mouche à une distance de 10 à 12 mètres, le poisson la verra sans avoir aucune connaissance de vous ni de votre

canne, surtout si vous évitez les mouvements violents, si la couleur de votre costume n'est pas trop apparente, et si vous n'avez pas le soleil dans le dos.

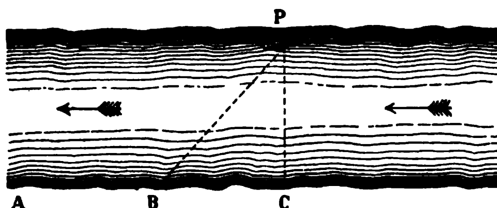
Plus les berges seront hautes, plus vous devrez allonger votre coup, car votre élévation vous rendra visible au poisson à une plus grande distance.

Allongez encore votre coup et pêchez d'aussi loin que possible, si vous envoyez votre mouche au bord opposé ou même au milieu de la rivière. La truite ne voit pas derrière elle, c'est entendu, mais la disposition de ses yeux lui permet certainement de distinguer ce qui se passe à ses côtés. Étant donné que son corps ne reste pas toujours absolument en ligne avec le courant, et que les mouvements qu'elle fait en nageant lui donnent par moments une position légèrement oblique, elle vous aperçoit donc bien avant que vous ayez remonté la rivière jusqu'à sa hauteur. En plein jour, par un temps calme, et particulièrement lorsqu'elle est en chasse tout près de la surface, elle percevra généralement votre présence, même sur une berge basse, dès que vous dépasserez un angle de 45 degrés en arrière d'elle.

Le diagramme suivant rendra la chose plus claire.

Tant que vous avancez du point A au point B, le

poisson placé à l'autre bord au point P ne vous distingue généralement pas. Mais si vous allez plus



loin, vous avez toutes les chances possibles d'être vu, à moins, bien entendu, que la rivière ne soit trop large pour que le rayon visuel de la truite puisse vous atteindre. Si la berge est haute, tenez-vous encore plus en retraite. Au contraire, si l'eau est agitée par le vent, si le soleil est couché, si vous pêchez en marchant dans le lit de la rivière, ne craignez pas de vous rapprocher. Au surplus, l'expérience vous apprendra vite le point qu'on ne peut dépasser sans exciter la méfiance de ce poisson, le plus méfiant de tous.

Ai-je besoin de vous dire que la disposition des lieux, les buissons, les arbres, les hautes herbes, les accidents de terrain et mille circonstances qui se révèlent d'elles-mêmes sur le bord de la rivière, peuvent aider le pêcheur à se dissimuler? Chacun en tire parti le mieux qu'il peut, et le pêcheur calme, expérimenté et intelligent, accuse alors

toute sa supériorité sur le novice emballé par l'ardeur irréfléchie d'un sport dont il est incapable de calculer froidement toutes les chances.

Il n'est pas toujours facile de bien juger le terrain et de saisir à première vue toutes les ressources qu'il peut offrir. C'est un talent qui ne s'acquiert qu'avec le temps et qui assure un avantage marqué à l'heureux pêcheur qui arrive à le posséder. Les plus vieux praticiens ont encore à apprendre sous ce rapport, lorsqu'ils abordent une rivière qu'ils n'ont jamais battue.



Sur certain ruisseau de la Seine-Inférieure je croyais bien faire en prenant toujours la rive droite d'un bief que je savais richement peuplé. La rive gauche élevée de près de 2 mètres était bordée d'une clôture à bestiaux en bois et en ronce artificielle. La droite était presque de niveau

avec la rivière et libre de toute barrière. De plus, le vif du courant était sur ce bord. J'avais donc quantité de bonnes raisons pour justifier mon choix. Par malheur le seul vent favorable pour réussir sur ce cours d'eau me soufflait directement dans la figure lorsque je remontais la vallée. A la moindre négligence de lancé, il ramenait ma ligne sur les grandes herbes du bord, herbes dégingandées, crochues et malfaisantes s'il en fut. Aussi je m'énervais, je pêchais mal et je n'emplissais pas du tout mon panier. J'avais fini par prendre en horreur ce coin de rivière et même par le passer, sans me donner l'inutile peine d'y pêcher, regardant d'un œil découragé les belles truites qui d'un coup de queue se détachaient du bord à mon approche. Un jour, je ne sais par quel hasard, je pris l'autre rive. Elle était beaucoup plus haute, mais à 3 mètres en arrière, un vieux fossé à demi comblé traçait un sillon dans la prairie parallèlement à la rivière. En me plaçant dans ce fossé que je n'avais jamais remarqué depuis des années que je venais pêcher là, en lançant alors de telle sorte que le bout de ma canne dépassât à peine de deux ou trois pouces la clôture à bestiaux, j'envoyais sans peine dans le courant à l'autre bord. Ma mouche tombait sans les toucher au pied des grandes herbes qui me donnaient tant de fil à ré-

tordre quand je m'entêtais à pêcher derrière elles, et truites sur truites venaient s'entasser dans mon panier. J'y avais mis le temps, mais j'avais fini par découvrir la manœuvre juste.

Les fossés d'irrigation, de desséchement ou de décharge souvent creusés le long des rivières donnent donc au pêcheur un moyen plus ou moins commode de se cacher. Toutefois n'en usez pas sans précaution. Il arrive qu'en cheminant à mi-



côte sur le talus raide on glisse et, s'il y a de la vase, ce qui n'est pas rare, on sort de là comme d'une boîte à cirage. Mais bah! à la pêche comme à la pêche et qu'importe la couleur du bain si la

capture de quelques belles truites vous console de ce léger accident!

Puisque nous parlons de baignade, c'est le cas de dire un mot de la pêche *dans l'eau.* Si les berges élevées vous placent en évidence, il est clair que vous mettez tous les avantages de votre côté en pêchant du lit même de la rivière. La chose est naturellement impossible avec des eaux profondes, mais la plupart des rivières à truites, et des meilleures, coulent sur un gravier très abordable à certaines places. Avec de grandes bottes on peut en beaucoup de bons endroits se mettre à l'eau. On remonte ainsi très près du poisson sans l'inquiéter, pour peu qu'on avance prudemment. Un courant modéré est le plus désirable pour ce mode de pêche. S'il est trop vif, l'eau clapote bruyamment autour de vos jambes et cette agitation donne l'éveil au poisson. Vous prendrez ainsi de très belles truites à petite distance, surtout si vous lancez horizontalement. Dans certains pays le fin gravier est remplacé par des pierres arrondies, parfois couvertes d'algues glissantes. On se croirait sur du verglas et rien n'est plus facile alors que de perdre l'équilibre.

Il vous arrivera sans doute de pêcher dans des biefs d'usines, là où la rivière est bordée de bâtiments. Souvent, entre les constructions et l'eau il

n'y a qu'un passage étroit. Si vous pêchez de ce marchepied, le mur auquel vous êtes adossé forme entre le ciel et vous un écran sur lequel les



truites distinguent très peu votre gracieuse personne. Vous ferez là de bonnes pêches si vous possédez bien le lancé horizontal.

Du reste, en thèse générale, le poisson vous voit assez mal lorsque vous avez

derrière vous un corps opaque, mur, bois, talus ou colline qui empêche votre silhouette de se détacher sur le ciel, à condition, bien entendu, que vous ne vous agitiez pas comme un possédé et que votre canne ne décrive que les mouvements strictement nécessaires au lancé.

Notez aussi que les habitants des eaux n'échappent pas aux lois de l'accoutumance. Ils s'habituent à la vue de l'homme dans les lieux fréquentés où, continuellement, l'être humain passe et repasse près d'eux sans leur nuire. Le fait est frappant aux abords des grandes usines et dans la traversée des villes. Là, tant que la truite ne s'apercevra pas que vous vous occupez d'elle, votre présence ne l'effarouchera pas. Mais c'est un cas spécial.

Pêchez autant que possible en faisant face au soleil. Votre ombre même indistincte, celle de la canne, celle de la ligne suffit à alarmer le poisson. Le soir, lorsque le soleil vient de se cacher, le couchant est illuminé d'une lumière diffuse, parfois très intense, dont il faut encore vous méfier. Lancez alors, si faire se peut, en regardant l'ouest. Enfin, si au mépris des lois, vous pêchez au clair de la lune, évitez de vous placer entre elle et la rivière. Sa lueur est aussi perfide que l'éclat du soleil.

Sur la nécessité de ne pas se laisser voir quand

on pêche la truite, tout le monde est unanime. Mais les discussions recommencent quand il s'agit de savoir comment il faut *ferrer*. Les uns vous diront qu'on doit raidir la ligne dès que le poisson révèle son attaque soit par le soulèvement de l'eau si on pêche avec une mouche flottante ou à peine submergée, soit par un arrêt et une secousse de la ligne si on pêche entre deux eaux. D'autres vous soutiendront qu'il est indispensable de donner le temps au poisson de refermer ses mâchoires sur la mouche, et ils affirment que la plupart des truites manquées échappent au fer, parce que l'appât leur est arraché par une traction prématurée. Quelques-uns prétendent qu'il est inutile de ferrer et que la truite se prend toute seule.

Sous réserve de ce que je vous expliquerai en vous parlant des différentes méthodes de pêche, je crois, pour ma part, que tout dépend des circonstances. La manière dont la truite saisit la mouche varie selon les eaux, selon le temps, selon la grosseur et l'humeur du poisson et aussi selon l'espèce de mouche dont on se sert. Il est impossible d'indiquer pour tout cela des règles fixes. En général, les grosses truites sont plus lentes que les petites et la mouche est gobée plus lestement dans un courant rapide que sur un *pool* paisible. Mais ne vous y fiez pas.

Lorsque *je vois* ma mouche, je ferre dès qu'elle a disparu dans le flot formé par le poisson qui monte. Quand je ne la vois pas, je ferre de confiance sur la simple agitation de l'eau, piquant très vivement si ma mouche plonge profondément, un peu moins vite si elle est presque flottante. Quelquefois la truite trace un long sillon en suivant la mouche qui se déplace. Alors je ne me presse pas et je ne donne le coup fatal qu'en voyant l'eau se soulever à l'endroit même où est mon appât. C'est affaire de jugement.

Pour ferrer correctement il faut tendre la ligne par un mouvement rétrograde du scion que doit déterminer uniquement la flexion du poignet. Ce n'est que très exceptionnellement, quand la ligne est excessivement longue, ou bien lorsqu'elle est partiellement submergée, que l'on doit relever légèrement l'avant-bras pour seconder l'action du poignet. Ceci est essentiel et tout pêcheur de truites qui a l'habitude de ferrer du bras est jugé.

Le recul du scion ne saurait être trop rapide ni trop net. Mais il faut le régler, comme étendue, sur la résistance à vaincre pour transmettre à l'hameçon, aussi instantanément que possible, la traction subite et légère, qui le fixera dans la bouche de la truite. Si cette traction n'est pas subite, le poisson, découvrant le piège, a le temps d'écarter

les mâchoires et de repousser l'appât. Si elle n'est pas légère, le *tackle* casse ou l'hameçon est arraché des chairs. Il y a là une question de tact et d'habitude. Probablement vous manquerez plus d'une truite et vous perdrez pas mal de mouches avant d'apprécier sûrement, en toutes circonstances, la longueur de l'arc de cercle qu'il convient de faire décrire à votre scion dans l'action de ferrer. Surtout, méfiez-vous de vos nerfs. Les pêcheurs les plus phlegmatiques ont quelquefois la main très dure lorsque le poisson les surprend par la violence ou la soudaineté de son attaque, et aussi lorsqu'ils ont pêché durant de longues heures sans faire monter une seule truite. La flexibilité de la canne et sa position, la longueur, l'élasticité et le calibre de la soie, la manière dont elle est développée sur l'eau ou sous l'eau, sont les principaux éléments du problème à résoudre pour ferrer



juste. Le vent, lorsqu'il est violent, entre aussi en ligne de compte. Enfin n'oubliez pas que les vieilles truites ont la bouche plus coriace que les jeunes et que les gros hameçons pénètrent plus difficilement que les petits[1].

Dès que j'ai piqué un poisson, je fais passer instinctivement la canne dans ma main gauche pour pouvoir manœuvrer le moulinet de la main droite. J'ai connu des pêcheurs de premier ordre qui conservaient la canne dans la main droite, se bornant à la tourner *anneaux dessus* et gouvernant alors le moulinet de la main gauche. C'est une question d'habitude et je crois que les deux procédés se valent à peu de choses près. Il est certain, cependant, que le second augmente le frottement de la soie contre la canne et accroît ainsi indirectement la résistance du moulinet. Cela peut avoir des inconvénients si le bas de ligne est très fin et le moulinet un peu dur.

Quand vous tiendrez un beau poisson — et je prie le ciel de vous prodiguer cette faveur — évitez

[1] Sur la manière de ferrer et sur la transmission à la mouche du mouvement donné à la ligne par le recul du scion, je ne saurais trop vous conseiller de lire avec attention les diverses observations de M. H. P. Wells dans *Fly-Rods and Fly-Tackle* (voir le mot : *Striking* à la table de l'ouvrage); c'est on ne peut plus intéressant. — Vous pouvez consulter aussi avec profit *Dry-Fly Fishing* et le livre, souvent réimprimé, de David Foster : *The Scientific Angler* (6e édition, Londres, s. d.).

de perdre la tête et tâchez de conserver, en apparence du moins, une imperturbable placidité. Avant chaque coup de ligne vous devez, d'un rapide coup d'œil, vous rendre compte des obstacles de tout genre dont vous aurez à vous méfier si vous piquez une truite. La bête une fois ferrée, vous n'êtes donc pas pris au dépourvu, car vous prévoyez ses moyens de défense. C'est déjà quelque chose. D'autre part, vous devez savoir exactement de quel effort votre *tackle* est susceptible. Cette connaissance vous sera surtout précieuse si le poisson essaye de s'engager dans un endroit dangereux, ou si vous avez à le faire passer d'autorité par-dessus un banc d'herbes.

En tenant la canne dans une direction verticale vous utiliserez toute sa souplesse pour atténuer la violence des chocs et des saccades que vous aurez à supporter pendant la lutte, et de plus, vous tirerez tout le parti possible de son ressort pour épuiser le poisson. Il est des cas, cependant, où vous serez obligé de modifier cette direction. Lorsque la truite cherche à s'engager sous la berge où vous êtes placé, il faut l'écarter du bord en abaissant le scion à un mètre ou deux du niveau de l'eau et en exerçant une traction vigoureuse vers le large. Mais ayez grand soin de ne jamais faire cela quand la truite est directement sous vos pieds, car vous

pourriez briser le *split-cane* le plus souple. Déplacez-vous promptement de quelques pas, en descendant, si vous le pouvez, au-dessous du poisson. La canne pliera alors suivant une courbe normale et vous pourrez employer toute la force que vous voudrez sans crainte de casser autre chose que votre florence. De même, lorsqu'une truite saute hors de l'eau, saluez-la en inclinant la canne vers elle pendant qu'elle est en l'air et redressez d'une main vive et légère quand le saut se termine. Si vous ne prenez pas cette précaution, beaucoup de truites se décrocheront ou casseront votre bas de ligne en bondissant. Avec de gros poissons c'est indispensable.

Quelquefois une truite s'enfuit à toute vitesse sitôt qu'elle a senti le fer, entraînant des mètres et des mètres de ligne. Puis, subitement, elle revient sur vous comme la foudre, et si prompte est sa manœuvre, que la soie s'arrondit derrière elle en dessinant dans l'eau une parabole de plus en plus allongée. C'est un cas grave, surtout si cette allée et venue se passe au-dessous de vous. Vous êtes alors exposé à voir la florence se rompre sous l'action contraire du courant et du poisson, ou la ligne s'engager sous quelque obstacle comme il s'en trouve fatalement en pareille occurrence au fond de toutes les rivières. Pour éviter cette

fâcheuse situation, ne laissez le poisson s'éloigner de vous que si vous ne pouvez l'arrêter sans danger. Et en cela vous serez uniquement guidé par la solidité de votre *tackle*. Si vous n'êtes pas le plus fort, suivez la bête aussi lestement que vos jambes et la disposition du terrain vous le permettront, tout en laissant le moulinet chanter; mais tenez toujours la soie aussi tendue que possible. Si le poisson, après avoir pris une grande avance, revient sur vous trop vite pour que vous puissiez conserver cette tension par le simple jeu du moulinet, reculez en tournant votre manivelle. Et enfin, si cela ne suffit pas, ramenez la soie à la main en la faisant glisser entre les doigts qui tiennent la poignée de la canne. Ce mouvement très difficile à décrire se fait avec autant de prestesse que de régularité quand on y est accoutumé. Il a coûté la vie à bien des truites.



Lorsque vous reculez pour conserver la tension de votre ligne, ne vous éloignez jamais de la rivière. Montez ou

descendez selon que le poisson est au-dessous ou au-dessus de vous, mais restez tout près de l'eau. Sans cela vous donneriez à votre truite toutes facilités pour s'enfoncer dans les herbes du bord. Et puis, avant de reculer, regardez s'il n'y a pas derrière vous quelque fossé ou quelque trou. Cette précaution vous épargnera des culbutes qui plongeraient votre porte-épuisette dans d'humiliantes hilarités.

C'est un grand plaisir de piquer un beau poisson dans des eaux suffisamment débarrassées d'obstacles pour que l'on ne soit pas forcé de le malmener. Si la rivière est large et le courant vif, une simple truite d'une livre, tenue au bout d'une florence xxx ou xxxx, vous donne alors un sport superbe. J'ai même vu des truites moins grosses faire de si belles défenses, lutter avec tant d'énergie, de force et de courage, que j'avais presque regret d'être vainqueur. Et lorsque d'un effort suprême, ces bêtes vaillantes arrachaient l'hameçon de leur gueule déchirée, je ne leur en voulais pas. Ce qui tendrait à prouver que le pêcheur à la ligne n'est pas si féroce que Lord Byron s'est plu à le dire[1].

[1] Lord Byron, *Don Juan* — notes sur le chant 13. La note concerne Izaak Walton, que Lord Byron traite irrévérencieusement dans son poème de *quaint, old, cruel coxcomb* (vieux faquin prétentieux et cruel). Elle se termine par cette exclamation : *no angler can be a good man!* (aucun pêcheur ne peut être un homme bon). Un ami du poète

Le plus souvent, les grosses truites ne chassent qu'à portée d'une retraite sûre où elles savent trouver un abri à la moindre alerte. Tâchez de les dépayser en les entraînant sans perdre une seconde un peu plus bas que l'endroit où vous venez de les ferrer. Cela vous sera facile, si vous profitez de la première surprise que leur causent la piqûre de l'hameçon et la tension soudaine de la ligne. Mais ne perdez pas de temps, car elles se ressaisissent très vite, plus vite généralement que le pêcheur, qui croyait tenir un petit poisson et qui voit bondir une bête énorme. Dans les places dangereuses — et il y en a bien peu qui ne le soient pas — vous ne devez laisser au poisson que la liberté strictement nécessaire pour ne pas rompre votre bas de ligne. Ainsi manœuvré il succombera promptement à la fatigue, à moins qu'il ne soit de grande taille ou que l'hameçon n'ait pénétré ailleurs que dans la bouche. Vous piquerez de temps en temps des truites que vous jugerez très lourdes d'après leur résistance et qui batailleront énergiquement avant de se rapprocher de vous. Vous

en lisant cela sur le manuscrit y a ajouté : « Un des hommes les meilleurs que j'aie jamais connu, humain, d'esprit délicat, généreux, « un être excellent dans toute la force du terme était un pêcheur à la « ligne. Il est vrai qu'il pêchait avec des mouches imitées..... » Lord Byron a fait imprimer cette addition à la suite de sa note pour « contre-balancer, dit-il, sa propre observation ».

serez tout étonné de constater, après une victoire longuement disputée, que vous aviez au bout de votre ligne un assez petit poisson. Mais en décrochant la mouche, vous vous apercevrez qu'elle était plantée dans une nageoire, ou sur la peau du ventre, ou quelquefois près de la queue. Ces truites, prises par hasard en plein corps, ont bien plus de force pour se défendre que celles dont la respiration est gênée par la traction exercée sur leur bouche. Elles donnent un sport excellent, malheureusement suivi de quelque désappointement quand on voit une proie médiocre à la place du monstre auquel on s'attendait.

Même dans les rivières les plus encombrées d'herbes, de branches, de racines ou de roches, il y a manière de tenir un poisson assez ferme pour lui interdire l'accès des places dangereuses, sans engager avec lui de ces discussions violentes où la force brutale est la seule réplique. Avec une pression très juste, vous noyez une grosse truite en douceur, et, pour ainsi dire, sans qu'elle s'en aperçoive. Après quelques moments d'une promenade où elle semble se laisser conduire en laisse au bout de votre xxxx, elle tourne subitement sur le flanc et coule dans l'épuisette, alors que pour tout autre que pour vous elle n'avait rien perdu de sa vigueur. C'est le triomphe des *vieilles mains*. Il

faut être du métier pour apprécier ce que cela exige de dextérité, de précision et de sang-froid.

Vous battrez quelquefois des rivières coulant sur un épais tapis d'herbes submergées qui ondoient presque à fleur d'eau. Lorsque la truite ne moucheronne pas, on dirait un désert de verdure claire ou sombre selon l'espèce de plante qui domine. Survienne quelque éclosion d'insectes et vous verrez la solitude s'animer; seulement, si la couche d'eau qui s'écoule au-dessus des herbes est peu profonde, la truite saisit les moucherons qui lui passent sur la tête en restant à demi enfouie dans le fourré mouvant qui lui sert d'embuscade et de retraite. Lorsque vous la piquez dans ces conditions, si vous n'êtes pas très leste, elle s'enfonce immédiatement dans l'herbe qui se referme sur elle et où elle s'amarre solidement, en saisissant tiges ou feuilles avec ses vigoureuses mâchoires. Le mieux est de prévenir cette défense en brusquant le poisson dès qu'il est ferré, et en lui maintenant coûte que coûte la tête hors de l'eau jusqu'à ce qu'il soit dans l'épuisette. Mais on n'y parvient pas toujours, surtout quand on pêche en descendant.

Lorsque, malgré mes efforts, une truite s'engage dans les herbes, je me place au-dessous d'elle, et prenant ma soie à la main, je *tâte* la résistance en

tirant avec autant de force que me le permet la grosseur de mon bas de ligne. Quelquefois tout cède, et la truite aveuglée par la molle verdure qu'on entraîne avec elle se laisse mettre à terre, sans même se débattre. Mais souvent on a beau tirailler, rien ne vient. Généralement, dans ce cas désespéré, je casse tout pour en finir le plus vite possible. Les pêcheurs patients attendent quelques minutes, en laissant la ligne flotter librement dans le courant. La truite se croyant délivrée desserre parfois les dents et tout est sauvé. Essayez cela, si le poisson en vaut la peine ou si vous êtes à court de mouches ou de bas de ligne.



La manœuvre de l'épuisette mettra la douceur de votre caractère à d'assez rudes épreuves, pour peu que votre aide soit maladroit ou inintelligent. — Imposez-lui la règle absolue de faire entrer les truites dans le filet par la queue et non par la tête. Recommandez-lui de ne pas se presser, de ne pas courir stupidement après le poisson et d'attendre avec patience le moment psychologique. Ex-

pliquez-lui que la méthode correcte consiste à glisser le filet sous la truite et à enlever vivement. Et puis, s'il est décidément trop bête, trop entêté ou trop nerveux, réduisez son rôle à celui de simple porteur et tirez votre poisson de l'eau vous-même. Vous épuiserez ainsi plus complètement la série d'émotions que peut vous procurer la pêche. La sensation qu'on éprouve à soulever la proie jusqu'alors incertaine n'est pas à dédaigner, et dans ce dernier acte du drame vous trouverez peut-être plus de volupté à être acteur que simple spectateur.

Aussitôt la truite hors de l'eau, décrochez votre mouche avec tous les ménagements requis pour ne pas l'abîmer. C'est un soin que je ne confie jamais à personne. Puis, regardez si l'hameçon est intact. Cet examen vous évitera plus d'une fois l'ennui de pêcher avec une mouche désarmée. Du reste, règle générale, quand vous avez manqué deux ou trois poissons, vérifiez votre hameçon. Il vous arrivera maintes fois de constater qu'il est émoussé, ou cassé, ou forcé. Si vous n'y regardiez pas, vous perdriez votre peine et vous maudiriez à tort la défiance des truites et leur éducation trop perfectionnée. Autre précaution non moins importante : quand un poisson pris ou manqué a entraîné votre bas de ligne dans des herbes, sous des racines ou contre des pierres, en un mot toutes les fois que

la florence a été mise en contact avec un corps quelconque qui a pu l'érailler, assurez-vous qu'elle est en bon état et, s'il y a lieu, remplacez sans hésitation, soit l'avançon tout entier, soit les parties affaiblies.

En Allemagne on garde la truite vivante jusqu'au moment de la faire cuire. Le panier de pêche est remplacé par un récipient portatif de bois ou de métal dont le couvercle est percé de petits trous, et où le poisson est placé dans de l'eau souvent renouvelée. Ce procédé est des plus pratiques. Il vous permet de rejeter, à la fin de la journée, les truites dont vous n'avez que faire et de mettre en réserve tout ou partie de votre pêche dans une boutique à poissons ou dans un réservoir. C'est d'excellente administration. Dans les pêches bien aménagées ce système est quelquefois complété par de petites boutiques flottantes longues de trois ou quatre pieds, construites en forme de bateau et amarrées sur divers points du parcours. Lorsque la boîte portative est pleine, on la vide dans une de ces boutiques mobiles qui, dûment cadenassée, est envoyée au fil de l'eau. On la ramasse, la pêche terminée, aux grilles du moulin d'aval.

En France on use peu de ces raffinements inspirés aux Allemands par leur esprit méthodique et conservateur. On rejette les petits poissons, on

tue les autres et on les allonge au fond du panier soit sur un peu d'herbe fraîche, des orties de préférence, soit dans un large mouchoir de coton préalablement passé à l'eau, puis légèrement tordu.

Ne mettez jamais les truites à même sur l'osier. Votre panier deviendrait un foyer d'infection malgré les lavages les plus énergiques et, outre le désagrément de sa mauvaise odeur, le poisson s'y gâterait en quelques heures.





CHAPITRE VI

LES DIVERSES MÉTHODES DE PÊCHE

Si les pêcheurs ne sont pas d'accord sur le degré de *réalisme* indispensable aux mouches artificielles, ils ne le sont pas davantage sur la meilleure manière de les employer. Les uns vous conseilleront de pêcher à la surface de l'eau avec une mouche flottante, et par conséquent sèche (*dry-fly fishing*). D'autres vous soutiendront qu'il est infiniment préférable de pêcher entre deux eaux avec une mouche noyée *(wet-fly fishing)*. Les pêcheurs du sud de l'Angleterre tiennent presque tous pour le premier système. Ceux du nord et avec eux les Écossais et les Français sont en géné-

ral partisans du second[1]. Qui a raison? C'est la rivière elle-même qui répondra à cette question, comme à tant d'autres, si vous prenez la peine de l'interroger.

Regardez au-dessus du moulin ce bief paisible où, ralentissant sa course, le ruisseau paresseux s'élargit en nappe profonde. Le courant est si faible qu'il fait à peine frémir les grandes algues du fond. L'eau transparente est unie comme un miroir. Çà et là quelques moucherons imprudents sont entraînés doucement, sans être submergés. Vous les voyez flotter, atomes légers, aussi loin que votre œil peut les suivre. De temps en temps une larve d'éphémérine surgit à la surface, change prestement de costume, dresse ses ailes, et après avoir navigué un instant au fil de l'eau, s'élève obliquement dans l'air, comme une petite fusée bleuâtre.

Maintenant descendons au-dessous du moulin. Quel changement! Ce n'est plus la même rivière. L'eau, tout affolée encore de sa chute, se soulève en bouillons frangés d'écume, se heurte aux cailloux qui bossellent son lit sans profondeur, se contourne, se creuse, se relève, fuit rapide et bruyante. Malheur à l'insecte maladroit qui se

1 Depuis quelques années, le système du *dry-fly* a trouvé en France et dans le nord de l'Angleterre des défenseurs de plus en plus nombreux.

laisse tomber dans cet océan tumultueux. Aussitôt qu'il a touché l'eau il est bousculé entre les flots pressés, il est roulé, noyé, il disparaît. Ici plus d'éphémérine se transformant paisiblement à fleur d'eau. Pressentant un naufrage inévitable, les larves de ces courants trop vifs demandent asile aux pierres et aux roseaux du bord pour revêtir en sécurité leur livrée aérienne[1].

Est-il besoin de beaucoup d'expérience pour comprendre que sur ces deux points si dissemblables d'un même cours d'eau, les méthodes de pêche doivent différer?



Sur l'eau paisible où la truite généralement grosse, et par conséquent très circonspecte, a le

1 Les larves, ou, pour parler plus exactement, les nymphes du genre *Bætis* qui recherchent les eaux les plus courantes, se métamorphosent presque toujours hors de l'eau, comme les phryganides et les perlides.

loisir d'examiner sa proie avant de la gober, où l'immobilité relative de la surface lui permet de percevoir les plus petits détails de l'appât qu'on lui offre, ayez recours à tous les raffinements de l'art le plus subtil, et ne négligez aucun moyen de dissimuler au poisson les imperfections de votre insecte artificiel. Pêchez donc avec une mouche flottante. Aussi bien ce sont des insectes parfaitement flottants qu'en pareil endroit la truite est habituée à croquer, lorsqu'elle ne cherche pas sa nourriture au fond.

Sur l'eau violemment remuée du bief d'aval, tant de précautions sont inutiles et c'est fort heureux, car pas plus qu'un insecte naturel, votre mouche artificielle ne résisterait à la submersion presque instantanée. Ici la truite n'a guère le temps d'être prudente. Quand elle est en appétit, elle est prompte comme la foudre à saisir ce que le courant apporte et emporte trop vivement pour lui donner le temps de la réflexion. Et puis s'il est incontestable que le poisson découvre plus facilement le piège quand une mouche artificielle est plongée dans l'eau que lorsqu'elle est seulement posée sur la surface, l'inconvénient est ici largement compensé par les mouvements du *hackle*, qui emprunte aux ondulations du courant une apparence de vie tout à fait attractive.

Vous aurez donc à employer tantôt la mouche sèche tantôt la mouche noyée, selon les circonstances. Mais pour qu'il vous soit possible d'apprécier ces circonstances en connaissance de cause, pour que vous soyez à même de bien choisir entre deux méthodes absolument différentes, il faut que vous les possédiez à fond toutes les deux.

Commençons, si vous le voulez bien, par la mouche flottante. Quand vous aurez saisi toutes les finesses de ce style et quand vous serez capable d'en surmonter les difficultés sans commettre trop de fautes, la théorie de la pêche à la mouche noyée ne sera plus pour vous qu'une insignifiante bagatelle.

Le *dry-fly fishing*, tel qu'il est actuellement pratiqué par les maîtres pêcheurs du Hampshire, est un art nouveau, né de besoins nouveaux. Dans les publications techniques datant de plus de quinze ou vingt ans, il n'existe qu'à l'état de rudiments et le premier traité où sa théorie ait été exposée avec développements est l'ouvrage de M. F. M. Halford, que j'ai eu si souvent déjà l'occasion de citer : *Dry-Fly Fishing in Theory and Practice*. Il a été publié en 1889. Il est impossible de prévoir l'avenir; cependant, quels que puissent être les progrès de l'art du pêcheur à la mouche, je doute qu'on fasse jamais du *dry-fly fishing* une démonstration plus

complète, plus lucide et en outre plus attachante. C'est un pur chef-d'œuvre, auquel je n'adresse qu'un seul reproche : c'est de rendre impossible la tâche de ceux qui traiteront le même sujet après M. Halford. Comment mieux faire? Comment faire autrement?

Mon rôle, dans les pages qui vont suivre, se réduira donc souvent, en ce qui concerne la pêche à la mouche sèche, à résumer les explications et les conseils que M. Halford donne aux pêcheurs avec une abondance de détails que ne comporte pas l'étendue de mon livre.

Je viens de dire que le *dry-fly fishing* était né des besoins nouveaux de la pêche à la mouche. J'ai déjà insisté plus d'une fois sur la différence des engins dont il y a lieu de faire usage selon qu'on bat des eaux très limpides et très pêchées ou bien des eaux médiocrement transparentes, où la truite n'est tentée qu'exceptionnellement par la mouche artificielle. La finesse des bas de ligne, la variété et l'exactitude des mouches s'imposent avec une rigueur d'autant plus inflexible qu'on se trouve en présence de poissons plus défiants, placés dans un milieu qui leur permet de mieux discerner le piège. Dans certaines eaux la perspicacité des truites est devenue si grande que les raffinements du *tackle*, même poussés à l'extrême, sont devenus

insuffisants. Il a fallu transformer aussi la méthode de pêche pour éviter une bredouille quasi-perpétuelle. Tel fut le cas des meilleures rivières du sud de l'Angleterre, le Test, l'Itchen, etc., qui sont affermées en partie aux Clubs de pêche les plus célèbres, et où la truite incessamment attaquée par des pêcheurs de première force est devenue phénoménalement difficile à prendre. C'est sur ces rivières que la mouche sèche a été tout d'abord employée. C'est là que son usage s'est peu à peu développé et perfectionné pour atteindre le point culminant où il est arrivé aujourd'hui. C'est de là, enfin, que cet usage s'est répandu et se répand chaque jour davantage sur toutes les rivières où la truite se montre par trop récalcitrante. Je me trompe fort si, au train où vont les choses, il ne s'impose pas bientôt en Normandie et sur plus d'un cours d'eau à moi connus du centre de la France.



Pour un membre de l'Académie française une mouche

flottante c'est une mouche qui flotte. Pour nous autres pêcheurs, c'est l'imitation aussi ressemblante que possible d'un insecte ailé, présentée au poisson dans la position qu'aurait l'insecte naturel flottant en liberté à la surface de l'eau. Cette définition fait ressortir les données essentielles du *dry-fly fishing :* justesse d'imitation, justesse de position et flottabilité de l'appât. En ce qui concerne le premier point je n'ai pas à revenir sur ce que j'ai dit dans un précédent chapitre en parlant des mouches artificielles. Sur le reste j'ai tout à vous expliquer.

Pour que votre mouche flotte il faut qu'elle soit sèche, et plus elle sera sèche mieux elle flottera. Pour la bien sécher lorsqu'elle sera imbibée d'eau, vous devrez l'envoyer plusieurs fois en avant et en arrière, en accomplissant rapidement les mouvements du lancé, mais bien entendu en ne la laissant pas toucher l'eau ou pour mieux dire la terre; car ce n'est pas au-dessus de l'eau qu'il faut se livrer à cette gymnastique. Les allées et venues de votre canne et de votre ligne feraient fuir le poisson à la ronde.

Avec une très petite mouche et beaucoup de ligne dehors, l'opération du séchage peut s'accomplir par un beau temps, en quatre ou cinq balancements. Lorsque la mouche est grosse, lorsque

la ligne est courte, lorsque le jour est pluvieux, c'est beaucoup plus long. En prévision de ces éventualités, je place dans mon gousset, bien à portée de ma main gauche, un petit cahier de papier buvard et avant les faux lancés je presse ma mouche entre les feuilles. Ce n'est pas du temps perdu, car un ou deux mouvements suffisent alors pour achever la dessiccation.



Il est aisé de comprendre que vous éprouverez infiniment moins de difficulté à sécher une mouche à peine humectée qu'une mouche entièrement pénétrée par l'eau. Donc, si les circonstances vous le permettent, ne laissez point votre appât s'imbiber à fond par une submersion complète. Relevez-le prudemment avant cet instant critique.

Il y a une certaine manière de faire légèrement claquer la ligne en exécutant les faux lancés qui sèche la mouche très vite. C'est commode, mais c'est dangereux, parce que si le coup de fouet est trop vif, c'est la mouche qui claque.

Surtout méfiez-vous de l'à peu près. Mettez le temps et faites tous les mouvements nécessaires pour que votre appât perde complètement son humidité. Une mouche qui n'est qu'à moitié sèche flotte mal et s'enfonce en quelques secondes.

Le petit manège que je viens de vous expliquer n'a rien d'agréable, j'en conviens. C'est le mauvais côté du *dry-fly fishing*. Nous verrons tout à l'heure par quel moyen on peut en atténuer la fatigue et l'ennui. Mais épuisons auparavant la question de flottabilité.

En supposant votre mouche parfaitement sèche elle flottera, c'est certain, mais elle flottera plus ou moins longtemps selon les diverses matières qui auront servi à sa fabrication, et aussi selon la disposition de ces matières.

Depuis que le *dry-fly fishing* est sérieusement pratiqué, on confectionne des mouches spéciales pour ce genre de pêche. Elles sont beaucoup plus garnies de *hackle* que les mouches ordinaires, leurs ailes sont un peu divergentes et souvent elles en ont deux paires, même lorsqu'elles représentent les éphémérines de la plus petite dimension. Cette double épaisseur de plume a l'inconvénient de rendre les ailes un peu plus raides et beaucoup plus opaques. Mais la mouche devant être présentée au poisson, comme nous le verrons bientôt,

dans la position de l'éphémérine qui vient de se transformer, c'est-à-dire les ailes dressées en l'air et complètement hors de l'eau, le défaut de transparence est peu visible pour le poisson placé audessous de l'appât. Dans les mêmes conditions la raideur des ailes, si elle ne se sent pas à l'œil, est un avantage. La mouche a plus de tenue. Et en fait, les mouches à quatre ailes se déforment par l'usage beaucoup moins vite que les mouches ordinaires. C'est une qualité inappréciable pour le *dry-fly fishing*[1]. En revanche, pour la pêche entre deux eaux, la transparence et la souplesse sont essentielles; aussi j'emploie toujours pour cette pêche des mouches à deux ailes, et je les choisis bien moins fournies de *hackle*.



Je trouve d'ailleurs que les fabricants ont une tendance à exagérer la proportion de *hackle* sur les mouches flottantes ellesmêmes. Ils arrivent parfois à produire de véritables petits hérissons très légers sur l'eau, mais difformes et contre nature. Les meilleurs faiseurs

1 Voir pour la confection des mouches flottantes, l'ouvrage déjà cité de M. Halford : *Floating Flies and how to dress them.*

ne sont pas toujours à l'abri de ce reproche, surtout lorsqu'ils emploient comme *hackle* du poil de lièvre ou une fourrure quelconque, au lieu de plume de coq. C'est l'abus d'un principe excellent. M. F. M. Halford, qui recommande avec raison de forcer un peu le *hackle* sur les mouches flottantes, a eu la bonté de me communiquer les modèles faits ou approuvés par lui des mouches dont il donne la formule dans *Floating Flies*. Elles n'ont pas ce défaut et sont la perfection même.

La matière dont est formé le corps des mouches a une influence considérable et sur leur flottabilité et sur le plus ou moins de peine qu'il faut se donner pour les sécher. La soie est détestable. Outre qu'elle change de couleur lorsqu'elle a été mouillée, elle conserve l'humidité avec une ténacité exaspérante. La laine flotte à merveille quand elle n'est pas imprégnée d'eau, parce qu'il y a alors beaucoup d'air emprisonné entre ses fibres, mais elle n'est pas non plus très facile à sécher. Les diverses fourrures ont les mêmes qualités et les mêmes inconvénients que la laine. Quand elles proviennent de peaux brutes, elles sont préférables, parce qu'elles sont alors plus ou moins grasses. Le *quill*[1] est très léger, prend assez bien n'importe quelle teinture, et ne se laisse pas pénétrer par l'eau. C'est

[1] V. ci-dessus page 126.

une des matières les plus employées actuellement pour les mouches à corps grêle. Son défaut, et il est grave, c'est une opacité qui ne se rencontre guère dans les téguments des éphémérines de petite taille[1]. Pour les mouches à gros corps, la plume de queue de paon dont on se sert pour les *Coch-y-Bonddhu* flotte admirablement lorsqu'elle est bien serrée. Elle conserve l'air dans ses barbules menues d'une façon étonnante. Or, ne l'oubliez pas, c'est en raison de l'air qu'elles retiennent que les mouches flottent, toutes les matières dont elles sont garnies, sauf le *quill*, étant plus lourdes que l'eau. En substituant à la queue de paon les barbes d'une plume de dindon ou de héron, on obtient des corps suffisamment minces pour représenter la plupart des petites éphémérines. Ils flottent très bien et sèchent facilement. Je recommande tout particulièrement aux fabricants de mouches flottantes l'emploi de ces barbes, d'autant plus précieuses qu'on en trouve de nuances excessivement variées.

Quelques pêcheurs imbibent leurs mouches, au moment de s'en servir, de pétrole ou autre produit analogue pour les rendre moins perméables à l'eau et pour augmenter ainsi leur flottabilité. J'ai

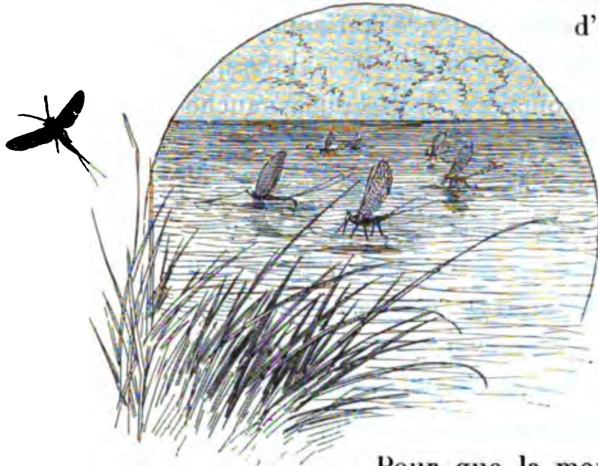
[1] Pour les grandes éphémérines la paille, le raphia ou les gaines de maïs fournissent une matière excellente. V. chap. III.

ouï dire que c'était très pratique, mais je n'en ai jamais essayé. Pour moi, un des agréments de la pêche à la mouche artificielle c'est qu'elle est propre. La petite bouteille d'essence minérale me la gâte. C'est peut-être une impardonnable faiblesse et ce que j'en dis n'est pas pour en dégoûter les autres.

Maintenant vous savez faire flotter votre mouche; c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, et il vous reste à apprendre le plus difficile : la placer sur l'eau les ailes en l'air, *cocked* comme disent les Anglais, et de telle façon qu'elle descende le courant exactement comme si elle n'était pas attachée au bas de ligne, c'est-à-dire dans la direction précise que suivrait un insecte naturel se laissant librement emporter au fil de la rivière.

Il est de toute évidence que la position dans laquelle la mouche artificielle est placée sur l'eau n'est pas chose indifférente, quand il s'agit de tromper une truite expérimentée. Il y a souvent sur les rivières des insectes tombés par accident qui flottent dans une attitude quelconque. Mais ce que la truite voit le plus habituellement — tout au moins sur les eaux les mieux appropriées au *dry-fly fishing* — ce sont des éphémérines fraîchement écloses qui, avant de prendre leur vol, flottent les ailes relevées verticalement. Donner au *dun* arti-

ficiel cette attitude caractéristique à laquelle le poisson est accoutumé, attitude d'autant plus provocante que c'est celle d'un insecte sur le point de se dérober à ses ennemis écailleux, n'est-ce pas le plus haut degré de finesse et de supercherie auquel puisse prétendre le pêcheur le plus astucieux?



Pour que la mouche se pose ainsi sur l'eau, il faut l'envoyer avec une très grande précision. Le moindre excès de force, employé à faux dans l'action du lancé, suffit pour provoquer un choc qui précipite l'appât n'importe comment. Si, au contraire, l'impulsion est absolument proportionnée à la longueur de la ligne et du bas de ligne, la mouche, parvenue au terme de son voyage aérien, tombe d'elle-même, entraînée uniquement par son poids. Si elle est bien faite, l'hameçon servant de lest et les ailes écartées en forme de V faisant office de parachute, elle descend sur l'eau aussi légère qu'un flocon de ouate

et dans la position voulue. Quelque exercé que vous soyez, vous obtiendrez ce résultat très irrégulièrement si vous envoyez par-dessus l'épaule. Employez de préférence le lancé horizontal. Un léger excès de force n'a d'autre effet alors que de faire dévier la mouche à droite ou à gauche en lui laissant beaucoup de chances de bien tomber.

L'absolue justesse dans la position de la mouche sur l'eau a une très grande importance quand on se sert de *duns*. Elle en a moins peut-être lorsqu'on emploie des *sedges* qui sont garnis de *hackle* sur toute la longueur du corps et dont les ailes sont plus ou moins couchées en arrière. L'essentiel est qu'ils ne flottent pas les ailes en dessous, ce qui serait d'un effet désastreux avec n'importe quelle espèce de mouche artificielle.

Les mouches sans ailes, faites tout en *hackle*, ont le grand avantage de ne pouvoir pas mal tomber. C'est une ressource inappréciable pour les commençants qui n'ont pas encore acquis la sûreté de main nécessaire pour régler convenablement leur lancé. Les *hackle-flies*, qui flottent très correctement quand ils sont bien faits, ne sont pas dédaignés par les pêcheurs à la mouche sèche les plus accomplis, surtout lorsqu'ils sont employés pour imiter des *spinners* ou éphémérines à l'état

d'imago. Je vous en ai indiqué les meilleures variétés lorsque je vous ai parlé des mouches.

La mouche artificielle qui vient de se poser sur la rivière avec les apparences de vie les plus décevantes, perd toute sa puissance d'illusion si, une fois en contact avec l'eau, elle se comporte différemment de l'insecte naturel dont elle est l'imitation. C'est pour cela que les mouches très actives, comme la mouche de pierre *(Stone Fly)* et, à un degré moindre, certaines phryganes de grande taille, fournissent de si pauvres modèles au fabricant de mouches flottantes. A l'inverse, les éphémérines qui s'agitent très peu entre le moment où elles sont sorties de leur peau de nymphe et l'instant où elles s'envolent, sont tenues en haute estime par les pêcheurs habitués aux eaux difficiles. La torpeur momentanée de l'insecte vivant justifie l'immobile raideur de la copie en plumes et les commères les plus futées s'y laissent prendre. Seulement sur une eau courante, l'éphémérine naturelle, si elle n'a pas de mouvements distincts qui lui soient propres, se déplace passivement avec l'élément qui la porte. La mouche artificielle que le pêcheur lui substitue doit se déplacer *dans une direction* et *avec une vitesse identiques.* Et cette chose si simple, en apparence, est sans contredit le plus dangereux écueil du *dry-fly fishing.*

Rien n'est plus irrégulier que le courant des rivières et spécialement des rivières à truites. Les eaux très vives coulent en général sur un lit dont la largeur, la profondeur et la pente varient beaucoup d'un point à un autre. De là une succession de rapides *(streams)* et d'eaux calmes *(pools)* dont le contraste est souvent augmenté par les retenues artificielles destinées au service des usines. Le courant observé sur un même point, dans le sens transversal du cours d'eau, n'est pas moins inégal. Les creux et les protubérances du fond qui est presque toujours plus raviné d'un côté que de l'autre, les sinuosités des rives, les obstacles de tout genre qui s'opposent au libre passage de l'eau : roches submergées, bancs épais de végétation subaquatique, amoncellements de limon ou de sable, etc., tout cela se succède ou se combine pour rompre de mille manières l'uniformité



d'écoulement. Il en résulte des courants secondaires qui fuient parallèlement avec des vitesses différentes jusqu'au moment où ils se confondent pour se ramifier et diverger à nouveau un peu plus bas. De cet enchevêtrement naissent, çà et là, des mouvements circulaires, des remous, qui entraînent momentanément une partie de la masse liquide dans un sens opposé à la direction de la rivière. Bref, il en est de ces eaux comme d'une infinité de familles respectées : vues de loin, c'est l'image du calme et de l'unité paisible ; de près, ce n'est que désordre, luttes et révolte.

Sur ces surfaces incohérentes, éparpillez, par un temps calme, une poignée de feuilles mortes. Vous les verrez se séparer, se rapprocher, se devancer, se rejoindre, se disperser, tourbillonner, s'arrêter, repartir, chacune suivant une marche différente, selon le hasard des courants secondaires qui les emmènent.

Eh bien, lorsque votre mouche, votre bas de ligne et un bout respectable de votre ligne seront posés à la queue-leu-leu sur cette eau turbulente, l'action variable et peut-être contraire des divers courants produira fréquemment une traction du bas de ligne sur la mouche et celle-ci cessera de flotter naturellement, comme elle le ferait si elle était libre. Ou bien elle déviera plus ou moins

obliquement de sa direction normale, ou bien sans dévier elle ira trop vite ou trop lentement selon le sens de la traction. Et si la surface de l'eau est relativement unie, le bas de ligne y creusera alors un sillon révélateur, trop souvent aggravé par le petit flot que soulèvera la mouche violemment attirée. Les truites les plus candides connaissent cela, et lorsqu'elles ne sont pas atteintes de la manie du suicide, elles battent en retraite sans hésitation.

Pour éviter autant qu'il est possible cet accident fâcheux, il faut dans certains cas lancer de telle sorte que votre soie et la moitié supérieure de l'avançon se posent sur l'eau, non en ligne droite, mais en ligne sinueuse. Tant que ces sinuosités voulues ne sont pas déroulées et redressées sous l'action du courant qui les entraîne, la mouche flotte sans être sensiblement dérangée. Ce temps gagné suffit, si vous avez bien calculé votre effet, pour la faire descendre en bon ordre jusqu'à la place où vous supposez qu'elle sera attaquée. Cette chute irrégulière de la ligne et d'une partie de la florence s'obtient en mettant dehors plus de soie qu'il n'est utile pour atteindre l'endroit visé, en exagérant un peu la force à employer dans l'action du lancé et en donnant un léger temps d'arrêt au coup de poignet avant que la ligne ne soit entiè-

rement développée au-dessus de l'eau. Elle tombe alors plus ou moins en tire-bouchon, ce qui est incorrect en principe, mais souvent indispensable dans l'espèce. Plus que jamais, dans ces délicates conjonctures, je vous engage à lancer horizontalement quand vous le pourrez. Si, même ainsi, vous n'arrivez pas à poser votre mouche sur l'eau les ailes en l'air, en raison de l'excès de force que vous avez employé, ayez recours aux mouches en *hackle*.

Un autre tour de main très pratique, lorsque, pêchant en travers de la rivière, on se trouve séparé du point visé par la partie la plus rapide du courant, c'est de faire décrire à la ligne une courbe très accentuée, dont la convexité est opposée à la pente de l'eau. On y parvient, lorsqu'on est aidé par le vent, avec un jet oblique intermédiaire entre le lancé vertical et le lancé horizontal. La canne étant inclinée dans la direction du haut de la rivière, on envoie, un peu mollement si le vent est faible, et au moment où la mouche touche l'eau on étend le bras en avant pour donner du jeu à la ligne. Celle-ci s'arrondit alors en faisant voile et prend la position souhaitée. Avant qu'elle soit redressée et suffisamment tendue pour agir sur la mouche, la truite est prise ou manquée.

Toutes les fois que vous jetterez en travers de la

rivière, que ce soit à contre-courant ou autrement, vous retarderez sensiblement le moment fatal où la mouche commencera à dévier, en suivant avec votre scion le mouvement du corps de ligne entraîné par l'eau. M. F. M. Halford recommande même de faire quelques pas en descendant, si cela est nécessaire. C'est un moyen extrême qui n'est admissible que si vous avez lancé très loin, sur un large cours d'eau. A petite distance, votre marche si discrète qu'elle soit, attirerait vraisemblablement l'attention du plus méfiant des poissons.



L'emploi de ces expédients et de tous autres que peuvent suggérer les circonstances, exige du coup d'œil, du jugement

et beaucoup d'adresse. Encore, n'arrive-t-on pas toujours à triompher de la difficulté. Lorsqu'on pêche en remontant le courant, le long du bord où on est placé, la chose est relativement facile. Lorsque, toujours en remontant, on envoie la mouche en biais dans le milieu de la rivière, ou à l'autre bord, c'est plus scabreux. Enfin, si en descendant on pêche son propre bord, et surtout le bord opposé, il est quelquefois impossible d'éviter les faux mouvements de la mouche, lorsqu'elle n'est pas cueillie par le poisson au moment même où elle tombe sur l'eau.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas toujours choisir la tactique la plus simple? Pourquoi, par exemple, ne pas lancer exclusivement sur son propre bord en remontant la rivière, puisque c'est la seule direction vraiment commode pour faire flotter convenablement la mouche?

Tout simplement parce que le pêcheur qui voit une truite en chasse au milieu de l'eau, ou sous la berge opposée, ou dans toute autre situation défavorable, ne résiste pas à la tentation de lui offrir sa mouche quand même. Je trouve qu'il a parfaitement raison, à condition qu'il soit capable de la bien offrir. C'est pour cela que je vous engage à acquérir, même au prix d'un apprentissage assez dur, les connaissances et la dextérité indispensables pour

ne pas être arrêté par les difficultés qui découragent les maladroits ou qui les font échouer misérablement.

Notez en outre que, lorsqu'on pêche à la mouche sèche, chaque coup de ligne représente un effort matériel assez considérable et, dans beaucoup de cas, une sérieuse dépense de réflexion. Aussi les adeptes les plus passionnés du *dry-fly* ménagent-ils beaucoup leur poudre. Ils ne lancent qu'à bon escient, c'est-à-dire lorsqu'ils voient une truite moucheronner. Ils l'attaquent alors, selon toutes les règles de l'art, avec un soin extrême. S'ils ne réussissent pas à la piquer, après quelques tentatives judicieusement variées et espacées, ils attendent qu'un autre poisson leur signale sa présence et son appétit en soulevant un peu plus loin les ondes provocatrices. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se résignent à tenter quelques coups de ligne, sans voir leur proie en mouvement. Encore ne s'y hasardent-ils qu'à certaines places privilégiées, où ils savent pertinemment qu'il y a presque toujours une truite à l'affût des insectes ailés. Restreignant ainsi volontairement les limites de leur sport, ils n'ont garde de passer à côté d'un poisson en humeur d'accepter la mouche sans engager la conversation avec lui, pour peu qu'il en vaille la peine. Si la bête est placée de

telle sorte que le coup soit aisé, tant mieux. Si l'entreprise est difficile, ils feront appel à toutes les ressources de leur habileté et ils ne se tiendront pour battus que s'il y a impossibilité démontrée de faire flotter correctement leur appât à portée de la truite. S'ils agissaient autrement, s'ils avaient la prétention de ne s'en prendre qu'aux victimes s'offrant dans les conditions les plus propices, la pêche serait souvent pour eux une simple promenade au bord de l'eau.



Toutes les fois que cela est praticable, on n'en doit pas moins se placer *au-dessous* du poisson pour lui envoyer la mouche. C'est l'A B C de cette pêche. On lance par conséquent contre le courant, directement si le poisson est près du bord d'où l'on pêche, obliquement s'il est au milieu de la rivière ou contre la rive opposée. Hors le cas où le lancé contre le courant *(up stream)* est matériellement impossible en raison d'obstacles qui empêchent d'aborder le poisson comme il vient d'être dit, jamais le pêcheur à la mouche sèche ne doit

envoyer dans le sens du courant *(down stream).* Non seulement ce serait chercher la difficulté en pure perte, mais chose plus grave, ce serait s'exposer sans nécessité à être vu par la truite. Et je vous l'ai déjà dit, une truite qui voit le pêcheur est une truite manquée.

Si, en raison de la disposition des lieux, vous êtes obligé d'offrir votre mouche à un poisson directement placé au-dessous de vous, lancez en arrêtant votre canne, au troisième temps, dans une position aussi voisine que possible de la verticale et suivez la mouche qui descend le courant en inclinant peu à peu votre scion vers le niveau de la rivière. Peut-être l'appât sera-t-il pris avant que vous soyez à bout de ligne. Vous augmenterez vos chances si votre soie tombe sur l'eau en décrivant quelques sinuosités. Mais, si la truite n'est pas prise au premier coup, il vous faudra d'infinies précautions pour ne pas l'effaroucher en relevant votre mouche et une seconde tentative sera très rarement fructueuse.

Quelle que soit votre position par rapport à la truite, faut-il envoyer la mouche à l'endroit même où le poisson vient de monter, ou plus haut, ou un peu sur le côté ? Les praticiens les plus experts se partagent sur la question. Pour moi, je lance généralement, quand il n'y a pas de circonstances spé-

ciales qui s'y opposent, à 20 ou 30 centimètres directement au-dessus de l'endroit où la truite a marqué le centre de son *rond*. Si le poisson ne fait aucun mouvement, j'envoie un second coup à la même place, puis deux autres coups, 20 ou 30 centimètres plus haut. J'estime qu'après cela il est à peu près certain que l'appât a été vu et dédaigné, à moins que je n'aie affaire à une truite qui remonte le courant en ramassant une mouche par-ci, par-là, ce qui arrive quelquefois, surtout le soir. Mais, s'il en est ainsi, je la verrai bientôt chasser un peu plus haut, puis plus haut encore, jusqu'à ce qu'elle se fixe à l'endroit où elle a l'habitude de s'embusquer quand elle est poussée par la faim.

Lorsque je pêche sur une truite placée près de mon bord, il m'arrive souvent, si la régularité du courant me le permet, d'envoyer un premier coup, toujours en avant, mais un peu de côté, entre la truite et la berge. La mouche qui flotte correctement dans cette position a toutes chances d'être acceptée si elle est tombée comme il faut.

Une vérité fondamentale dont le pêcheur à la mouche sèche doit se bien pénétrer, c'est que si le premier coup adressé à une truite et *vu* par elle est défectueux, le poisson mis sur ses gardes ne succombera pas aux coups suivants, si parfaits qu'ils puissent être. Apportez donc tous vos soins

à la manière dont vous prenez contact avec l'ennemi. Si vous commettez une faute susceptible d'éveiller sa défiance, laissez-lui le temps de l'oublier, allez pêcher plus loin, quitte à renouveler votre tentative un quart d'heure plus tard, si le cœur vous en dit. S'acharner sur un poisson prévenu, c'est pur enfantillage.

Lorsque vous avez lancé au-dessus de vous, la canne doit se redresser progressivement à mesure que la mouche descend le courant jusqu'au moment où il est nécessaire d'enlever la ligne pour l'envoyer en arrière et préparer un nouveau coup.

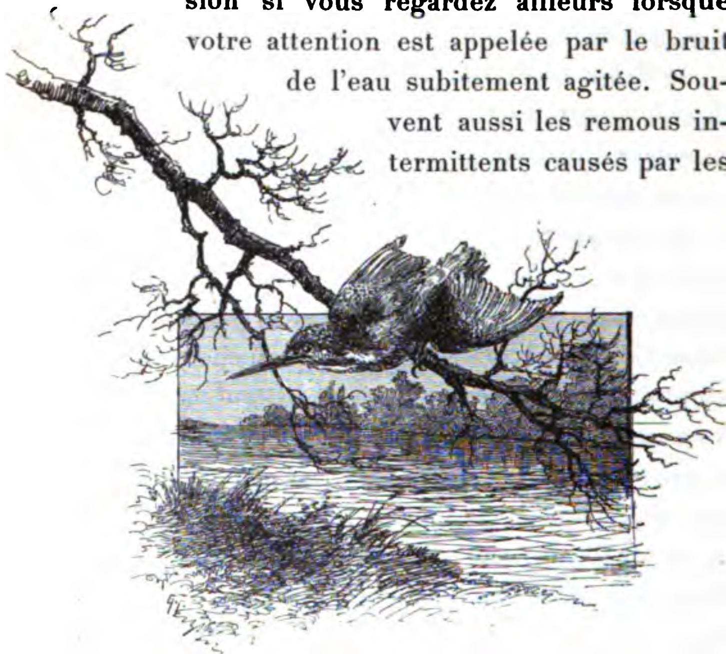
Que vous pêchiez à contre-courant ou au-dessous de vous, il faut ferrer dès que vous voyez l'appât disparaître dans l'eau soulevée par l'attaque de la truite. Si votre ligne est lâche, dans les hypothèses que j'ai passées sommairement en revue il y a quelques instants, le coup de poignet devra naturellement être plus prompt et plus énergique que si elle est correctement étendue sans aucune sinuosité.

Si votre mouche n'a pas été acceptée et si vous avez l'intention de lancer de nouveau soit la même mouche, soit une autre, n'enlevez la ligne qu'avec précaution et seulement lorsque vous êtes sûr que l'appât est descendu assez loin derrière le poisson pour ne pas l'effaroucher en quittant l'eau brusquement. Même si vous ne comptez pas recom-

mencer, agissez en douceur. Les truites n'ont que trop d'occasion de se sentir menacées; à quoi bon les rendre encore plus sauvages en les effrayant inutilement? Et puis il vous arrivera plus d'une fois de voir votre mouche happée juste au moment où, croyant le coup achevé, vous donnerez à la ligne l'impulsion finale qui doit l'envoyer dans les airs derrière votre dos. Si vous avez l'habitude de manœuvrer brutalement, votre *tackle* sera alors en grand danger d'être brisé.

En supposant que vous ayez compris les conseils que je viens de vous donner et que vous soyez en état de les appliquer sur le terrain, votre éducation de pêcheur à la mouche sèche n'est pas complète. Il faut encore qu'en battant la rivière vous sachiez découvrir les truites occupées à se repaître d'insectes ailés. Ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer. Le brusque soulèvement de l'eau accompagné de ce bruit spécial si doux à l'oreille des pêcheurs et suivi d'un clapotage d'ondulations concentriques, n'est pas toujours produit par le mouvement du poisson qui saisit un insecte à fleur d'eau. Lorsque ce soulèvement a lieu tout près de vous, si peu expérimenté que vous soyez, vous saurez immédiatement à quoi vous en tenir. Mais si vous êtes à quelque distance, il vous arrivera, même en plein jour, de

prendre le mouvement d'un rat d'eau, ou le plongeon de quelque oiseau aquatique, ou la simple chute d'une feuille pour un poisson qui chasse. Vous êtes particulièrement exposé à cette confusion si vous regardez ailleurs lorsque votre attention est appelée par le bruit de l'eau subitement agitée. Souvent aussi les remous intermittents causés par les



herbes noyées qui évoluent dans le courant ou par tout autre obstacle mobile momentanément arrêté entre deux eaux jouent, d'une manière étonnante, la montée d'un poisson. Si vous avez l'ombre d'une hésitation, approchez-vous doucement et restez en

observation à une vingtaine de pas *au-dessous* de l'endroit où vous avez vu bouger quelque chose. Si c'est vraiment une truite qui moucheronne, il est probable qu'elle recommencera bientôt son manège et vous le distinguerez alors d'assez près pour ne pas vous y tromper.

Dans beaucoup de rivières la difficulté de discerner la montée d'une truite se complique de la présence d'autres poissons qui, eux aussi, cherchent parfois leur nourriture à fleur d'eau. Ombres, chevesnes, vandoises et jusqu'aux simples petits gardons vous causeront plus d'une méprise, s'il y en a dans les eaux où vous pêcherez. Vous vous consolerez en songeant que les pêcheurs les plus malins s'y laissent prendre.

Si la sagesse des nations nous enseigne que tout ce qui reluit n'est pas or, l'expérience, une expérience passablement irritante, vous apprendra que toutes les truites qui chassent ne sont pas en humeur de manger des mouches. Que de fois verrez-vous le poisson s'agiter tout autour de vous, marquer ronds sur ronds, soulever bouillons sur bouillons et refuser toutes les mouches que vous lui présenterez ! Vous vous en prendrez alors à votre maladresse, ou à l'ineptie du *fly-maker*, ou à la vieille femme qui vous a souhaité bonne chance en vous croisant sur la route, et vous aurez grand

tort. Tout simplement vous avez affaire à des truites qui sont en quête d'autre chose que de mouches. Regardez-y de plus près et vous vous apercevrez qu'elles brisent la surface de l'eau non avec leur museau, mais avec leur dos ou leur queue. Elles sont attablées sur un banc de crevettes d'eau douce ou de petits coquillages. Pour fouiller les herbes à leur aise elles prennent une position oblique, la tête en bas et la queue en l'air, et dans leur agitation elles montrent par instants leur nageoire caudale au-dessus de l'eau. Si c'est la nageoire dorsale qui émerge de la rivière, il est probable qu'elles poursuivent des larves d'éphémérines sur le point de se transformer, ou quelques-uns de ces insectes aquatiques, coléoptères et hémiptères, qui sont obligés de remonter de temps en temps à la surface pour renouveler leur provision d'air. En tous cas, ce ne sont pas des truites occupées à guetter les insectes flottants sur l'eau, et ce n'est que par hasard qu'elles accepteront une mouche sèche. Nous rechercherons tout à l'heure s'il y a moyen de les tenter avec une mouche noyée[1].

Même lorsque sans aucun doute possible vous

[1] M. Halford recommande en pareille occurrence aux pêcheurs à la mouche sèche, l'*Orange Bumble* ou le *Furnace*. Les *palmers* à corps brun 0 ou 00 (V. *suprà*, pages 174 et 177), ou les *sedges* 1, 2 ou 3 peuvent être aussi essayés.

voyez le poisson chercher sa nourriture à la surface et se gorger d'insectes ailés, il est un cas où votre mouche aura peu de succès. C'est quand il prend fantaisie à la truite d'attaquer certains moucherons presque imperceptibles qui, trop souvent, voltigent sur les rivières en nuées innombrables. Il faut croire que la truite trouve à ces petites bêtes, à peine grosses comme une tête d'épingle, une saveur extraordinairement séduisante, car lorsqu'elle se met à les dévorer elle prend rarement un appât artificiel. On a bien essayé de les imiter, mais c'est peine perdue. Et puis il y en a tant sur l'eau! Les Anglais les ont baptisées : *Fisherman's Curse*, fléau du pêcheur, et le nom est bien justifié. Quand la truite leur fait la chasse, les meilleures mouches sèches à lui offrir sont, d'après M. Halford, le *Wickham* et le *Pink Wickham*, montés sur 00. J'ai réussi quelquefois aussi avec un petit *hackle* d'un noir grisâtre[1], mais c'est bien chanceux, et la plupart du temps le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle.

C'est un grand avantage pour tout pêcheur, mais surtout pour le pêcheur à la mouche sèche, de pouvoir deviner la taille approximative du poisson qu'il voit moucheronner. Une truite soulève un flot énorme; vous la croyez superbe et vous passez

[1] V. *suprà*, p. 179.

une demi-heure à lui montrer vos plus jolies mouches. Enfin elle monte, elle est prise..., elle pèse un quarteron! et vous la rejetez à l'eau avec tous les égards dus à son jeune âge. C'est agaçant, et vous avez perdu un temps qui aurait pu être mieux employé. Les vieux batteurs de rivière ne s'y laissent pas prendre. Ils arrivent à juger le poisson sans le voir *par corps*, d'après sa position, d'après la vivacité de son allure, d'après le bruit qu'il fait en rompant la surface de l'eau, enfin d'après la grosseur des ondulations qu'il a soulevées et des bulles d'air qui surnagent ensuite. Étudiez ces indices. Avec de la patience et de l'observation vous arriverez à en apprécier la signification. Cela vous épargnera des surprises désagréables et bien des peines inutiles. Surtout ne vous imaginez pas que les plus grosses truites sont celles qui agitent l'eau le plus violemment et qui font le plus de tapage en gobant les mouches. Le plus souvent c'est tout le contraire.

Je vous en ai assez dit pour vous donner une idée générale du *dry-fly fishing*[1]. Passons maintenant à la mouche mouillée. Les Anglais ont des expressions qui font bien ressortir la différence essentielle entre la tactique des deux méthodes.

[1] Une fois de plus je renvoie le lecteur désireux d'enseignements plus complets à l'ouvrage de M. Halford, *Dry-Fly Fishing*.

Ils disent de la première : *fishing the rise;* de la seconde : *fishing the water*[1]. Et effectivement, ce qui caractérise la manière d'opérer des pêcheurs à la mouche noyée, c'est qu'ils lancent leur appât sur la rivière là où ils conjecturent qu'il y a chance de prendre une truite, sans attendre que le poisson manifeste sa présence et ses bonnes dispositions en s'emparant d'un insecte à la surface de l'eau. S'ils le voient sauter, c'est un supplément d'information dont ils font leur profit, mais ils n'ont pas besoin de cela pour se mettre en pêche. Très éclectiques pour la plupart, ils ne repoussent pas l'emploi de la mouche flottante en certaines occasions. Seulement ils ne croient pas à son efficacité avec cette ardente ferveur qui appartient à l'autre école. Ils sont persuadés que dans une infinité de circonstances où la mouche flottante est sans vertu, une mouche *travaillant* entre deux eaux peut faire merveilles, et ils estiment que dans beaucoup de cas où la truite prend la mouche sèche, elle accepterait également bien la mouche noyée.

[1] Il n'y a pas de mot français qui rende exactement le mot *rise* dans l'acception où l'emploient les pêcheurs. *The rise,* c'est l'action du poisson qui monte à fleur d'eau pour saisir une mouche. J'emploie souvent en ce sens le mot *montée,* mais c'est faute de mieux. *Fishing the rise*, pêcher sur le poisson qui moucheronne. *Fishing the water,* pêcher sur l'eau, au hasard.

On se tromperait, d'ailleurs, en supposant que le *wet-fly fishing* est un procédé grossier qui peut être pratiqué avec succès par le premier venu. S'il est incontestable qu'avec cette méthode on laisse une place assez grande au hasard, il est certain, d'autre part, que pour en tirer tout le parti possible, il faut presque autant d'habileté que pour réussir avec la mouche sèche, et peut-être encore plus d'expérience. Certains raffinements du lancé qui sont essentiels dans le *dry-fly fishing* ne sont pas indispensables avec la mouche mouillée. Mais, par contre, lorsqu'on pêche sans être guidé par la vue du poisson en chasse, ce n'est pas une petite affaire que de choisir judicieusement la place où il convient d'envoyer chaque coup de ligne. C'est alors l'intelligence et la connaissance de l'eau qui vous conduisent seules. Il faut être du métier, je vous assure, pour ne pas perdre son temps en fouettements inutiles, pour chercher le poisson là où il est en posture de prendre la mouche, pour ne pas négliger une foule de bons coins qui ne se révèlent que par des indices insignifiants, en un mot, pour battre consciencieusement et savamment une rivière, quand le poisson n'y donne aucun signe de vie. En outre, pour se livrer à cet exercice pendant toute une longue journée, une ténacité exceptionnelle et des

muscles solides sont de toute nécessité. Est-ce un inconvénient? Cela dépend des goûts et des aptitudes, mais pour ma part je ne le trouve pas. Le seul reproche que j'adresse au *dry-fly fishing*, lorsqu'on le pratique d'une manière exclusive, c'est justement de trop limiter, par moments, l'activité du pêcheur. Je vous réponds qu'ici elle trouve à se donner libre carrière.



Lorsque vous pêcherez ainsi, rappelez-vous que vos meilleures chances sont tout près des bords. Au ras des herbes qui frangent la berge, vous ferez monter des poissons qui, sans être positivement en chasse, se jettent, cependant, assez volontiers sur les proies qui passent tout près d'eux. Lancez aussi en avant des touffes de plantes submergées; laissez votre mouche suivre l'étroit chenal que le courant se creuse entre les futaies subaquatiques. Les truites affectionnent ces couloirs ondoyants

pour s'y mettre à l'affût de ce que le hasard leur enverra. Enfin ne négligez pas les places claires où le gravier chauve se montre à vif entre les bancs d'herbes. Presque toujours quelque poisson est embusqué aux alentours pour surveiller ce qui s'y passe, attendant l'heure de moucheronner pour s'installer à fleur d'eau en plein milieu de l'espace découvert. Peut-être cueillera-t-il votre appât, comme un hors-d'œuvre, pour se mettre en appétit.

Dans la pêche à la mouche sèche les avantages du lancé contre le courant (*up stream*) ne se discutent même pas. Quand il s'agit de la pêche à la mouche mouillée la question demande à être examinée d'un peu plus près, car il y a sur ce point un schisme dans l'église[1].

Les arguments en faveur de la pêche en remontant ne manquent pas et ils sont d'un fort poids. C'est d'abord celui que vous connaissez : la facilité plus grande de se dérober à la vue du poisson. Cette raison est si claire qu'elle se passe de commentaire. Cependant il faut reconnaître qu'elle perd beaucoup de sa force lorsqu'on pêche une eau agitée par le vent ou par un courant tumultueux.

[1] M. Cholmondeley-Pennell, entre autres, est un partisan déclaré de la pêche *down stream*.

En pêchant *up stream*, si vous piquez une truite, il vous est en général assez facile de la faire descendre. Vous la ramenez ainsi sur un terrain déjà battu et vous ne dérangez pas le poisson dans la partie de la rivière qui n'est pas encore explorée. C'est tout différent quand vous pêchez en descendant. Dix-neuf fois sur vingt la truite s'enfuit alors au fil de l'eau dès qu'elle sent l'hameçon. Si vous la suivez, comme vous êtes obligé de le faire sous peine de lui donner toutes les chances possibles de se décrocher en engageant une ligne trop longue, vous effarouchez les poissons auxquels vous n'avez pas encore offert votre mouche. Leur terreur est augmentée par les allées et venues et par les bonds de la truite qui se débat, par la vue de la canne qui se dresse au bord de l'eau, par les mouvements, si modérés qu'ils soient, que la lutte vous impose, souvent aussi par les gesticulations désordonnées d'un porte-épuisette maladroit ou excité. En mettant tout au mieux c'est toujours 10 ou 12 mètres de rivière perdus pour votre pêche, et souvent trois ou quatre fois plus. Si la chose se répète, au moment où les truites sont en chasse, lorsque vous pêchez le coin préféré que vous aviez pieusement réservé pour cette heure bénie, c'est tout simplement un désastre.

Autre considération : lorsque vous avez piqué une truite au-dessus de vous, vous pouvez généralement, si vous êtes leste, garder votre position au-dessous d'elle pendant toute la durée de la bataille. Ainsi placé vous perdrez dix fois moins de poissons que dans la situation inverse. J'ajoute que s'il y a dans la rivière un lit d'herbes un peu épais, il vous sera très difficile en lançant *down stream* d'empêcher les truites de plonger aussitôt piquées dans ces fourrés inextricables où elles seront enfouies et solidement établies avant que vous ayez eu le temps de vous reconnaître.

Enfin vous ferrez avec infiniment plus de précision et de sécurité le poisson qui saisit l'appât au-dessus de vous que celui qui l'attaque au-dessous. D'où ce résultat que vous le manquez beaucoup plus fréquemment dans le second cas. Surtout quand la truite est peu ardente, lorsqu'elle prend mollement ou avec défiance, la proportion des poissons que l'on manque au ferrage ou qui se décrochent instantanément est incomparablement plus grande en pêchant *down stream*. La chose s'explique peut-être par la manière dont l'hameçon agit dans l'un et l'autre cas. Lorsque vous ferrez *up stream* la truite vous tourne le dos ou plutôt la queue, puisqu'elle a la tête au courant. L'action de la ligne subitement tendue par votre coup de

poignet s'exerce donc premièrement sur la lèvre du poisson. Par conséquent l'hameçon, lorsqu'il suit l'avançon qui a son point de résistance sur la lèvre, est tiré le long des parois buccales avec les meilleures chances d'y trouver prise, même si la truite écarte instantanément ses mâchoires pour le rejeter. Il en est autrement lorsque vous pêchez au-dessous de vous, car alors la truite vous fait face et en ferrant vous arrachez directement l'hameçon de sa bouche. Celle-ci présente une ouverture proportionnellement énorme lorsqu'elle est béante, et les truites même les plus inexpérimentées mettent une incroyable prestesse, non seulement à l'ouvrir, mais à repousser la mouche artificielle par une chasse d'eau puissante dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles ont été trompées. C'est probablement le jeu des ouïes qui leur permet d'établir ainsi un courant factice dans leur gosier pour se débarrasser de ce qui les gêne. Quoi qu'il en soit, elles accomplissent ce petit manège avec un à-propos et une instantanéité que vous apprécierez à leur valeur lorsque vous pêcherez en descendant.

Voilà, je crois, les meilleurs arguments en faveur de la pêche à contre-courant. Écoutons maintenant l'autre cloche. On n'entendait qu'elle il y a cinquante ans. Elle sonne faiblement et semble un peu fêlée

depuis que les truites de notre vieux monde ont lié une connaissance plus intime avec l'espèce humaine.



On allègue tout d'abord que la pêche en descendant est plus facile et moins fatigante.

Plus facile, car lorsque vous pêchez au-dessus de vous la moindre faute du lancé s'aggrave par cette double circonstance que votre mouche, ayant un parcours très limité, tombe forcément à peu de distance du poisson et que votre bas de ligne s'allonge sur l'eau directement au-dessus de sa tête ou à côté de lui. Si la mouche tombe mal, si le bas de ligne est trop visible, s'il fouette ou sillonne l'eau, vous ne prenez rien et voilà une truite mise en défiance qui en aura pour un bon bout de temps à rester sur ses gardes. Lorsque au contraire vous pêchez au-dessous de vous, si vous dégoûtez par votre maladresse le poisson qui voit tomber votre mouche et votre bas de ligne, vous avez chance d'en raccrocher un autre pendant que votre

appareil décrit un arc de cercle pour traverser le courant, en supposant que vous ayez lancé selon l'usage dans la direction de l'autre bord.

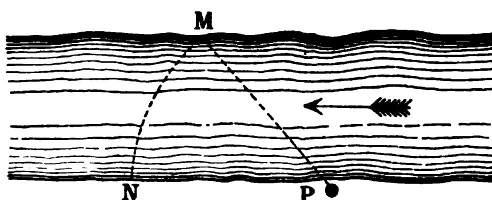
La pêche en descendant est la moins pénible : en effet, lorsque vous pêchez *up stream*, la mouche ramenée incessamment sur vous par le courant ne doit rester sur l'eau que quelques secondes. A chaque instant vous la relevez pour la lancer de nouveau et cette gymnastique nécessite, je le reconnais volontiers, un poignet vigoureux et en plus un certain entraînement. Lorsque vous pêchez au-dessous de vous, le fameux arc de cercle vous donne le temps de bourrer une pipe entre deux coups.

Avec une eau transparente dont la surface est calme, la différence de fatigue n'est pas cependant si grande qu'on pourrait le croire, parce qu'alors pour prendre du poisson au-dessous de soi il faut envoyer une ligne excessivement longue, ces demoiselles y voyant de loin. Le lancé à grande distance n'est pas nécessaire, en général, si vous attaquez le poisson par derrière. Il y a donc compensation et la fatigue est à peu près égale, quelle que soit votre manière de pêcher. Mais lorsque l'eau est très agitée, vous prenez du poisson presque aussi près de vous en lançant au-dessous qu'en envoyant la mouche au-dessus du courant.

La pêche *up stream* est alors incontestablement plus dure, surtout si le vent souffle du haut de la rivière.

Comme je me plais à croire que ni la fatigue ni la difficulté ne vous effraient, les deux arguments que je viens d'exposer ne vous décideront probablement pas à pêcher en descendant; mais il en est un troisième qui n'est pas sans valeur quand il s'agit de la mouche noyée. On dit : c'est seulement lorsque l'appât descend au-dessous de vous, entraîné par le courant, que vous pouvez lui donner l'apparence de la vie au moyen de certains mouvements qui excitent le poisson et lui font oublier sa prudence[1].

Prenons par exemple l'hypothèse la plus habituelle, celle où la mouche est lancée obliquement en travers de la rivière. Elle décrira une portion de cercle MN dont le pêcheur P sera le centre. Cette



évolution qui lui est imposée par les deux forces contraires qui agissent sur elle, la traction de la

[1] V. Cholmondeley-Pennell, *The Modern Practical Angler*, p. 71.

ligne et celle du courant, est évidemment propre à éveiller l'attention du poisson, peu habitué à voir les mouches noyées et même les insectes aquatiques faire de pareilles promenades. Donc les truites regarderont passer ce phénomène avec un mélange d'appréhension et de gourmandise — si elles ont faim. Mais en regardant de tous leurs yeux de bêtes carnassières elles verront les fibres du *hackle* s'animer au tremblement de l'eau et la mouche se balancer dant le courant comme si elle était vivante et douée de mouvement. Peut-être même une imperceptible oscillation du scion imprimera-t-elle à l'appât quelques faibles saccades rappelant l'effort d'une larve ou d'un insecte aquatique essayant de parvenir à fleur d'eau. Et alors si la mouche est bien choisie, si le bas de ligne est fin, si le temps est couvert, et surtout si vous pêchez des eaux *faciles*, vous prendrez du poisson.

C'est naturellement lorsque les truites ne chassent pas à la surface que vous pourrez légitimement recourir à ce procédé. Il vous permettra alors d'explorer utilement les parties de rivière profondes, le dessous des ponts, les fosses creusées sous les chutes d'eau, sous les barrages et les cascades. Laissez votre mouche bien plonger, faites-lui suivre les sinuosités des courants secon-

daires et ne craignez pas qu'elle s'engage entre deux eaux sous les amas d'écume et de détritus accumulés dans les remous. Souvent vous ferez là d'heureuses rencontres. Pêchez avec patience et sondez à plusieurs reprises tous les coins et recoins de ces endroits favorisés qui, presque toujours, servent d'asile à de gros poissons. C'est quelquefois en y revenant après une tentative infructueuse qu'on y fait les plus belles prises.

Inutile de vous prévenir que vous serez guidé pour le ferrage plus souvent par le toucher que par la vue, la mouche étant complètement submergée. A cette pêche, il est indispensable de piquer d'une main très légère, sans cela la force du courant augmentant la résistance du poisson, on casse tout. Mais il faut piquer très vite à la moindre *touche* et si vif que vous soyez, vous serez surpris du nombre de poissons que vous manquerez.

C'est quand la mouche commence son voyage et quand elle le termine qu'elle est le plus fréquemment attaquée. Avant de la relever faites trembloter le bout du scion pendant un instant en redressant doucement la canne. Ce double mouvement fait remonter la mouche et active les vibrations du *hackle*. Quelquefois des truites d'une certaine expérience se décident alors à se jeter dessus. Au contraire, pendant que la mouche

accomplit sa course circulaire en travers de la rivière, soyez très sobre de mouvements. Inclinez lentement le scion dans la direction du fil de l'eau en suivant le circuit de la mouche, sans néanmoins que la tension de la ligne devienne lâche. Le danger, croyez-moi, n'est pas de trop ménager l'agitation de la mouche. La plupart des pêcheurs et surtout des débutants l'exagèrent maladroitement et donnent à leur appât une allure tellement fantaisiste qu'elle épouvante les truites les plus affamées.

Cette manière de pêcher en descendant est utilisée, même par des partisans déclarés du lancé *up stream*, lorsqu'ils opèrent sur des eaux d'un courant trop violent pour que leur méthode favorite puisse être employée sans une intolérable fatigue, ou bien lorsque le vent souffle du haut de la rivière avec trop d'intensité pour qu'il leur soit possible de lancer en remontant, ou bien encore lorsque c'est le seul moyen de pêcher sans que le soleil projette leur ombre sur le terrain



qu'ils vont battre. En ce qui me concerne, j'en use en semblables occurrences comme d'une suprême ressource qui m'a réussi quelquefois, je le reconnais, de la façon la plus imprévue, mais qui, le plus souvent, n'a pas alourdi beaucoup mon panier lorsque je pêchais sur des eaux vraiment difficiles. Une dernière recommandation : surtout quand vous pêchez en descendant, ne vous tenez au bord de l'eau qu'en cas de nécessité. Toutes les fois que la disposition des berges vous le permettra, lancez en marchant à une distance de la rivière à peu près égale à la longueur de votre canne. Ceci est une règle essentielle sur un cours d'eau à bords plats. Si la berge est élevée et s'il y a un passage entre le talus et l'eau, suivez ce passage, si étroit, si marécageux qu'il puisse être. Vous y serez encore moins vu que sur le sommet du talus, surtout si celui-ci est aussi haut ou plus haut que vous.

Reste à savoir si la mouche lancée *up stream* ne peut pas être actionnée entre deux eaux tout aussi bien que la mouche envoyée *down stream*. Lorsqu'on pêche à contre-courant, on redresse la canne à mesure que la mouche descend. On peut donc indubitablement activer cette descente, par petits à-coups en relevant le scion d'un mouvement plus vif et moins régulier que celui de la mouche qui

se rapproche du pêcheur. Mais cette manœuvre n'est que bien rarement couronnée de succès. Elle est certainement inférieure, comme attraction, au circuit de la mouche qui, convenablement soutenue en dessous du pêcheur, papillonne d'elle-même en biaisant entre deux eaux.

En résumé, même quand vous emploierez la mouche noyée, je vous engage à pêcher en remontant toutes les fois que vous le pourrez et à laisser l'appât revenir naturellement sur vous au fil de l'eau, mais sans vous préoccuper autant de ses déviations que s'il s'agissait d'une mouche flottante. En cas de force majeure, ou bien quand vous aurez épuisé sans résultat toutes les ressources de votre expérience et de votre imagination, pêchez en descendant, en lançant assez près de vous si l'eau est agitée, très loin, au contraire, si l'eau est calme. Jetez alors en travers de la rivière aussi près que possible de l'autre bord, et comptez sur les ondulations du courant beaucoup plus que sur votre poignet pour *animer* votre mouche pendant qu'elle voyage.

Un dernier mot pour éviter toute confusion.

Quand je dis : pêchez en remontant *(up stream)* cela signifie : battez la rivière en dirigeant vos pas vers sa source, *et en envoyant votre mouche au-dessus de vous*, dans un sens opposé plus ou moins

directement à celui du courant. J'insiste, parce que j'ai connu certains pêcheurs qui s'imaginaient pêcher en remontant lorsqu'ils faisaient tout le contraire. Ils se promenaient bien sur la berge en tournant le dos à l'embouchure du cours d'eau, mais à chaque pas ils lançaient avec une parfaite régularité *au-dessous* d'eux, en travers du courant, sans se rendre compte qu'ils offraient ainsi leur mouche au poisson qui venait de les regarder passer. C'est une manœuvre infaillible pour ne rien prendre, si peu que l'eau soit claire et tranquille.

Lorsque la pêche à la mouche noyée était universellement pratiquée, l'immense majorité des pêcheurs de truites montaient deux ou plusieurs mouches sur leurs bas de ligne. Ce n'était que sur des eaux complètement obstruées par les herbes ou les branchages qu'ils se résignaient à ne faire usage que d'un seul appât. J'ai encore, dans le tiroir aux reliques, des avançons garnis de cinq mouches écossaises; d'autres en crin tordu venant du département de l'Ain sont armés d'une demi-douzaine de mouches destinées tant aux truites qu'aux ombres. Ces orgies de plume ont singulièrement passé de mode sous l'influence chaque jour plus sensible du *dry-fly fishing*. Employer plus d'une mouche avec cette méthode de pêche

est un simple non-sens. Si vous avez compris ce que j'ai tâché de vous expliquer au commencement de ce chapitre, je pense que vous n'en douterez pas une seconde.

En est-il de même quand on pêche à la mouche noyée ? Les opinions sont très partagées. Mais ici encore j'estime que c'est une question d'*espèce*, comme disent les jurisconsultes, dont la solution est subordonnée aux circonstances. Lorsque vous battez une eau entièrement libre, mettez deux ou trois mouches à votre ligne si le cœur vous en dit. Je n'y vois que des avantages, surtout si vous pêchez en descendant. Mais si la rivière contient soit dans son lit, soit sur ses bords des herbes, des branches, des souches ou des rochers, vous agirez plus prudemment en ne vous servant que d'une seule mouche. Vous piquerez peut-être moins de poissons, mais vous en perdrez moins, cela se compense.

Lorsque vous pêcherez avec plusieurs mouches, ayez soin de les espacer suffisamment. Un intervalle de 70 à 80 centimètres est nécessaire. Chaque mouche supplémentaire doit être fixée au bas de ligne avec un bout de florence d'une dizaine de centimètres terminé par un nœud. Une demi-clef sur l'avançon suffit alors pour relier le tout.

Si vous employez simultanément des mouches

de différentes grandeurs, mettez la plus lourde à l'extrémité du bas de ligne. Le lancé sera plus facile et vous aurez moins de chance de voir les hameçons s'emmêler dans les va-et-vient de la ligne.

Enfin, quand vous tiendrez un poisson, recommandez à votre porte-épuisette de faire grande attention à ses mouvements. Bien des truites ont dû la vie à une mouche supplémentaire maladroitement engagée dans les mailles du filet.

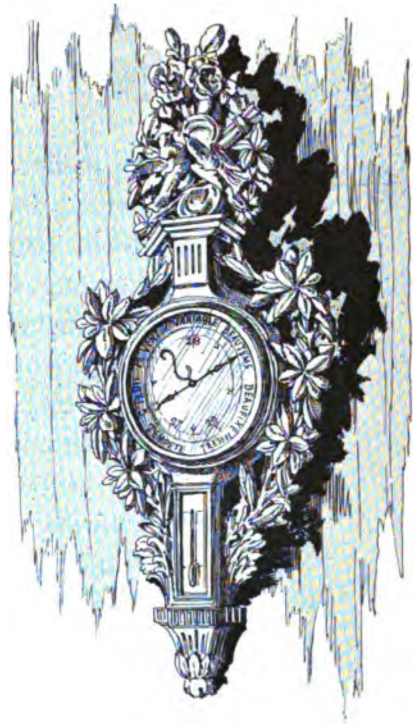
Il vous arrivera sans doute de prendre deux ou trois truites à la fois, lorsque vous pêcherez avec plusieurs mouches. En pareil cas, c'est le poisson la plus éloigné du scion qui doit être cueilli tout d'abord. Le n° 2, puis le n° 3 seront alors facilement introduits dans l'épuisette, pour peu que votre aide soit un peu leste et ne perde pas la tête.

Quand j'étais jeune, je pêchais très souvent avec deux ou trois mouches. Aujourd'hui cela m'arrive bien rarement, et jamais la fantaisie ne m'en vient sur mes eaux préférées de Normandie. A mesure que je comprenais mieux les subtilités attirantes du sport, je me suis dégoûté des procédés un peu grossiers qui augmentent quelquefois le nombre des victimes, mais qui certainement diminuent la joie du triomphe. Il ne me suffit plus de prendre du poisson; je tiens à le bien prendre et je de-

mande à la pêche la quintessence de ses plaisirs. Telle truite piquée par ma mouche flottante en plein soleil, dans des conditions exceptionnelles de difficulté, m'a donné souvent plus d'émotions que tout un panier rempli sans peine.

Est-ce là l'effet d'une vieillesse blasée? Je ne le crois pas, car, vrai! je me sens plus jeune que bien des jeunes quand la rivière m'attend. J'y vois plutôt la conception juste d'un sport dont les jouissances tout intimes, toutes personnelles et inaccessibles au commun des mortels, sont bien plus délicates qu'elles ne sont violentes. D'ailleurs, si vous comprenez notre pêche autrement, libre à vous. Chacun prend son plaisir où il le trouve!





CHAPITRE VII

LE TEMPS
LES HEURES
LES SAISONS
L'EAU

— Bon temps pour la pèche, monsieur ?

— Je vous dirai cela ce soir.

Dialogue confidentiel que j'ai échangé cent fois avec des aubergistes, des chefs de gare, des châtelains, des usiniers, des gardes, des camarades, etc., sans parler de mes disciples bien-aimés au début de leur carrière.

Bon temps pour la pêche ? Est-ce que je sais, moi ! Je vois à peu près ce que c'est qu'un mauvais temps pour la pêche à la mouche artificielle. Mais, quant au temps favorable, je n'en suis assuré qu'au retour

en vidant mon panier. Voilà la vérité, toute la vérité que m'ont apprise trente années d'illusions et de désillusions. Jeunes disciples, si vous en connaissez plus long, instruisez-moi, je vous en serai tout à fait obligé.

Donc, si vous le voulez bien, parlons d'abord du *mauvais temps de pêche*, je pourrai dire alors : « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. »

Ce qui caractérise pour moi le temps le plus funeste à notre sport, c'est l'absence complète de nuages jointe à l'absence non moins complète de brise. Lorsque avec la girouette au nord, au nord-est ou bien à l'est et le baromètre aux environs de 0,77, vous jouirez de ce temps précieux pour la moisson, oh alors! si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas pêcher en plein midi sur des eaux un tant soit peu difficiles. Lisez, dormez, travaillez, faites la cour aux dames, payez vos créanciers, revernissez vos cannes, prenez des bains froids, faites couper vos cheveux, écrivez un traité de philosophie, chassez, absorbez des boissons glacées ou du thé chaud, faites tout ce qui vous passera par la tête, mais ne pêchez pas la truite à la mouche artificielle. C'est un conseil d'ami, un fameux conseil que je vous donne, et qui n'est pas trop payé au prix modeste que vous avez

déboursé pour devenir l'heureux propriétaire de mon bouquin.

Pourquoi le ciel sans nuages est-il si défavorable à notre pêche ? Pour plusieurs raisons. D'abord la très grande lumière permet à la truite de saisir d'un seul coup d'œil tout ce que notre *tackle* — fausse mouche, hameçon et bas de ligne — a d'inquiétant pour elle. Aux rayons du soleil elle distingue les moindres détails du petit paquet de plumes que nous voulons lui faire prendre pour une gourmandise. Forme, couleur, opacité, rien ne lui échappe. « Ça, une mouche, se dit la bête rusée, allons donc ! où sont les six pattes crochues? où sont les yeux miroitants ? où sont les ailes diaphanes comme l'air lui-même ? où est le corps à demi transparent ? Et cet acier brillant dont la pointe barbelée étincelle, quelle guêpe possède un pareil aiguillon ? Et ce fil chatoyant, antenne monstrueuse qui s'allonge indéfiniment sur l'eau, quel insecte est orné d'un semblable appendice ? Ça une mouche, allons donc ! » Et la truite, regardant votre grossier appareil lui passer sur la tête, s'enfonce dédaigneusement dans l'herbe caressante en faisant ses réflexions sur la bêtise et la méchanceté des hommes.

L'atmosphère lumineuse d'un beau jour d'été ne rend pas seulement la mouche artificielle trop

distincte ; elle précise et elle étend pour le poisson la perception visuelle des objets placés hors de l'eau, à distance. Plus la clarté est grande, mieux vous êtes vu vous-même par la truite.

Voilà deux raisons purement physiques pour redouter le soleil, et la première suffirait seule à expliquer pourquoi, lorsqu'il resplendit, la pêche à la mouche artificielle est presque toujours peu fructueuse. Mais ce n'est pas tout.

Il n'est pas douteux que la truite fuit généralement l'éclat d'un soleil très vif. Examinez la rivière par une belle après-midi de juillet ou d'août; suivez la rive avec précaution en remontant le courant. Vous verrez très peu de truites dans les places où l'expérience vous apprend à les chercher d'ordinaire. Vous en apercevrez quelques-unes immobiles sous les buissons du bord, mais elles seront peu nombreuses et la rivière vous paraîtra déserte. Qu'est donc devenu ce peuple frétillant et vorace qui la veille bondissait de tous côtés? L'eau a-t-elle été empoisonnée? La senne impitoyable a-t-elle ravagé le canton? — Rassurez-vous, le ruisseau n'est pas dépeuplé, seulement ces demoiselles font la sieste, sieste de poissons qui se reposent l'œil toujours ouvert, mais qui, cependant, ne sont pas fâchés parfois de se retirer dans des cachettes invisibles. Si votre regard

pouvait percer les bancs épais d'herbes submergées, les berges profondément affouillées, les racines plongeantes des saules et des grands peupliers, si vous pouviez sonder toutes ces retraites sombres que connaît si bien la main du braconnier, vous y verriez le poisson rassemblé, somnolent, immobile, attendant que je ne sais quel instinct le rappelle en plein courant pour recommencer la vie de chasse, de mouvement, de plaisir et de danger.

Par un de ces trop beaux temps qui font du meilleur *split-cane* un joujou inutile, je parcourais les bords d'un ruisseau normand réputé très poissonneux et sur lequel on me proposait une location. Mon futur propriétaire, un gros cultivateur du pays, m'accompagnait après un copieux déjeuner pendant lequel il m'avait naturellement vanté sa marchandise, c'est-à-dire les deux ou trois kilomètres de rivière qui traversent ses prairies, et dont il m'offrait la pêche moyennant une somme très ronde. Le soleil d'août nous tombait d'aplomb sur la tête, pas un nuage ne blanchissait le ciel, pas un souffle de vent n'agitait les feuilles. Quoique l'eau peu profonde fût d'une absolue transparence, nul poisson ne se laissait voir. Le lit de la rivière, tapissé d'herbes échevelées d'un vert sombre, semblait un lamentable

désert et les rares moucherons qui voltigeaient à la surface de l'eau ne provoquaient aucune manifestation hostile.

Je connaissais trop bien les ruisseaux des terrains crayeux de la Seine-Inférieure pour m'étonner, par un pareil temps, de ces apparences décourageantes et pour en tirer une indication contraire à mes projets de location. Mais mon compagnon de promenade se désolait, et il répandait des flots d'éloquence pour se disculper d'avoir voulu me tromper en m'affirmant que la truite pullulait dans ses eaux.

« Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais sur ce petit bras de rivière que nous suivons depuis cinq minutes, dans la saison de la mouche, l'eau bouillonne, monsieur, elle bouillonne positivement, tant les truites sautent ! et toutes belles truites, monsieur, des truites dont les plus petites dépassent la livre ! Il faut avoir vu cela, monsieur, pour savoir ce qu'il y a de poisson ici. Mais d'ailleurs, au coucher du soleil nous en verrons sauter, monsieur, nous en verrons sauter, pas comme au moment de la mouche, mais assez pour vous prouver que je dis vrai. »

Le soir vint, mais à peine le soleil touchait-il l'horizon qu'un frais brouillard s'étendit sur les herbages. La rivière ne s'anima pas et nous ren-

trâmes chez mon Normand consterné, sans avoir aperçu plus d'une demi-douzaine de truites. Sur les bons renseignements donnés par un ami sûr, je conclus tout de même le marché, profitant pour rogner quelques louis sur mon prix de location du fâcheux aspect de la rivière pendant notre promenade. Eh bien, j'ai possédé là pendant plusieurs années une des plus jolies pêches de France. Ce ruisseau, qu'on aurait pu croire dépeuplé le jour où je l'ai visité pour la première fois, regorgeait de poissons innombrables d'un poids moyen tout à fait satisfaisant. Mais c'était perdre son temps que d'y pêcher à la mouche par les vents du nord. La truite n'y donnait signe de vie que par les vents du sud ou du sud-ouest.

Lorsque avec le grand soleil il fait grand vent, le résultat est quelquefois moins négatif que par le soleil accompagné d'un calme plat; mais cependant, sauf de bien rares exceptions, le succès est encore très douteux.

Voilà tout ce que je peux vous dire du mauvais temps.

Parlons maintenant je ne dirai pas du bon temps — je ne le connais pas — mais du temps qui peut être bon, du temps que je préfère pour me mettre en route, panier au dos et canne en main, du temps que je vous souhaite si vous avez devant

vous quelques jours de liberté sur les bords paisibles d'une bonne rivière à truites.

Lorsque le ciel est couvert de gros nuages, lorsqu'une petite brise du sud ou du sud-ouest fait imperceptiblement frémir l'eau molle et profonde au-dessus du moulin, lorsque la température attiédie par ce souffle méridional provoque l'éclosion d'une multitude d'insectes ailés dont les larves peuplent les rivières, les fossés et les marécages, oh ! alors je songe à tant de bonnes journées que m'ont values des circonstances semblables et, si je suis libre, j'aime à me laisser tenter par mon sport favori. Arrivé sur la rive, je monte ma canne en surveillant le courant du coin de l'œil et, tout vieux que je suis, mon cœur palpite encore au premier coup de ligne que j'envoie en bonne place. Pourtant combien de fois, avec toutes ces apparences propices, ai-je trouvé la truite déplorablement récalcitrante et inaccessible à la tentation ! Mais la rivière est comme une maîtresse trop aimée; plus elle vous trahit, plus on s'y attache.

Il y a temps couvert et temps couvert. Un ciel uniformément gris et plombé, sans formation distincte de nuages isolés, est généralement d'un fâcheux augure. Pourquoi ? Je l'ignore, mais c'est un fait, et lorsque cet état atmosphérique se maintient

toute la journée, il est rare que la pêche soit bonne.

D'autre part, lorsque les nuages sont très blancs, argentés par la lumière du soleil qu'ils renvoient diffuse à la terre, l'eau est presque aussi éclairée que par les rayons directs du soleil, et la truite voit trop bien, beaucoup trop bien pour notre sport.

L'idéal c'est un ciel charriant des nuages sombres, qui de temps en temps laissent percer le soleil juste assez pour que l'air se réchauffe un instant, pour que les insectes prennent leur vol et pour que vous preniez, vous, par-ci, par-là quelques minutes de repos. Si avec cela le vent souffle, à l'inverse du courant, sans trop de force, tout juste assez pour aider votre mouche à venir se poser sur l'eau sans fatigue pour votre poignet, vous devez vous dire favorisé et la cuisinière peut, sans trop de présomption, préparer son plus riche court-bouillon.

Ne vous effrayez pas de quelques ondées dans la journée. Le caoutchouc roulé par précaution sur votre panier ou le couvert d'un arbre vous mettra assez à l'abri. Les chances n'en sont que meilleures pour le sport après la pluie, et même quelquefois pendant qu'elle tombe. Je me rappelle que sur l'Avre, entre Tillières et Verneuil, le garde-

rivière, l'excellent père Buisson, me vantait toujours certain coin d'eau morte et peu profonde en me soutenant qu'il y avait là de belles truites en quantité. J'y pêchais religieusement lorsque je passais par là et jamais je ne prenais rien. Un jour j'y fus surpris par une pluie torrentielle. Sous mon caoutchouc bien boutonné je tins bon, et à mon grand étonnement, pendant le quart d'heure que dura l'averse,



je pris quatre ou cinq truites d'un poids très supérieur à la moyenne

des poissons de l'Avre. A la première que je piquai je fus si étonné que j'appelai trop vivement mon porte-épuisette, qui n'était autre, en cette occasion, que Guydo, l'auteur de tant de spirituels dessins éparpillés chaque jour, dans la presse illustrée, aux quatre vents des boulevards. Guydo, te souviens-tu qu'à mes appels irrités tu perdis la tête et qu'accourant comme un fou, ton parapluie d'une main, ton épuisette de l'autre, tu t'entêtais, malgré mes protestations, à tirer le poisson de l'eau non avec le filet, mais avec l'indigne rifflard? Dis-moi, Guydo, t'en souviens-tu? Les truites n'étaient pas moins affolées que toi pendant que le ciel déversait sur nous ses cataractes, car au coup suivant j'en pris une à chacune de mes deux mouches, et les deux ensemble pesaient bien 3 livres au bout de ma ligne. Et dans ta belle excitation tu brisas la florence, comme un mauvais porte-épuisette que tu étais. T'en souviens-tu, Guydo? Je te pardonne, ô mon enfant, et pourtant la pensée de ce désastre m'est toujours cuisante.

Et vous, père Buisson, que j'ai nommé tout à l'heure, je veux payer ici à votre mémoire un juste tribut de reconnaissance. Vous avez guidé mes premiers pas sur les bords de l'Avre, cette rivière merveilleuse que les Parisiens ont violée en em-

prisonnant le plus clair de ses eaux dans leurs hideux aqueducs. A la première truite que j'y ai prise, vous m'avez déclaré procès-verbal, il est vrai : et vous aviez raison, car j'étais sans droit aucun sur une pêche gardée. Mais une fois la connaissance ainsi faite, que de services inestimables vous m'avez rendus ! De combien de meuniers suis-je devenu, grâce à vous, l'ami toujours bien accueilli ? Sur combien de kilomètres de rivière votre protection m'a-t-elle assuré un sport permis et non troublé ? Grâce à vos bonnes relations avec les riverains, grâce à votre diplomatie, j'ai pu pêcher pendant des années de Nonancourt à Verneuil sans jamais être indiscret. Et que de bons déjeuners nous avons faits ensemble sous la tonnelle des moulins ou sur l'herbe des prés ! Et quelles savoureuses matelotes votre excellente femme nous préparait au retour; et quelles gelées de pommes exquises elle tirait de son placard, au dessert ! Doux souvenirs ! Doux souvenirs comme seuls nous en laissent les braves gens et les joies saines !

Les averses n'ont rien de fâcheux, c'est entendu; mais quand le temps est *pris,* comme disent les paysans, quand la pluie dure, régulière et impitoyable pendant de longues heures, la pêche à la mouche artificielle est le plus souvent très



médiocre, et on attrape plus de douleurs et de rhumes de cerveau que de poissons. Je vous conseille donc en pareil cas de plier bagage, à moins que votre cœur ne soit revêtu du triple airain et votre corps d'un imperméable de qualité tout à fait supérieure. Il se peut que votre opiniâtreté soit récompensée. On ne sait jamais quel temps il fera dans deux heures, et j'ai vu plus d'une fois la truite moucheronner avec fureur immédiatement après une pluie très prolongée. Surtout si

la température est douce, dès que l'eau cesse de tomber, éphémères ou phryganes entrent en danse, aubaine d'autant mieux accueillie par le poisson qu'elle a été plus longtemps attendue. Et dame, si vous êtes là tout porté au bord de la rivière, la mouche juste au bout de votre ligne, vous ne vous ennuierez pas.

Les temps orageux jouissent dans le monde des pêcheurs d'une excellente réputation. Est-elle bien méritée ? Au point de vue du genre de pêche spécial dont nous nous occupons, je me permets quelques restrictions.

Le poisson est certainement sensible aux influences électriques. Mais lorsque les nuages sont chargés d'une électricité anormale, la truite est-elle particulièrement incitée à faire la chasse aux mouches ?

J'ai très souvent constaté que lorsqu'il tonnait, même au loin, elle s'immobilisait et dédaignait toute espèce d'appât. Cinq ou six fois à peine dans ma longue vie de pêcheur, j'en ai pris quelques-unes à la mouche artificielle pendant que la foudre grondait. Je tiens donc pour acquis à ma propre expérience que l'orage, lorsqu'il éclate, nous est plus nuisible qu'utile. Les moments qui précèdent les décharges électriques valent-ils mieux ? Mes observations personnelles relevées

avec suite depuis bien des années m'amènent à répondre négativement. Même solution pour les instants qui suivent l'orage. En somme, immédiatement avant le tonnerre, pendant qu'il faisait entendre ses roulements, et immédiatement après, la truite a *presque toujours* refusé les mouches que je lui offrais. Je vais plus loin : j'ai rarement fait une pêche fructueuse les jours où il était survenu un très gros orage. Mais, en revanche, j'ai souvent rempli mon panier par des temps qui semblaient *menacer d'orage* sans qu'il éclatât. Pêchant alors par un ciel couvert et une température tiède, je me trouvais dans de bonnes conditions pour réussir, et il ne me paraît nullement démontré que l'électricité, si elle était réellement dans l'air, ait été pour quelque chose dans mon succès.

Ne parlant que de la pêche aux truites à la mouche artificielle, voilà tout ce que j'ai à dire des temps orageux. Je suis, je le sais, en contradiction formelle avec l'opinion courante exprimée dans la plupart des traités et partagée par une infinité d'honnêtes pêcheurs. Libre à vous de croire à la légende, de défier les éléments déchaînés et d'user de votre canne comme d'un paratonnerre. Si votre expérience dément la mienne, ne manquez pas de m'en faire part pour ma seconde édition.

Passons maintenant à la girouette, si vous le

voulez bien, et voyons ce qu'elle peut nous apprendre d'intéressant.



D'après un vieux dicton anglais :

When the Winde is South
It blows your bait into a fishes mouth.

Ce qui veut dire : « Quand le vent est du sud, il souffle votre appât dans la bouche du poisson. » Il y a du vrai dans cette métaphore, et sur beaucoup de rivières le vent du sud est bon, sans doute parce qu'il est chaud et fait éclore beaucoup d'insectes. Mais il n'est pas bon sur toutes les eaux. Sur le lac Leven, en Écosse, lac si fréquenté par les pêcheurs à la mouche et dont les truites sont réputées pour la vigueur de leur défense et la qualité de leur chair toujours rose, le vent du sud est incontestablement nuisible. C'est par le vent d'est, considéré partout comme détestable, qu'on y obtient le meilleur sport. Sur quelques cours d'eau de Normandie j'ai toujours mieux réussi par le vent du nord, lorsqu'il n'était pas trop froid.

Cependant, il faut bien le reconnaître, sur la plupart des rivières de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Écosse, pour ne parler que de ce que j'ai vu par moi-même, les vents les meilleurs sont ceux qui viennent plus ou moins directement du midi, qu'ils soufflent du plein sud ou qu'ils inclinent un peu vers l'est ou l'ouest. Sur certains ruisseaux du bassin de la Seine, le vent du nord laisse bien peu d'espoir de sport.

En général, sur les eaux peu profondes ce vent est plus mauvais que sur les eaux profondes. D'autre part, sur les rivières qui coulent du sud au nord ou dont le cours se rapproche de cette orientation, il est assez favorable. Encore ai-je vu plus d'une fois l'expérience d'une année contredite par l'expérience de l'année suivante sur le même cours d'eau. Je serais disposé à croire que la relation entre la température de l'eau et celle de l'air influe sur les dispositions de la truite bien plus que la direction du vent. C'est un thème que je livre aux méditations et aux recherches des pêcheurs savants qui sont disposés à prendre des notes — excellente habitude — et à porter un thermomètre dans leur poche.

J'ai habité pendant bien longtemps à proximité d'un vaste étang où je pêchais, faute de mieux, la carpe, la tanche, et surtout le brochet. Placée sur

un plateau très élevé, cette petite mer qui n'avait pas moins de 200 hectares était exposée sans aucune protection à tous les vents. La pêche y était quelquefois très fructueuse, quelquefois complètement nulle. Pendant plus de quinze ans que j'en suis resté locataire, je n'ai jamais pu préciser quel était le vent le meilleur. A peine ai-je pu établir que le vent de nord-ouest était celui par lequel je prenais, généralement, le moins de poisson. Et encore mes observations en ce sens étaient loin d'être concordantes.

Aussi, à moins que je ne pêche une rivière où j'ai appris à mes dépens que tel ou tel vent est absolument fatal, je suis très disposé à partager l'avis de l'excellent Walton : *If it be a cloudy day and not extreme cold, let the wind sit in what corner it will, and do its worst, I heed it not.* « Si le temps est nuageux et pas trop froid, laissez le vent souffler d'où il voudra et faire le pire, je ne



m'en inquiète pas. » Ah si, pourtant! il y a un vent qui m'a joué tant de mauvais tours que je lui garde une solide rancune : c'est le vent qui change à chaque instant et qui passe en une heure par les quatre points cardinaux. Très décidément ce vent-là est exécrable et je ne me souviens d'aucune bonne journée, quand j'ai eu la mauvaise chance d'avoir affaire à lui.

Beaucoup de pêcheurs sont convaincus que pour employer utilement la mouche artificielle il est indispensable de la lancer sur une eau agitée. Lorsqu'il ne fait pas de vent du tout, ils ne battent que les chutes et les courants les plus vifs, s'abstenant de pêcher les *pools* paisibles qui recèlent si souvent les plus beaux poissons. C'est encore une erreur traditionnelle contre laquelle il faut vous tenir en garde.

Si notre pêche à la mouche exige plus d'art sur une eau calme et unie comme une glace que sur une surface brisée par mille petites vagues, elle y est autrement excitante, elle y est autrement instructive et bien plus digne du vrai *sportsman*. Toutes les imperfections du *tackle*, toutes les irrégularités du lancé que souvent la truite ne distingue pas quand l'eau violemment remuée trouble sa vision, la mettent en fuite sur une eau immobile. Mais aussi quel plaisir d'envoyer à

20 mètres la mouche imperceptible qui va, aussi légère qu'une graine de chardon, se poser sans révéler le fil qui la soutient, sans bruit, et sans éclaboussure dans le cercle onduleux que vient de soulever une grosse truite! Quel plaisir d'apercevoir dans l'onde transparente l'éclair d'or ou d'argent du poisson qui s'élance, de voir l'atome flottant prestement disparaître au centre d'un cercle nouveau, de ferrer d'une flexion de poignet rapide et juste à laquelle répond, riposte instantanée, le coup de queue du poisson surpris qui fait ployer la canne et chanter le moulinet! Dans l'eau calme pas un détail du drame n'échappe à mon œil anxieux. Je sens dans son entier l'émotion de l'incertitude et la joie du triomphe. C'est le vrai sport du *fly-fishing*, le comble de l'art. Et si, pêcheur malhabile,



j'ai commis la moindre incorrection, si le lancé a été imparfaitement dirigé, si ma mouche est tombée pesamment ou si mon bas de ligne raidi par un contre-coup malheureux trace un sillon sur l'eau, ou bien si, par un brusque mouvement, j'ai appelé sur ma trop voyante personne l'attention de la truite, elle dédaigne mon appât, je suis battu, mais battu dans un loyal combat. Et je n'ai pas perdu mon temps, car je vois ma faute et je me rectifierai l'instant d'après.

Quelle différence entre ce sport délicat et le grossier passe-temps du rustre qui, d'aventure, emplit son panier en fouettant à tort et à travers, avec une ficelle énorme, l'eau secouée par la bourrasque!

D'ailleurs la facilité de distinguer de loin sur l'eau tranquille la plus petite ondulation que cause une truite en chasse vous permet de pêcher bien plus sûrement avec peu ou point de vent. Sans parler du désagrément, de la fatigue et de l'impatience qu'on éprouve à lancer la mouche avec une brise un peu forte, si elle est mal placée ou irrégulière.

Apprenez donc à vous passer du vent; ne le considérez pas comme une aide indispensable, et vous atteindrez les glorieux succès qu'assure aux maîtres l'infaillibilité du jugement, de l'œil, et de la main.

Pour résumer ce trop long entretien sur un sujet qui a soulevé bien des controverses parmi les plus compétents, laissez-moi vous répéter que l'appréciation du temps favorable ou défavorable au *fly-fishing* dépend de circonstances si variables selon les rivières, les saisons, la coloration de l'eau, le moment de la journée, la disposition des lieux, etc., etc., que les plus perspicaces n'y voient que du feu. Ce n'est qu'en pratiquant un cours d'eau d'une façon suivie pendant plusieurs années qu'on peut se faire une idée à peu près juste des conditions météorologiques bonnes ou mauvaises *sur cette rivière*. Encore est-on exposé à bien des surprises. Vouloir tracer des règles générales et absolues, c'est chercher la quadrature du cercle.

Soyez tenace et patient; dites-vous qu'il y a, en somme, peu de jours durant la saison, où la truite ne prenne pas la mouche peu ou prou à un moment quelconque, entre l'aurore et la nuit. Ne vous découragez pas, mais ne vous énervez pas en tentatives inutiles lorsque depuis un bon bout de temps vous pêchez sans succès. Reposez-vous à l'ombre s'il fait du soleil, sous quelque abri hospitalier s'il tombe de la pluie, mais toujours au bord de la rivière que vous surveillerez tout en fumant votre pipe ou en méditant. Bien souvent,

au moment où vous vous y attendrez le moins, vous verrez le poisson se réveiller. Tâchez alors de distinguer sur quel insecte il saute et preste-



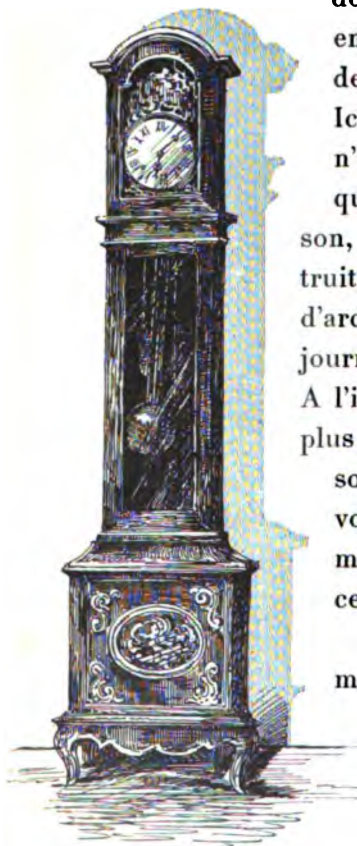
ment remettez-vous en quête. Peut-être en une heure regagnerez-vous amplement le temps perdu.

Francis-Francis raconte, dans un de ses traités de pêche si pratiques et écrits avec tant de bonne foi, qu'après une journée totalement infructueuse il remplit son panier de poissons magnifiques,

alors qu'il faisait presque nuit et qu'une bise glacée lui enlevait toute espérance.

Pareille aventure nous est arrivée à tous, et ces souvenirs donnent du courage aux adeptes pour lutter jusqu'à la dernière minute contre la mauvaise fortune.

Peut-on dire qu'il y a des heures favorables ou défavorables à notre pêche? Il en est, croyez-moi, des moments de la journée comme du temps. Ici comme là, les règles absolues n'existent pas. Il est probable qu'au commencement de la saison, en mars et même en avril, la truite moucheronnera avec plus d'ardeur dans le milieu de la journée que le matin ou le soir. A l'inverse, pendant les jours les plus chauds de l'année, elle est souvent plus disposée à accepter votre mouche le matin et le soir, mais je ne saurais trop le redire : ce ne sont pas des règles fixes.



La pêche du soir est généralement intéressante. Quelquefois elle est complètement nulle. Si la température est basse,

s'il y a du brouillard, il est probable que le poisson se tiendra coi. Au contraire, si la soirée est tiède vous avez toutes les chances possibles de voir la rivière s'animer entre l'instant où le soleil touche l'horizon et la nuit close. C'est le moment où les grosses truites qui, pour la plupart, restent prudemment cachées pendant la journée, se mettent en chasse, quittent les eaux profondes et gagnent les courants pierreux pour y faire leur récolte de phryganes et de petits poissons. Donc vérifiez scrupuleusement votre bas de ligne et soignez votre lancé, car même lorsque le crépuscule est avancé les poissons de quelque expérience ne prennent pas une mouche mal présentée.

Pourtant ne vous bercez pas de folles espérances, et ne vous imaginez pas que vous allez remplir votre panier parce que vous voyez le poisson remuer tout autour de vous. Rien de plus trompeur, de plus décevant que cette agitation du poisson à la brune.

Toute la journée vous avez battu la rivière par un ciel sans nuages, et naturellement vous n'avez rien pris. A peine quelques truitelles grosses comme des éperlans se sont-elles laissé tenter par votre *Coch-y-Bonddhu* 000 — petites innocentes dont vous avez respecté le jeune âge et que d'une main pieuse vous avez rendues à leur élé-

ment, non sans espoir de les retrouver grandelettes un jour ou l'autre. Enfin le soir approche! L'ombre des peupliers s'allonge indéfiniment sur les prés; la crête du coteau se frange d'or rouge aux rayons du soleil qui s'abaisse. Des essaims de petites phryganes commencent leur sarabande au-dessus du courant. Le long du bord herbeux une truite fait frémir l'eau. Vous lui envoyez discrètement un *Red Spinner*, elle est prise. Une autre lui succède dans votre panier, et voilà que la rivière s'anime, les cercles provocateurs se multiplient non plus seulement près des berges, mais au large, mais partout. L'excitation vous gagne : vous vous pressez, vous lancez coup sur coup et les truites ne s'occupent pas de vous. Dix fois vous offrez votre appât au même poisson qui continue à cueillir des insectes à droite et à gauche sans prendre garde à ce que vous lui faites passer sur le dos. Votre impatience



devient de la colère. Certainement cette mouche est mauvaise! et fiévreusement vous enfilez un *Jenny-Spinner* sur la florence qui tremble dans vos doigts. Vous prenez une sardine ou deux, puis plus rien. Et pourtant le poisson fait bouillonner l'eau jusque sous vos pieds. Comment distinguer ce qu'il poursuit dans l'ombre qui s'épaissit? Vite, vite, une autre mouche, un *Wickham*, puis un *sedge*, puis un *Coachman*. Ces exécrables bêtes refusent tout! Et la soirée fraîchit, la rosée perle sur les herbes basses, la nuit vient drapée dans son voile de brume; et comme par enchantement la rivière reprend son immobilité. La pêche est finie et vous comptez avec dégoût au fond de votre panier trois ou quatre poissons ridicules. Pêcheurs, mes frères, dites-moi si ce n'est pas ainsi que s'est trop souvent passé pour vous ce coup du soir si impatiemment attendu? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, vous êtes-vous demandé le *pourquoi* de ces insuccès exaspérants?

Ce pourquoi est, si je ne me trompe, complexe et variable. Très souvent la truite s'acharne le soir sur de tout petits moucherons, dont elle se gorge avec volupté sans manger autre chose. Or vous savez déjà qu'en pareil cas vous ne devez pas compter sur beaucoup d'agrément. Les fabricants de mouches artificielles se sont ingéniés pour

copier ces minuscules créatures *(midges, gnats)*. Mais leurs imitations, même les plus imperceptibles, ne rempliront pas votre panier. Parmi les milliers d'insectes semblables qui effleurent l'eau à chaque instant, votre appât aura bien des chances de passer inaperçu. De plus l'hameçon est d'un calibre si exagérément réduit que si, par hasard, vous piquiez un poisson passable, vous le perdriez probablement. Je préfère de beaucoup le petit *hackle* noir dont je vous ai donné la description dans le chapitre III (page 179).

Souvent aussi les truites que vous voyez si actives le soir font la chasse aux crevettes d'eau douce, aux coquillages ou aux larves. Je vous ai déjà expliqué que ces truites-là font peu de cas de la mouche flottante. Elles acceptent quelquefois avec moins de répugnance une mouche noyée. Pêchez alors en descendant avec un des *palmers* que je vous ai indiqués comme variantes du *Soldier Palmer*[1]; laissez l'appât bien plonger sous l'eau et ferrez vivement à la moindre touche.

D'autre part, je ne serais pas éloigné d'admettre que certains soirs les truites s'agitent, bondissent et se poursuivent sans chercher de nourriture. Elles obéissent alors à je ne sais quel instinct comme les carpes et les saumons, qui s'élancent

[1] Voir ci-dessus pages 174 et 177.

hors de l'eau dans la journée sans aucun motif accessible à notre entendement. Cette opinion me



paraît d'autant plus plausible qu'il m'est arrivé de prendre par-ci, par-là, dans ces remue-ménages crépusculaires des poissons qui n'avaient absolument rien dans l'estomac.

Enfin il n'est pas douteux que beaucoup de pêcheurs gâchent le coup du soir par un manque absolu de sang-froid. La vue du poisson qui saute de tous côtés les affole positivement, et ils

manœuvrent en dépit du bon sens. J'ai vu cela maintes et maintes fois et, dois-je le confesser, ce n'étaient pas toujours des débutants qui donnaient ce spectacle attristant.

Les causes du mal étant déterminées, vous voyez les moyens de l'éviter dans les limites du possible. Avant tout conservez votre calme. Vous en aurez d'autant plus besoin qu'il vous sera plus difficile de discerner dans la demi-obscurité à quelle sorte de créature le poisson fait la chasse. Il faudra donc que l'expérience et la réflexion suppléent parfois à votre vue. Au risque de me répéter, je vous rappelle que le coucher du soleil est l'heure classique des *spinners*. Si vous ne pouvez distinguer la nuance exacte de ceux qui voltigent autour de vous, essayez avec un *Red Spinner* de nuance intermédiaire entre le rouge et le fauve. Un corps *terre de Sienne brûlée* fera l'affaire. Je serais bien surpris s'il ne vous procurait quelques captures. Les *Jenny-Spinners* sont excellents certains soirs ; mais lorsqu'il n'y en a pas sur l'eau, c'est peine perdue que d'en offrir aux poissons. Ne vous en servez donc qu'à bon escient.

Quand le globe du soleil est tout entier descendu derrière l'horizon, attendez-vous à ce que les *spinners* soient bientôt dédaignés et préparez vos *sedges*.

Méfiez-vous des modèles de trop grande taille. Sur les rivières où le poisson est très défiant, je recours bien rarement aux hameçons n° 3; d'habitude je ne dépasse pas le n° 1, même quand l'obscurité est grande. L'exagération du calibre des mouches est une des fautes que l'on commet le plus fréquemment dans la pêche du soir. Parce qu'on a pris un beau poisson une fois par hasard avec une mouche grosse comme un hanneton, on s'imagine volontiers que plus l'appât est volumineux, plus on a de chances de tenter les doyennes de la rivière. C'est une hérésie pure, et vous y renoncerez vite si vous pêchez des eaux où le poisson a quelque habitude d'être attaqué.

Ne vous imaginez pas non plus que le soir vous puissiez sans inconvénient recourir à des bas de ligne énormes. C'est encore là un préjugé dont je vous engage à vous débarrasser. Même après le coucher du soleil le *drawn gut* est de rigueur sur certaines eaux. Seulement, quand le crépuscule est un peu avancé vous pouvez monter jusqu'à l'x. C'est tout ce que je me permets.

Lorsqu'il n'y a pas de phryganes sur l'eau ou lorsque la truite a refusé les différentes variétés de *sedge-flies* que vous lui avez offertes, essayez le *Wickham* ou le *Pink Wickham* 0 à 000, puis le *Coachman* sur hameçons assez forts (1 à 3). Surtout

s'il fait très chaud, vous réussirez peut-être avec cette dernière mouche. Mais la truite ne la prend, en général, que si elle est parfaitement sèche et flottante. J'y ai quelquefois substitué avec succès un appât analogue où les ailes blanches étaient remplacées par du *hackle* de la variété que les Anglais appellent *badger* (blaireau) et qui n'est autre que de la plume de coq dont les barbes sont blanches à la base et noires à l'extrémité. Sur quelques rivières vous ferez bien de risquer une mouche de mai sans ailes et pas trop grosse, du modèle dont je vous ai donné la formule dans la note de la page 144.

Enfin, lorsque l'obscurité est à peu près complète, finissez votre journée avec un papillon blanc (*White Moth*).

Pour la pêche de nuit, cette dernière mouche, le *Coachman* et les *sedges* sont ce qu'il y a de meilleur. Cette pêche est défendue en France, et je trouve d'ailleurs qu'elle a peu de charmes. On y prend quelques gros poissons, mais on opère sans beaucoup d'art et, comme on n'y voit goutte, on perd la moitié de son plaisir. Quand je pêche à la mouche, comme lorsque je fume, j'aime à voir ce que je fais. Le meilleur cigare me paraît insipide si ma vue ne vient au secours de mon odorat, si je ne peux suivre les volutes argentées qui

se déroulent capricieusement et se perdent peu à peu comme ma pensée vagabonde. Une truite de 2 livres piquée sur le simple bruit de son attaque et mise brutalement dans l'épuisette, à la lueur d'une allumette-bougie, me laisse très froid et m'inspire surtout le regret de ne pas l'avoir conquise après un combat plus loyal et plus émouvant.

Si vous avez l'intention de prolonger votre pêche un peu tard, je vous conseille de préparer deux ou trois bas de ligne de rechange que vous tiendrez enroulés avec leur mouche autour de votre chapeau. On embrouille facilement la florence dans l'obscurité et il vaut mieux changer rapidement l'avançon que de s'épuiser à tâtons pour remettre les choses en état. Si vous vous servez de mouches à œillets, vous ferez bien aussi d'en avoir quelques-unes attachées d'avance à des bouts de racine. Quand on ne voit pas clair, il est plus facile



de faire un nœud que d'enfiler une aiguille.

J'ai peu de choses à vous dire des différentes saisons et de leur influence. La pêche de la truite ouvre, selon les départements, de février à avril pour être close vers la mi-octobre. La truite fraie dans la plupart des rivières de France, d'Angleterre et d'Allemagne en novembre et décembre. Jusqu'à ce que les premières chaleurs du printemps lui aient apporté une abondante moisson d'insectes, elle reste très épuisée. Sa capture offre alors aussi peu de divertissement aux vrais *sportsmen* que sa chair fait peu de plaisir aux gourmets. Dans toutes les rivières il reste bien quelques truites qui n'ont pas frayé et qui sont aussi bonnes à prendre qu'à manger. Mais ce sont des exceptions. Si en mars et avril elles commencent à se refaire, elles ne sont *en parfaite condition* qu'au mois de mai. C'est seulement alors que leur pêche est un véritable sport. Au début de la saison elles prennent d'ailleurs la mouche très irrégulièrement. Ce n'est certainement pas l'époque que je vous conseille de choisir (si vous pouvez faire autrement) pour courir les rivières. L'apparition de la mouche de mai est le vrai signal de la pêche. La truite acquiert alors toute sa force et, quand elle s'est gorgée du succulent névroptère, elle est grasse, vigoureuse et digne de vous tenter. Après

la mouche de mai, la pêche est généralement médiocre pendant une quinzaine de jours au moins. La truite, gâtée sans doute par les grosses éphémères qu'elle a dévorées en masse, dédaigne les insectes de moindre taille que vous êtes bien forcé de lui offrir quand il n'y a plus de *May-Flies* sur l'eau. Après cette accalmie, c'est-à-dire vers la fin de juin, la pêche est souvent fructueuse, mais elle est difficile en certains pays. Les herbes aquatiques, lorsqu'elles ne sont pas coupées, forment un épais matelas dans le lit des rivières. Là où on les faucarde elles flottent désagréablement sur l'eau en suivant le courant. Dans les parties de cours d'eau complètement nettoyées, le poisson est inquiet et méfiant à l'extrême pendant plusieurs jours. Choisissez donc les cantons où vous pêcherez et ne vous mettez pas en campagne sans être exactement renseigné sur l'état de la rivière.



Juillet a mauvaise réputation ; j'ai eu pourtant de belles journées, en Normandie, à ce moment-là. Mais il faut pêcher fin : mouches menues et bas de ligne xxxx ! Quand il reste beaucoup d'herbes

dans la rivière, je vous souhaite alors une main ferme et légère, car la truite est dans la plénitude de sa force et elle sait se défendre. Août et septembre sont généralement de bons mois pour la pêche à la mouche. Au commencement d'octobre, quand le temps n'est pas trop froid, on prend encore beaucoup de poissons. Mais l'époque de la reproduction approche et la saison finit d'autant plus à propos que la plupart des truites qui viennent à la mouche sont alors des femelles. Cette observation faite par M. Halford est absolument confirmée par ma propre expérience. Elle est intéressante et prouve que sur les rivières bien tenues on ne devrait jamais pêcher la truite après le 30 septembre au plus tard.

Tout ce que je viens de vous dire concernant les divers mois de l'année ne s'applique, bien entendu, qu'aux cours d'eau dont le volume reste à peu près le même en été qu'en hiver. C'est le cas de la plupart des rivières calcaires de Normandie, dont les sources, alimentées par des nappes souterraines profondes, ont un débit régulier qui ne faiblit que si la sécheresse se prolonge pendant plusieurs années successives. Au contraire, dans les rivières soumises plus ou moins complètement à ce que les hydrographes appellent le régime torrentiel, le niveau des eaux est essentiellement

variable. Il est généralement très bas pendant la saison chaude, et ce n'est guère qu'au printemps et en automne qu'il s'établit une moyenne favorable à notre sport. Il va de soi que la pêche d'été y est mauvaise, en dehors des crues momentanées qui rafraîchissent le poisson et lui rendent un peu d'activité et de confiance.

La hausse et la baisse de l'eau impressionnent les salmonides plus vivement que tous les autres poissons. C'est une donnée essentielle que je vous engage à bien vous mettre dans la tête. Lorsque je faisais mes débuts à la pêche du saumon en Écosse, je m'étais installé dans une auberge dont les hôtes jouissaient gratuitement d'un fort joli parcours sur une des bonnes rivières du comté de Perth. Dès le lendemain de mon arrivée, escorté du traditionnel *Gillie* sous la forme sévère du silencieux Peter, je m'en fus battre dès l'aube les meilleurs *pools*. Je vis plusieurs saumons sauter devant moi, mais je n'en pris pas un. Il en fut de même les jours suivants, et chaque soir, lorsque mon aubergiste me saluait au retour de sa monotone question : *What sport, sir?* je répondais de plus en plus piteusement : *nothing*. Par bonheur cet aubergiste avait un neveu, *clergyman* aux environs, qui vint passer quelques jours de vacances chez son oncle. Il était grand fumeur, ce gentil

clergyman. Un cigare nous mit en conversation et je découvris aux premiers mots qu'il était aussi grand pêcheur. Je lui contai mes ennuis. Il se mit à rire en regardant du coin de l'œil son digne oncle, qui prenait le frais sur le seuil de l'auberge, et m'emmenant à quelques pas de là sur le bord de la rivière : « Voyez-vous cette grosse pierre, me dit-il, cette grosse pierre brune qui est à sec en avant de la première arche du pont? Eh bien, tant qu'elle n'est pas couverte d'un pied d'eau ce n'est pas la peine de pêcher le saumon dans les *pools* de l'oncle Fraser. Je la surveille tous les matins en fumant ma première pipe. Quand la rivière sera en ordre, je vous préviendrai. En attendant, dormez la grasse matinée et distrayez-vous pendant l'après-midi avec les truites du lac voisin. » Peu de jours après, un solide coup de poing dans la porte de ma chambre m'éveillait



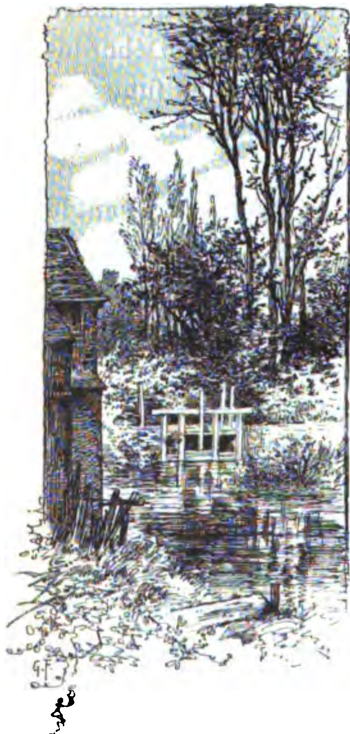
joyeusement à six heures du matin. Ce jour-là je pris mon premier saumon. L'événement fut honorablement fêté, et mon nouvel ami qui était aussi grand buveur que grand fumeur et grand pêcheur dut éprouver quelque peine à lire distinctement sa Bible avant de s'endormir. L'excellent Fraser avait de si bon *claret* dans sa cave !

La truite est certainement moins sensible que le saumon aux variations du niveau de l'eau. Mais cependant, quand ces variations dépassent une certaine limite, on peut affirmer à l'avance que notre pêche à la mouche sera à peu près nulle. Débordements et eaux basses lui sont également funestes. Dans chaque rivière à volume d'eau variable, il y a un niveau moyen qui est le seul vraiment favorable et qu'on ne connaît bien qu'en pratiquant le même cours d'eau d'une façon un peu suivie, ou en se renseignant auprès des pêcheurs du pays lorsqu'ils sont intelligents et sincères. Donc mettez-vous en bons termes avec l'obligeant *clergyman* quand l'occasion s'en présentera; vos cigares ne seront pas perdus.

La baisse de l'eau agit sur les truites même lorsqu'elle est produite artificiellement par les jeux de vannes. Dans beaucoup de rivières à niveau constant on baisse parfois certains biefs pour les besoins des usines. Immédiatement la truite

s'immobilise dans les herbes ou sous les bords. Vous n'en prendrez là que bien rarement tant que les vannes supérieures ne seront pas relevées. J'en ai fait l'expérience cent fois, notamment sur l'Avre, avant les dérivations de la ville de Paris, quand cette belle rivière alimentait tant de riches industries. Nulle part, peut-être, je n'ai vu les truites aussi impressionnées par une baisse momentanée de quelques centimètres.

Si la hauteur de l'eau est chose importante, sa transparence, sa *couleur*, comme on dit, ne l'est pas moins. Une crue subite causée par de fortes pluies altère toujours peu ou beaucoup sa limpidité. Dans les pays crayeux l'eau prend alors une couleur de crème. Quand elle commence à s'éclaircir, elle se transforme en lait, puis en lait de plus en plus coupé. A un certain moment, elle semble avoir repris sa couleur normale, seulement elle



manque encore un peu de transparence. Enfin toute trace de l'orage disparaît, et le ruisseau redevient lui-même. Cette évolution se fera sous vos yeux en quelques heures, en quelques quarts d'heure peut-être, si le courant est rapide et si vous êtes placé à peu de distance de l'endroit où la pluie est tombée.

Les rivières des terrains argileux sont bien plus longues à s'éclaircir et deviennent tout à fait boueuses sous l'influence de la crue. Aussi sont-elles le plus souvent d'une limpidité médiocre pour peu que la saison soit pluvieuse.

Dans les contrées où prédominent les roches granitiques l'eau se trouble également beaucoup, et elle atteint quelquefois une nuance aussi foncée que dans les pays argileux. Elle s'éclaircit assez vite ; mais lorsqu'elle a repris sa transparence, elle conserve pendant plusieurs jours une teinte brune qui va s'atténuant petit à petit jusqu'au ton normal, qui presque toujours est très légèrement teinté de jaunâtre. On s'en rend compte en plaçant un morceau de papier très blanc à une certaine profondeur. Il ne paraît plus blanc même lorsque l'eau atteint sa plus grande limpidité. Cela tient sans doute au fer qui existe en proportions notables dans la plupart des roches granitiques.

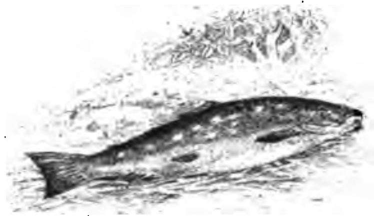
Que l'eau soit calcaire, argileuse ou granitique,

elle est impropre à notre pêche quand elle est complètement trouble. Les truites ont de bons yeux, mais leur vue n'est cependant pas assez perçante pour distinguer un moucheron à travers quelques centimètres de crème ou de chocolat. Et puis, lorsque l'eau est dans cet état, elle monte plus ou moins, ou elle vient de monter. Elle charrie alors une multitude de débris et de créatures vivantes ou mortes qui absorbent l'attention du poisson et le détournent de guetter à la surface. Il est d'ailleurs très rare qu'en pareilles circonstances on constate des éclosions d'éphémérines.

Mais lorsque la rivière reprend sa transparence, entre le moment où elle cesse d'être boueuse et celui où elle a retrouvé sa limpidité habituelle, lorsqu'elle est encore un peu *louche*, la pêche est quelquefois très bonne. C'est l'heure préférée des professionnels et des pêcheurs de l'ancienne école, pêcheurs à la mouche noyée, pêcheurs entre deux eaux qui redoutent les florences trop fines et qui ne prennent pas grand'chose quand les facultés visuelles de la truite s'exercent dans toute leur plénitude.

Les adeptes du *dry-fly fishing* n'ont pas besoin, fort heureusement, que le ruisseau soit souillé pour remplir leur panier. Pour ma part, je ne crains pas la limpidité même extrême. C'est sur

les eaux du plus pur cristal que j'ai fait mes pêches les plus excitantes. C'est sur ces eaux-là que j'ai vu les truites saisir la mouche flottante le plus résolûment, le plus crânement. Elles paraissent avoir le sentiment qu'elles ne peuvent pas se tromper, et c'est plaisir alors de piquer ces rusées. Seulement il en faut la façon!





CHAPITRE VIII

PLAISIRS ET MISÈRES

BAVARDAGES MÊLÉS DE QUELQUES CHOSES UTILES

Je connais des hommes, habitués à toutes les douceurs de la vie la plus luxueuse, qui abandonnent leur somptueux hôtel et qui s'imposent la fatigue de longs voyages pour aller se loger dans de misérables auberges où ils ne trouvent qu'un gîte malpropre et une nourriture dont leurs serviteurs ne voudraient pas. Ils supportent ces ennuis non pas avec résignation, mais avec joie. Dès qu'ils peuvent échapper à leurs devoirs, à leur famille, aux plaisirs ou aux affaires, ils s'enfuient là, gaiement, comme des écoliers pour qui sonne l'heure attendue des vacances. Quel aimant les attire? Quel charme les

fascine? Quelle passion inavouable vont-ils satisfaire? — Ils vont pêcher à la ligne! Ils vont se donner un mal de galérien, suer sous le soleil, grelotter sous la pluie, piétiner les marécages, sauter les fossés, escalader les rochers, s'écorcher



aux ronces naturelles et artificielles, se mouiller jusques au ventre, braver les bronchites, les moustiques, les railleurs et les bêtes à cornes pour courir la chance toujours douteuse de remplir un panier de truites ou de piquer un saumon.

Francis-Francis a écrit dans un de ses manuels de pêche : « *Next to my thanks for existence, health and daily bread, I thank God for the good gift of fly-fishing*[1]. » (Après la reconnaissance que je dois à Dieu pour l'existence, la santé et le pain quotidien, je le remercie pour le bienfait qu'il m'a accordé en me permettant de pêcher à la mouche.)

[1] *Angling by Francis-Francis*, chap. VII.

Cette expression sincère et naïve de l'amour de la pêche me touche singulièrement. Je ne vais pas tout à fait si loin que Francis-Francis, mais cependant, lorsque je songe à tant d'heures exquises que j'ai passées sur le bord de l'eau, je suis forcé de reconnaître qu'aucun passe-temps, sauf peut-être la chasse, ne m'a procuré de plaisirs si intenses, perpétués par des souvenirs toujours d'hier.

Bien souvent j'ai essayé d'analyser cette extraordinaire attraction qu'exerce la pêche sur les initiés. Ma pauvre logique est restée en route et jamais, par le raisonnement, je n'ai pu m'expliquer l'ardeur que je ressens moi-même. Certes le goût de la nature, le besoin d'exercice et de grand air, le charme de la solitude, et aussi l'attrait de la difficulté vaincue, y sont pour beaucoup. Mais il y a autre chose de plus entraînant, quelque chose d'autrement fort que tout cela : c'est *la pêche* elle-même avec son incertitude et ses espérances, ses misères et ses ivresses. Et ici l'analyse psychologique s'arrête devant le mystère d'une volupté aussi incompréhensible qu'elle est indiscutable. Au fait, n'est-ce pas le propre de nos plus violentes passions d'être en parfaite contradiction avec le bon sens? L'avare qui meurt de faim sur son trésor, le collectionneur qui se ruine en bibelots sans intérêt, l'adolescent qui se brûle la cervelle pour

une drôlesse laide, avide et bête, le joueur que dévore la roulette ou le baccarat, tous ces dérèglements, toutes ces folies peut-on les expliquer? On prétend que le célèbre D[r] Johnson (un Anglais pourtant!) a défini la canne à pêche : un bâton avec un fou à un bout et un hameçon à l'autre. J'accepte la définition et je prie Dieu de me laisser mourir avec ma folie. Je m'y trouve d'ailleurs en excellente compagnie : car de puissants monarques, des hommes d'État, de grands capitaines, des dignitaires de l'Église, des savants, des écrivains, des poètes, des artistes ont cherché dans la pêche une bienfaisante distraction.

Si je ne craignais d'abuser de votre patience, je pourrais vous nommer tous les pêcheurs illustres depuis les temps bibliques jusqu'à l'empereur Alexandre III. Je pourrais aussi vous raconter mille choses aussi curieuses qu'ignorées sur les origines et l'histoire de la pêche. Il me serait facile enfin, non pas de vous énumérer tous les ouvrages touchant à notre sport, car Westwood[1] en décrivait déjà plus de 3000 il y a quinze ans, — mais tout au moins de vous indiquer les plus intéressants. Tout cela je le ferai peut-être un jour; les matériaux

1 *Bibliotheca Piscatoria, A catalogue of books on Angling, the fisheries and fish culture, by C. Westwood and T. Satchell, London,* 1883. Un vol. in-8 de 397 pages.



de ce travail sont là, préparés sous ma main. Aujourd'hui ne causons que du sport et non de son passé; de ce sport charmant que nous aimons si passionnément, vous et moi, et qui nous a causé tant de joies et tant de déceptions.

Les joies, nous nous en souvenons, n'est-ce pas? Lorsque j'y songe, mes narines aspirent encore les bonnes senteurs de la vallée qui vient de s'éveiller « au renouveau de la douceur d'été » : peupliers dont les feuilles encore fripées et

rougissantes évaporent, aux premières tiédeurs, la résine balsamique qui protégeait leurs bourgeons, menthes que j'ai foulées aux pieds et qui se sont vengées en m'inondant de leur parfum, violettes devinées sous la mousse et vous pommiers de neige embaumée, gloire de notre Normandie! Puis c'est la brise plus chaude qui s'est enrichie de divines essences en caressant les prairies parées de toutes leurs fleurs. En fermant les yeux je crois la respirer. Et puis c'est le foin coupé qui sèche au soleil en dispersant ses dernières et ses plus douces émanations. Je le sens, je le reconnais! Enfin voici l'arome pénétrant et sain des matinées d'automne, que le soleil déjà embrumé dégage des feuilles jaunissantes prêtes à tomber.

Joies des sens et joies de l'âme que ma pensée se plaît à évoquer, la saison de pêche finie, pour me consoler de Paris, des devoirs mondains et des dossiers moisis.

Et la rivière! L'entendez-vous gazouiller sous les saules en chuchotant mille choses aux roseaux penchés sur elle pour la mieux écouter? Mais le tic-tac du moulin m'appelle. Je revois la vieille roue édentée qui tourne avec effort en égrenant des diamants. Quels coups de ligne au déversoir dans l'écume de la chute! Brave homme le meunier, sous son masque enfariné! Sa poignée de

main est franche et son cidre glacé. Quand au soleil de juillet les abricots ont mûri dans son jardin, il fait bon déjeuner là, au pied des trembles immenses, avec le courant devant soi, tout près. Et quelles eaux admirables en remontant plus loin! Que de truites j'ai piquées au détour, près des vieux sapins; que j'en ai pris de belles là, dans les bons jours!

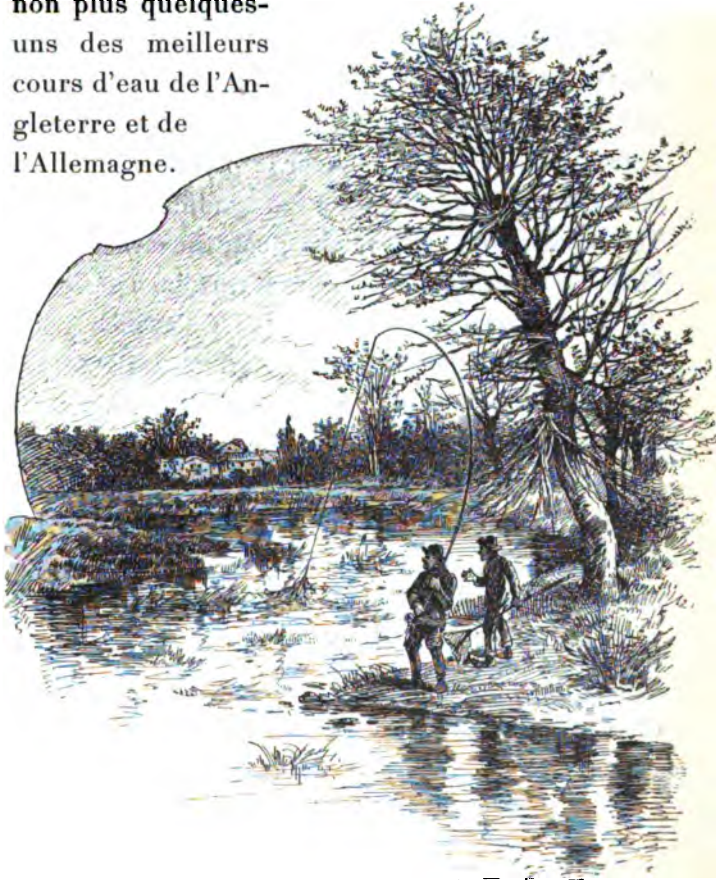
Ah, les bons jours! malheureusement il y a aussi les mauvais jours, et le chapitre est long des misères du pauvre pêcheur.



Une des plus irritantes, c'est, nous serons tous d'accord, le faucardement des herbes. Vous partez de Paris le cœur plein d'espérance. Deux ou trois jours d'une liberté péniblement conquise, deux ou trois jours sur la rivière en bonne saison, quel bonheur! Le baromètre vous est clément, le temps est sombre, le vent favorable est bien établi, toutes les chances sont pour vous, et pendant que le train vous emporte, d'une main fiévreuse vous préparez mouches et bas de ligne. A peine arrivé vous courez à la rivière. Tandis que vous montez votre canne les poissons vous provoquent en moucheronnant à vos pieds. Enfin vous êtes en pêche: une truite, deux truites sont prises en un rien de temps. Mais tout à coup l'eau se trouble légèrement et voici qu'un énorme paquet d'herbes fraîchement coupées descend lentement vers vous. Vous croyez, vous voulez croire que ce n'est rien, sans doute quelque vanne de décharge subitement ouverte au moulin d'en haut qui laisse échapper les débris accumulés pendant la nuit. Mais bientôt la rivière se transforme en prairie flottante et tous les échantillons de la flore aquatique défilent sous vos yeux, tantôt éparpillés et tourbillonnant entre deux eaux, tantôt pressés en amas compacts que charrie péniblement le courant. Comment pêcher sur ce maudit plat d'épinards? Il

vous faut attendre le soir en regardant les truites fouiller du museau les détritus qui leur apportent une provende copieuse de coquillages et d'insectes. Et trop souvent la nuit vient sans que la rivière se dégage. C'est une journée perdue. Les caractères les plus doux s'aigrissent à une pareille épreuve.

Sur presque toutes les rivières de Normandie on est exposé à ce désagrément, qui n'épargne pas non plus quelques-uns des meilleurs cours d'eau de l'Angleterre et de l'Allemagne.



Dix lignes d'un règlement administratif bien compris et rigoureusement exécuté pourraient pourtant y remédier.

Certes, il est indispensable de couper les herbes dans beaucoup de rivières, dont le lit trop fertile serait sans cela complètement envahi pendant l'été par une végétation exubérante. L'opération est nécessaire pour les prairies, que l'eau détournée de son cours naturel inonde; nécessaire aussi pour les usines, qui réclament un débit régulier et abondant; nécessaire enfin pour nous autres pêcheurs, qui avons besoin de places libres pour envoyer notre mouche et manœuvrer le poisson. Mais ne serait-il pas facile d'obliger les syndicats ou les riverains à qui incombe la charge du faucardement à l'exécuter promptement, durant certaines périodes de l'année désignées et limitées à l'avance pour chaque rivière par l'autorité administrative? On y arriverait sans peine, j'en suis sûr, sans frais supplémentaires et sans inconvénient d'aucune sorte. Au moins saurions-nous alors à quoi nous en tenir sur les époques où la pêche est impraticable. Le reste du temps on serait tranquille, et cette odieuse préoccupation des herbes coupées ne troublerait plus notre paisible sport[1]. La chose est si simple

[1] Si l'administration se résignait à cet effort, elle pourrait par la même occasion prescrire un mode de faucardement qui en assurant

qu'on aura sans doute bien de la peine à s'y résoudre. En attendant cette heureuse réforme, vous pourrez, sur de petits cours d'eau, atténuer l'ennui des faucardements intempestifs auxquels se livreront vos voisins d'amont. Un madrier mobile flottant en travers de la rivière arrête une grande partie des herbes et rend la pêche à la mouche, sinon agréable, tout au moins possible. J'ai quelquefois usé de ce procédé sur des ruisseaux que j'affermais, et je ne m'en suis pas mal trouvé.

Il n'y a pas que les herbes coupées dont le pêcheur ait souvent à se plaindre. Les plantes qui croissent au bord de l'eau lui jouent d'assez mauvais tours, sans avoir été tranchées par la faux. Il en est qui semblent prendre un malin plaisir à vous disputer votre bas de ligne pour peu qu'il passe à leur portée. Les scrofulaires dont les petites fleurs d'un pourpre livide s'étagent en panicules raides, et diverses espèces d'oseille sauvage ont cette spécialité. Même après qu'elles sont mortes, leurs ramifications desséchées et crochues se dressent encore menaçantes. Les grands joncs d'un vert sombre, dont les touffes émergent quelquefois au milieu des courants les plus vifs, ne sont pas moins

la circulation de l'eau ne prive pas le poisson de tout abri. Le système le plus simple consiste à ménager une bordure d'herbes non coupées sur un tiers ou un quart de la largeur du cours d'eau.



dangereux. Si flexible que soit leur tige, elle est souvent cassée au-dessus de l'eau. Elle fléchit alors et forme un coude plus ou moins aigu. Lorsque votre mouche est logée là, vous avez beau tirer : elle y reste. Un de nos plus sympathiques *sportsmen* a coutume en pareil cas de couper le jonc récalcitrant d'une balle de pistolet. C'est un moyen qui n'est pas à la portée de tout le monde.

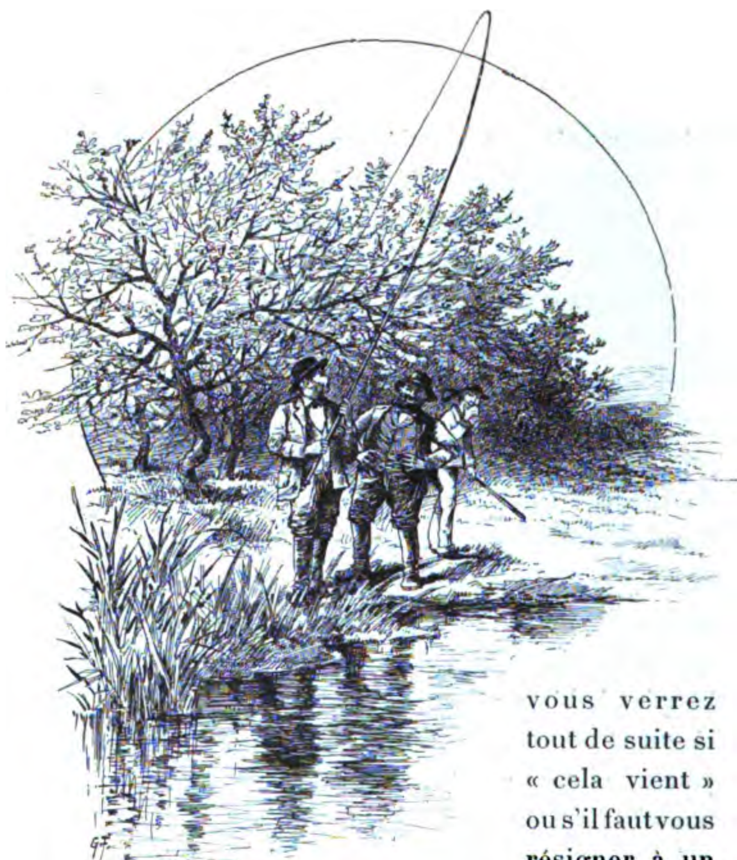
Parmi les fleurs des prairies de l'apparence la plus inoffensive, il y a des sournoises qui nous guettent pour mettre notre patience à l'épreuve. Quand, par malheur, votre mouche a frôlé quelque épi de plantin lancéolé ou de dactyle, ou même un vulgaire bouton d'or, le simple contact devient instantanément une intimité si indissoluble qu'il faut vous baisser, couper la tige et perdre un bon moment pour dégager l'hameçon. Mais n'en voulons pas trop à ces pauvres fleurs. Pardonnons à celles qui nous taquinent en pensant à tant d'autres qui charment notre vue, gracieuses compagnes de nos longues journées de pêche. Et laissez-moi vous le dire en passant, si cette exquise parure de nos prés et de nos ruisseaux vous laisse indifférent, si votre cœur est fermé aux émotions douces et réconfortantes de la nature, si vous voyez sans les comprendre les beautés grandioses ou discrètes qu'elle vous prodigue depuis le rocher menaçant qui se reflète dans l'eau sombre jusqu'à l'humble *ne m'oubliez pas* qui sème ses turquoises à vos pieds, vous ne serez jamais qu'un pêcheur incomplet. Vous pourrez vous divertir en dépeuplant la rivière, mais vous ne connaîtrez pas les jouissances intimes qui sont l'attrait le plus pur et comme la poésie de notre sport. Alphonse Karr a dit quelque part : « Un des avantages de la pêche



c'est que, si la pièce ne réussit pas, elle se sauve par les décors. » Et il ajoute : « La pêche est un plaisir même quand on ne prend rien. » L'auteur du *Voyage autour de mon jardin*, poète, pêcheur et quelque peu naturaliste, a parlé d'or et ce qu'il dit s'applique à la pêche de la truite et du saumon plus qu'à toute autre, car elle nous entraîne dans les plus beaux pays. Même si notre pièce n'a pas besoin

d'être sauvée par les décors, ils la font valoir, ils l'encadrent à souhait, ils la parent et l'élèvent à la hauteur des âmes non vulgaires.

Plus encore que les herbes et les fleurs, les buissons et les arbres ont fait maugréer bien des *fly-fishers*. Qui d'entre nous n'y a laissé des plumes? Un de mes plus chers camarades m'agaçait un jour par sa maladresse à envoyer la mouche sur un saumon superbe qui venait de bondir à vingt pas du bord. Je lui arrache la canne des mains et d'un ton de professeur : « Voilà, lui dis-je, comment il faut s'y prendre »... et je plante solidement l'hameçon dans un jeune pommier derrière nous. Ce genre d'accident arrive aux meilleurs pêcheurs, et les plus habiles y sont d'autant plus exposés qu'ils risquent les coups les plus difficiles. Ce sont de petits malheurs qui font aller le commerce des mouches et de la florence. Il faut en prendre gaiement son parti. D'ailleurs on dégage facilement mouches et bas de ligne quand on est accroché dans un arbrisseau peu élevé — à moins que l'accident n'ait lieu de l'autre côté de la rivière. Qu'il s'agisse d'un buisson dont vous êtes séparé par une eau dépassant la hauteur de vos bottes, ou d'une branche d'arbre placée trop près du ciel pour que vous puissiez l'atteindre, prenez votre soie à la main. En tiraillant à droite et à gauche



vous verrez tout de suite si « cela vient » ou s'il fautvous résigner à un sacrifice. Avec les bas de ligne en queue de rat vous ne perdrez toujours, en mettant les choses au pire, qu'une mouche et deux ou trois bouts de racine. Le mal est aisément réparable. Mais lorsque vous serez rentré en possession de votre *tackle*, examinez avec le plus grand soin s'il n'a pas été endommagé par le frottement des branches ou par les tractions un peu rudes



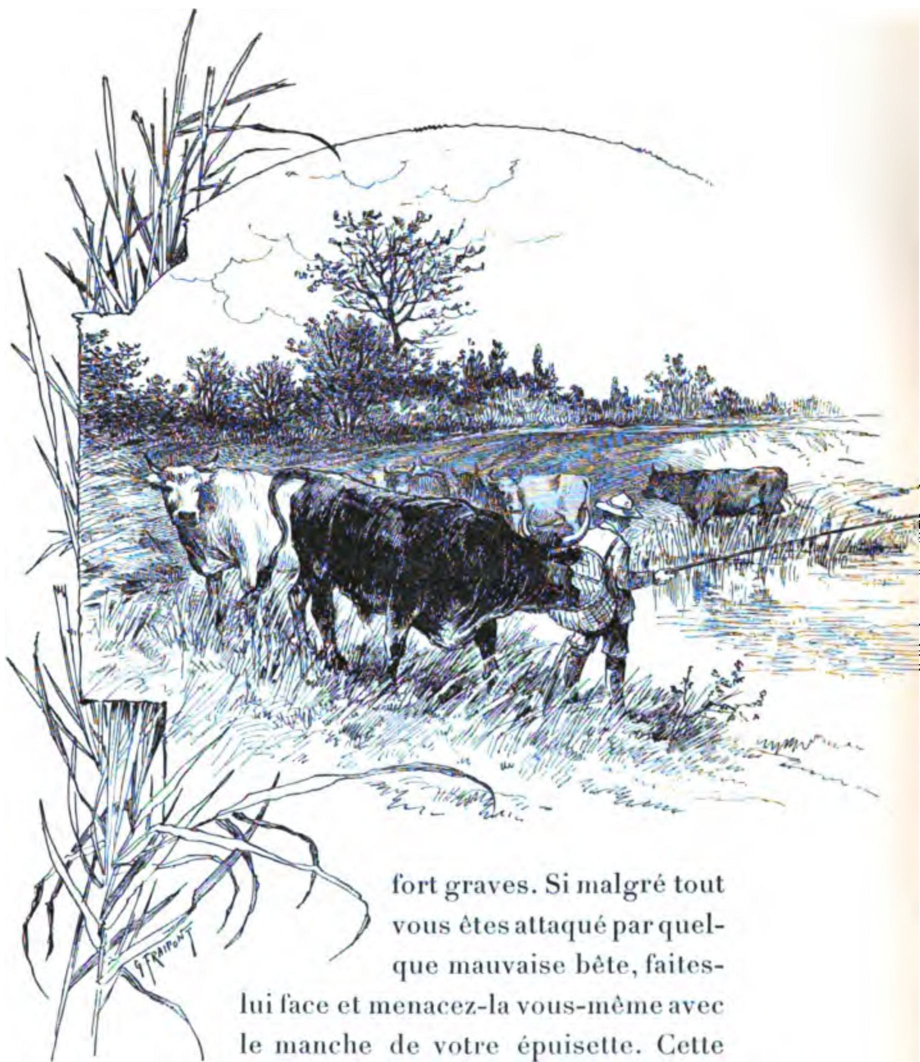
auxquelles vous l'avez soumis pour le dégager.

Est-ce dans le règne végétal que, par une assimilation audacieuse, je dois placer les « ronces artificielles »? Cette invention des agriculteurs contemporains n'est pas un des moindres ennuis infligés à ceux qui circulent dans les prairies où fleurit l'élevage des bestiaux. En franchissant ces clôtures hérissées de pointes acérées vous ferez pas mal d'accrocs à vos vêtements et quelquefois à votre peau. Cela n'est rien; mais prenez garde à vos bottes imperméables. La plus petite déchirure

y est difficile à réparer, et c'est une surprise peu réjouissante de sentir l'eau vous pénẹtrer quand on descend dans la rivière après une escalade.

Les ronces artificielles et autres clôtures de pâturages ne sont pas toujours une gêne pour le pêcheur. Elles lui permettent quelquefois d'interposer fort à propos un heureux obstacle entre sa personne et quelque bête à cornes d'humeur agressive. Dans les pays où les taureaux paissent en liberté, ce n'est pas à dédaigner.

Pour ma part je traite toujours avec infiniment d'égards et de réserve les bestiaux qui ont le plaisir d'assister à mes exercices. Si j'ai le plus petit doute sur l'aménité de leur caractère, j'évite autant que possible de les déranger et même de les distraire par mon voisinage trop immédiat. Aussi ai-je eu rarement maille à partir avec ces ruminants, paisibles et débonnaires pour la plupart. Sauf une petite vache noire à l'air horriblement effronté qui s'est permis de me charger sur les bords de la Durdent, et un troupeau de bœufs énormes qui s'obstinaient à brouter mon panier de pêche sur mon dos dans la vallée d'Andelle, je ne me souviens d'aucune discussion sérieuse. Mais je le répète, je suis d'une prudence voisine de la timidité. Je vous engage à m'imiter sans fausse honte. Vous vous épargnerez ainsi des accidents qui peuvent être



fort graves. Si malgré tout vous êtes attaqué par quelque mauvaise bête, faites-lui face et menacez-la vous-même avec le manche de votre épuisette. Cette pantomime héroïque suffira pour vous en débarrasser — tout au moins je vous le souhaite.

Les animaux à deux pattes vous importuneront

plus souvent que les quadrupèdes. Les canards et les oies sont un véritable fléau dans quelques pays. Ils barbotent autour de vous, troublent l'eau, courent après les mouches s'il y a une éclosion de *duns*, remontent la rivière à vingt-cinq pas de vous et vous exaspèrent de mille manières avec une ténacité insupportable. Plus d'une fois — en Allemagne surtout où ils pullulent, — j'ai dû céder la place à ces odieux palmipèdes et leur abandonner des bouts de rivières où je me promettais le meilleur sport. Petite misère!

Petite misère aussi, les eaux savonneuses et fétides que déversent à certains moments de la journée les usines où l'on foule le drap. Les plus limpides rivières se troublent alors et la truite cesse instantanément d'y moucheronner. Cela dure quelquefois des heures, et ces heures-là m'ont paru longues quand la pêche interrompue marchait bien.

Petite misère encore, les parcelles de coton que les filatures chassent sur l'eau par leurs ventilateurs. Cette ouate maudite flotte en suivant le courant et s'entortille à chaque instant autour des bas de ligne et des hameçons. C'est tout un travail que de s'en dépêtrer. La peste soit des usines!

Et les matières huileuses que les fabriques déversent parfois si abondamment que l'eau en est couverte pendant des kilomètres! Essayez donc de

pêcher à la mouche flottante sur ce liquide visqueux qui englue le *hackle* et renvoie le poisson dans les profondeurs. Et le lavage des moutons qui infecte la rivière pendant toute une journée et rend la pêche à la mouche aussi infructueuse que peu attrayante! misères! misères!...



J'en passe — et des pires — pour vous parler d'un genre tout spécial d'agacement que nous procurent les truites elles-mêmes quand elles sont, comme disent les Anglais : *Rising short* ou *coming short.* Ces expressions désignent l'action du poisson qui s'élance sur la mouche, mais qui tourne

court au moment de la saisir. Lorsque les truites sont en humeur de se livrer à cette petite gymnastique, vous en faites monter des quantités que vous manquez avec une régularité désespérante. Vous essayez alors de toutes les ressources que vous suggère un esprit ingénieux, vous ferrez vite, vous ferrez lentement, vous ne ferrez pas du tout. Même résultat : vous égratignez par-ci, par-là quelques poissons, mais vous ne prenez rien. Vous changez le modèle et le calibre de vos mouches, vous en mettez de plus petites, puis de plus grosses, toujours rien. Vous passez des mouches ailées aux *hackle-flies*, des *hackle-flies* aux *palmers*, rien. Vous pêchez entre deux eaux, à la surface, en montant, en descendant. Les truites courent plus ou moins après votre mouche, mais elles continuent à ne pas se laisser piquer. Et puis, tout d'un coup, sans aucun motif apparent, vous commencez à en prendre ou bien elles cessent complètement de s'occuper de vous. Voilà ce que c'est que le « *coming short* ».

Les pêcheurs de truites à la mouche artificielle ne sont pas seuls exposés à ce genre de déplaisir. Tous les poissons de proie, même les plus brutaux, connaissent une manœuvre analogue. Il est des jours où le brochet, par exemple, saisit les amorces vivantes ou mortes qui lui sont offertes,

les hache d'un coup de dents et les abandonne sans les man-

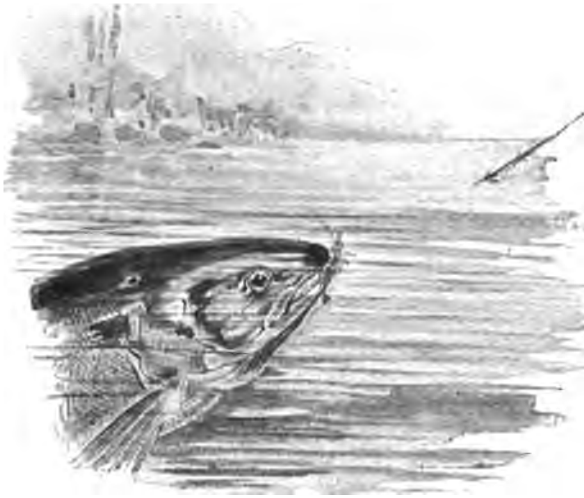


ger. Et, chose remarquable, si ces jours-là vous essayez de le prendre avec un appât tournant, hérissé de tant d'hameçons que vous pouvez ferrer de confiance à la moindre touche (*spinning*), il trouve encore moyen de se jeter sur ce porc-épic et de le bousculer sans s'empaler. J'ai vu le même phénomène se produire avec un

poisson encore plus carnassier et plus violent. J'ai quelquefois manqué dans un seul jour dix ou douze saumons du Danube (*Salmo hucho*), avec des poissons tournants montés sur une grappe d'hameçons triples, et c'était merveille de voir avec quelle habileté, au milieu des courants les plus tumultueux, ils marquaient l'empreinte de leurs dents tout juste dans l'intervalle des hameçons. Bien souvent le lendemain ils montaient en moins grand nombre, mais ils se laissaient prendre. En pêchant le saumon ordinaire à la crevette, j'ai fait cent fois une expérience identique. Pendant des journées entières, quelquefois durant plusieurs jours de suite, le saumon prend la crevette par le dos en évitant avec une adresse infaillible les deux hameçons doubles qui la garnissent. Et ils la tiennent quelquefois si solidement serrée entre leurs mâchoires qu'elle s'arrache de la monture et leur reste dans la bouche sur la secousse du ferrage. De même, lorsqu'il m'est arrivé de pêcher la truite au *spinning* avec un vairon mort ou un poisson artificiel, combien de fois ai-je vu des douzaines de poissons s'élancer l'un après l'autre sur le paquet d'hameçons qui orne ce genre d'appât, secouer vivement la ligne par une attaque rapide et me brûler la politesse?

Ces manœuvres sont-elles, comme on l'a sou-

vent prétendu, le résultat d'une prudence extrême développée chez les poissons trop pêchés qui ont goûté du fer et qui découvrent le piège au dernier moment? Je n'en crois rien.



Sur les rivières les moins fréquentées par les pêcheurs, je puis même dire sur des eaux où la truite n'avait jamais vu un hameçon, je l'ai trouvée *rising short* à ses heures. Certes, ces poissons-là n'y entendaient pas malice, et ce n'était pas la crainte légitime du court-bouillon qui les décidait à repousser mes plus petites mouches après avoir fait mine de les accepter. Ce n'était pas non plus

par prudence que certains brochetons de ma connaissance, qui n'avaient jamais été pêchés à la ligne, mâchaient successivement trois ou quatre goujons montés sur les plus fines bricoles et rejetaient ensuite, avec un visible mépris, mes pauvres amorces mutilées. Cherchons donc une autre explication.

Les animaux généralement paisibles que leur conformation et leur instinct poussent à rechercher des aliments végétaux, mangent uniquement pour se nourrir. Quand ils sont rassasiés, ils ne désirent plus rien et se reposent ou se distraient à leur manière. Les bêtes carnassières, qui se nourrissent principalement de créatures vivantes, éprouvent évidemment des sensations plus complexes lorsqu'elles dévorent leurs victimes. Le loup qui vient de surprendre un jeune chevreuil se remplit l'estomac tant qu'il peut et certainement cela lui fait plaisir. Mais il jouit aussi, lorsqu'il saisit sa proie, en lui enfonçant ses crocs dans la gorge, en déchirant ses chairs, en se grisant de victoire et de carnage. Donc deux excitations distinctes chez les carnassiers : la faim et le plaisir de tuer. Ils ne peuvent guère manger sans tuer, mais ils peuvent tuer sans manger et la plupart ne s'en font pas faute : témoin la fouine qui égorge toute une basse-cour pour sucer le sang d'un poulet.

Lorsqu'un brochet somnole l'estomac plein, il

voit passer à sa portée des douzaines de petits poissons sans se déranger pour les mettre à mal : monseigneur digère et ne songe même plus à s'amuser. Mais si vous l'agacez en faisant passer et



repasser votre provocante amorce à 6 pouces de son museau, vous réveillez chez lui l'instinct de la chasse et de la destruction. Il se saisit de l'insolent goujon et le broie entre ses dents. Et, comme il n'a plus faim, il le repousse quand il croit l'avoir tué.

Je serais disposé à admettre que les truites *rising short* cèdent à une impulsion analogue. Même lorsqu'elles n'ont pas faim, le démon de la chasse les

travaille toujours, plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins repues. Si, dans cet état d'âme et d'estomac, elles voient passer votre mouche, leur premier mouvement est de se jeter dessus. Et elles s'y jettent avec d'autant plus d'entrain, peut-être, que l'insecte artificiel ne leur paraît pas de tout point semblable aux bestioles dont elles ont le corps rempli. Il y a un brin de curiosité dans leur élan. Et puis, vu de plus près, le petit paquet de plume assez informe ne les tente décidément pas et elles s'en retournent, sans que le souvenir d'une déception ou d'une blessure antérieure soit pour quelque chose dans leur retraite. Je les ai vues cent fois agir de même avec des mouches vivantes, qu'elles bousculaient sans les manger et qu'elles laissaient s'éloigner ensuite sans s'en occuper davantage. Ce qui prouve bien que ce n'est pas la crainte qui les arrête.

Je reconnais très volontiers que chez les poissons de proie qui sont très timides, tout en étant très carnassiers, la prudence augmente en raison inverse de l'appétit, et *vice versa*. Une truite gorgée de vairons et d'insectes y regarde généralement de plus près avant de saisir ce qu'elle voit flotter sur l'eau qu'une camarade aux flancs creux que la fringale aiguillonne. Mais cela n'a pas grand'chose à faire avec le phénomène très spécial que je viens

de décrire et que je me suis efforcé péniblement de vous expliquer.

Il est des jours dans l'année ou des heures dans la journée où la truite refuse obstinément la mouche artificielle, soit qu'elle y voie trop clair, soit pour d'autres motifs que la perspicacité humaine n'a pas tous découverts. Il y a des moments, au contraire, où elle se jette comme une petite folle sur tout ce qui passe à sa portée. Entre ces deux extrêmes il existe naturellement toutes les nuances imaginables. Quelquefois, la truite monte plus ou moins, mais *elle prend mal* la mouche. On en manque beaucoup au ferrage, celles qui se laissent piquer se décrochent pour la plupart et le panier ballotte excessivement léger sur les épaules du porte-épuisette. Ne pas confondre ces heures de guignon que, le plus souvent, vous pourriez expliquer par une circonstance appréciable, avec l'insuccès caractérisé et continu que vous promet la truite lorsqu'elle est *rising short.* Dans le premier cas vous pouvez, non sans espérance, lutter contre la mauvaise fortune, surtout si vous en devinez les causes. Mais quand la truite est vraiment, nettement *rising short*, je ne connais pas le moyen d'en prendre avant qu'elle ait changé d'humeur. On dit bien : mettez des mouches plus petites, des bas de ligne plus fins, etc. Je souhaite que vous



réussissiez ainsi, mais je crains beaucoup que cela ne vous serve qu'à tuer le temps. Je m'avoue battu quand la truite est dans ces dispositions fâcheuses, et je me fais le moins de mauvais sang possible, en attendant que ma capricieuse ennemie veuille bien renoncer à sa tactique.

Abondance de bien ne nuit jamais, dit-on. Et pourtant s'il arrive que l'absence de mouches sur l'eau soit préjudiciable au sport, les éclosions trop abondantes ne laisseront pas quelquefois de vous décourager. Quand la rivière est littéralement couverte soit de mouches de mai, soit d'une espèce

quelconque de petites éphémères, les âmes insuffisamment trempées sont sujettes à une lamentable angoisse.Des milliers de mouches pareilles passent à la suite l'une de l'autre sur la truite que vous convoitez. Elle en gobe une de temps en temps. Comment espérer qu'elle choisira précisément la vôtre, si parfaite que soit l'imitation, dans cet interminable et monotone défilé.

Logiquement votre chance est petite, et d'après les calculs de probabilité les plus simples vous devriez vous attendre à offrir cent fois votre appât en pure perte. Rassurez-vous. Si vous êtes habile, l'événement trompera ces prévisions. Comme je vous l'ai dit ailleurs, une bonne mouche artificielle exerce sur les truites une attraction plus grande que les mouches naturelles. Si vous choisissez votre moment pour la bien lancer en bonne place, il est probable qu'elle sera cueillie de préférence aux insectes vivants. Seulement, envoyez-la en temps opportun, c'est-à-dire à l'instant précis où vous supposez que la truite va monter de nouveau. Généralement, les montées d'un poisson qui est attablé dans un courant chargé de mouches ont lieu à des intervalles à peu près égaux. A vous de battre la mesure et si, après deux ou trois offres, la truite persiste à refuser votre appât, c'est que sans doute sa défiance est éveillée. Ce que vous

avez de mieux à faire, c'est alors de passer à une autre; mais ne croyez pas que c'est le grand nombre de mouches vivantes qui vous a empêché de réussir. Tant que le poisson chasse, tant qu'il n'est pas rassasié ou dégoûté, ayez bon espoir et pêchez avec tout le soin dont vous êtes capable. Vos efforts intelligents seront certainement récompensés.

Ce qui est vraiment triste, c'est d'assister à une de ces belles éclosions qui mettent toute la rivière en branle-bas et de ne pas trouver dans son portefeuille la mouche pareille à celle que les truites dévorent. Que de fois il arrive que c'est précisément celle-là dont on a laissé d'inutiles douzaines dans la boîte de réserve! On pêche alors, tant bien que mal, avec quelque mouche de fantaisie. Mais le cœur n'y est pas, et la réussite est pauvre. On se jure d'emporter le lendemain tout un arsenal. Le lendemain plus d'éphémères sur l'eau! Sort cruel!

En ai-je fini avec les misères du pêcheur? Vous parlerai-je de l'orage imprévu qui gonfle subitement la rivière et la rend « impêchable » pendant les deux ou trois jours de vacances que vous comptiez lui consacrer? de la grêle qui paralyse le poisson pour toute une après-midi? de la truite énorme connue de vous seul qui, dix fois tentée en vain et séduite à la fin, a emporté votre bas de ligne juste au moment d'entrer dans l'épuisette? du moulinet ou

du portefeuille oublié dans une chambre d'auberge, contre-temps regrettable dont on s'aperçoit en montant sa canne au bord de l'eau à trois lieues du village[1]? des moustiques dont les attaques



irritantes vous enlèvent tout sang-froid au moment où vous en avez le plus besoin, quand commence la pêche du soir? de la canne brisée par la stupi-

[1] Je vous recommande de passer la revue, au moment du départ,



dité de votre aide à qui vous l'avez confiée un instant, ou par la maladresse d'un camarade qui met le pied dessus pendant que vous l'avez imprudemment posée par terre ? Ici arrêtons-nous un moment pour parler des accidents qu'il faut toujours prévoir et que, dans la limite du possible, tout bon pêcheur doit être en état de réparer provisoirement.

Le plus souvent une canne se brise au ras d'une virole. La première chose à faire pour la remettre en état de servir, c'est de retirer le morceau de bois qui est resté engagé dans le métal. Vous en viendrez à bout avec le poinçon de votre couteau, en chauffant légèrement la virole. L'opération sera plus délicate si le fabricant a eu la malencontreuse idée de consolider son ajustage avec une goupille rivée traversant le bois. Mais votre poinçon manié avec un peu d'intelligence devra, cependant, résoudre la difficulté. Le tube une fois libre, il ne vous reste plus qu'à y placer l'extrémité rompue, après l'avoir préalablement retaillée et réduite, sur la lon-

de tous les menus accessoires que vous devez emporter. C'est une habitude à prendre, et cela vous épargnera mille ennuis. Un grand pêcheur de mes amis a toujours la liste écrite de son matériel. Avant de se mettre en route il fait l'appel de chaque objet, et son fidèle serviteur répond : *présent,* en le plaçant dans le sac aux munitions.

gueur voulue, au calibre de la virole. Ce travail demande du soin; commencez-le avec un canif bien aiguisé et finissez-le avec la lime que je vous ai conseillé de mettre dans votre sac. Chauffez encore la virole avant d'ajuster, et sur le bois, qui doit être parfaitement cylindrique et uni, mettez un soupçon de poix ramollie entre vos doigts. Puis, consolidez avec une ligature en cordonnet de soie poissé, à cheval sur le bois et sur le métal. Cela fait, si la rupture a eu lieu au niveau d'une virole femelle, vous ne parviendrez pas à remonter votre canne. Le goujon de la virole mâle buttera contre le bois que vous venez de remettre en place et s'opposera à la réunion des deux brins. Pour lui pratiquer un logement il faudrait des outils spéciaux dont vous êtes probablement incapable de vous servir. La seule chose à faire c'est de supprimer l'obstacle. Si le goujon est en bois, coupez-le; s'il est en métal rapporté et soudé, dessoudez-le par la chaleur; s'il fait corps avec la virole, sciez-le avec une vieille lame de couteau. Si vos viroles sont bien conditionnées, vous serez surpris de voir comme on se passe bien de cet appendice.

Si la rupture de votre canne a eu lieu en plein bois, ce qui n'arrive guère que par suite d'accidents étrangers à la pêche, taillez l'extrémité des deux morceaux en bec de flûte allongé, enduisez les

biseaux d'un peu de poix, chauffez très légèrement pour qu'elle colle bien et, après rapprochement, couvrez l'assemblage avec une ligature très serrée sur laquelle vous passerez une couche de vernis le soir en rentrant. Pour mener à bien cette réparation provisoire, diverses précautions sont indispensables.

La longueur du biseau taillé sur chacun des bouts à réunir doit être proportionnée au diamètre de la canne à l'endroit de la cassure. En donnant au biseau douze ou treize fois la longueur de ce diamètre, vous obtiendrez une surface suffisante pour que l'adhérence des deux morceaux soit parfaite, sans affaiblir outre mesure l'extrémité du bec de flûte.

Bien entendu, l'entaille doit être faite dans une direction telle qu'après assemblage, les anneaux de la canne se trouvent en ligne. La surface de cette entaille égalisée à la lime doit être parfaitement plane. Lorsque les deux morceaux sont rapprochés, puis serrés l'un contre l'autre, assurez-vous que la canne est aussi droite qu'avant l'accident. S'il y a la moindre déviation, rectifiez vos biseaux.

N'appliquez la poix qu'au dernier moment. Avant d'exécuter votre ligature, travail qui est minutieux et long, comprimez vigoureusement les deux extrémités et le milieu de l'assemblage avec

trois bouts de ficelle. Ce premier serrage doit être fait très vivement, pendant que la poix est encore tiède et molle.

Pour la ligature, employez de la soie poissée solide[1]. Celle qu'on trouve tout embobinée chez les marchands d'ustensiles de pêche est presque toujours trop faible et de mauvaise qualité. Le mieux est de poisser soi-même le fil et la soie qui doivent toujours être en réserve dans un coin du sac de pêche[2].

Tous les pêcheurs devraient savoir faire une ligature. La plupart s'en tirent assez mal, parce qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'apprendre. Voulez-vous essayer? Si oui, prenez un crayon à dessin et 60 centimètres de vieille ligne; ce sera tout notre matériel d'enseignement.

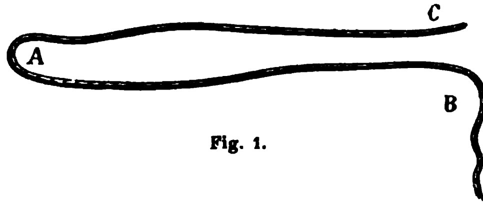


Fig. 1.

Pliez d'abord la ligne en la ramenant sur elle-même sur une longueur de 10 centimètres.

[1] Le cordonnet de soie dit cordonnet à boutonnières est préférable à la soie ordinaire pour ce genre de ligature. Il est bien plus résistant sans être trop gros.

[2] On poisse la soie en la faisant passer plusieurs fois entre deux cuirs enduits de poix de cordonnier. Chauffez légèrement les cuirs entre vos doigts avant de vous en servir.

Tenant alors le crayon de la main gauche, engagez la boucle A sous le pouce et avec l'extrémité du doigt pressez-la sur le bois. Prenant ensuite de la

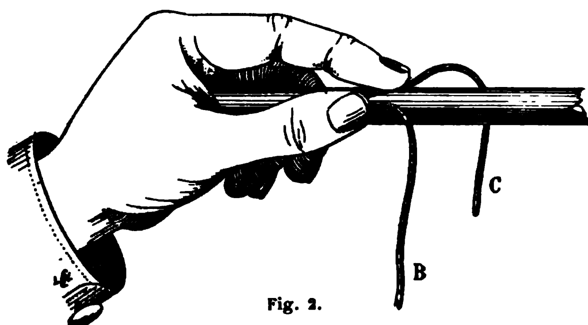


Fig. 2.

main droite le grand bout de ligne B, qui doit pendre à droite de votre pouce (fig. 2), faites-lui faire un tour sur le crayon en le faisant passer d'abord par-dessous, puis en le ramenant par-dessus et en même temps par-dessus le petit bout C. Vous obtiendrez ainsi la figure 3.

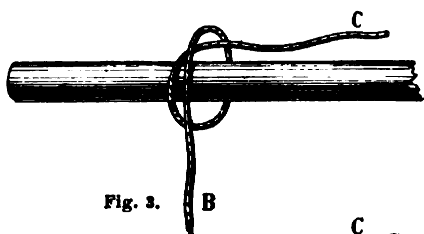


Fig. 3.

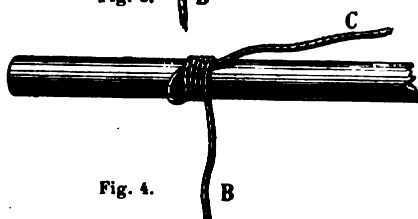


Fig. 4.

Serrez ce premier tour, puis faites-en trois autres pareils pour arriver à la figure 4, le grand

bout B pendant entre le crayon et votre corps. Prenez alors le petit bout C de la main droite et tirez-le en comprimant légèrement les quatre tours de ligne avec l'index de la main gauche. Nous voici à la figure 5, et la base de votre ligature est assurée. Vous la continuez en enroulant toujours la ligne très régulièrement sur le crayon en même temps que sur le petit bout C.

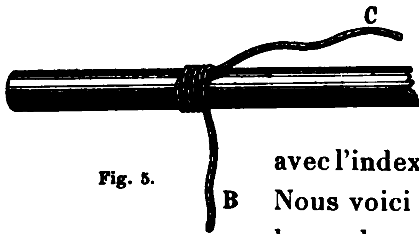


Fig. 5.

Lorsque vous n'avez plus que quatre ou cinq tours à faire pour que la ligature atteigne la longueur qu'elle doit avoir, vous repliez le petit bout C

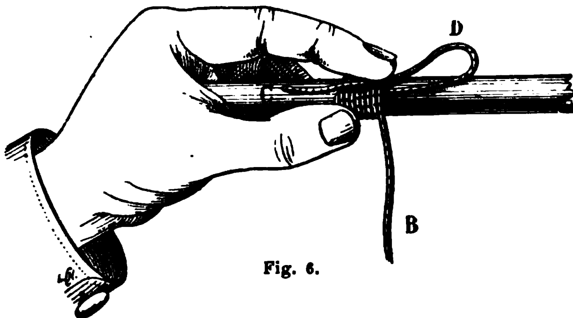


Fig. 6.

avec la main droite en l'engageant sous l'index de la main gauche (fig. 6); puis vous achevez les derniers tours en les faisant passer sur la boucle D.

Le dernier tour fini, vous faites passer le grand bout B dans la susdite boucle et, tirant sur le petit bout C avec précaution pour ne rien casser, vous engagez la boucle et le grand bout sous les quatre derniers tours de la ligature (fig. 7).

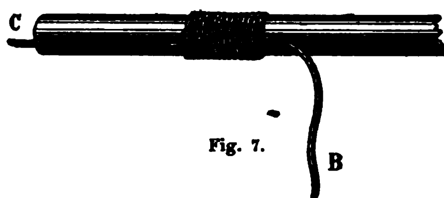


Fig. 7.

Il ne vous reste plus qu'à couper les deux bouts C et B aussi courts que possible et l'opération est terminée.

Bien entendu la ligne doit être enroulée avec une parfaite régularité autour du crayon, chaque tour prenant place à côté du précédent, bien droit, sans chevauchements et aussi serré que le permet la résistance de la soie

Exercez-vous en faisant cela cinq ou six fois et vous en saurez assez pour les besoins du sport.

Si vous voulez vous servir d'une autre ligature plus solide encore que celle-ci, apprenez à faire ce que les Anglais appellent l'*invisible knot.*

Toujours avec le crayon et le bout de vieille ligne commencez comme vous l'avez fait précédemment, et quand vous en serez à la formation indiquée sur

la figure 5, coupez le petit bout C tout près du dernier tour. Puis continuez l'enroulement avec le grand bout jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que quatre tours à faire pour terminer la ligature. Posant alors l'index de la main gauche au point A de la figure 8 sur les derniers anneaux pour les maintenir très serrés, relevez le grand bout B qui pend entre le crayon et votre corps, faites-le passer en dessous du crayon et faites-lui faire quatre tours FGHI en

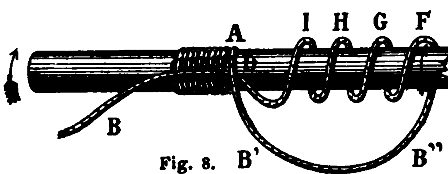


Fig. 8.

l'enroulant, sans le serrer, *dans le sens inverse des anneaux précédemment serrés.* Ramenant le bout B vers la ligature, faites-le passer sous lui-même au point D, et tournez le crayon dans le sens indiqué par les flèches, en tirant sur la boucle B′ B″. A mesure que la ligne s'enroulera à la suite de la ligature, les quatre tours lâches FGH et

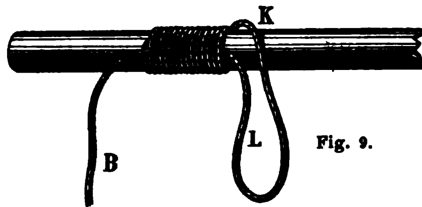


Fig. 9.

enfin I se dérouleront successivement. Quand vous aurez fait décrire au crayon quatre révolutions complètes, ils auront disparu et vous vous

trouverez ainsi dans la position de la figure 9.

Arrêtez-vous alors; placez l'index de la main droite au point K et tirez le bout B avec la main gauche pour arriver à la position de la figure 10.

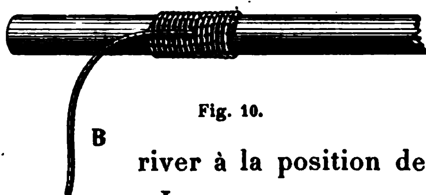
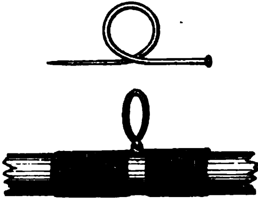


Fig. 10.

Lorsque vous aurez suffisamment serré en tirant sur le bout B, vous le couperez délicatement à l'endroit où il sort de la ligature, et vous aurez parachevé le *nœud invisible*, c'est-à-dire quelque chose de beaucoup plus facile à faire qu'à expliquer.

L'une ou l'autre des deux ligatures dont je viens de vous livrer le secret, convenablement exécutée avec de la soie ou du cordonnet de soie poissé, vous servira non seulement pour raccommoder votre canne si elle est brisée, mais aussi pour la consolider si elle est plus ou moins détériorée sans que l'accident prenne les proportions d'une complète solution de continuité : par exemple si le bois se fend et tend à s'éclater, si votre scion en *split-cane* est tordu et menace de se disjoindre partiellement, etc., etc. Vous l'utiliserez aussi, le cas échéant, pour unir ensemble deux corps de ligne ou pour remplacer un anneau cassé. Et n'oubliez pas que si vous n'avez pas d'anneau de

rechange, une épingle contournée en boucle puis tordue et convenablement rognée fera très bien l'affaire, soit qu'il s'agisse d'un anneau placé sur la canne, soit qu'il s'agisse de l'anneau placé au bout du scion.



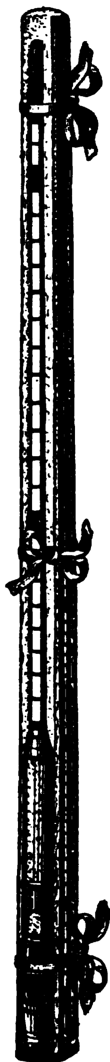
Toutes ces menues réparations seront faites rapidement au bord de l'eau si vous savez vous servir de vos doigts et si, conformément à mes conseils, vous avez toujours dans votre sac de pêche le petit matériel nécessaire. Cela ne pèse pas lourd et la précaution vous épargnera pas mal d'ennuis.



Le meilleur moyen d'éviter des accidents toujours très désagréables quand ils interrompent la pêche, c'est de vous servir de cannes bien faites *constamment entretenues en parfait état.* Quelques avis sur la conservation de vos armes ne seront donc pas inutiles. Certains pêcheurs sont à cet égard d'une insouciance vraiment extraordinaire. Ils ont grand tort, et je vous engage, pour bien des motifs, à ne pas suivre leur exemple.

Depuis quelques années la plupart des cannes de luxe sont vendues non plus dans un simple étui d'étoffe, mais dans un protecteur dont je donne ici

là figure. C'est un long morceau de bois léger dont la surface est entaillée longitudinalement, de telle sorte que les brins de la canne démontée viennent s'y loger, chacun dans une rainure spéciale adaptée à sa grandeur et à sa forme. Trois bouts de ruban de fil fixés de distance en distance sur le protecteur maintiennent les brins dans leurs cases respectives. Tout l'appareil garni d'une étoffe épaisse et douce collée sur le bois trouve place dans un fourreau de coutil.

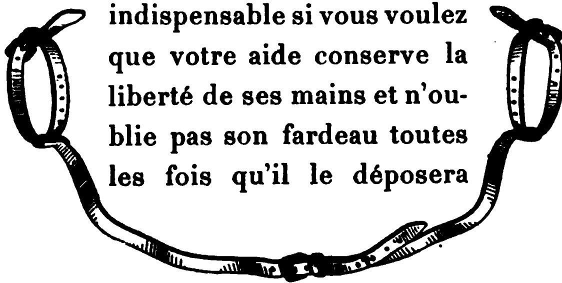


Ces protecteurs sont une innovation des plus heureuses et ils contribuent énormément à la bonne conservation des cannes. Est-ce pour cela que leur usage a été si difficilement accepté par les fabricants anglais?

Les meilleurs bois finissent par gauchir lorsqu'ils restent longtemps placés à faux. Or il est presque impossible que les scions et le *middle joint* d'une canne soient dans une position juste lorsqu'ils sont serrés ensemble dans la gaine traditionnelle en compagnie d'un *butt joint*, dont la poignée renflée fait obstacle au parallélisme des divers brins. Pour peu que ce paquet, ficelé le plus souvent à tort et à travers,

soit oublié dans quelque coin, de la fermeture à l'ouverture de la pêche, il est probable que la canne en sortira faussée tout au moins dans ses parties les plus délicates. Avec les protecteurs, cela n'est plus à craindre. Leur rigidité vous assure aussi contre les accidents de voyage auxquels toute canne est exposée dans les voitures, dans les filets de chemin de fer, dans les wagons de bagages, etc., lorsqu'elle est simplement enveloppée de toile ou de coton.

La seule objection sérieuse contre le protecteur, c'est qu'il est assez encombrant si on l'emporte au bord de l'eau. Eh bien, ne l'emportez pas. Toutes mes cannes sont munies d'une gaine légère, dont je me sers pour aller de la maison à la rivière si je fais la route à pied. Si je gagne le terrain de pêche en voiture, j'emporte toujours le protecteur. Je le laisse alors dans le véhicule qui m'a transporté ou, en cas de nécessité, je le fais porter en bandoulière par mon *Gillie*. La bandoulière, qui consiste en trois lanières de cuir dûment agencées comme une courroie à couverture, est indispensable si vous voulez que votre aide conserve la liberté de ses mains et n'oublie pas son fardeau toutes les fois qu'il le déposera



pour se servir de l'épuisette. Elle vous sera d'ailleurs infiniment commode, lorsque vous voyagerez, pour réunir ensemble plusieurs cannes, si une seule ne vous suffit pas.

Ne négligez jamais, en revenant de la pêche, d'essuyer votre arme, d'abord avec un linge fin et bien sec, ensuite avec une flanelle très légèrement imprégnée de vaseline. Nettoyez avec un soin particulier les viroles mâles. Leurs parties non bronzées doivent être toujours nettes et brillantes comme de l'or.

Pour peu que vous ayez reçu de la pluie, laissez votre canne passer la nuit hors du protecteur, afin qu'elle sèche complètement. Retirez même les obturateurs des viroles femelles, pour que l'humidité intérieure des tubes s'évapore plus facilement.

Faites toujours sécher votre ligne en déroulant toutes les parties qui ont été mouillées par l'eau de la rivière ou par l'eau du ciel. Le dévidoir indispensable pour les grandes lignes à saumons est un luxe inutile lorsqu'il ne s'agit que de lignes à truites. Votre fine soie lovée grossièrement sur une chaise ou sur une table au retour de la pêche sera toujours suffisamment sèche en quelques heures. Seulement prenez garde aux souris, qui sont assez friandes de l'enduit à base d'huile de lin qui sert d'apprêt aux lignes imperméables.

Faites également sécher les florences qui vous ont servi dans la journée, et surtout celles qui sont restées dans le *damp box*. La racine la plus solide s'affaiblit très promptement quand on la laisse pendant la nuit entre les flanelles moites. Enfin n'oubliez pas les mouches avec lesquelles vous avez pêché. Prenez l'habitude de ne pas replacer avec les autres celles que vous détachez de votre bas de ligne pendant la pêche, mais de les déposer à part dans une petite boîte percée de trous. Ne les réintégrez dans le *fly box* qu'après dessiccation complète, sans cela elles seront vite détériorées et elles abîmeront les mouches neuves.

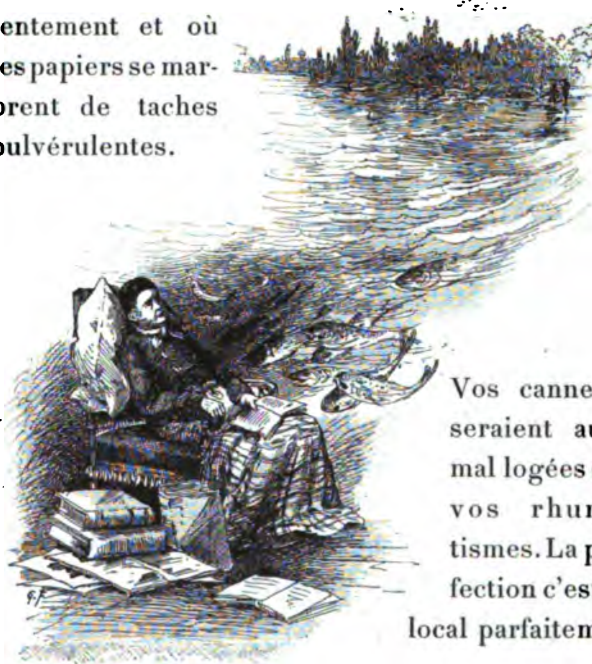
L'épuisette demande aussi quelques soins. Si vous vous servez du modèle à deux branches que je vous ai recommandé, procurez-vous un fourreau de toile pour le filet roulé sur sa fourchette démontée. L'épuisette ainsi réduite à son plus petit volume se transporte alors commodément, liée avec son manche au protecteur de la canne. Renfermé dans son fourreau, le filet ne s'accroche pas et vous n'avez pas la chance de voir un jour quelque beau poisson traverser triomphalement les mailles déchirées. Mais le filet serait vite pourri si vous ne preniez pas la précaution de l'exposer à l'air quand il a servi. Sitôt rentré, tirez-le donc de l'étui et suspendez-le pendant quelques heures

dans un endroit sec. C'est utile même avec les épuisettes en soie apprêtée. Si vous usez d'un manche télescopique, faites-le sécher en le développant dans toute sa longueur. Sans cela la partie en bois plein finira par se casser au moment où vous vous y attendrez le moins, en vous laissant le tube de bambou dans la main. Comme ce genre d'accident arrive toujours quand il y a une grosse truite dans le filet, c'est très désagréable.

Vous le voyez, un pêcheur diligent n'a pas à s'occuper que de son élégante personne au retour d'une journée de pêche. Heureusement tous les petits soins que je viens d'énumérer ne prennent pas beaucoup de temps. Aussi ne saurai-je trop vous engager à vous en acquitter vous-même. Domestiques, gardes ou porte-épuisette ne font jamais tout cela si bien que le pêcheur amoureux de son sport.

Lorsque vous ne vous servez pas de vos engins, leur conservation doit encore vous préoccuper. Les pêcheurs les plus ardents ne sont pas tous les jours au bord de la rivière; et puis il y a six mois de l'année pendant lesquels la truite doit vous être sacrée. C'est peut-être le moment le plus critique pour le matériel de pêche, et ces périodes de repos lui causent souvent plus de détériorations que le travail le plus violent.

Quand vous installez vos cannes dans leurs quartiers d'hiver, déposez-les dans une pièce qui ne soit ni humide ni chaude. L'excès de chaleur dessèche le bois outre mesure et le rend cassant. Surtout avec les cannes en *Green-Heart* ou en *Hickory*, c'est funeste. Méfiez-vous donc des calorifères, poêles mobiles, bouches de chaleur et autres inventions de notre race frileuse. L'humidité n'est pas moins redoutable, à la campagne surtout. Là, gare au rez-de-chaussée dont les boiseries s'effritent lentement et où les papiers se marbrent de taches pulvérulentes.



Vos cannes y seraient aussi mal logées que vos rhumatismes. La perfection c'est un local parfaitement

sec sans être chauffé. Là, dans les cases moelleuses de leur protecteur, elles passeront l'hiver sans accident. Si vous n'avez pas de protecteur, ne les laissez pas dans leur gaine et suspendez-les brin par brin à de minces clous à crochet. Un doigt de vieux gant au bout duquel vous faites coudre un anneau et que vous serrez avec un peu de ficelle sur la virole supérieure des *butt joints* et des *middle joints*, donne un moyen de suspension très pratique, que j'emploie depuis de longues années. Quant aux scions, je les accroche par leur anneau terminal.



Les florences se conservent en bon état dans des enveloppes en parchemin qu'on enferme à l'abri de l'air dans une boîte hermétiquement close. Autrefois je graissais imperceptiblement les enveloppes avec une ou deux gouttes d'huile d'amandes douces. Je ne le fais plus et je ne m'en trouve pas mal. Il est vrai que je ne laisse pas vieillir mes réserves, utilisant toujours dès le début de chaque saison les bas de ligne et les brins de racine achetés l'année précédente.

Placez les mouches à l'abri de l'humidité et protégez-les contre les atteintes des insectes destructeurs qu'attirent la plume, la fourrure et la laine.

On fabrique maintenant des cartons destinés aux collections entomologiques dont la fermeture est très soignée. Mettez-y vos *fly boxes* en compagnie de quelques morceaux de naphtaline, et les insectes n'y toucheront pas.

Quand la saison vient de finir, il est sage de passer une revue minutieuse de tout votre attirail de pêche pour aviser aux réparations nécessaires, réformer ce qui est usé et noter les commandes à faire pour la saison suivante. Même si votre canne est en parfait état, une couche de vernis lui sera toujours utile après six mois d'usage. Vérifiez les ligatures une par une, assurez-vous que les anneaux n'ont pas besoin d'être remplacés, que les viroles n'ont pas pris trop de jeu, etc., etc. Faites vous-même ce que vous êtes capable de bien faire et n'hésitez pas à envoyer la canne chez le fabricant — autant que possible chez celui qui vous l'a vendue — si le travail dépasse votre capacité. Comme la plupart des pêcheurs sont négligents et remettent volontiers au lendemain, les ateliers des *fishing-tackle makers* sont encombrés dans les dernières semaines qui précèdent l'ouverture de la pêche. Si vous prenez vos précautions dès l'automne, vous serez mieux et plus vite servi.

De même, pour vos acquisitions de mouches artificielles n'attendez pas le dernier moment. Sur-

tout si vous employez des modèles ou des calibres qui ne sont pas dans le commerce courant, faites vos commandes longtemps à l'avance. Vous vous en trouverez bien. Les bons fabricants épuisent leurs approvisionnements avec une surprenante rapidité lorsque les vrais insectes commencent à bourdonner dans les champs, et même les mouches les plus usuelles leur font quelquefois défaut précisément au jour où vous en avez besoin.

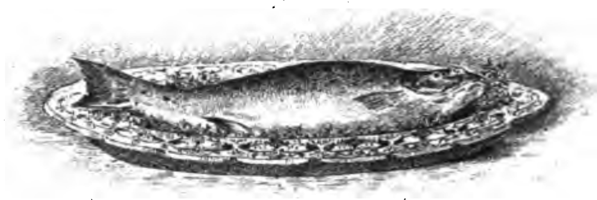


Il y a des pêcheurs à qui il manque toujours quelque chose au moment où ils bouclent leur valise pour prendre le train. C'est une infirmité comme une autre. Venez gentiment à leur aide quand, au bord de la rivière, ils auront recours à votre obligeance, mais ne vous mettez pas dans leur cas. Comme le bon soldat, le vrai *sportsman* est prévoyant et il a toujours ce qu'il lui faut — sauf dans les cas de force majeure. Il ne lui en est que plus facile de se montrer serviable aux camarades en détresse. Qu'il s'agisse de votre tabac, d'une mouche ou de quelques bouts de florence, ne soyez pas chiche à l'égard de vos compagnons

de pêche ou même de confrères inconnus qui feraient appel à votre assistance. La courtoisie est naturelle à tout homme bien élevé; je suis donc assuré que vous n'en manquerez pas; mais à la pêche soyez plus que courtois.

Notre sport vous mettra en rapport avec toute une population très diverse dont vous devrez vous concilier la bienveillance, si vous voulez vous épargner quelques contrariétés et vous assurer des facilités précieuses. On ne pêche pas toujours chez soi ou chez ses amis. Il vous arrivera de courir fortune en battant des eaux sur lesquelles vous n'aurez d'autres droits que ceux dus à la tolérance des riverains. Ces expéditions ont parfois un charme très vif. Elles ont aussi leurs côtés délicats. Quand vous les tenterez dans des contrées où vous serez pour tous un étranger, votre plaisir dépendra en grande partie de la façon dont vous saurez vous faire accueillir par les habitants avec lesquels le hasard ou la nécessité vous mettra en contact. Un mot aimable au riche industriel sur la belle ordonnance de ses usines, un compliment à la meunière accorte, quelques félicitations au gardien du troupeau sur le poil reluisant de ses animaux, une solide poignée de main au propriétaire du champ qui vous autorise à pêcher *sur lui*, de menues pièces blanches ou jaunes distribuées avec discernement

aux porte-clefs des vannages, aux garde-rivières ou aux gardes champêtres, vous assureront en tous lieux la sympathie générale. Quelques truites offertes à propos vous feront aussi bien venir. On



les refusera très probablement. Insistez et le soir, en les mangeant, le brave paysan ne regrettera pas la permission donnée à un Parisien. Entre nous, votre petit effort d'amabilité n'est-il pas bien dû à des gens qui, ne vous connaissant pas, vous ont, sur votre bonne mine, laissé fouler leur herbage et prendre leur poisson?

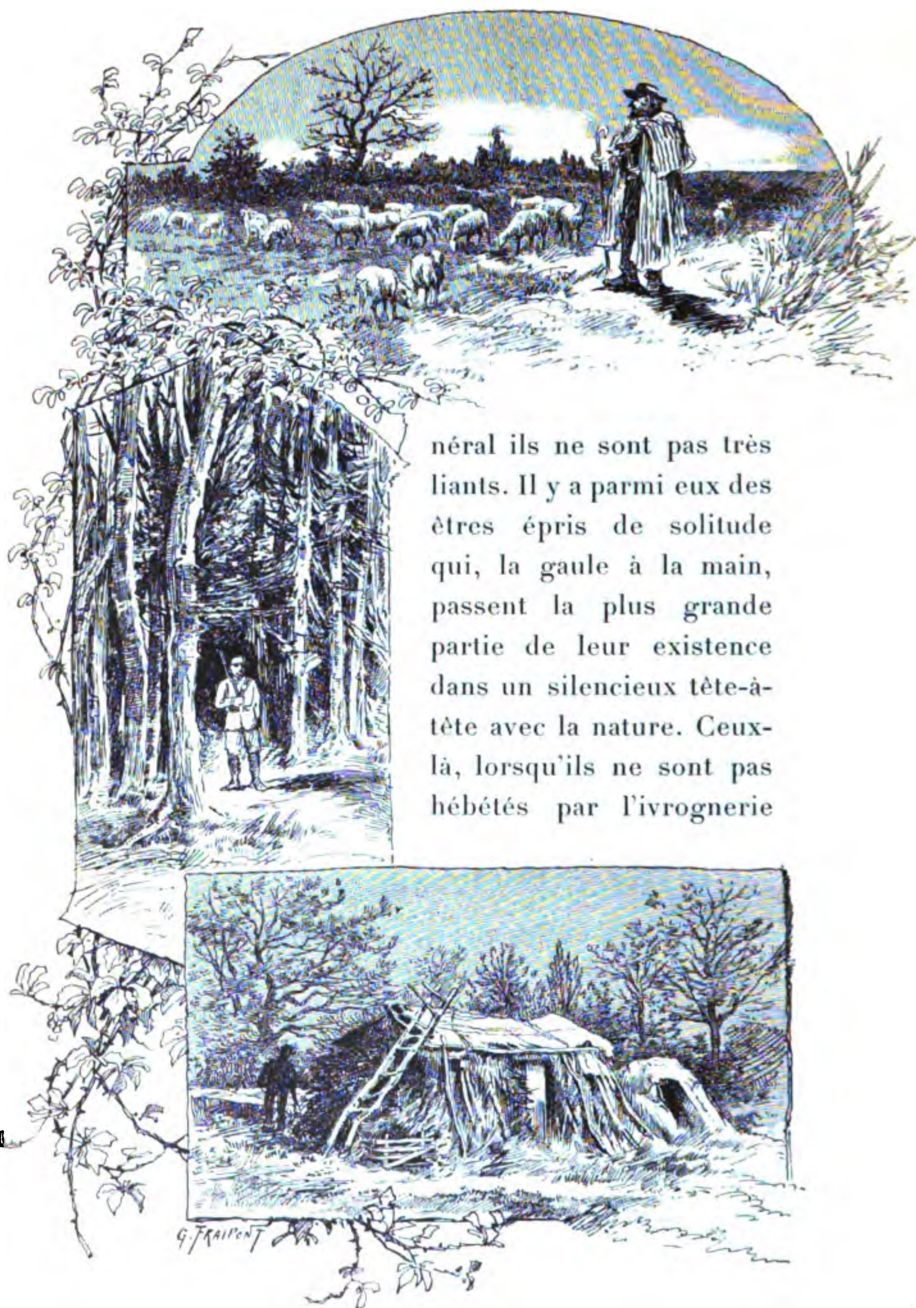
Pendant de longues années je me suis plu à courir ainsi les rivières au petit bonheur, sur les simples indications de la carte, me fiant à mon instinct et poursuivant l'imprévu. Partout, dans notre beau pays de France, j'ai trouvé le meilleur accueil. Il est vrai que j'y mettais de la discrétion et beaucoup de formes. Comme au vieux Capulet :

Les douces paroles
Ne me coûtaient rien!

Mais aux bonnes paroles j'avais soin d'ajouter les bons procédés. Il y a même quelque part en Normandie un enfant de meunier que j'ai tenu sur les fonts baptismaux en reconnaissance de l'hospitalité cordialement offerte au bord d'un ruisseau poissonneux. Ce petit a grandi! c'est presque un homme aujourd'hui. Je n'oublie ni lui, ni ses dignes parents, ni la chute bruyante dont la musique a fêté sa naissance et où j'ai pris, ce jour-là même, une si belle truite. Encore de bons souvenirs sous ces pommiers-là !



En fréquentant les rivières où la pêche est plus ou moins libre, vous rencontrerez peut-être quelques « professionnels » de la pêche à la ligne. Ce sont pour la plupart de pauvres hères, qu'un premier mouvement vous poussera probablement à éviter. Vous auriez tort. Ne dédaignez pas de les traiter en confrères et de faire un bout de causette avec eux, s'ils y consentent toutefois, car en gé-



néral ils ne sont pas très liants. Il y a parmi eux des êtres épris de solitude qui, la gaule à la main, passent la plus grande partie de leur existence dans un silencieux tête-à-tête avec la nature. Ceux-là, lorsqu'ils ne sont pas hébétés par l'ivrognerie

ou démoralisés par le braconnage, sont des êtres à part, souvent sympathiques à qui sait les pénétrer et toujours intéressants à étudier. Comme le vieux forestier d'autrefois, comme certains bergers de nos plaines, comme ces charbonniers nomades errant de coupe en coupe, ils se font une vie à part, repliés sur eux-mêmes et fort dédaigneux du reste des humains. Ils sont de caractère méditatif, observent, se souviennent et savent penser. Cela leur donne un fonds de philosophie illuminé de poésie inattendue. Aucuns, pour subsister pendant la morte-saison, exercent quelque vague métier. La profession de « chaisier » les attire tout particulièrement. Pourquoi ? En réalité ils vivent de la pêche, ce qui ne les empêche pas de l'aimer pour elle-même. J'en ai connu qui ne travaillaient qu'à la mouche ou à la sauterelle, et qui méprisaient absolument toute autre façon de capturer saumons et truites. Ce sont des *sportsmen* à leur manière, cent fois plus *sportsmen* que quantité de bourgeois qui louent des pêches fort cher parce qu'aujourd'hui cela devient à la mode.

Ces sauvages, défiants à l'abord, sont sensibles à l'intérêt qu'on leur témoigne, si on ne les effarouche pas. J'en ai vu d'étonnants en Bretagne, dans la vallée de la Loire, en Normandie aussi, et je suis devenu l'ami de deux ou trois. L'un, Breton

de vieille et pure race, était un des plus remarquables pêcheurs de saumons que j'aie jamais connus. A soixante-quinze ans, avec une gaule de frêne lourde comme un petit arbre, il parcourait 7 ou 8 kilomètres de rivière dans sa journée et rentrait ensuite à sa chaumière d'un pas allègre, que le poids de plusieurs saumons n'alourdissait même pas. Il croyait aux songes et me racontait des choses étranges, ce qui ne l'empêchait pas d'assister à la messe et aux vêpres, et d'observer scrupuleusement le maigre du vendredi. Il avait de longs cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules et une montre en cuivre de son invention, espèce de cadran solaire de poche avec lequel, sans boussole, il savait très bien l'heure pour peu qu'il fît du soleil. Je n'ai jamais pu comprendre le mécanisme de cet appareil dont il était très fier. Il faisait aussi des mouches remarquables et il me laissait voir — poliment — qu'il les trouvait beaucoup meilleures que mes *Blue Doctors* et mes *Jock Scotts*, de Farlow. Ce en quoi il avait parfaitement raison.

J'ai eu aussi des relations très suivies avec un autre rat musqué qui logeait tantôt dans les oseraies sur les îles de la Loire, tantôt dans une carrière abandonnée aux environs de Blois. Il appelait cela son château, et il y défiait le percepteur,

n'ayant ni porte ni fenêtre. Nous avons pris ensemble bien des brochets de Chaumont à Beaugency. Il savait où les trouver et, moi, je savais comment les prendre. Il vivait avec un chien de berger horrible qu'il avait recueilli, mourant de faim, dans la neige boueuse de la grande route et qu'il adorait.



Un jour il me conta, non sans indignation, qu'on offrait de le lui acheter. On lui en donnait, disait-il, 1000 francs, mais malgré l'énormité de la somme il ne voulait pas s'en séparer.

— Mille francs de Figaro ! c'est invraisemblable.



— Voyez plutôt ce poulet. C'est de l'anglais, mais John le palefrenier qui sait un peu lire me l'a expliqué. Et il me tendit une lettre adressée d'Angleterre à « Monsieur Paul Caillard en son château, près de Blois », pour lui demander un de ces chiens merveilleux qui ne se trouvent qu'au chenil des Bordes. Paul Caillard, habitant aux environs de Beaugency et non près de



Blois, la poste, embarrassée mais facétieuse, avait déterré dans *son château* Paul Gaillard, le vieux pêcheur. O ironie!

Lorsque votre bonne étoile poussera de ces originaux sur votre chemin, profitez-en; c'est une aubaine. Si vous parvenez à les mettre en confiance, ils vous tiendront sur la pêche et les poissons, peut-être même sur le braconnage et ses procédés, des discours qui ne vous ennuieront pas. Ce sont d'ailleurs les survivants de jour en jour plus rares d'une variété de l'espèce humaine qui disparaît. Avec les pêches gardées et les perfectionnements

du braconnage il n'en restera bientôt plus. Saluez ces derniers amoureux de la pêche libre sur la rivière libre!

Mes excursions dans des vallées, que je connaissais seulement pour les avoir étudiées sur la carte de l'État-Major, ont énormément servi à mon éducation de pêcheur. Sur des eaux banales où le poisson souvent attaqué est habitué à se défendre, on est obligé de faire plus d'efforts que dans les pêches réservées, où la truite ne voit de mouches artificielles que de loin en loin. Et puis sachez bien que plus on change de rivières, plus on devient habile. Les plus expérimentés apprennent toujours quelque chose quand ils se trouvent sur un terrain nouveau. Si vous pêchez constamment les mêmes eaux, vous finirez par être bourré d'idées fausses et d'opinions exclusives auxquelles vous tiendrez de la meilleure foi du monde, jusqu'au moment où l'étude d'une autre rivière vous démontrera leur complète inanité.

C'est ce qui fait que les vieux praticiens qui, durant une longue vie, ont beaucoup roulé du nord au sud et de l'orient à l'occident, sont si sobres de règles générales et de principes absolus en matière de *fly-fishing*. Ils savent combien de fois en changeant de pays ils ont changé d'avis sur les questions en apparence les plus simples,

et l'expérience qu'ils ont acquise les rend fort sceptiques.

Dieu veuille qu'en vous indiquant ce que, aujourd'hui, je crois vrai, je ne vous aie pas induit en une foule d'erreurs. Ce qui me rassure un peu, c'est que les conseils que je vous donne je les ai tous mis en pratique, non sans succès, sur les eaux les plus difficiles. En les suivant vous devez donc réussir; et si en ne les suivant pas vous réussissez aussi, cela prouvera tout simplement qu'il y a plus d'une manière d'obtenir un même résultat, ce qui est vrai en mille circonstances.

Si ceux de mes lecteurs qui savent déjà se servir d'une canne à mouche haussent les épaules à certains passages de mon livre, je ne leur en voudrai pas, croyez-le bien. Je confesse que j'en ai fait autant moi-même en feuilletant la plupart des traités de pêche que je m'amuse à collectionner depuis vingt-cinq ans.

Mais à cet aveu je dois en ajouter un autre : c'est que bien des théories que j'avais trouvées complètement absurdes à une certaine époque, me sont apparues plus tard comme la vérité même. Ce souvenir m'est un agréable réconfort au moment où, livrant mes idées au public, je dois m'attendre à ses critiques.

Et maintenant, ami lecteur, adieu! Si tu es

maître en notre art, pardonne-moi de t'avoir fatigué de choses que tu sais mieux que moi. Si tu es un néophyte, retiens le plus utile de tous mes avis : aussi souvent qu'il te sera loisible, cours au ruisseau visiter la Sibylle mystérieuse. Sois fidèle à son culte, aime-la, et elle te livrera tous ses secrets, secrets de la pêche, de la santé, de la bonne humeur et, si ton âme est meurtrie, le secret pour un moment d'oublier ta peine.



TABLE DES GRAVURES

Pages

C. Richard :

Divers (56 figures techniques ou reproductions) :

Pages

DIVERS :

Pages

DIVERS :

SOMMAIRE DES CHAPITRES

Pages

CHAPITRE III

LES MOUCHES

CHAPITRE IV

LES ACCESSOIRES — LE COSTUME

CHAPITRE V

CONSEILS PRATIQUES ET PRINCIPES ESSENTIELS

CHAPITRE VI

LES DIVERSES MÉTHODES DE PÊCHE

Paris. — Imp. Paul Schmidt, 20, rue du Dragon.



